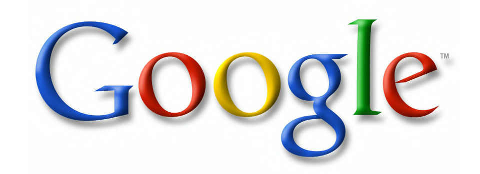
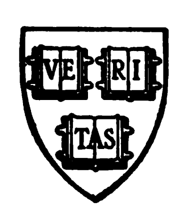





VE RI
TAS

THÉATRE FIABESQUE

DE

CARLO GOZZI

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

OUVRAGES TRADUITS

PAR

ALPHONSE ROYER

Format grand in-18

THÉATRE

DE

MICHEL CERVANTES

Un volume

THÉATRE

D'ALARCON

Un volume

THÉATRE

DE

TIRSO DE MOLINA

Un volume

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE A. BOURET.

THÉATRE FIABESQUE

DE

CARLO GOZZI

TRADUIT POUR LA PREMIÈRE FOIS

PAR

ALPHONSE ROYER



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1865

INTRODUCTION

On parle beaucoup en France, depuis quelques années, des comédies fiabesques[1] ou fabuleuses du Vénitien Carlo Gozzi, auteur resté longtemps inconnu hors de son pays et qui fut une grande renommée en Italie pendant la seconde moitié du dernier siècle. Ses ouvrages n'ont jamais été traduits dans notre langue. S'ils sont restés si longtemps à l'état de lettre close, c'est qu'ils sont écrits pour partie en dialecte vénitien, et qu'un très-petit nombre de personnes ont eu l'occasion de se familiariser avec ce naïf et pittoresque langage des lagunes adriatiques. Gozzi méritait pourtant bien, comme on dit, *les honneurs* d'une traduction. On l'a vanté de confiance sur la foi d'un critique éminent, M. Philarète Chasles, qui, le premier chez nous, le tira de l'oubli. Je fais trève à ma publication de l'ancien théâtre espagnol pour produire à la lumière quelques-unes des meilleures

1. Du mot *fiaba*, fable.

pièces fiabesques de notre Vénitien, afin que nos compatriotes puissent le juger désormais en connaissance de cause. Gozzi est d'ailleurs plus Espagnol qu'Italien, non-seulement parce qu'il a imité nombre de comédies castillanes, mais aussi par l'allure de son esprit et par la richesse de son invention souvent enfantine, *fanciullesca*, mais toujours vive, forte et inépuisable.

Il est bien entendu d'avance que je n'annonce ni un grand philosophe, ni un profond moraliste, ni un poëte de premier ordre, mais un écrivain bizarre, original, trop original peut-être pour le pays où je prends la liberté de l'introduire. Bien des gens qui préfèrent la froide logique aux brouillards de la rêverie, s'offenseront de ce qu'on leur présente des contes de fées comme à de grands enfants, et refuseront même d'entrer pour un instant dans une convention basée sur des arguments impossibles. Ceux-là, prêts à confondre dans un même dédain les *Mille et une Nuits*, le Tasse, l'Arioste, Hoffmann, Tieck et tant d'autres merveilleux esprits, diront : « Ce sont des rêves de fous. » Ceux-là n'ont qu'à fermer le livre.

Gozzi a écrit pour les théâtres de Venise dix pièces qu'il intitula *Fables théâtrales*. Ce genre, qui lui appartient en propre, et dont les sujets sont pour la plupart tirés de contes arabes ou persans, a établi son succès et sa réputation. Les limites de ce volume ne me permettent de traduire que cinq de ces dix pièces. Je choisis celles qui me paraissent réunir le plus de singularité et le plus d'effet théâtral. Les dix pièces fiabesques de Gozzi sont intitulées : *L'Amour des trois Oranges*, *le Corbeau*, *le Roi cerf*, *Turandot*, *les Mendiants fortunés*, *la Femme Serpent*, *la Zobéïde*, *l'Oiselet vert*, *le Monstre bleu* et *Zeïm roi des Génies*.

Après avoir épuisé le genre féerique, qui fit en quelques années la fortune du théâtre San-Samuel et de l'entrepreneur Sacchi, notre poëte aborda une autre série d'ouvrages, tous, ou presque tous imités de l'espagnol, et dont nous parlerons en leur lieu.

Une sainte colère contre le lieu-commun et contre le faux sentiment, poussa le comte Carlo Gozzi à devenir auteur dramatique et à lever l'étendart de l'insurrection contre l'envahissement de la comédie larmoyante, *la commedia flebile*, importée de France en Italie par Goldoni et l'abbé Chiari. Un de ses griefs encore était la tentative faite par ces messieurs et par leurs adhérents contre la comédie italienne improvisée, et contre les Masques qui l'interprétaient. C'était là, en effet, un double coup d'État dirigé contre l'art national italien, et le peuple entier se rangea, dès le premier moment, du côté de Gozzi, menaçant les novateurs qui voulaient le priver de son bien-aimé Sier Pantalon, son bon compère de la Zuecca, de son cher Truffaldin, de son Tartaglia, de son Brighella au museau moustachu. — Halte là, messieurs les Français! Importez à votre aise, si la Seigneurie n'y fait obstacle, les doctrines de votre révolution politique, mais ne touchez pas à la *commedia dell'arte*, et laissez-nous nos Masques! Que l'on puisse rire au moins, puisque plus tard on payera! En effet, rire, boire et courir les aventures de jour comme de nuit, sous la soie d'un baüta, le carton rosé sur le visage et le tricorne galonné sur l'oreille, telle était la vie de la Venise de Casanova, et l'ombrageuse inquisition d'État, protégée par les sbires de *Messer-Grande*, se frottait les mains en voyant son peuple se passionner pour des questions de comédie.

THÉÂTRE FIABESQUE

DE

CARLO GOZZI

fameux cabaret du Pellegrino. Là, les garçons de la trattoria écrivaient l'addition du repas sur le bois de la table avec un morceau de craie, après avoir relevé la nappe, comme je l'ai vu faire encore quand j'avais vingt ans.

Avant de montrer notre poëte à l'œuvre sur les planches de Sacchi, crayonnons son portrait d'après lui-même, au physique et au moral.

Gozzi, qui dessine sa propre silhouette dans le quarante-sixième chapitre de ses Mémoires, nous apprend qu'il est de haute taille et qu'il s'en aperçoit à la grande quantité de drap que lui demande son tailleur pour ses manteaux, et aussi aux coups qu'il se donne à la tête quand il veut passer sous une porte un peu basse. S'il eut jamais quelque vêtement à la mode, ce fut l'œuvre de cet artiste et jamais parce qu'il avait pris soin de le commander. Depuis 1735 jusqu'à 1780, époque où il écrit ses Mémoires, il n'a jamais changé la forme de ses chapeaux ni la manière de se coiffer. Si ses boucles de souliers sont devenues ovales, de carrées qu'elles étaient, ce fut la faute de l'orfèvre qui les lui fournissait très-légères afin qu'elles se rompissent plus tôt. Gozzi parlait peu, marchait la tête inclinée et en fronçant les sourcils comme un homme qui médite quelque mauvais coup, quoique pourtant il eût l'esprit gai, ce qu'il croit avoir prouvé dans ses ouvrages. Tel est le dehors de notre poëte peint par lui-même, voici maintenant le dedans.

Il ne fut pas avare, parce qu'il méprisa toujours l'avarice, et il ne fut pas prodigue, seulement parce qu'il n'était pas riche. Il aurait pu tirer profit de ses écrits, mais il en fit toujours présent aux comédiens et aux libraires. On traitait sa générosité de manie vaniteuse, inopportune et sotte. Qu'Apollon

garde les poëtes, s'écrie-t-il, de se voir réduits à se mettre aux gages des comédiens ! Il n'est pas de forçat sur une galère qui soit plus esclave que lui ; il n'est pas de *facchino* qui porte un fardeau pareil au sien, pas d'âne qui endure plus de coups et de mauvais traitements, si ses œuvres ne fanatisent pas le public et ne remplissent pas la salle.

Les amis de Gozzi furent rares, mais dévoués. Il se montra peu partisan des doctrines philosophiques nouvelles et se moqua tant qu'il put de l'outrecuidance des philosophes et de leurs adeptes.

Sa famille était noble et originaire du Frioul. Elle remontait à l'année 1300 et avait pour souche les Gozze de Raguse. Au reste, dit-il, je ne regarde pas d'où je viens, mais où je vais. Il était le dernier de six enfants: son frère aîné, Gasparo Gozzi, a laissé une honnête réputation littéraire en Italie.

La jeunesse de notre poëte se passa en voyages. A l'âge de seize ans, il partit de Venise à la suite du Provéditeur Querini, pour alléger les charges de sa famille obérée par de folles dépenses et de ruineux procès. Son frère Gasparo se plongea dans les livres et fit un sot mariage. Son autre frère Francesco suivit à Corfou le général de mer Antonio Loredan. Carlo revint bientôt à Venise, dégoûté de l'état militaire et quelque peu endetté lui-même, n'ayant pu vivre à Zara avec sa solde de trente-huit livres par mois. Il trouva les affaires de la maison en plus mauvais état qu'à son départ, et il en prit la direction pour les rétablir sur un meilleur pied, car, pendant son absence, la petite famille s'était encore augmentée. La mort du sénateur Tiepolo, frère de sa mère, vint bientôt combler le déficit et la bonne humeur reparut au logis. Les

deux frères Francesco et Almoro se marièrent; les deux sœurs aînées trouvèrent aussi des partis convenables, et la troisième entra au couvent.

Après avoir ébauché quelques amourettes pour lesquelles il n'était point fait, ainsi qu'il l'avoue lui-même, sa tournure d'esprit ne plaisant guère au beau sexe, et comme il avait résolu de ne point se marier, il prit le parti de traiter les femmes en observateur et non plus en soupirant, ce qui lui permit d'affronter le théâtre sans tomber trop souvent dans les piéges tendus à sa bonne foi et à sa crédulité.

Son animosité déclarée contre la comédie larmoyante patronée par Goldoni et par l'abbé Chiari, le poussa comme malgré lui dans la voie militante de la satire personnelle. Il ouvrit la guerre par un libelle rimé, sous le titre de la *Tartane des influences pernicieuses*, écrit en langue toscane, à l'imitation du célèbre Pulci. Le poëte, dans cet ouvrage, décrivait l'arrivée à Venise d'une tartane chargée de denrées pestiférées qui compromettaient la santé publique. Ces denrées étaient les œuvres de Goldoni et de Chiari. Ceux-ci ripostèrent par des sonnets, des tercets et des satires, traitant *la Tartane* de *bave de serpent* et de *hurlement de chien*. Gozzi répliqua, d'après le conseil et pour ainsi dire par l'ordre de l'académie des *Granellechi (les Ineptes)*, espèce de société littéraire bouffonne dont il était membre[1]. L'abbé et Goldoni

1. Cette société avait élu pour son président le poëte le plus ridicule de Venise; on l'accablait d'applaudissements dérisoires, et jusqu'à sa mort, ce pauvre diable, appelé Sechellari, crut être un homme de génie et s'enivra d'une gloire qui n'avait jamais existé. Chaque membre de la société prenait un surnom. Carlo Gozzi était le *Solitaire*, son frère Gasparo le *Velu*. D'autres s'appelaient le *Fécond*, le

attaquèrent alors leur adversaire sur le théâtre, dans les prologues de leurs comédies. C'est à ce moment et comme à point nommé que vint débarquer à Venise une troupe de comédiens excellents, la troupe de Sacchi, que le succès de la comédie larmoyante et l'abandon de ses poëtes passés aux scènes rivales, avaient obligée, quatre ans auparavant, à plier bagage et à chercher fortune en Portugal. Dans son exil l'attendait un ennemi plus terrible encore que la *commedia flebile.* Cet ennemi, c'était le fameux tremblement de terre de Lisbonne qui força la troupe de revenir à son point de départ. Les quatre Masques arrivaient bien pour relever le drapeau de la comédie nationale. Antonio Sacchi était le meilleur Truffaldin qu'on eût peut-être jamais vu, Agostino Fiorilli tenait avec un succès indicible les rôles de Tartaglia, Atanagio Zannoni était un triomphant Brighella, et Cesare Derbès un inimitable Pantalon. La Servetta, sœur du vieux Capo-Comico, mariée au Brighella de la troupe, avait nom Andriana Sacchi-Zannoni, fille charmante, pleine de feu et de vivacité.

Carlo Gozzi, qui sentait déborder en lui le démon aristophanesque et la haine des poëtes larmoyants, courut chez Sacchi et lui proposa une fable allégorique sur la querelle littéraire à l'ordre du jour, comédie de l'art s'il en fut, où chaque scène en *ossature* était confiée à l'improvisation des valeureux Masques.

Le théâtre de San-Samuel fut loué pour jouer la pièce du *signor conte*, les acteurs mis à l'œuvre et en quelques jours cette pièce fut réglée, habillée et affichée. Elle était intitulée

Serré, le *Fin*, le *Gaucher*, etc. Le but réel de la société était de maintenir le culte de la langue toscane et de combattre les atteintes portées à l'honneur littéraire de l'Italie.

l'*Amour des trois Oranges, fable théâtrale en trois actes*. Ce n'était autre chose qu'une parodie bouffonne des ouvrages des poëtes Chiari et Goldoni. Gozzi ne voulut cette fois que tâter le goût du public sur la possibilité du genre fiabesque qu'il méditait. La pièce fut jouée le 25 janvier 1761, sur le théâtre San-Samuel de Venise. Les partisans des deux poëtes bernés firent tous leurs efforts pour qu'elle tombât, mais le public la soutint avec ardeur jusqu'au bout.

Voici l'analyse résumée de cette folie, dont l'auteur a seulement écrit le *scenario*, livrant tout le dialogue à l'improvisation des acteurs. C'est l'unique sujet qu'il ait traité dans cette forme. Toutes ses autres *fables* sont écrites en vers, les seuls rôles des Masques sont en prose, et parfois en *ossatura* ou en squelette, comme on le verra plus loin. Voici donc l'analyse des *Trois Oranges*, fable théâtrale en trois actes :

Avant le commencement de la pièce, un petit garçon paraît, salue le public et récite une pièce de vers en manière de prologue. « Vos vieux serviteurs, les comédiens, dit-il, sont là dans la coulisse, l'oreille basse et la mine allongée, parce qu'ils ont entendu dire qu'on nous reprochait de ne donner que des comédies sentant la moisissure. Soyez calmes, bonnes gens, et permettez-moi de vous adresser deux paroles : Nous voulons vous offrir des comédies nouvelles qui n'ont jamais été représentées. Ne me demandez pas comment nous avons pu trouver des choses neuves. Quand il pleut après une longue sécheresse, vous appelez cela une pluie nouvelle ; mais, bien qu'elle vous semble telle la pluie fut toujours de l'eau et l'eau fut toujours de la pluie. Un vieil habit revient souvent à la mode. Vous allez voir des cas inattendus. Vous entendrez des bêtes, des portes et des oiseaux parler en vers et mériter des couronnes. Vos serviteurs sont prêts à paraître. J'aurais bien envie de vous conter

le sujet de la pièce, mais j'ai peur que vous ne me forciez à la retraite avec des cris et des sifflets. C'est *l'Amour des trois Oranges.* Qu'est-ce que cela? Je ne regrette pas ce que j'ai dit. Ayez soin de vous faire accompagner de vos grand'mamans. » Le rideau baisse, puis il se relève et l'action commence.

Silvio, roi de Carreau, souverain d'un royaume imaginaire, se plaint à Pantalon de la disgrâce de son fils Tartaglia, prince héréditaire, atteint depuis dix ans d'une maladie incurable, l'hypocondrie. Les médecins ont déclaré qu'il ne serait guéri que le jour où on l'entendrait rire. Le roi fait appeler son premier ministre, Léandre, lequel porte le costume du valet de carreau, et il ordonne des fêtes pour dérider la mélancolie de son héritier malade.

La princesse Clarice, nièce du roi, est une caricature des princesses de comédie de Chiari. Elle rêve d'épouser Léandre après la mort de son cousin Tartaglia. La fée Morgane lui a donné une drogue composée de vers *martelliens*[1] de ces messieurs, qui doit conduire au sépulcre le pâle héritier du roi de Carreau. Cette fée Morgane a pour ennemi le magicien Celio. La fée est la caricature en chair et en os de l'abbé Chiari, et Celiola charge habillée et grimée du signor Goldoni. On peut bien penser que, dans le dialogue des Masques, les satires à bout portant ne manquaient pas. La princesse, qui veut se débarrasser d'un bouffon nommé Truffaldin, que l'on a introduit au palais pour faire rire l'héritier hypocondriaque, propose à son amant d'empoisonner ledit bouffon au moyen de son mélange d'opium et de vers martelliens; mais Léandre répond que l'opium est inutile et qu'il fait double emploi avec les vers.

L'auteur nous introduit ensuite dans la chambre à coucher du prince Tartaglia. Le prince est vêtu d'un costume ridicule de malade, il est assis sur une chaise percée et environné de bouteilles de toutes formes, de crachoirs et de pots d'onguent. Le bon Fiorilli contait son mal au public d'une voix lamentable, et son dis-

1. Ainsi appelés du nom de Martelli, leur inventeur.

cours bouffon faisait éclater les rires de l'auditoire. Truffaldin-Sacchi, introduit dans la chambre du malade, cherchait en vain à le faire rire; il examinait les crachoirs et les drogues d'un air capable et y reconnaissait emphatiquement l'influence maligne et morbifique des vers martelliens. Cette scène, d'après le dire de Gozzi, était le triomphe de Sacchi et d'Agostino Fiorilli.

Arrivait au palais la fée Morgane transformée en vieille femme. Truffaldin la lutinait pour faire rire le prince, et il n'obtenait pas de résultat; mais la vieille, en se défendant, tombait sur le parquet et montrait ses jambes dans sa chute. A cette vue l'héritier du trône était pris d'un fou rire et se trouvait guéri. La fée, alors se relevait avec fureur et lui annonçait qu'il allait devenir amoureux des trois oranges magiques et qu'il mourrait de douleur s'il ne pouvait les conquérir. Ces trois oranges se trouvaient au pouvoir de Créonta, magicienne et géante, et situées à deux mille milles des États du roi de Carreau.

Rien n'arrête Tartaglia, qui s'arme en guerre et emmène Truffaldin pour l'assister comme écuyer. Le prince est transporté en un clin d'œil au jardin qui renferme les oranges magiques, car les deux voyageurs sont suivis par un diablotin armé d'un soufflet dont le vent les pousse par derrière avec une vitesse surhumaine. Quand le souffle cesse, ils tombent par terre, sur leur séant; ils sont au bout de leur voyage. Ce *lazzo* était une allusion aux promenades que faisait faire à ses personnages l'abbé Chiari, dans une tragédie tirée de l'Énéïde. Dans son *Ezzelin*, le même abbé conduisait une armée à Trévise, lui faisait livrer bataille et la ramenait triomphante à Padoue, tout cela dans le même acte. Son héros avait pris Trévise, mis à mort ses oppresseurs et il attribuait le succès de son expédition à l'excellence de son cheval.

Le magicien Célio, protecteur du prince Tartaglia, apparaissait soudain aux regards de son protégé et lui décrivait les périls qui l'attendaient. C'était d'abord une porte de fer couverte de rouille par le temps, puis un chien affamé, une corde à puits à demi

rongée par l'humidité, et enfin une boulangère qui, faute de balai, nettoyait son four avec ses propres chairs (le texte dit en toutes lettres : *Colle proprie poppe*).

Le prince, sans trop s'effrayer de ces terribles objets, veut passer outre. Célio lui confie alors un onguent pour graisser la porte, un pain qu'il doit jeter au chien affamé, un balai pour la boulangère, et il lui recommande d'étendre la corde au soleil pour en faire évaporer l'humidité. S'ils réussissent dans cette première entreprise et s'ils parviennent à ravir les trois oranges, ils doivent bien se garder de les ouvrir, à moins qu'ils ne se trouvent sur le bord de quelque fontaine. S'ils se comportent bien, le même diable à soufflet viendra les chercher pour les reconduire dans leur pays, par le même moyen imité de l'abbé Chiari. Tartaglia et son écuyer se voient en présence des redoutables objets qu'on leur a décrits et qui se trouvent comme une défense devant le château de la fée Créonta. Ici, dit Carlo Gozzi, j'appris à connaître, quand la scène s'ouvrit avec ces moyens ridicules, quelle puissance a le merveilleux sur l'humanité. Une porte de fer au fond du théâtre, un chien qui hurlait en allant et venant, un puits dans lequel pendait une corde, une boulangère penchée sur son four allumé, tenaient toute une salle dans le silence. On entrevoyait, derrière la grille du fond, Tartaglia et Truffaldin graissant le verrou de la porte et la porte s'ouvrait. Grande merveille ! Ils entraient. Le chien les assaillait en aboyant. On lui jetait le pain et il s'arrêtait pour le manger. Pendant ce temps, Truffaldin, plein d'épouvante, étendait au soleil la corde du puits et donnait le balai à la boulangère. Le prince entrait dans le château et en sortait aussitôt avec trois grosses oranges qu'il y avait ravies. Alors le soleil s'obscurcissait, la terre tremblait. Une voix criait : « Boulangère, boulangère, prends-les par les pieds et jette-les dans le four. » Et la boulangère de répondre : « Non. Il y a tant d'années que je nettoie ce four avec mes chairs. Cruelle, tu ne m'as jamais donné un balai. Ceux-ci m'en ont donné un. Qu'ils aillent en paix ! » Et la magicienne Créonta criait : « O corde !

ô corde! étrangle-les! » Et la corde répondait : « Barbare, souviens-toi que depuis tant d'années tu m'abandonnes et me laisses ronger par l'humidité. Ceux-ci m'ont étendue au soleil. Qu'ils partent en paix. » Et Créonta disait au chien : « Chien, gardien fidèle, dévore ces misérables! » Et le chien répondait : « Comment le pourrais-je? Depuis tant d'années que je te sers, tu me laisses sans pain, ceux-ci m'en ont rassasié. Tu te lamentes en vain! » Et la porte de fer interpellée à son tour par la géante lui répondait : « Tu réclames inutilement mon secours. Depuis tant d'années, tu me laisses ronger par la rouille, et ceux-ci m'ont graissée. Je ne veux pas être ingrate. »

Il fallait voir la stupéfaction de Truffaldin et de Tartaglia, il fallait écouter leurs triomphants *lazzi* quand ils entendaient les chiens eux-mêmes, et les boulangères, et les cordes, et les portes parler en vers martelliens comme l'auraient pu faire Goldoni ou l'abbé. Ils s'extasiaient à remercier ces êtres vivants et matériels de la grâce qu'ils voulaient bien leur accorder. Le public était ravi de ces puériles innovations. Sur ce tableau se terminait le second acte qui fut salué de plus d'applaudissements encore que le premier.

Pour ouvrir le troisième acte, la fée Morgane sort du lac qui baigne les rives de ses jardins enchantés. Elle raconte à la mauresque Sméraldine, sa confidente, qu'elle arrive en droite ligne de l'enfer où elle a appris la conquête des trois oranges par l'héritier du royaume de Carreau. Mais par un heureux hasard, Truffaldin va paraître sans le prince et porteur des trois merveilleuses oranges. Il sera pris subitement d'une faim et d'une soif magiques. Il ouvrira alors les oranges pour se désaltérer et il arrivera de terribles choses. La fée remet à Sméraldine deux épingles infernales. Aussitôt qu'une jeune fille viendra s'asseoir sur le tertre que voici, Sméraldine doit lui enfoncer dans la tête l'une de ces épingles. Cette jeune fille, qui est la fiancée de Tartaglia, se trouvera alors changée en colombe, et Sméraldine devra s'asseoir à sa place, sur le tertre, afin que Tar-

taglia l'épouse par méprise. La première nuit de ses noces, Sméraldine enfoncera la seconde épingle dans la tête de son mari qui sera changé en animal. La fée et sa complice s'éloignent en voyant accourir Truffaldin.

L'écuyer balourd du prince Tartaglia s'assied pour attendre son maître. Il a les trois oranges dans son bissac. Une soif violente lui dessèche le gosier ; il se décide à manger l'une des oranges. Il dispose ainsi de ce qui ne lui appartient pas, mais avec une dépense de deux sous il pense réparer le dommage. Miracle! à peine a-t-il ouvert le fruit, qu'il en sort une jeune fille charmante, vêtue de blanc, qui tombe aussitôt toute pâmée sur le gazon, en disant : « Donnez-moi vite à boire! je meurs de soif! malheureuse que je suis! Dépêchez-vous, ô mon Dieu! » Truffaldin, oubliant qu'il est à deux pas du lac et ne pensant plus à la recommandation de Célio, ouvre une seconde orange pour désaltérer la jeune fille qui est sortie de la première, mais une seconde jeune fille s'échappe de l'écorce nouvellement ouverte et tombe sur l'herbe à côté de l'autre en demandant à boire. Toutes deux meurent. Truffaldin, épouvanté, va ouvrir la troisième orange, lorsque, par bonheur, le prince arrive à temps pour la lui arracher des mains. A son tour il ouvre le fruit, mais cette fois, c'est auprès du lac, où se désaltère la troisième jeune fille. Elle a nom Ninetta. Elle est fille du roi des Antipodes, et elle a été condamnée à cette captivité dans une orange par la cruelle magicienne Créonta. Le prince s'absente un moment pour aller chercher au palais des habits dignes d'une si merveilleuse beauté; pendant ce temps, au moyen de son épingle infernale, la mauresque Sméraldine change en colombe la fille du roi des Antipodes, et elle prend sa place sur le tertre où Tartaglia doit la trouver.

Le prince reparaît bientôt avec le roi son père et toute la cour, mais grande est sa surprise de trouver sa fiancée avec un autre visage. Il consent pourtant à l'épouser sur l'heure et tout le monde rentre à la ville.

Nous retrouvons Truffaldin assis dans la cuisine royale, occupé à

tourner la broche, lorsqu'une colombe mignonne vient s'abattre sur la fenêtre en disant de sa petite voix flûtée : *Bon dì, cogo de cusina.* Et le chef des marmitons, qui sait son monde, répond à la petite colombe : « *Bon dì, bianca colombina.* » « Je prie le ciel, réplique l'oiseau, qu'il t'endorme bien vite et que ton rôti brûle, afin que cette mauresque au vilain museau n'en puisse manger. » En effet, Truffaldin s'endort et le rôti devient noir comme un charbon. Trois fois de suite cet accident se renouvelle. Quand Truffaldin se réveille pour la troisième fois, il apprend par Pantalon la grande colère du roi de Carreau qui, assis à la table nuptiale, entre son fils et la mauresque, attend toujours son rôti. Truffaldin conte à Pantalon le cas de la *colombina* et tous deux, à coups de serviettes, se mettent à poursuivre l'oiseau. Cette chasse dans la cuisine, dit Gozzi, intéressait beaucoup l'auditoire. Enfin, ils attrapaient la pauvre colombe, et en la carressant ils apercevaient l'épingle magique enfoncée dans ses plumes. Truffaldin tirait l'épingle à lui et voilà que soudain la colombe redevenait la princesse Ninetta.

Le roi de Carreau, de plus en plus impatienté d'attendre son rôti, quittait brusquement la table du festin, et, son sceptre à la main, suivi de toute sa cour, il venait lui-même voir ce qui se passait à la cuisine et pourquoi le rôti n'arrivait pas. Reconnaissance de Ninetta par le prince Tartaglia, récit de la jeune fille, stupéfaction du bon roi de Carreau. Il s'asseyait gravement sur le fourneau, et du haut de ce trône improvisé, il jugeait le cas et les délinquants. Il condamnait la mauresque Sméraldine au bûcher. Les intrigues de Clarice et de Léandre étaient démasquées et tous deux partaient pour l'exil. Enfin on unissait le prince et la princesse en pleine cuisine entre des haies de marmitons, et tout finissait allègrement.

Telle est, en bref, l'action folle des *Trois Oranges*, bouffonnerie satirique, dont les vaillants Masques faisaient une personnalité inqualifiable contre les deux poëtes que l'auteur avait

entrepris de berner. La censure ombrageuse du Palais Ducal, qui voulait que Gozzi, dans sa pièce des *Pitocchi Fortunati*, fît invoquer Apollon au lieu de Mahomet par l'imam d'une mosquée musulmane, regardait les personnalités comme un dérivatif utile qui détournait les esprits de la politique et de l'envie de contrôler ses actes.

Outre le plaisir que dut lui procurer l'éclatant succès de sa pièce et la vengeance qu'il tirait de ses ennemis, Gozzi venait de découvrir dans le merveilleux une source d'intérêt qui lui fit concevoir toute une série de compositions nouvelles. Le genre fiabesque devait captiver pour un long temps les suffrages enthousiastes de cette foule amie des choses étranges et enchantée de revoir ses Masques chéris, revenus de Portugal plus vifs et plus petulants que jamais. Mais cette fois l'auteur avait décidé de se servir de la féerie comme d'un élément d'intérêt. Il fit en sorte d'émouvoir et dè faire trembler ses auditeurs avec les situations sorties de ces moyens enfantins, sans toutefois se priver de l'élément bouffon qui resta le domaine exclusif des Masques. Les personnages sérieux parlèrent donc en vers, et les Masques en prose vénitienne. La limite de l'improvisation fut de beaucoup réduite; ce fut une espèce de compromis entre la *commedia dell'arte* et la *commedia sostenuta*. Il est impossible à une traduction de faire apprécier ou même seulement deviner l'effet que prêtait à ces Masques la grâce du dialecte vénitien. Cet idiome susurrant, qui ressemble à un chant d'oiseau, vient, dit-on, du mélange de la langue grecque des émigrants de l'Asie-Mineure avec le latin et l'italien, son dérivé. De même que les Lombards abandonnèrent la langue celtique, en conservant pourtant ses diphthongues et ses sons gutturaux, ainsi les Véni-

tiens, en adoptant le nouveau langage, le mitigèrent par la prononciation paphlagonienne de leurs ancêtres, et en latinisant ou italianisant une quantité d'expressions nationales qui n'étaient pas connues hors de leurs lagunes. Le vénitien que parlent toutes les provinces de l'ancienne République, est une véritable langue aux inflexions poétiques et presque musicales; il est imagé comme la langue-mère dont il a gardé une lointaine empreinte, il se plie à tous les genres de prose et de poésie, et ses auteurs nombreux et renommés rivalisent avec les plus charmants écrivains de l'Italie toscane.

La seconde pièce de Gozzi, composée dans ce système et jouée à San-Samuel par la troupe Sacchi, le 24 octobre 1761, est intitulée le *Corbeau* (*Il Còrvo*), *fable théâtrale tragi-comique en cinq actes*. Les gazettes avaient grandement loué le succès des *Trois Oranges*, et les deux poëtes, assistés de leurs partisans, déblatéraient vainement dans les cafés de la place Saint-Marc contre l'œuvre et contre l'auteur. Au théâtre San-Salvatore Goldoni invectivait chaque soir son rival par des tirades injurieuses placées dans la bouche de la prima donna Bresciani, ce qui, loin d'émouvoir l'aristophane vénitien, le faisait rire aux larmes. Le sujet du *Corbeau* fut emprunté à un livre napolitain intitulé : *Lu cunte de li cunte; trattenimento per le picierille*, le *Conte des contes, divertissement pour les petits enfants*. Mais l'auteur le traita à sa manière. Sans exclure les Masques de cette fable, il les employa avec sobriété et il écrivit une histoire tragi-comique sur cet argument puéril. Le théâtre de Milan eut l'étrenne de cet ouvrage qui, presque aussitôt, fut transporté au théâtre San-Samuel de Venise. Gozzi explique, dans sa préface du *Corbeau*, qu'il écrit en vers la partie intéressante de ses *fiabe*

pour leur donner plus de force et de passion. Il les imprime avec ce mélange de prose et de vers, telles qu'elles furent représentées. Ne les croyant pas dignes de passer les mers et les monts pour se faire lire par les étrangers non habitués au dialecte vénitien indispensable aux personnages de Pantalon et de Brighella, il se dispense de notes traduisant (*verbi grazia*) *osello* par *ucello* (oiseau), et *aseo* par *aceto* (vinaigre), ainsi que l'a fait le signor Goldoni pour le plus grand bénéfice des peuples étrangers.

Le public pleura et rit outre mesure à cette fable du Corbeau, qui eut une longue série de représentations, et dont le succès engagea l'auteur à continuer son œuvre.

Le *Roi Cerf* suivit de près le *Corbeau;* il fut joué à San-Samuel, le 5 janvier 1762, et alla aux étoiles, comme les deux fables précédentes. Pendant ce temps, l'abbé Chiari attaquait corps à corps le public dans ses feuilles et le traitait d'ignorant et de corrompu.

La quatrième pièce de Gozzi fut la célèbre *Turandot,* fable en cinq actes. Dans cet ouvrage, les moyens fériques ne sont pas employés, et les Masques ont des rôles modestes. L'action, tirée d'un conte persan, est d'une étrangeté saisissante qui émerveillait Hoffmann, le rêveur allemand des contes fantastiques. Le grand Schiller la trouva tellement de son goût, qu'il en fit une traduction libre en très-beaux vers, et aujourd'hui encore cette traduction de Schiller se joue quelquefois en Allemagne avec un grand effet.

Je ne m'étends pas sur ces trois pièces que l'on trouvera traduites *in extenso* dans le présent volume. J'ai traduit en vers, par exception, la *Turandot,* que l'on peut jouer en France avec le même succès qu'en Allemagne, sans y chan-

ger un mot, s'il se trouve par hasard un théâtre qui veuille sortir une fois de l'ornière convenue.

En octobre 1762, Gozzi donna à San-Samuel la *Femme Serpent* (la Donna serpente). Après la vogue de ses quatre premiers ouvrages, il lui était difficile de trouver un filon nouveau dans la mine du merveilleux. Pourtant il le chercha. Réussit-il ? C'est ce que l'on jugera par le *racconto* suivant :

Le prince Farruscad, fils du roi de Tiflis, en poursuivant une biche à la chasse, la voit, à sa grande stupéfaction, se précipiter dans une rivière. Il y plonge après elle, et, arrivé au fond de l'eau, voilà qu'il se trouve à sec, dans une grotte magnifique où la biche, soudainement métamorphosée, lui apparaît sous la figure d'une belle jeune fille. Farruscad gagne le cœur de l'habitante des eaux, et, oubliant la terre et son vieux père, et ses amis, et ses sujets, il demeure plusieurs années avec sa conquête dans ce séjour enchanté pendant qu'on le cherche dans tous les coins et recoins du royaume de Tiflis. La condition imposée au prince par sa belle est de ne pas chercher à soulever le voile qui cache son nom et sa personnalité. Farruscad qui, dans le premier transport, a juré tout ce qu'on a voulu, manque bientôt à son serment. Le lit de la rivière se gonfle alors soudainement et les flots rejettent le prince parjure sur la terre. Le prince, désespéré de se voir séparé de sa mystérieuse épouse, demande à tous les échos de ses nouvelles. Kérestani (c'est le nom de la belle naïade) pendant ces quatre années de leur bonheur, lui avait déjà donné deux enfants qu'il chérit et dont il se trouve également séparé. Le vieux Pantalon qui, par dévouement pour son maître, avait fait le plongeon après lui, et que, comme lui, les flots irrités ont rejeté sur le gazon de la rive, conseille vainement au prince d'oublier ce rêve fatal, et de ne pas courir de nouveau sur les traces de cette biche vindicative.

— Figurez-vous! prendre une biche pour épouse! Un jour ou l'autre vous deviendrez cerf vous-même. Foi de galant homme, seigneur, je tremble de vous voir pousser des cornes. Remercions le Ciel de nous avoir débarrassés de cette sorcière. Allons retrouver, à Tiflis, le vieil Atalmouk, votre père. Qui sait combien de pleurs il aura répandu sur vous! Qui sait s'il n'est pas mort, le pauvre malheureux! Qui sait si son royaume existe encore! Vous n'ignorez pas que le roi Morgone, qui médite d'épouser de gré ou de force votre sœur Canzade, vous a voué une haine profonde et implacable. Vous demeurerez en fin de compte roi sans États et mari d'une diablesse!

— Tais-toi, Pantalon, répond le prince désespéré, je chercherai partout ma Kérestani, ma fille Rézia, et mon cher fils Bédrédin.

Farruscad apprend bientôt de la bouche de Togroul, le visir fidèle, que le roi Morgone a usurpé ses États après la mort du vieux roi Atalmouk, qu'il a détruit les temples, pillé et tué les habitants du royaume de Géorgie, et que sa sœur Canzade est devenue la proie de ce barbare. Le prince jure de venger ses amis et ses sujets, et d'aller au secours de Tiflis que le roi maure assiége. La belle Kérestani lui apparaît alors pendant la nuit, et lui reproche de l'avoir déjà oubliée, parce qu'elle a refusé de lui faire connaître qui elle est et d'où elle vient. « Qui je suis, cruel? tu le sauras demain, et ce sera le signal de ma mort. — Et mes enfants? les reverrai-je? — Tu les reverras. Plût au ciel que tu devinsses aveugle afin de ne pas les voir!

Ces dernières paroles de sa bien-aimée ont porté le trouble dans le cœur du prince Farruscad. Il retrouve ses deux enfants au moment où il s'y attendait le moins. Quel malheur va donc le frapper? Il les questionne sur leur mère. « Elle est venue nous prendre dans notre chambre, dit la petite Rézia; elle s'est assise et elle a pleuré. Dieu! comme elle pleurait! Nos têtes qu'elle pressait sur son sein étaient ruisselantes de larmes. Mon frère et moi nous pleurions aussi sans savoir pourquoi. — Allez vers votre père, nous dit-

elle, malheureux enfants, combien vous avez à souffrir! Oh! comme votre mère sera cruelle pour vous et pour elle-même!

Kérestani se montre bientôt, une couronne en tête et vêtue d'habits royaux, suivie de soldats et de courtisans. Elle est pâle et soucieuse et verse d'abondantes larmes. Après avoir rappelé à son époux qu'il ne doit s'étonner de rien de tout ce qu'il va voir et qu'il doit surtout bien se garder de la maudire, quand même elle lui paraîtrait coupable, elle fait saisir les deux enfants par ses gardes, lesquels d'après ses ordres les précipitent dans une fournaise ardente. Farruscad, fidèle à sa promesse, se voile la face et ne laisse échapper aucune imprécation contre sa femme. Il s'achemine vers Tiflis, il trouve la ville incendiée et affamée prête à se rendre au roi maure qui l'assiége. Le désespoir l'emporte quand il voit cette persécution acharnée, et il maudit sa femme et le jour où il aperçut pour la première fois cette sorcière infâme. La terre tremble, la foudre sillonne les airs et la belle fée des eaux apparaît plongée dans un profond désespoir.

— Qu'as-tu fait? s'écrie-t-elle. Tu n'avais plus qu'une épreuve à subir et tu allais être heureux. Sache donc, parjure, que je naquis d'un homme et d'une fée immortelle; je naquis pour l'immortalité comme ma mère. Je t'aimai, je devins ta femme; ne voulant pas te survivre, je demandai à notre souverain la grâce de pouvoir mourir avec toi. « — Je t'accorde ta demande, me répondit le roi, si dans l'espace de huit années ton mari ne te maudit pas; mais je te condamne à provoquer, par des actions qui paraîtront atroces, cette malédiction; s'il te maudit, ton corps se couvrira d'écailles et tu te changeras, pour deux siècles, en un monstrueux serpent. » Malheureux! tu m'as maudite, je vais subir mon sort, nous ne nous reverrons plus. — Mais qu'as-tu fait de mes fils? — Le feu, sans les toucher, les a rendus mortels comme toi. Tu vas les voir. Moi seule tu ne me verras plus.

Les enfants accourent et pressent dans leurs petits bras leur mère

qui se transforme aussitôt en serpent et disparaît parmi les hautes herbes de la forêt.

Les derniers mots de Kérestani à son époux ont été ceux-ci « Tu pourrais encore me sauver, mais ce serait pour toi un trop grand effort. N'expose pas ta vie pour moi. Elle m'est toujours chère quoique je sois loin de toi! »

Farruscad, désespéré du mal qu'il a causé, s'accuse lui-même et refuse les consolations. Il projette de se faire tuer en attaquant l'ennemi et en délivrant sa capitale en proie à la famine; mais Tartaglia vient joyeusement lui annoncer un grand prodige. On ne sait comment, toutes les *osterie*, toutes les boucheries de Tiflis se sont trouvées tout à coup fournies de viandes, de pain, de vin, d'huile, de soupe, de beurre, de fromage, et même d'alouettes et de bec-figues. Ces prodiges, sont les derniers adieux de la pauvre Kérestani.

Au lieu de représenter la bataille où Ferruscad défait les Maures, l'auteur, par un moyen très-comique, et qui amusait beaucoup l'auditoire, introduit le Truffaldin vêtu en crieur des rues et hurlant l'authentique relation du grand combat qui vient de se livrer sous les murs de Tiflis, comment le terrible géant Morgone donna l'assaut avec deux millions de Maures, comment la valeureuse cité se défendit avec quatre cents soldats, et le grand carnage que l'on fit de ces chiens de barbares. Que celui qui voudra lire la relation officielle fasse la dépense d'un sou.

Tout n'est pas fini encore tant que Kérestani restera dans son horrible transformation. La protectrice du prince, la fée Farzane, le conduit vers les dangers qu'il doit braver pour délivrer Kérestani; secondé par les conseils de la fée, Farruscad triomphe de tous les obstacles magiques et rend à la femme-serpent sa forme première. Il embrasse ses chers enfants et reprend possession du royaume de Tiflis.

Après la *Femme Serpent* vient par ordre de date *la Zobéide*,

que l'auteur intitule *tragédie fiabesque*, non par dérision mais parce qu'il a prétendu évoquer au milieu de son action féerique les deux grandes émotions qui constituent l'essence de la tragédie, *la terreur et la pitié*. *La Zobéïde* fut représentée pour la première fois à Turin, par la troupe Sacchi, le 10 août 1763, et au théâtre de Sant'Angelo de Venise, le 11 novembre de la même année. *La Zobéïde* figure parmi les pièces traduites dans ce volume, c'est pourquoi je m'abstiens de l'analyser.

Les Gueux fortunés (*i Pitocchi fortunati*) furent la huitième *fable* mise au théâtre par Gozzi. Parme en eut la primeur en juin 1764, et Sacchi la joua à Venise, à Sant'Angelo, le 29 novembre suivant. L'auteur voulut, comme il l'avait fait déjà dans *Turandot*, s'abstenir d'employer l'élément merveilleux. Il prit son sujet ou plutôt ses sujets, car l'action est multiple, dans une collection de contes persans et arabes que l'on venait de traduire. Voici le résumé de la *fiaba tragicomica des Pitocchi* :

Usbec, sultan de Samarcande, a feint de partir pour un long voyage, et, en son absence, il a laissé tous ses pouvoirs à son visir Muzaffer. Mais au lieu de s'éloigner de ses États comme il l'avait annoncé, Usbec est resté dans sa capitale, où, caché sous divers déguisements, il a étudié les abus qui se commettaient en son nom et les souffrances de son peuple. Au bout de quatre ans d'étude et après avoir passé en revue toutes les classes et toutes les professions, il veut finir par observer les mendiants qui viennent implorer la charité dans les mosquées de Samarcande. Il prend le costume d'un des Imams du principal Djami de la ville et il se fait raconter l'histoire de chacun de ces infortunés.

— Je me nomme Saëd, lui dit le premier mendiant, je suis de la

cité de Damas, je fus très-riche et j'ai dissipé tout mon bien. Me trouvant sans ressources, je quittai mon pays et me fis soldat chez le Sultan de Caracoran. Je devins son favori et son premier ministre.

— J'entends, interrompt le faux Imam, et ton orgueil t'a renversé et ruiné.

— Non, Imam, ce n'est pas cela; une jeune fille, belle comme le jour, devint amoureuse de moi. Je ne sais qui elle était, mais la nuit elle me faisait conduire chez elle les yeux bandés.

— Je comprends, et tes folies pour cette créature te réduisirent à la misère.

— Non, Imam, vous ne comprenez pas encore. La jeune fille habitait un palais magnifique. Elle était riche et bien née. Le roi mon maître vantait toujours sa belle esclave circassienne, appelée Gulendan, et il voulait me faire avouer qu'elle était la merveille des femmes. J'eus l'imprudence de lui parler de ma maîtresse. Il voulut la voir, et, d'après son ordre, je le conduisis avec moi chez ma belle sous le costume d'un esclave.

— J'entends, le roi devint amoureux de ta maîtresse, ce qui occasionna ta perte.

— Imam, vous vous trompez encore. J'avais dit à ma maîtresse que j'avais vu sans voile Gulendan, la favorite du roi, et que celle-ci lui était inférieure en beauté. Au milieu du souper et devant celui qu'elle croyait être mon esclave, poussée par je ne sais quelle manie, la belle se prit à me dire en remplissant son verre :

— « A la santé de Gulendan que tu trahis pour moi. »

— Le roi frémit et devint pâle. Je sentis mon sang se glacer dans mes veines. Enfin l'heure du départ arriva. J'eus beau me jeter aux pieds de mon souverain, lui jurant que tout cela était faux, je perdis mes honneurs, mes biens, et je fus trop heureux de sauver ma vie.

Le Sultan donne un pain à ce mendiant qui l'intéresse et lui dit d'espérer un meilleur sort.

Après Saëd, paraît un vieillard cassé, vêtu de misérables haillons, sous lesquels le public vénitien a bientôt reconnu le bon Pantalon, son masque chéri. Usbec lui fait conter son histoire. Pantalon est une victime du visir Muzaffer qu'il dépeint comme le plus grand coquin qui ait jamais existé. Il lui doit la mort de sa femme, de son fils et sa ruine complète. Il ne lui reste qu'une fille unique, modèle de beauté, de vertu et de résignation. L'infâme visir veut lui ravir cette consolation dernière.

— Comment se nomme ta fille?

— Anzola. Nous demeurons près du caravansérail, en face du palais royal qu'habite le visir Muzaffer.

C'est toute une révélation pour Usbec, car la belle Anzola est justement une jeune fille qu'il a vue sans la connaître et dont il est devenu éperdûment amoureux. Le faux Imam prédit à Pantalon que sa fortune viendra du visir Muzaffer, ce qui étonne fort le bon Vénitien.

Après Pantalon, c'est Brighella, le mendiant bergamasque, qui vient faire sa confession et recevoir son aumône au milieu d'une pluie de *lazzi* non interrompue. Après avoir essayé tous les métiers, Brighella a pris l'état de teinturier qui ne le nourrit pas, et pour comble d'infortune, il possède une fille, la plus laide de la ville de Samarcande. Jamais il ne pourra la marier, d'autant qu'il n'a pas un sou à lui donner en dot. Truffaldin suit Brighella, de manière à ce que le public ait en vue, dès le premier acte, les quatre Masques. Truffaldin apprend au Sultan déguisé que son visir, autrefois garçon boucher, ne vit que de vols et d'exactions, que c'est un tyran, un bandit chargé de mille iniquités, et il ajoute que le Sultan Usbec est un grand âne d'avoir ainsi quitté son royaume. Il raconte que lui, Truffaldin, avant d'être mendiant, a fait la cour à Sméraldine, fille du visir Muzaffer, et qu'il en est aimé, surtout depuis les bastonnades qu'il a reçues pour l'amour d'elle. L'Imam lui promet qu'avant vingt-quatre heures il sera marié à la fille du visir.

Cependant, le mendiant Saëd, a rencontré un riche marchand qui lui offre une bourse de trois cents sequins s'il veut lui servir de hulla, c'est-à-dire épouser pour la forme et répudier aussitôt, une femme que le marchand voudrait reconquérir légalement après l'avoir quittée. Saëd accepte, espérant, avec ses trois cents sequins, aller retrouver la belle inconnue qui lui a fait perdre les faveurs du Sultan de Caracoran.

De son côté, Muzaffer, fait venir chez lui un pauvre diable qu'il revêtira de somptueux habits et qu'il mariera à la belle Anzola pour se venger de ses dédains et punir la résistance de Pantalon, son père. Ce mendiant destiné à représenter cette manière de Ruy-Blas n'est autre que le sultan Usbec lui-même, si bien travesti sous ses haillons que le visir ne le reconnaît pas. On le présente somptueusement vêtu à son futur beau-père comme l'héritier du roi de Carizm. Usbec et Anzola se reconnaissent et leur bonheur est grand.

Un changement de décor nous fait assister à la scène du hulla de Samarcande qu'on a mise au théâtre chez nous dans le Gulistan de l'opéra comique. Les choses se passent de la même façon. Aussitôt les noces accomplies, le hulla, qui a aussi reconnu celle qu'il aime dans la femme qu'on veut lui faire répudier, refuse absolument de s'exécuter, et la cause est portée par le riche marchand devant le visir, qui profite de l'occasion pour lui soutirer de l'argent.

Usbec, toujours inconnu de son ministre, lui persuade que le vieux teinturier Brighella est un Crésus déguisé et que sa misère n'est qu'un jeu. Il offre à ses yeux une fille charmante qu'il lui dit être la fille du vieux mendiant et il décide le visir à la demander en mariage, malgré les observations que pourra faire le teinturier, prétendant faussement que sa fille est un monstre de laideur.

Quand le tour est joué, le sultan Usbec rentre dans son palais, il destitue son visir Muzaffer, épouse Anzola, donne à Saëd celle qu'il aime, Sméraldine à Truffaldin, et pour justifier le titre de la *Fiaba*, tous les gueux sont ainsi fortunés. Cette analyse ne donne, du reste, qu'une idée très-vague de la pièce; pour la bien expliquer,

il aurait fallu un développement que m'interdit l'espace consacré à cette introduction.

Le Monstre Bleu (*il Mostro Turchino*), fable tragi-comique en cinq actes, fut jouée le 8 décembre 1764, à Sant'Angelo à Venise, où il eut un très-grand succès. La passion fantastique de ces êtres impossibles fut prise au grand sérieux par le public ainsi que dans les pièces précédentes, et regardée comme une vérité incontestable. Le maintien à la scène de cet ouvrage, pendant huit années consécutives, doit suffisamment prouver, dit l'auteur dans sa préface, qu'elle n'est pas indigne de l'impression.

Zélou, génie subalterne du pays de la Chine, a été transformé pour cent années en un monstre au visage bleu, à la crinière hérissée. Il ne doit reprendre sa forme humaine que lorsqu'il aura rencontré une jeune fille et un jeune homme s'aimant d'une tendresse infinie et n'ayant jamais eu d'autre amour. Il trouve ces deux merveilles, c'est le prince héréditaire de Nankin, qui a nom Taër, et Dardané, princesse de Georgie. Zélou persuade à Dardané que son amant est perdu si elle ne consent pas à se rendre sous un costume d'homme à la cour de Nankin, après avoir juré solennellement de ne jamais révéler, quoi qu'il arrive, ni son sexe ni son nom, jusqu'à ce que le danger qui menace le prince soit éloigné.

Après le départ de Dardané, le monstre ordonne à Taër d'entrer dans sa caverne et d'y étudier un livre magique où il apprendra comment il doit détourner de lui et de sa fiancée le sort funeste dont les menacent les étoiles. — Te voici séparé de celle que tu aimes, tu la reverras sous une forme qui n'est pas la sienne, et où toi seul tu pourras la reconnaître. Elle ne te reconnaîtra pas. Garde-toi bien de lui révéler qui tu es, sans cela, tu la perds pour toujours.

Je te jure, Taër, que je te dis la vérité. Tâche de te faire aimer d'elle et vos malheurs finiront.

Le génie prend aussitôt la forme d'un jeune et bel adolescent et, en échange, le prince Taër revêt l'horrible enveloppe du monstre bleu.

La belle Dardané est arrivée pendant ce temps à Nankin, où le roi Fanfour, le vieux père du prince Taër se désespère de voir ses États ravagés par une hydre à sept têtes, et par un cavalier infernal qui extermine tous ceux qui osent l'affronter. Pour apaiser l'hydre, on doit lui fournir, chaque jour, une jeune vierge en pâture. Les prêtres affirment que ces malheurs sont dus à l'impiété de l'esclave Gulindi, que le vieux roi Fanfour vient d'épouser, pour donner à son trône un héritier, à défaut du prince Taër qu'il croit mort.

Dardané, sous les habits d'homme qu'elle a pris par l'ordre du génie, est entrée au palais du roi Fanfour qui a fait présent de ce joli écuyer à la nouvelle reine. Gulindi devient amoureuse de son écuyer, et comme Dardané refuse d'écouter ses supplications, la vindicative esclave l'envoie combattre le monstre bleu.

A peine arrivée à l'entrée de la caverne, où réside le monstre, Dardané recommande son âme à Dieu et ne songe pas même à se défendre. Au lieu de la dévorer, le monstre met devant elle un genou en terre et lui dit qu'il est prêt à la suivre comme son prisonnier dans les murs de Nankin. — Hélas! pauvre princesse, vous seriez sauvée, ainsi que le prince Taër, votre amant, si, oubliant un instant mon horrible forme, vous pouviez concevoir un peu d'amour pour moi.

Dardané, ignorant que c'est Taër lui-même qui lui parle sous l'enveloppe de Zélou, rejette cette pensée avec indignation, et elle conduit triomphante sa capture à la cour du roi Fanfour.

Cependant, Gulindi, toujours éprise de son gentil écuyer, se reproche avec des larmes de l'avoir envoyé à la mort. Le roi, son époux, cherche vainement à la consoler, mais elle renaît à la joie

et à l'espérance en apercevant Dardané qui fait son entrée dans la ville, au milieu d'un immense concours de peuple, conduisant devant elle le monstre bleu chargé de chaînes.

Dédaignée de nouveau, Gulendi envoie le jeune écuyer combattre le cavalier enchanté de la tour de Nankin et l'hydre aux sept têtes. Mais, Taër, guidé par le livre que lui a laissé le génie, donne à sa fiancée un bouclier qui doit épuiser les forces de son adversaire chaque fois qu'il le touchera, et une épée dont un seul coup frappé sur le cimier de son casque doit abattre à ses pieds ce champion de l'enfer. Quant à l'hydre, inutile de trancher ses sept têtes qui repoussent quand on les a coupées. Il faut trouver moyen de lui porter un coup sous l'épaule gauche avec l'épée merveilleuse. Dardané se sent moins d'horreur pour le monstre qui la secourt ainsi.

Sméraldine, la jeune vierge tombée au sort, et que le roi Fanfour envoie comme tribut à l'hydre infernale, est délivrée par Dardané qui triomphe à la fois du cavalier de la tour et de l'hydre. La vengeance de l'esclave Gulindi ne s'arrête pas là. Elle se sent mourir et, comme Phèdre, elle accuse faussement le jeune serviteur qu'elle aime, d'avoir voulu attenter à son honneur. Le roi Fanfour fait charger Dardané de chaînes et on la jette dans le même cachot que le Monstre bleu qu'elle a vaincu. Tous deux doivent être mis à mort au point du jour. Il s'établit alors une lutte de générosité entre Dardané et Taër sous la forme du monstre bleu. Taër veut tout révéler et mourir pour sauver sa bien-aimée. Dardané veut dire au roi son sexe et son nom, afin de mourir et de sauver Taër qu'elle croit bien loin d'elle. Le roi Fanfour entre avec ses gardes et ses bourreaux dans la prison. Taër révèle au roi la perfidie de l'épouse qu'il pleure, il proclame l'innocence de Dardané et annonce qu'elle est la femme de Taër qui n'est pas mort, mais qui va bientôt mourir. Dardané voyant le sacrifice du Monstre, se jette sur son corps expirant et lui avoue qu'elle est vaincue à son tour et que l'amour est entré dans son cœur.

Tonnerre, éclairs, transformation du Monstre en prince Taër, *riccamente vestito*, reconnaissance générale, émotion du roi Fanfour qui retrouve enfin son héritier, union des amants après tant de traverses, et apparition du génie Zélou, qui prononce, au milieu des flammes du Bengale, un discours aux royaux époux pour leur demander pardon des transes qu'il leur a causées.

. . .

Au *Monstre Bleu* succéda l'*Oiselet Vert*, fable philosophique en cinq actes. C'est, de l'avis de l'auteur, l'action scénique la plus osée qui soit sortie de sa plume. Gozzi traita, cette fois comme toujours, un sujet fantastique et mit en œuvre des personnages et des faits surnaturels ; mais il eut la prétention, qu'il ne cache pas, de railler la philosophie moderne dans les personnages de Renzo et de Barbarina, qu'il représente comme *imbevuti delle massime de' perniziosi signori Helvetius, Rousseau e Voltaire*. Il fait de Truffaldin un machiavéliste, et de Sméraldine une pieuse évangéliste qui, corrompue par les doctrines nouvelles, rougit de ses vertus et regrette ses bonnes actions envers le prochain. Cette intention satirique est aujourd'hui d'une bien faible portée. La pièce a heureusement d'autres qualités. Cet ouvrage, dont la traduction termine ce volume, fut représenté par la troupe Sacchi, à Sant'Angelo de Venise, le 19 janvier 1765. Il eut un grand succès et demeura au répertoire.

Zëim, roi des Génies, ou l'Esclave fidèle (cinq actes), fut la dernière pièce fiabesque de Carlo Gozzi. Cette fable *serio-faceta* fut jouée au mois de novembre de la même année, sur le même théâtre, par les acteurs de Sacchi. Goldoni venait d'envoyer de Paris et de faire représenter, à Venise, une comédie intitulée *le Bon Génie et le Mauvais Génie*, qui avait

assez bien réussi, ce qui décida probablement son rival à tenter une dernière fois la fortune avec un titre semblable. Les deux sujets, du reste, n'avaient aucun rapport, si ce n'est qu'ils étaient tous deux taillés en plein drap dans le merveilleux.

J'esquisserai aussi brièvement que possible cette *Serva fedele*, et seulement pour compléter ma note sur l'ensemble de l'œuvre de Gozzi. De pareilles compositions, dépouillées des mille détails qui constituent leur charme, font voir trop à découvert la trame d'un conte enfantin. Il s'agit encore cette fois d'un être supérieur, d'un génie qui veut sauver un jeune prince et une jeune princesse du sort qui les menace, en les conduisant au bonheur à travers mille obstacles.

Suffar et Zélica ont perdu leur père Faruck, roi de Bassora. Leur héritage est envahi par une reine guerrière, la princesse Canzéma de Sérendib. Suffar doit épouser la reine mauresque qu'il abhorre ou perdre son trône. Zélica doit donner sa main à un sultan voisin de Bassora, le prince Alcouz, et, à cette condition, le prince Alcouz combattra et vaincra la reine mauresque. Le génie Zéïm, protecteur des enfants de Faruck, apparaît à Suffar et il lui ordonne de pénétrer dans un caveau où le feu roi son père a caché des trésors innombrables. Ces trésors sont à lui ; mais avant de les posséder, il doit lire une inscription, gravée sur la pierre du caveau, et, sous peine de la vie, exécuter l'ordre qu'elle contient. Puis, le Génie va trouver Zélica, sœur de Suffar, et il lui dit : « Tu ne seras heureuse que quand tu auras trouvé une esclave qui te restera fidèle malgré les mauvais traitements dont tu devras l'accabler. Possèdes-tu cette esclave ? — Oui, elle se nomme Zirma. — Eh bien, il faut que tu épouses le prince Alcouz, et que la première nuit de tes noces, ton esclave se substitue à toi dans la chambre nuptiale. Je lui donnerai ta ressemblance, et si cette fille t'aime assez pour

refuser de prendre ta place, ton rang et tes droits, tu seras sauvée. »

Suffar entre dans le caveau. Il y trouve des trésors sans nombre, et au milieu de ces trésors cinq statues d'or couronnées de diadêmes de diamants. Il manque une statue sur son piedestal vide. L'inscription dit : « Il t'est défendu de prendre la plus petite parcelle de ce trésor avant d'avoir conquis la sixième statue qui manque ici. Elle existe, et elle a plus de prix à elle toute seule que le reste de ces trésors. » L'ombre du roi Faruck sort de son tombeau et annonce à son fils que, dans un bois voisin de la ville, dans une retraite qu'il lui désigne, il trouvera un vieillard qui lui enseignera le moyen de se procurer la statue absente. Le vieillard conduit le prince auprès du roi des Génies, et il lui demande de livrer la statue. Zéïm répond qu'il s'y engage, à condition que Suffar lui amènera une jeune fille que n'ait jamais souillée le contact des passions. Et il lui remet en même temps un miroir qui doit se ternir devant tout visage de femme qui ne sera pas dans les conditions indiquées. Il se trouve que la première jeune fille qui répond aux exigences du miroir est la fille du vieillard qui a conduit Suffar dans le palais de Zéïm. Suffar, en voyant la belle Sarké, s'oppose à ce qu'on la livre au Génie, et il est pris soudain d'un extrême amour pour cette beauté merveilleuse. Mais le vieillard, malgré le désespoir qu'il éprouve, abandonne résolûment sa fille à Zéïm, et les portes du palais des Génies se referment sur elle.

La nuit des noces est venue pour Zélica, la sœur du prince Suffar. Son esclave lui est substituée, et elle doit prendre et garder sa place, pendant quatre années, sans trahir une fois sa maîtresse.

— Cher époux, dit la belle esclave au prince Alcouz qui la croit sa femme, ma mère m'est apparue, et pendant quatre années je ne puis être à vous, sans me rendre coupable envers sa mémoire.

Et, malgré les instances du prince, l'esclave fidèle le quitte et va reposer seule dans une autre partie du palais. Hâtons-nous de conclure cette analyse et disons que le prince Suffar, après avoir

vaincu la reine maure, et délivré ses États de l'invasion, assisté du prince Alcouz, son beau-frère, se rend avec sa famille et sa suite dans le caveau paternel. Là, il déclare qu'il cède tous les trésors à sa sœur ainsi que la couronne, et qu'il ira mourir dans une retraite inconnue en pleurant la mort de la belle Sarké, livrée au roi des Génies. Mais le voile, qui couvrait la sixième statue, replacée sur le piédestal, s'enlève soudain, et le prince Suffar tombe dans les bras de Sarké qu'il épouse.

La période des pièces fiabesques finit avec ce dernier ouvrage. En 1767, Gozzi aborda sa série d'imitations de pièces espagnoles, dans lesquelles il introduisit les Masques vénitiens selon les besoins de la troupe et du répertoire de Sacchi. Cette seconde série ne semble pas avoir obtenu le succès de la première, et véritablement ces imitations sont aussi loin des pièces fiabesques que des originaux qu'elles ont eu la prétention d'*approprier* au goût de l'Italie. On sait tout ce que ce mot recèle de trahisons et d'iniquités en matière d'art. Thomas Corneille et Scarron nous ont édifiés sur la valeur de ces arrangements, dont le moindre défaut est d'enlever à une œuvre toute saveur et toute personnalité. Il serait fastidieux d'analyser ces imitations espagnoles qui, mêlées à quelques ouvrages inventés, donnent une série de vingt pièces dont je me bornerai à transcrire la nomenclature.

1° *La donna vendicativa disarmarta dall' obligazione*, cinq actes joués à Venise, à Sant'Angelo, en 1767. Succès. — Les quatre Masques y ont des rôles. Le sujet est emprunté à une comédie de José de Cordova, intitulée *Rendirse á la obligacion*. — 2° *La caduta di donna Elvira, Regina di Navarra*, un acte servant de prologue à une tragi-comédie, intitulée *la Punizione nel precipizio* (3 actes, 1768).

Le sujet est emprunté à une pièce de Matos Fragoso : *La Venganza en el despeño.* — 3° *Il publico secreto* (3 actes, 1769) ; imitation du *Secreto á voces* de Calderon, avec addition des Masques. — 4° *Le due Notti affannose* (5 actes, 1771) ; autre imitation de la pièce de Calderon, *Gustos y disgustos son no mas que imaginacion.* — 5° *La Principessa filosofa* (3 actes, 1772) ; c'èst le sujet de la comédie de Moreto : *El desden con el desden.* — 6° *I due Fratelli nimici* (3 actes 1773) tirés de Moreto. — 7° *Eco e Narcisso,* favola pastorale, serio-faeeta per musica (3 actes, non imités de l'espagnol). — 8° *Il Moro di corpo bianco* (5 actes, imités de Cañizares 1776). — 9° *La Donna contraria al consiglio* (5 actes), œuvre originale, jouée à Trieste, en 1800, par la compagnie Pellandi. Acclamatissima. — 10° *Cimene Pardo* (5 actes) ; joués à Venise, 1786, au théâtre San-Crisostomo (sans Masques). — 11° *La Donna innamorata da vero* (3 actes, 1771) ; comédie imitée de *Pedro de Urdemalas,* pièce espagnole, jouée à Mantoue, par la Teodora Ricci. — 12° *Bianca, contessa di Melfi* 5 actes imités de *Casarse por vengarse* de Rojas, 1779. — 13° *Il Montanero don Giovanni Pasquale* (5 actes). — 14° *La Figlia dell'aria* (3 actes, joués à San-Crisostomo, Venise, 1786). C'est le sujet de la première partie de la *Hija del aire,* bilogie de Calderon, dérangée par Gozzi, qui s'en vante, et qui éprouva une chute terrible au lieu d'un succès que lui aurait valu une simple traduction de ce bel ouvrage. Il avoue lui-même, que, dès le second acte, la salle devint un poulailler, un marché, une galère en naufrage, et qu'on n'écouta plus une parole du drame. Il ajoute que s'il avait eu un sifflet, il aurait sifflé lui-même. Il faut dire aussi que le personnage de Sémiramis, qui, au premier acte, doit avoir quinze ans, était joué par une jeune première enceinte de sept mois, la signora Belloni, que la peur manqua de faire accoucher sur la scène. La pièce se releva un peu à la seconde représentation, et fut jouée onze fois. — 15° *Il Metafisico,* drame (3 actes), joué à Venise, au théâtre San-Salvatore, 1778. — 16° *Annibal, duca di Atene* (5 actes), 1799, tiré d'une pièce espagnole, intitulée *Vengar su propio agravio.* — 17° *La*

Malia della voce; Venise, 1774; jouée à San-Salvatore et empruntée à la pièce de Moreto : *Lo que puede la aprehension.* — 18° *Amore assotiglia il cervello* (5 actes, imités de Cañizarès). — 19° *La Vedova del Malabar*, traduction de la tragédie française de Lemierre. — 20° *Le Droghe d'amore* (3 actes, Venise, 1776) ; comédie tirée de celle de Tirso de Molina, *Zelos con zelos se curan.*.Cet ouvrage, duquel on fit une insolente personnalité contre un jeune gentilhomme, secrétaire du sénat de Venise, causa un scandale abominable et fut joué un grand nombre de fois, avec encouragement de la censure et presque par ordre du gouvernement, comme nous l'expliquerons plus loin.

Ajoutons à ce compte, deux autres comédies inventées dans le genre larmoyant, écrites en 1762, à la demande de Sacchi, et intitulées l'une *Il Cavalier amico*, l'autre *la Doride*, toutes deux en 5 actes, ce qui porte le total des pièces non fiabesques à 22. Le théâtre de Gozzi, composé de 32 ouvrages, remplit avec ses préfaces et ses *raggionamenti* quatorze volumes in-8°. Joignez à ce chiffre, trois volumes de Mémoires, et trois ou quatre volumes de morceaux détachés, en prose et en vers, et vous aurez un ensemble assez respectable pour un gentilhomme pauvre qui écrivait gratis.

La belle époque de la vie de Gozzi fut celle où il imagina ses comédies fiabesques. Il était jeune, il enrichissait les comédiens, on le bourrait de compliments, et, quoiqu'il fût peu entreprenant auprès des femmes, il se voyait comblé de prévenances et de cajoleries par les actrices, ces *comiche ragazze, le quali hanno nell' anima sei libri d'Arte amandi, oltre a quello di Ovidio.* Ce n'était pas pour lui qu'on les voyait, en terme de coulisses de l'époque, *micheggiare*, c'est-à-dire manœuvrer pour soutirer des sequins ; ce n'était que des rôles qu'on lui voulait prendre, et il en était libéral quand ces demoiselles avaient su gagner sa confiance en flattant sa vanité,

sans compter les pièces de vers qu'il leur donnait à réciter pour les débuts, les adieux et pour les prologues. Il était le conseiller, l'arbitre universel, le secrétaire d'amour de toutes ces filles d'Ève, et, par-dessus le marché, le parrain de tous leurs enfants.

Le jour de la première représentation du Roi des Génies, c'est-à-dire le 27 novembre 1765, il se passa un étrange phénomène dans la cervelle du pauvre Gozzi, et, dès lors, sa perplexité fut grande. Comme Hoffmann, il crut au monde occulte qu'il avait évoqué; il se figura que les êtres surnaturels, mécontents de ses récidives poétiques dans leur domaine, avaient juré de le persécuter. Il raconte gravement que, pendant qu'on jouait la première scène de sa pièce de *Zeïm*, la malice de ces puissances souterraines fit tomber sur la belle culotte de soie toute neuve qu'il portait la tasse de café qu'il allait prendre. En entrant dans le foyer des acteurs, il se laissa choir sur une marche, se fit une bosse au genou, déchira sa belle culotte, et une voix dans l'ombre lui murmura à l'oreille : « Voilà ce que c'est que de s'attaquer au Roi des Génies. » Un soir, se promenant sur la place Saint-Marc, avec un de ses amis, il reçut tout à coup deux grands coups de pied par derrière, et une voix lui cria : « Pourquoi ne vas-tu pas dormir, âne que tu es? » Il se retourne et aperçoit un sénateur qui l'avait pris probablement pour un de ses laquais, et qui se confond en excuses.

C'est aussi aux influences occultes du monde des esprits que Gozzi attribue les scandales soulevés dans Venise par la représentation de l'une de ses dernières pièces, imitée de Tirso de Molina, et intitulée les *Drogues de l'Amour*. Il y avait dans cette comédie, un rôle de fat dont l'acteur fit la

caricature personnelle et frappante d'un jeune secrétaire du Sénat, appelé Pier-Antonio Gratarol. Une immense explosion de rires et d'applaudissements accueillit l'entrée en scène de ce personnage, et l'ouvrage, bien qu'il fût mauvais, alla *aux étoiles*. Gozzi, honteux de son succès qu'il n'avait pas prévu, voulut retirer la pièce ; mais le vieux Sacchi, flairant des recettes, l'afficha de nouveau et la joua malgré la défense de l'auteur. L'inquisition d'État intervint dans le conflit, et, trouvant dans cette querelle une diversion aux causeries politiques, elle donna gain de cause à l'impresario, et la comédie continua paisiblement le cours de ses représentations. L'affaire se compliquait encore d'une rivalité d'amour, quoique Gozzi le nie formellement, entre le poëte et le jeune fat turlupiné. Gratarol était depuis peu l'amant aimé d'une jolie fille blonde, appelée la Teodora Ricci, prima-donna dans la troupe. Le vieux Truffaldin courtisait la belle de son côté. La Ricci avait fait donner au jeune secrétaire ses entrées dans les coulisses, et il y venait chaque soir, pommadé et frisé, vêtu de couleurs éclatantes, chargé de fourrures du Nord, prodiguant à tout venant les boîtes de *confetti* et les diablotins de Naples. La jalousie de l'auteur et celle de l'impresario éclatèrent à la fois, de là le scandale des *Drogues de l'Amour*. Un duel manqua de s'ensuivre ; mais l'inquisition d'État interposa son autorité, et par son ordre, le secrétaire du Sénat alla faire un voyage à Stockholm avec ses diablotins. La Ricci indignée partit, de son côté, pour Paris, où elle alla chercher fortune avec son mince talent, ses ondoyants cheveux blonds, ses minauderies et son musc. La compagnie devint dès ce moment un enfer, et Gozzi s'éloigna lui-même, imitant l'exemple des meilleurs acteurs de ce théâtre en dé-

sarroi. Zannoni, le beau-frère de Sacchi, força l'impresario de renoncer au pouvoir et de le reconnaître comme son successeur. Ainsi finit l'établissement du vieux Truffaldin, lequel se retira à Gênes, riche de ducats et d'années, maudissant sa famille et ses associés, songeant encore aux illusions de l'amour, à l'âge de plus de quatre-vingt ans. Le comte Gozzi donna encore une pièce au théâtre de San-Crisostomo, à la sollicitation de la Ricci, revenue de Paris à Venise et toujours toute-puissante sur son poëte offensé, qui fut trop heureux de lui pardonner et de lui confier le principal rôle de *Cimene Pardo*. Son dernier ouvrage représenté avant *Annibal duc d'Athènes*, fut la *Figlia dell' aria*, dont il gratifia le théâtre de San-Salvatore. Dégoûté alors de la scène, il rentra définitivement dans la vie privée et ne s'occupa plus que de ses affaires et de sa santé, produisant pourtant çà et là des morceaux détachés de vers et de prose, selon les circonstances et pour son divertissement.

Il mourut paisiblement à la campagne, vers 1806, âgé de près de quatre-vingt-six ans, après avoir assisté au grand naufrage de la sérénissime République et à son inféodation à la monarchie autrichienne.

La juste appréciation du talent et de l'œuvre de Carlo Gozzi n'est pas chose facile, surtout quand on s'adresse à des lecteurs appelés à juger d'après une traduction en prose, et peu disposés à tenir compte du pays et du temps où se produisirent ce talent et cette œuvre. Ce n'est pas que le vers de Gozzi soit un modèle de poésie toscane; il est écrit au courant de la plume et il a du moins, à cause de cela même, l'avantage de ne pas se noyer dans l'emphase et la banalité; il est suffisamment net et correct, mais l'auteur

abuse à tort du privilége des langues méridionales qui permet les vers non rimés. Est-ce haine pour le vers martellien ou bien est-ce paresse, ou bien encore mépris des usages reçus? C'est ce que je ne saurais dire. Toutefois, l'ornement du vers, quel qu'il soit, me semble indispensable pour rehausser la partie dramatique et sérieuse de ces fables basées sur le fantastique et l'impossible; mais un volume de traduction rimé du haut en bas aurait couru grand risque de ne pas plaire, c'est pourquoi j'ai du me borner à faire cette toilette vénitienne à la seule *Turandot*, imitant en cela le grand Schiller, qui ne crut pas la tâche indigne de sa plume immortelle.

Je dois prévenir aussi le lecteur qu'il lui faudra un certain effort de bonne volonté pour comprendre ces quatre Masques, jetés à travers les différentes actions et se montrant dans tous les temps et dans tous les pays avec leur personnalité de convention et leur langage amusant, mais parfois empreint de quelque trivialité.

Ce mélange de poésie fantastique et de contes de grand'-mère, qui rappelle à la fois l'Arioste et les orateurs de places publiques d'Italie, affecte en outre une certaine allure castillane que l'on reconnaîtra sans peine. Il a aussi, à ses heures, une saveur pimentée de personnalité violente qui emporte la bouche à plaisir. Le fond des comédies fiabesques est toujours une histoire placée hors du monde vrai. Mais il y a tant de charmes dans ce pays des rêves, que l'on oublie facilement la frivolité des moyens pour se laisser toucher et entraîner par les résultats. La féerie prise au sérieux, provoquant l'émotion dramatique, voilà le moyen et le but théorique de Gozzi. On ne peut nier qu'il ne se rencontre un très-

vif intérêt dans presque toutes ces compositions folles; je ne suis, quant à moi, nullement étonné du succès qu'elles obtinrent.

Gozzi, toutefois, en avouant que ses canevas ne sont que des contes pour les grands enfants, n'en fait pas moins remonter sa généalogie poétique au Boiardo, à l'Arioste et au Tasse qui, en *recouvrant d'une teinte de vérité les choses impossibles et les événements merveilleux, eurent une si vigoureuse action sur les cœurs humains.*

En résumé, le monument dramatique élevé par Gozzi n'est pas sans analogie avec certains monuments de pierre et de marbre semés dans les Sestieri de Venise, et dont le plus bel échantillon est l'église de Saint-Marc. Les deux œuvres sont bâties de fragments juxtaposés, où l'on voit reluire, dans une ombre demi-transparente, l'or et le bronze, le jaspe et la mosaïque, pêle-mêle de trophées rapportés des contrées d'Orient, dont l'œil est ébloui sans qu'il puisse bien se rendre compte du goût bizarre qui a entassé là ce chaos de merveilles. A travers ces porphyres et ces orfèvreries, se promènent des magiciens et des marchands de saucisses, des sultans arabes et des magots de la Chine, des sénateurs en robe et des masques au museau noirci. Cette foule fantastique traîne après elle un parfum de vin de Chypre et de tabac de Schiraz, qui vous fait rêver les absurdités les plus charmantes et les plus ridicules. Il semble que, dans un café du Caire ou de Canton, on vienne de faire une débauche d'opium ou de hachich.

En somme et sans plus de préambule, je donne mon Vénitien tel qu'il est et pour ce qu'il est, avec ses qualités et ses défauts. Je pense qu'il plaira chez nous *quoique original.*

Dans tous les cas, on lui pardonnera de ne faire courir, dans ses fables, aucune mère après son enfant perdu, aucun héritier dépossédé après les papiers qui doivent lui rendre son nom et sa fortune, au bout de cinq actes de gymnastique dramatique; on voudra bien l'excuser également s'il ne monte pas en chaire à tout propos pour prêcher contre les vices de la société, s'il ne traite pas du haut en bas le public qui le paie, et s'il n'offre pas à la haine publique l'homme en habit noir, comme le symbole de toutes les iniquités et de tous les crimes commis ou à commettre. Ces procédés n'étaient pas encore en usage au temps de Carlo Gozzi, ce qui le fera peut-être absoudre, malgré la circonstance aggravante de la traduction en prose dans laquelle je suis contraint de l'envelopper.

Paris, le 1er mars 1865.

LE CORBEAU

FABLE THÉÂTRALE TRAGI-COMIQUE EN CINQ ACTES

PERSONNAGES

MILLO, roi de Frattombrose.

JENNARO, son frère.

LÉANDRE, TARTAGLIA, } ministres du roi.

ARMILLA, princesse de Damas.

SMERALDINE, sa demoiselle d'honneur.

NORANDO, nécromant.

TRUFFALDIN, BRIGHELLA, PANTALON, } masques de la comédie italienne.

DEUX COLOMBES QUI PARLENT.

COUR, PEUPLE, MATELOTS, SOLDATS, VALETS.

L'action se passe dans la ville imaginaire de Frattombrose et dans ses environs.

Tartaglia, Truffaldin, Brighella et Pantalon, portent le costume traditionnel des masques de la comédie italienne. Les autres costumes sont d'un pays quelconque de l'Orient.

LE CORBEAU

ACTE PREMIER

Une plage semée de quelques arbres; mer agitée au fond, éclairs et tonnerre.

SCÈNE PREMIÈRE

PANTALON, sur le pont d'une galère au milieu de la tempête, gourmande l'équipage, donne des ordres à grands cris. La bourrasque s'apaise. La galère s'approche de la plage.

PANTALON, battant les matelots à coups de corde. Lâchez ce gouvernail, serrez cette écoute, bandits! A toi, gâte-sauce!

LES MATELOTS. Terre! Terre!

PANTALON. Terre, terre! Ce serait la mort si je n'étais avec vous! (Il donne un coup de sifflet.) Préparez l'ancre, canailles!

LES MATELOTS. Oui, seigneur! (La galère accostera, on mettra l'échelle à terre.)

PANTALON. Chiens, remerciez le ciel! (Il sifflera trois fois. A chaque coup de sifflet la chiourne répondra par des cris. On verra le prince Jennaro vêtu à l'orientale mettre pied à terre avec Pantalon.)

SCÈNE II

JENNARO ET PANTALON.

JENNARO. Pantalon, je me suis cru perdu dans une si horrible bourrasque.

PANTALON. Comment? ne savez-vous pas de quel pays je suis?

JENNARO. Oui, de la Giudecca de Venise. Vous me l'avez dit mille fois.

PANTALON. Mais vraiment, avec les gens de la Zuecca, les bâtiments ne se perdent point. J'ai fait mon éducation à mes dépens. J'ai brisé un trabaccolo de Malamocco à Zara pour apprendre le métier. Je tremblais bien un peu, je ne le nie pas, non pour moi, ni à cause du danger, nous sommes habitués à ces plaisanteries-là, mais pour Votre Altesse. O Dieu! Je l'ai vue naître, je l'ai portée sur mes bras si longtemps! Ma femme Pandora, la bonne âme, vous allaita; je vous ai fait sauter sur mes genoux; il me semble que je vous donne encore de gros bécots, et que vous me tortillez le nez avec vos petites menottes en me disant: « Mais laissez-moi donc, Pantalon, vous me grattez avec votre barbe. » En somme, qu'importe! il me paraît que vous êtes mon sang et je craignais plus pour vous que pour moi! Et puis, c'est à votre famille que je dois mon pain d'amiral, j'en ai reçu mille bienfaits depuis trente ans que je bénis l'heureuse mémoire de votre père; enfin, je suis un cœur de la Zuecca, c'est tout dire.

JENNARO. C'est vrai. J'ai bien des gages de votre bon cœur et de votre habileté dans la navigation. Nous avoir amenés au port sains et saufs malgré cette terrible tempête! c'est assez pour immortaliser un amiral. A quelle distance sommes-nous de notre royaume de Frattombrose?... quel temps va-t-il faire, Pantalon?

PANTALON. Ce port a nom Sportella. Nous sommes éloignés

de dix milles de Frattombrose. Le temps tourne à la bonasse et le vent au couchant. Dans deux ou trois heures il fera beau et après une petite heure et demie au plus nous serons à Frattombrose pour consoler le pauvre roi Millo, votre frère, dont les oreilles doivent tinter à tout instant puisque vous ne faites que parler de lui. Il doit mourir d'inquiétude de n'avoir de vous ni nouvelles ni messages. Vivent les frères qui s'aiment! Puis-je dire maintenant que vous êtes le frère d'un roi?

JENNARO. Oui, maintenant vous pouvez le dire. (Il jette les yeux vers la galère d'où l'on voit sortir Armilla et Sméraldine pleurant et suivies de deux esclaves.) Mais voici la princesse que j'ai enlevée Elle sort toute triste de la galère. Laissez-moi et faites dresser deux tentes sur cette plage, où l'on puisse prendre quelque repos et se refaire de la tempête passée. Expédiez bien vite un messager, par terre, au roi mon frère pour lui donner la nouvelle de notre arrivée.

PANTALON. Je ne perds pas une once de temps! quel bonheur! quelle joie! quelle noce nous allons faire à Frattombrose! Et vous allez me dire que je suis fou de penser à la noce à l'âge de soixante-quinze ans; mais quand je parle de noce, il me semble encore entendre ces contes enfantins où il est question de raves en compote, de souris pelées, de chats écorchés, et je retombe en enfance [1]. (Allant à la princesse qui pleure.) Eh! cocola! cocola [2]! quand tu sauras qui nous sommes, tu ne pleureras pas tant, va!... (Il sort.)

1. Formule par laquelle se terminent les contes des nourrices: *Si rinovellino le nozze, con rape in composta, sorci pelati, gatti scorticati, etc.*

2. Manière d'appeler les enfants à Venise.

SCÈNE III

JENNARO, ARMILLA vêtue à l'orientale. Elle devra avoir les cils, les cheveux et les sourcils très-noirs. — SMÉRALDINE. — Les esclaves qui les ont amenées se retirent.

JENNARO. Armilla, vous pleurez, et vos larmes sont pour moi un cruel reproche. Cependant, Armilla, vous n'avez pas tant sujet de pleurer que vous pouvez le croire.

ARMILLA. Infâme pirate! (Elle pleure.)

SMÉRALDINE. Méchant! traître! (Elle pleure.)

JENNARO. C'est vrai, je suis un infâme, un méchant, un traître. Mais, princesse, je vous dirai...

SMÉRALDINE. Que lui diras-tu, brigand?

JENNARO. Je lui dirai...

SMÉRALDINE. Bourreau, que lui diras-tu? que tu as eu l'audace d'attirer sur ton navire, par des prières et en la trompant, une princesse de sang royal, pour lui montrer des dentelles, des étoffes, des bijoux, des rubans et des parures, hélas! les plus belles du monde, afin qu'elle pût les acheter et choisir ce qui lui conviendrait le mieux, excitant ainsi la vanité de la femme! Et tandis que l'innocente jeune fille balançait sur le choix qu'elle devait faire entre ces mille marchandises, diras-tu que tu osas lever l'ancre, déployer tes voiles, nous emmener en pleine mer, et arracher deux jeunes filles à leurs familles? Voleur infâme! bien digne de la corde, du gibet et de la hache!...

JENNARO. Holà, esclaves, emmenez d'ici cette bavarde impertinente. (Les esclaves s'approchent.)

ARMILLA. Oh! Dieu! tyran, tu oses l'éloigner de moi? Je te comprends, mais je mourrai d'abord...

JENNARO. Non, illustre princesse, je ne prétends qu'à me me justifier; mais je souffre avec peine les injurieuses paroles d'une femme en colère qui m'empêche de m'expliquer;

je n'excuserai pas ma faute, mais je l'adoucirai et je parviendrai peut-être à calmer votre désespoir !... (Aux esclaves qui emmènent Sméraldine.) Allez.

SMÉRALDINE. Scélérat !... Ciel ! punis-le !... (A part.) Les pressentiments que m'inspire ce rapt se vérifieront peut-être !...

SCÈNE IV

ARMILLA, JENNARO.

ARMILLA. Que me diras-tu, barbare ? Tiens-toi loin de moi, audacieux pirate, et respecte la fille de Norando, prince de Damas. Tremble en pensant à sa puissance et redoute une vengeance terrible.

JENNARO. Qu'elle vienne donc ! Je vous dirai cependant que je ne suis pas un vil pirate, mais le frère d'un roi. Millo est roi de Frattombrose, je suis le prince son frère. Je me nomme Jennaro !

ARMILLA. Toi, frère de Millo ? Le frère d'un roi, sous l'habit d'un marchand, attirer d'innocentes princesses sur un navire et les enlever ?

JENNARO. Oui, Armilla. L'affection que j'ai pour un frère, le cœur inflexible de votre père, la destinée adverse, une circonstance inouïe me contraignirent de vous enlever.

ARMILLA. Et cette circonstance inouïe force le frère d'un roi à se souiller d'une indigne action ?

JENNARO. Soyez juge, Armilla. Le roi mon frère, que j'adore, est passionné pour la chasse. Il y a trois ans, il entra dans un bois poursuivant des cailles et des lièvres. Tout à coup, il aperçoit sur un chêne un corbeau ; il tend son arc, ajuste l'oiseau et le perce d'une flèche. Sous les rameaux de ce chêne s'élevait un tombeau de marbre blanc sur lequel tomba le corbeau qui mourut en teignant le marbre de son sang. Soudain tout le bois trembla, on entendit un coup de

tonnerre épouvantable et, d'une grotte voisine, nous vîmes venir un Génie à qui ce corbeau était consacré (Dieu ! quel aspect !) c'était un géant, ses yeux jetaient des flammes, son front était noir, des dents de sanglier sortaient de son énorme bouche, une bave de sang coulait de ses lèvres. « O roi, s'écria-t-il, je te maudis, et d'une voix retentissante il dit ces vers prophétiques que j'entends encore :

Si tu ne trouves une femme
Aussi blanche que ce tombeau,
Aussi rose, monarque infâme,
Que le sang pur de mon corbeau,
A la chevelure aussi noire
Que ses plumes, — j'en fais serment,
Je venge sur toi sa mémoire;
Tu mourras misérablement!

Après ces paroles, il disparut, et mon frère, les yeux fixés sur ce corbeau mort, fasciné par ce sang, par ce marbre, plein d'inquiétude et de colère, ne voulait plus quitter la forêt. Je le ramenai par force dans son palais. Depuis ce moment, il n'écoute ni les raisonnements, ni les prières; mon frère se consume et se meurt dans un chagrin qu'il ne peut vaincre et il court comme un insensé en répétant ces mots : « Qui me trouvera cette femme aux cheveux noirs comme les ailes de ce fatal corbeau, rose comme son sang, blanche comme cette dalle de marbre où il vint mourir ?

ARMILLA. L'aventure est vraiment merveilleuse et nouvelle.

JENNARO. J'envoyai des messagers dans tous les pays à la recherche de cette femme impossible, mais ce fut vainement. La blancheur de ce marbre, le sang rosé de ce corbeau et la noirceur de ses plumes ne se trouvent pas facilement réunis dans une créature humaine. Et pourtant, je voyais périr mon frère chéri. Désespéré, j'armai un navire, et, traversant les mers depuis l'Inde jusqu'à l'Arabie, je visitai un grand nombre de villes; je vis mille rares beautés; je vis des jeunes

filles blanches, blondes, sveltes et majestueuses, mais je cherchai en vain pendant le cours d'une année la blancheur du marbre, le vermillon du sang et la noirceur du corbeau. Il y a trois jours enfin, j'arrivai sur une côte relevant du prince de Damas. Un petit vieillard eut pitié de ma peine; il vous désigna et m'enseigna le moyen de m'emparer de vous. Il me dit que votre père était absent. Je vous aperçus à votre fenêtre; je reconnus en vous les beautés signalées; sous un travestissement je vous attirai sur mon navire et je vous enlevai.

ARMILLA. Et pourquoi, pendant ces deux jours de voyage, m'avoir caché tout cela ?

JENNARO. Mon remords, vos larmes, l'horreur que je vous inspirais me rendirent timide et furent cause que je n'osai vous parler, préférant vous laisser seule et attendre l'instant où, vous voyant plus calme, je pourrais tout vous avouer. Mais puisque c'est l'amitié que je porte à mon frère et la nécessité qui m'ont réduit à agir de la sorte, si votre cœur ne dément pas la douceur de votre regard et la grâce de votre visage, pardonnez-moi, Armilla, pardonnez-moi !... (Il s'agenouille.)

ARMILLA. Relevez-vous, Jennaro. Puisque vous voulez me marier à un roi, je puis vous avouer maintenant que je souffrais du cruel esclavage dans lequel me tenait la rigidité de mon père. Je vous pardonne votre faute et je vous félicite de donner de nos jours un si rare exemple de l'amitié fraternelle.

JENNARO, se relevant. O sage, illustre et généreuse princesse !

ARMILLA. Mais, Jennaro, à quoi sert mon pardon? Je vous plains comme le plus infortuné des hommes !

JENNARO. Quel malheur pourrait venir troubler ma félicité ?

ARMILLA. Norando, mon père, implacable, fier, de race royale, incomparable magicien qui sait arrêter le cours du soleil, renverser les montagnes, changer les hommes en plantes et exécuter tout ce qu'il désire, ne vous pardonnera

pas votre rapt. Attendez-vous, Jennaro, à une terrible vengeance. Je vous plains, malheureux jeune homme, et je regrette, au mépris de l'ordre qu'il m'avait donné de ne jamais quitter mon palais, de m'être laissée entraîner vers vous par la curiosité. Je plains le roi Millo et tous ceux qui ont été la cause de mon enlèvement. Cette tempête d'aujourd'hui était peut-être l'œuvre de mon père. Mon Dieu! je prévois une horrible et prompte catastrophe!

JENNARO. Que la volonté du ciel s'accomplisse! Je suis si joyeux que je ne puis concevoir en ce moment aucune idée triste! (Il montre une tente qui est censée au dehors.) Vous pourrez vous reposer sous cette tente! (Il montre une autre tente que ses gens ont dressée en vue du public.) Je ferai de même sous cet abri. Dans quelques heures le temps sera calmé! un court voyage nous conduira chez mon frère.

ARMILLA. Je me retire, non pour me reposer, mais pour pleurer. (Elle sort.)

SCÈNE V

PANTALON, JENNARO.

PANTALON. *Et viva!* les bonheurs s'enchaînent l'un à l'autre comme des cerises. Altesse, mon fils, je vous veux donner une nouvelle, je ne dis pas qu'elle soit grande, mais sachant que vous aimez le roi votre frère comme vos petits boyaux, et combien, lui il aime la chasse et les chevaux, elle n'est pas non plus sans valeur.

JENNARO. Qu'y a-t-il, mon cher Pantalon?

PANTALON. Mais il y a que pendant que vous causiez avec la princesse, je me suis retiré comme c'était mon devoir, et je suis allé me promener sur cette plage. Soudain, m'est apparu un chasseur monté sur un cheval. Oh! quel cheval! Je suis natif de la Zuecca et je m'entends mieux en bateaux, mais j'ai pourtant vu aussi des chevaux dans ce monde. Oh!

quel cheval, et comment vous le décrire? Tigré, bien découplé, large poitrail et croupe pareille, petite tête, grands yeux, une petite oreille comme cela, il galopait, il sautait, il dansait de toutes les manières, si bien que si c'était une jument, je jurerais que c'est la première ballerine de notre siècle qui a fait une transmigration pythagoricienne, comme disent les fous.

JENNARO. C'est une rareté et il faut l'acheter pour mon frère.

PANTALON. *Adasio* ! Écoutez encore et soyez ébahi. Ce chasseur avait sur le poing un magnifique faucon et il galopait sur ce superbe cheval. Il faut que cette plage soit bien fournie en gibier. Il lui part six perdrix, trois ou quatre cailles, je ne sais combien de poules d'eau et deux francolins. Le chasseur lâche son faucon. Ce que j'ai vu paraît impossible. Ce faucon dans son vol, voyez, saisit d'une de ses pattes une perdrix, de l'autre il prend une caille; avec son bec il gobe une poule d'eau et avec sa queue... vous ne me croirez pas, Altesse, mais avec sa queue, croyez-moi pour le bien que je vous veux, il attrape un francolin.

JENNARO, riant. Est-ce l'usage à Venise, Pantalon, de débiter de pareilles folies?

PANTALON. Le ciel me punisse si je vous conte des bourdes! Avec une perdrix à une patte, une caille dans l'autre, une poule d'eau dans le bec, ce diable d'oiseau saisit encore un francolin avec sa queue!

JENNARO. Mais il faut acheter ce cheval et ce faucon. En joignant ces deux raretés à la princesse, je fais de mon frère l'homme le plus heureux du monde.

PANTALON. Ne vous mettez pas en peine, ces deux objets sont à moi.

JENNARO. Combien vous ont-ils coûté?

PANTALON. Ce que j'ai voulu; rien, trois *bezzi* [1], six millions de sequins. Ne suis-je pas le maître, après tous les bien-

1. Monnaie de cuivre, équivalant à la moitié d'un sou de Venise.

faits que j'ai reçus, de montrer un peu de reconnaissance? Ils sont à vous, je vous les donne et je ne veux pas que vous me les payiez. Comme vous m'obéissiez quand vous étiez petit, je veux que vous m'obéissiez encore quelquefois maintenant que vous êtes grand. Mais il faut aller vous reposer un peu; le temps se prépare bien pour tout le reste de notre voyage. — Où est la princesse? dites, a-t-elle tourné à la bonasse?

JENNARO. Elle s'est calmée. Mais je veux vous récompenser pour votre présent. Il suffit : J'y songerai.

PANTALON. Au diable, *sier pissotto*, allez dormir et ne me mortifiez pas. (A part.) J'ai dépensé deux cents ducats, et eussé-je donné un de mes yeux, je ne le regretterais pas, d'abord parce que j'aime ce jeune prince comme mes entrailles, et puis pour faire voir qu'il y a aussi à la Zuecca de Venise, des César, des Pompée et des Godefroi! (Il sort.)

JENNARO, à lui-même. Excellent homme, vraiment! cœur d'or! caractère à envier! Je devrais être heureux; pourtant les paroles de ce merveilleux vieillard qui m'aida à ravir Armilla à Norando son père, et ce qu'elle m'a dit elle-même tout à l'heure, me troublent l'esprit. Cherchons quelque repos; j'en ai besoin. (Il se couche sur un sofa dans la tente que ses gens ont dressée en vue du public sous les branches d'un arbre.)

SCÈNE VI

DEUX COLOMBES viennent s'abattre sur les branches de l'arbre qui domine la tente de Jennaro. — JENNARO, couché.

PREMIÈRE COLOMBE. Infortuné Jennaro! Malheureux prince!

DEUXIÈME COLOMBE. Pourquoi, chère compagne? qui cause son malheur?

JENNARO, se soulevant de son lit. Qu'est-ce là? où suis-je? quel est ce prodige? Deux colombes qui parlent? qui parlent de moi? Taisons-nous et écoutons!

PREMIÈRE COLOMBE. Ce faucon qu'il a en son pouvoir, à peine l'aura-t-il donné à son frère que le faucon arrachera les yeux du roi. S'il ne le lui donne pas, s'il lui cache le fait, ou s'il le révèle à qui que ce soit par une parole ou par un geste, le décret s'accomplira, Jennaro sera changé en statue de marbre.

JENNARO, à lui-même avec effroi. Cruelle sentence ! cela serait-il vrai ?

PREMIÈRE COLOMBE. Infortuné Jennaro ! malheureux prince !

DEUXIÈME COLOMBE. Pour plus grande disgrâce est-ce seulement cela qui le menace ?

PREMIÈRE COLOMBE. A peine son frère montera-t-il le cheval, que le cheval le tuera. S'il ne le lui donne pas ou s'il lui cache le fait, ou s'il le révèle à qui que ce soit par une parole ou par un geste, le décret est infaillible ; s'il le transgresse en quelque chose, Jennaro sera changé en une statue de marbre.

JENNARO, à lui-même. O décret inhumain ! est-ce un rêve ? ou bien suis-je éveillé ?

PREMIÈRE COLOMBE. Malheureux Jennaro ! prince infortuné !

DEUXIÈME COLOMBE. Le pauvre prince n'est-il pas condamné à une plus grande disgrâce ?

PREMIÈRE COLOMBE. Si Armilla qu'il tient en son pouvoir épouse le roi, il sera dévoré la nuit même de ses noces, par un monstre. Si Jennaro ne lui donne pas Armilla, ou s'il lui cache le fait, ou s'il le révèle à qui que ce soit par une parole ou par un geste, le décret est infaillible ; s'il le transgresse en quelque chose, Jennaro sera changé en statue de marbre.

JENNARO. Misérables oiseaux ! si j'avais une arquebuse ! j'en vais chercher une dans mon navire !... (Il se lève, — les colombes s'envolent.) Mais les voilà parties !

SCÈNE VII

NORANDO, JENNARO.

A peine les colombes ont-elles disparu, Norando, vieillard d'un aspect vénérable et terrible, richement vêtu à l'orientale, sort des flots de la mer, assis sur un monstre marin. Il descend sur le rivage et étend la main vers Jennaro avec majesté.

NORANDO. Arrête, scélérat, imprudent, audacieux ravisseur de jeunes filles ! Je suis Norando. Ces colombes étaient mes messagères véridiques, infaillibles. Va, offre à ton frère ce faucon, ce cheval, tombés en ton pouvoir par ma volonté, offre lui la belle Armilla, ma fille. Tu me paieras ainsi que ton frère l'affront que vous m'avez fait. Norando, prince de Damas, ne souffre pas de tels outrages. Si la tempête que j'ai soulevée ne t'a pas convaincu de mon pouvoir, tu verras s'accomplir les paroles des colombes...

JENNARO, le suppliant. Écoute-moi, Norando.

NORANDO. Je ne t'écoute plus. Penses-tu que je ne pourrais t'enlever Armilla par la force ? Mais je ne cherche que la vengeance, la ruine de ta famille, celle d'Armilla qui m'a désobéi. Norando offensé sera vengé. Emmène Armilla, ce cheval et ce faucon ; livre-les à ton frère ou tu seras changé en marbre. Je te laisse dans l'abîme de tes terreurs et de ton châtiment. Apprends ainsi à enlever les femmes ! (Il disparaît dans la mer.)

JENNARO. « Conduis à ton frère cette femme, ce cheval et ce faucon ; livre-les à ton frère ou sois changé en marbre ! » Et si j'obéis, le faucon arrachera les yeux à mon frère ou le cheval le tuera, ou ce sera un monstre qui lui donnera la mort s'il épouse Armilla ! Objets d'épouvante ! ô frère bien-aimé ! Est-ce donc là le bonheur que je t'apporte après de si longues souffrances, après tant de fatigues et tant de pleurs !

SCÈNE VIII

PANTALON, JENNARO, puis DEUX ESCLAVES, dont l'un porte sur le poing un grand et beau faucon; l'autre conduit un cheval richement harnaché.

PANTALON. Qu'est-cela ? vous ne dormez pas ?

JENNARO. Non ! Pantalon !

PANTALON. Mais regardez mes deux cadeaux. Ohé ! garçons, venez avec le faucon et le cheval et régalez le prince de cette vue. (Des serviteurs entreront avec le faucon et le cheval; en passant devant Jennaro, le cheval fera des pointes.) Oh ! que c'est beau ! Si je n'étais pas si vieux, je voudrais vous faire quatre cabrioles sur ce cheval !

JENNARO, avec un soupir. Ah ! mon ami !...

PANTALON. Que vois-je ? Vous pleurez !

JENNARO. Cette vue... (A part.) Ah ! j'en ai déjà trop dit peut-être, et il me semble à chaque instant sentir en moi le froid du marbre.

PANTALON. Oui, voilà ces objets merveilleux que je vous ai annoncés !... Ne sont-ils pas magnifiques, et puisque le temps s'est mis au beau, je vais les embarquer. Je tenais compagnie à la princesse; elle ne peut pas dormir. Elle a ses nerfs, elle est affligée. (Aux esclaves) *Cari putti* ! qui est-ce qui pleurniche de ce côté ? Cela me fend le cœur ! il me semble pourtant que ce n'est pas le moment de la mélancolie. (Voyant Jennaro qui pleure.) Lui aussi ! Mais qu'est-ce qu'ils ont !...

JENNARO, à part. Ah Dieu ! et ne pouvoir parler. (Haut.) Un songe, ami, un terrible songe... une hallucination ! Où est la princesse ?

PANTALON. Ah ! nous avons bien autre chose à faire qu'à songer. Vous n'avez pas honte. Songes, fantômes, bulles de savon que tout cela ! Soyons gais. La princesse va venir, et moi je vais tout préparer pour ce reste de voyage. (Aux es-

claves.) Allons! Doucement, toi, avec cet animal, qu'il n'aille pas se blesser. (Aux gens du navire.) Eh! porcs, marmitons, dérapons, hissons les voiles, aux rames, aux rames!... (Ils entrent dans la galère.)

JENNARO, A part. Malheureux! que dois-je faire? Si je laissais ce cheval et ce faucon sur la plage? Si je reconduisais Armilla chez son père? — Non. Je dois tout remettre à mon frère, ou je me vois changé en statue. — Mais mon frère ne doit-il pas mourir!... Serai-je le bourreau de mon sang? cruelle sentence! que faire? (S'arrêtant avec effroi.) Mais mes gestes vont trahir ce cruel secret! Mon Dieu! secours-moi! conseille-moi! — Oui le ciel m'assistera. Il me semble qu'un de ses rayons m'illumine. Courage, Jennaro!

SCÈNE IX

ARMILLA, SMÉRALDINE, JENNARO, PANTALON sur la galère.

JENNARO. Tout est prêt, Armilla. Allons, princesse, je vais vous guider. (Il lui donne la main.)

SMÉRALDINE. Prince, pardonnez-moi mes paroles, je vous croyais un pirate et non le frère du roi.

JENNARO. Je te pardonne. (A part.) Ciel! assiste-moi!

PANTALON, de la galère. Allons, saluez les princes, canailles!

(Quand les princes seront embarqués, on déploiera les voiles, on mettra les rames à l'eau, la galère disparaîtra.)

ACTE DEUXIÈME

Une salle dans le palais de Frattombrose.

SCÈNE PREMIÈRE[1]

LE ROI, dormant couché sur des coussins au fond de la scène. — TRUFFALDIN, vêtu en chasseur.

TRUFFALDIN. Il entre doucement pour ne pas réveiller le roi. Il parlera bas, dira quelque chose du triste état dans lequel se trouve le roi depuis qu'il a tué ce malheureux corbeau. Il ne faut pas se faire d'affaires avec les corbeaux. Allusion satirique. Il décrit l'embonpoint que possédait le roi et sa maigreur depuis le corvicide. Il a perdu l'esprit après la malédiction de ce brutal Génie. Il répète les paroles que dit Millo quand il est pris par sa manie :

Corbeau, corbeau ! trouvez l'épouse
Aux cheveux noirs comme un corbeau
Au teint vermeil dont soit jalouse
La rose à l'incarnat si beau.
Qui trouvera la femme blanche
Comme le marbre du tombeau
Sur lequel il faut que j'étanche
Le sang de ce fatal corbeau?

1. Cette scène et les suivantes ne sont qu'un canevas destiné à être brodé par l'improvisation des acteurs.

Il a entendu tant de fois ces paroles, que, quoiqu'il ait la cervelle dure, il les a retenues. Il a compassion du roi. Il doit à ses bontés sa place de chef des veneurs. Le roi a des intervalles lucides, mais quand il commence à dire : *Corbeau, corbeau*... il faut fuir car il y a danger. Il a ordre d'éveiller à neuf heures son maître qui veut aller se divertir à la chasse, sa principale inclination. Il ne sait si les neuf heures sont sonnées. Il ne voudrait pas se tromper et le faire entrer dans ses fureurs. A ce moment on entend une horloge sonner. Truffaldin se réjouit parce qu'il va pouvoir compter les heures. Pendant qu'il se réjouit, l'horloge a déjà sonné trois coups. Truffaldin, par bêtise, commence à compter après que les trois premiers coups sont sonnés, et il ne compte que six. Il se reproche d'être venu trop tôt. Plein de terreur, il va se retirer sans bruit.

SCÈNE II

BRIGHELLA. — LES PRÉCÉDENTS.

BRIGHELLA entre bruyamment, TRUFFALDIN le menace par signes pour l'empêcher de troubler le sommeil du roi. BRIGHELLA dit qu'il est neuf heures. TRUFFALDIN baissant la voix soutient qu'il n'en est que six. BRIGHELLA parlant plus haut soutient qu'il a entendu sonner neuf heures. Il est grand-veneur, et il sait ce qui convient. Ils s'échauffent, se menacent. Le roi s'éveille.

LE ROI. Qui est là? qui fait tout ce bruit? quelle insolence! (Le roi se lève furieux et arpente la scène en criant : *Corbeau! corbeau!* Truffaldin prend la fuite d'un côté, Brighella de l'autre.)

LE ROI.

Qui trouvera la femme blanche
Comme le marbre du tombeau...

Mais où suis-je? Je reviens à moi. O malheureux jour où je lançai cette flèche. Cruel accident qui m'ôte la vie, qui trouble mes sujets, emplit de deuil mon palais et qui a séparé de moi mon cher frère Jennaro! Dieu sait ce qu'il est devenu. Sans doute, en parcourant les mers il aura perdu la vie!

SCÈNE III

LE ROI, TARTAGLIA.

TARTAGLIA. O Majesté! Majesté! une grande nouvelle!

LE ROI. Quelle nouvelle? Un nouveau malheur! Parle, mon ministre.

TARTAGLIA. Attendez! attendez! la nouvelle est si grosse qu'elle va m'étouffer. Un messager vient de m'annoncer que votre frère... (Il pleure d'une façon grotesque.)

LE ROI. Vous pleurez! Mon frère est mort? hélas!

TARTAGLIA. Non, non, je pleure de joie. Il arrive avec la galère. Dans peu il sera ici. Il amène une prisonnière enlevée à Norando, prince de Damas. Elle a les cheveux noirs, les joues vermeilles, la peau blanche, comme les ailes maudites, comme le sang maudit, comme le maudit marbre du corbeau maudit.

LE ROI. Cher Tartaglia, cela est-il possible?

TARTAGLIA. La nouvelle est sûre.

LE ROI. O ciel! ô fortune! ô cher frère! quelles obligations je t'aurai! Tartaglia, que ma cour s'apprête à m'accompagner. Que l'on coure au port pour voir si les vigies signalent le navire. Nous irons tous le recevoir.

TARTAGLIA. Allons contempler cette rare beauté, ce soleil qui a tenu toute une ville en émoi pendant trois ans, et pourquoi? parce qu'elle ressemble à un corbeau! (Ils sortent.)

SCÈNE IV

Vue du port de la ville avec une tour garnie de canons.

TRUFFALDIN, BRIGHELLA, **et une** SENTINELLE **sur la tour.**

Ils sont venus sur le port par ordre de la cour pour voir si une galère arrive.

TRUFFALDIN aura une longue-vue avec laquelle, au lieu de regarder la mer, il regardera la salle. Il fera des *lazzi* sur ce qu'on voit ordinairement dans les salles de spectacle, mais avec tact et modération, et il conclura en disant qu'il n'aperçoit pas de galère. BRIGHELLA le reprendra de son erreur, il se saisira de la longue-vue, regardera du côté de la mer et annoncera qu'il voit un bâtiment au lointain. TRUFFALDIN lui arrachera la longue-vue et dira que c'est une felouque. BRIGHELLA soutiendra que c'est une galère. TRUFFALDIN dira que ce qu'il aperçoit est un âne, puis un éléphant, etc., à mesure que le navire s'approchera. La sentinelle sonnera sur la tour et criera : « Une galère. » TRUFFALDIN, après une scène bouffonne, courra au palais avec Brighella pour annoncer que la galère entre au port. (**La galère saluera la forteresse par un coup de canon. La tour lui répondra. On entendra la voix de Pantalon criant à ses matelots :**) Eh ! de la galère ! ramez, ramez plus fort ! (**La galère aborde au son des trompettes et des tambours. Jennaro débarque avec Armilla et Sméraldine.**)

SCÈNE V

JENNARO, ARMILLA, SMÉRALDINE.

JENNARO. Belle Armilla, nous voici arrivés à Frattombrose, la capitale du royaume dont vous serez bientôt la reine.

SMÉRALDINE. C'est une belle et joyeuse ville.

ARMILLA. Sans doute; cette mer placide, ces collines verdoyantes qui l'entourent, cet air léger qu'on y respire promettent un séjour plein de charmes; mais cette sombre préoccupation que le prince Jennaro cherche à nous cacher, m'attriste le cœur et me fait songer à tout autre chose qu'à des noces royales et à une vie de bonheur.

JENNARO, sortant de sa rêverie. Peut-être au fond de votre âme ne m'avez-vous pas pardonné! En vous voyant loin du toit paternel, au milieu d'un peuple inconnu, malgré vous peut-être vous me maudissez! (A part.) Oh! cruelle sentence qui me ferme la bouche! — Mais, princesse, j'aperçois le roi mon frère qui s'avance. Remettez-vous. Que le chagrin fuie pour toujours de cette âme qui a tant souffert. (Courant vers le roi.) Mon frère, que je vous embrasse!

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE ROI, LÉANDRE, TARTAGLIA, GARDES.

LE ROI. Cher et bien-aimé Jennaro! (Ils tombent dans les bras l'un de l'autre.)

LÉANDRE, à Tartaglia. Bel exemple de deux frères qui s'aiment!

LE ROI, après avoir regardé Armilla. Voici la princesse?

JENNARO. Oui, la princesse de Damas. Je la remets entre vos mains.

LE ROI. Quelle beauté merveilleuse! (A part.) C'est bien son teint, ce sont bien ses cheveux. La joie rentre dans mon cœur. (A Jennaro.) Mon frère, embrassons-nous encore.

SMÉRALDINE, bas à Armilla. Le roi vous plaît-il?

ARMILLA, de même. Il ne me déplaît pas!

LE ROI. Vous, Tartaglia, courez vite au palais pour les apprêts de la fête, et vous, Léandre, allez au temple : que les prêtres préparent l'autel pour notre mariage.

TARTAGLIA, à part en se frottant les mains. Oh! quel empresse-

ment. Il est guéri ! il est guéri ! (Haut.) Je vais exécuter les ordres de Votre Majesté.

LÉANDRE. Je cours au temple.

JENNARO, agité. Non, arrêtez, Léandre. (Au roi.) A peine arrivée ?... Si tôt, mon frère...

LE ROI. Qui pourrait s'opposer à mon bonheur ? (A Armilla.) Princesse, vous avez changé en joie la tristesse qui m'accablait. Mon frère vous a sans doute conté cette histoire ; mon seul chagrin c'est d'avoir été la cause de cet enlèvement que vous regrettez peut-être. Mais je vous supplie de m'accorder mon pardon et je vous donne la moitié de mon trône. Je vous offre un époux que vous haïssez peut-être, mais qui n'a d'autre désir que de vous plaire. S'il y peut parvenir, vous deviendrez sa femme; c'est le moment qu'il attend avec impatience. Sa vie et sa mort sont suspendues à vos lèvres. Je ne veux pas user envers vous de violence et je sais mourir.

SMÉRALDINE, bas à Armilla, Il est beau, il ne vous déplaît pas, il est tendre, il est gracieux, il est roi, il vous adore, pourquoi hésiteriez-vous ?

ARMILLA. Sire, j'accepte votre main.

LE ROI. O généreuse princesse ! Vous, Léandre, conduisez la reine au palais, afin qu'elle prenne quelque repos. Ensuite, vous porterez mes ordres au temple.

SMÉRALDINE, bas à Armilla. Allons ! soyez plus gaie !

ARMILLA, bas à Sémaldine. Ah ! ma chère Sméraldine, mon cœur ne le veut pas. (Elle sort précédée de Léandre.)

SMÉRALDINE, à part. Je la plains. Si elle connaissait les prédictions. Mais, peut-être sont-ce des fables ? Ne troublons pas la noce ! (Elle sort.)

SCÈNE VII

LE ROI, JENNARO, puis PANTALON, ESCLAVES,

LE ROI. Pourquoi, Jennaro, vouliez-vous retarder mon bonheur ?

JENNARO, troublé et confus. Je croyais, après un si long voyage... Il suffit. (A part.) Cruel Norando! et je dois me taire! (Voyant arriver Pantalon et les deux esclaves avec le cheval et le faucon.) Voici le cheval et le faucon, c'est le moment du péril. Mon Dieu! secours-moi! sauve mon frère et fais que je puisse éviter l'horrible sentence!

LE ROI, à part. Qu'a donc mon frère? Je ne le reconnais plus.

PANTALON. Permettez-vous à un pauvre vieux, inutile à ses maîtres, de vous baiser la main? (Il baise la main du roi.)

LE ROI. Vous inutile? Le roi vous tient pour le plus utile au contraire de tous ses courtisans. Je sais que votre valeur a sauvé de la tempête mon frère et la princesse Armilla qui est la vie de votré roi!

PANTALON. Le ciel a bien voulu assister mon peu d'habileté!

LE ROI. Ce cheval et ce faucon sont des objets des plus précieux. De qui viennent-ils?

PANTALON. De qui? De votre cher petit frère qui ne perd aucune occasion de tâcher de vous être agréable!

LE ROI. Je l'en remercie.

JENNARO, très-ému, à part. L'arrêt va s'accomplir. Ayons du courage. (Haut.) Oui, frère, voici un faucon merveilleux dont je vous veux faire présent! (Il prend le faucon des mains de l'esclave et s'approche du roi.)

LE ROI. Je vous en sais gré.

(Jennaro tire un poignard de sa ceinture, tranche la tête du faucon et le rejette loin de lui.)

LE ROI. Jennaro! quelle est cette extravagance?

PANTALON. Que diable a-t-il fait-là? Un faucon qui prenait des francolins avec sa queue! Oh! *poveretto mi!* Je suis hébété! je n'y comprends rien!

LE ROI, avec une colère concentrée. Il était à vous. Si vous y teniez tant, vous pouviez le garder. Je suis votre frère, mais souvenez-vous aussi que je suis votre roi.

JENNARO. Sire, excusez-moi... une hallucination... un mo-

ment de folie... (A part avec désespoir.) Fatal secret que je ne puis révéler. (Haut.) Ce cheval merveilleux vous consolera de la perte du faucon. En le montant et en reconnaissant en lui une légèreté et une habileté que ne posséda jamais aucun cheval au monde, vous oublierez cette perte dont mon peu de raison est la seule cause.

LE ROI. J'accepte votre cheval, je vais l'essayer pour rentrer au palais. Vous monterez dans mon carrosse avec l'amiral. (Les esclaves amènent le cheval. Le roi saisit les rênes pour le monter.)

JENNARO, à lui-même. Dieu! donne de la force à mon bras. Que je sauve mon frère d'une mort certaine!

PANTALON. Attendez, Majesté, je veux avoir l'honneur de vous tenir l'étrier. (Il tient l'étrier. Le roi pose le pied sur l'autre étrier, et comme il se dispose à se mettre en selle, Jennaro tire son épée et coupe les jarrets du cheval qui, dans sa chute, entraîne Pantalon.) A moi! à l'aide! Un astrologue me l'avait dit : « Contentez-vous de vos barques et tenez-vous loin des chevaux! » (Il sort en boitant.)

LE ROI, avec colère, à Jennaro. Je vous comprends enfin. Le retard apporté à mon mariage, cette incroyahle insulte par deux fois renouvelée, décèle votre amour aveugle pour Armilla et votre haine contre moi! N'abusez pas de l'amitié que j'ai pour vous. N'ajoutez pas à vos torts, ou le roi saura vous punir (A part). Quel soupçon! La jalousie ronge mon cœur... Armilla est trop belle. Jennaro est mon frère; mais l'amour ne recule ni devant ces liens, ni devant les affronts, ni devant la haine. (Il s'éloigne suivi de ses gardes.)

JENNARO. Mon frère! Il part en me méprisant! Et ne pouvoir lui dire : En tranchant la tête de ce faucon et les jarrets de ce cheval, je te conservais la vie! Et si je t'avais révélé le secret fatal, ton Jennaro se serait vu changé en marbre! Mais s'il épouse Armilla, pourrai-je le sauver du monstre dont il est menacé?... J'emploierai toute mon adresse à déjouer le pouvoir de Norando. A l'œuvre donc et que je périsse pourvu que je sauve mon frère!

ACTE TROISIÈME

Une salle du palais.



SCÈNE PREMIÈRE

LE ROI, ARMILLA.

LE ROI. Armilla, la plus chère partie de mon cœur, Armilla, le déchirement et la ruine de mon âme, je ne puis plus...

ARMILLA. Qui vous trouble et vous afflige ?

LE ROI. Jennaro, mon frère vous aime. Cruelle, sa passion vous est connue et vous me la cachez, Savoir et ignorer me font également mourir.

ARMILLA. Quelle folie vient vous assaillir?

LE ROI. Ingrate, ce n'est point de la folie ! Les injures que vous connaissez et les façons d'agir de mon frère vis-à-vis de moi, parlent assez clairement. Mes fidèles ministres l'ont vu parcourir le palais, triste, pensif et comme hors de lui-même ; en vain il cherche à cacher ses soupirs et ses larmes. Par pitié ! allégez mon cœur d'un poids si douloureux ; dites-moi tout et d'un seul coup finissez mes tourments.

ARMILLA. Je ne vous cacherai pas, sire, que ce que vous m'apprenez, les extravagances, les soupirs, les larmes du prince, m'inspire quelque soupçon. Mais je puis vous dévoiler l'état de mon cœur. Millo, je vous adore, et si je vous trompe que la foudre du ciel me frappe ! Je suis prête à vous

épouser. Je ne saurais vous donner un gage plus véridique et plus clair de mon amour. Une affection si soudaine de ma part, une aussi entière sympathie vous semblera peut-être romanesque et invraisemblable. Votre frère en est en grande partie la cause, car pendant le voyage que nous fîmes, il me parla toujours de vous d'une façon si séduisante, il vous peignit sous de si aimables couleurs, vantant votre grâce, vos belles manières, votre âme pleine de sérénité, qu'avant de vous avoir vu je vous aimais déjà. Si c'est la générosité de Jennaro qui le condamne, voilà tout ce que je puis vous raconter de lui.

LE ROI. Mais pourquoi m'offenser par ses insultes et ses dédains? Pourquoi ces soupirs? Pourquoi vouloir différer mon mariage? Certes, Armilla, quelque passion soudaine et violente s'est emparée de Jennaro, et se voyant enlever l'objet qui en est la cause, il frémit sans oser révéler son secret ni à vous, ni à son frère. Mais le voici. Chère âme, au nom de l'amour que vous me témoignez, et que je ne mérite pas, au nom du lien sacré qui va nous unir et que la mort seule peut rompre, permettez qu'avant de vous conduire à l'autel, je vérifie mes doutes et que je l'écoute, caché près d'ici. Ne soyez pas offensée par la jalousie qui me dévore, par le désir inquiet que j'éprouve de pouvoir vous posséder et vous posséder sans contrainte.

ARMILLA. Contentez votre désir ; je ne m'en offenserai point !
(Le roi se cache.)

SCÈNE II

JENNARO, ARMILLA, LE ROI caché.

JENNARO, préoccupé et sans voir Armilla. Jusqu'à ce moment, j'ai tout prévu, ou je crois avoir tout prévu pour éloigner la mort de mon frère. Le mariage se prépare, et je ne trouve pas de moyen pour le protéger contre le monstre annoncé par

le cruel Norando. O faiblesse humaine ! ô terreur qui m'agite ! cause de mes tourments, je ne puis te révéler !... (Il aperçoit Armilla et tremble.) Dieu ! Armilla ! Si elle m'avait entendu ! L'épouvante me serre le cœur, et il me semble à chaque instant que je vais me changer en pierre...

ARMILLA. Est-ce là, Jennaro, la joie que vous cause ce mariage tant souhaité par vous ? ce mariage que vous avez acheté par tant de persévérance et de fatigue ? Est-ce donc là le bonheur qui m'attendait dans ce palais ? Dites-moi la vérité, Jennaro, craignez-vous donc tant mon père ? Est-ce la terreur que vous inspire sa puissance qui vous fait sortir ainsi de vos véritables sentiments ?

JENNARO, à part. Elle aura entendu mes paroles. (Haut.) Quelle vaine pensée est la vôtre, Armilla ? que puis-je redouter ? ne sommes-nous pas ici en sûreté ?

ARMILLA. Pourquoi donc troublez-vous ainsi mon repos et celui de votre frère, en voulant différer notre mariage ? Dites-moi la vérité. Peut-être, ah ! parlez, mon imprudence a-t-elle fait naître en vous un amour passager ? Non, Jennaro, je me trompe, n'est-il pas vrai ? N'est-il pas vrai que vous ne voudriez pas offenser à ce point le frère que vous aimez tant ? que vous ne voudriez pas sa mort ? Vous pleurez ? Dieu ! que vois-je ? Vous pleurez ?

JENNARO. Armilla, vous vous trompez. J'aime mon frère plus que moi-même, je sais qu'en vous je devrais chérir l'épouse de mon frère... (Bas, avec douceur à Armilla.) hélas ! je ne puis ni ne dois vous en dire davantage. Seulement, par l'affection que vous portez au roi, par cette douleur qui me torture, s'il vous reste quelque pitié, suspendez ce mariage (Il se jette à ses genoux).

LE ROI, paraissant.. Ah ! traître, tu n'es plus mon frère. Je t'ai compris. Armilla, l'autel est prêt. Je saurai vous défendre ainsi que moi-même contre un rival d'autant plus coupable qu'il est mon frère. Malheur à lui s'il persiste dans sa faute ! venez, le jour va finir et mon impatience ne peut souffrir aucun retard. Venez, Armilla !

ARMILLA (A part). O malheureux mariage ! (Le roi donne la main à Armilla. Ils sortent.)

JENNARO. Ordre barbare! O misérable corbeau, maudit soit le jour où mon frère te perça de sa flèche! Me voici donc un objet d'horreur pour Armilla, pour le roi, pour la cour, pour le peuple tout entier ! A quoi bon mon innocence si je ne puis la prouver !

SCÈNE III

Un pan de la tapisserie se soulève et Norando paraît.

NORANDO, JENNARO.

NORANDO. Prouve-la donc et tu deviendras marbre.

JENNARO, épouvanté. Norando ! Toi, dans ce palais?

NORANDO. Ne puis-je pas tout? Le meurtre de mon faucon et de mon coursier, n'a fait qu'augmenter ma fureur. Tu as retardé ma vengeance, mais cette nuit, un dragon dévorera ton frère. Révèle ce secret si tu l'oses ; tu sais ce qui t'attend. Que le monde périsse, mais l'affront que tu m'as fait sera vengé !

JENNARO. Il suffit !...

NORANDO. Je ne t'écoute pas ! — (Il disparaît.)

JENNARO, désespéré. Implacable ennemi !... Infernal persécuteur! tu me suis comme mon ombre; tu remplis mon âme d'épouvante et de fureur, et mon esprit de couleuvres et de serpents !

SCÈNE IV

PANTALON, JENNARO.

Pantalon a le bras en écharpe.

JENNARO. Ah! bon et fidèle vieillard; je suis aujourd'hui certain de votre amitié. Est-ce bien vous? On m'avait dit que dans sa chute, ce cheval vous avait blessé? Je fus la cause de votre malheur. Ami, je vous en demande pardon.

PANTALON. Pardon à moi? à votre serviteur? à un homme qui vous adore et qui vous a bercé? à un cœur de la Zuecca? c'est vrai, j'étais dans les mains du chirurgien; il m'a redressé cette main qui était dévissée et il m'a raccommodé la tête qui était un peu fêlée. Je ne pouvais plus remuer, mais les paroles, *caro fio*, les paroles ont plus de force que tous les cérats du monde. J'entendais dire : « Le roi est en colère; le prince l'a offensé, le roi a menacé le prince. Il en peut naître quelque tragédie. Toute la ville murmure. » Voilà les médicaments qui m'ont fait oublier la douleur et qui ont donné de la force à ce pauvre vieux qui est tout cœur et qui vient pour vous voir, pour entendre de votre bouche la cause de ces désordres et mettre sincèrement à votre service, s'il ne peut faire mieux, les quelques jours qui lui restent à vivre!

JENNARO. Consolez-vous, Pantalon, tout cela est vrai, mais c'est moi seul qui dois en gémir.

PANTALON. Cher fils, mon cher cœur. Excusez-moi si je vous parle comme si vous étiez mon égal et non comme le doit faire un sujet, un esclave. Dites-moi tout. D'où diable sont nées ces subites extravagances? ces injures à votre frère? à votre frère que vous aimez tant? Si vous avez à vous plaindre, si on vous a fait quelqu'affront, contez-moi ça. Si vous avez raison, tout vieux que je suis, je serai le premier à vous conseiller une vengeance noble et digne de vous! Mais tortiller le cou à un faucon, couper les jambes

d'un cheval quand on s'apprête à monter dessus, à la Zuecca on appellerait ça des folies indignes d'un prince tel que vous. Si vous avez quelque amitié pour moi, pour l'amour de Dieu, faites-moi votre confidence et ne me laissez pas entendre ces mauvais propos qui me percent le cœur de cent flèches.

JENNARO. Ami, exemple des serviteurs fidèles, honneur de votre ville, pourquoi renouvelez-vous mes chagrins en les voulant effacer?

PANTALON. Cher fils, laissons là les paroles d'oracles; dites-moi tout; donnez-moi votre main, allons ensemble au temple, et là, au milieu de tout ce peuple qui attend la cérémonie des noces, montrez-vous de bonne humeur, sautez au cou de votre frère et faites taire toutes les mauvaises langues envieuses de la concorde et de la paix.

JENNARO. Il est donc vrai que mon frère est dans le temple et qu'il va se marier?

PANTALON. Allons! ce mariage vous déplaît donc bien fort! Y aurait-il quelqu'amour sous roche? Pourquoi non? vous êtes jeune... quelquefois on agit malgré soi. Pourquoi ne me l'avoir pas dit quand nous étions dans la galère? nous aurions viré de bord et nous serions allés... que sais-je?... à la Zuecca!

JENNARO, à part. Chaque parole m'épouvante. Il me semble voir paraître Norando. Ne pensons qu'à sauver mon frère! (Haut.) Pantalon, je sais que dans cette dure circonstance, tout le monde est contre moi, et que vous seul me gardez de l'affection. Je vous jure, à Dieu et à vous, que j'aime mon frère comme moi-même, que je ne chéris Armilla que comme ma belle-sœur, et que ce que j'ai fait aujourd'hui, je l'ai dû faire. Je n'en dis pas davantage. Je recommande à votre amitié mon honneur, ma renommée, mon innocence, et je vous laisse. (A part.) Le ciel m'inspire un moyen. Je sauverai le roi, ou je perdrai la vie.

PANTALON. Non, non, je veux vous suivre, je veux rester avec vous. Écoutez, dites-moi...

JENNARO. Restez, je le veux ! — Adieu !

Il sort.

PANTALON. Je resterai ; je ne suis qu'un serviteur, je dois obéir. Mais qu'a-t-il voulu dire avec ses secrets ? *Devine-le, Grillo*[1] ; moi, je n'y comprends rien. Pourtant, je parierais tout le sang que j'ai dans les veines qu'il me dit la vérité. Je le connais, cet enfant. Je l'ai élevé ; depuis le maillot, ça toujours été la sincérité même ; il n'est pas capable de dire un mensonge. Quand il cassait une tasse, quand il filoutait une pomme, il ne voulait jamais dire comme le lui enseignait ma pauvre femme : « C'est le chat, ou c'est la servante. » Il disait tout de suite, c'est moi, je vous en demande pardon, je ne le ferai plus ; et comme cela depuis le premier jour qu'il a commencé à parler ; et à vingt ans, il en est encore à dire une menterie. C'est moi qui ai eu l'idée d'enlever la princesse, mais il s'agissait de la vie de son frère, il le fallait bien. Mon Dieu, indique-moi le moyen de défendre une innocence que je ne puis prouver, mais dont je suis sûr ! Ce pauvre cher enfant, il n'a eu confiance qu'en moi ; ils l'ont tous abandonné !

SCÈNE V

LÉANDRE, PANTALON.

LÉANDRE, paraissant très-affairé. Dites, amiral, avez-vous vu le prince Jennaro ?

PANTALON. Pourquoi me demandez-vous cela ?

LÉANDRE. Parce que j'ai pour lui des commissions de la part du roi.

PANTALON, à part. Oh ! pauvre moi ! (Haut.) Quelle commission avez-vous, cher seigneur Léandre.

LÉANDRE, impatienté. L'avez-vous vu, oui ou non ?

1. Indovinela ti Grillo (locution proverbiale populaire.)

PANTALON. Je l'ai vu; mais dites-moi, par charité, quels sont vos ordres?

LÉANDRE. Mais où est-il allé que je ne puis le trouver?

PANTALON. Quand je connaîtrai la commission, je vous le dirai.

LÉANDRE. Je ne suis pas tenu de vous révéler les ordres du roi. Je le trouverai bien sans vous. (Il sort vivement)

PANTALON. Ah! chiens! certes, il est porteur de quelqu'ordre cruel! Ils me le persécutent! Ils veulent me l'enlever!

SCÈNE VI

TARTAGLIA, PANTALON.

TARTAGLIA, entrant vivement. Amiral, avez-vous vu Léandre?

PANTALON. Oui, je l'ai vu. Que lui voulez-vous! (Avec ironie.) Vous êtes joyeux, il paraît que vous êtes allé à la noce.

TARTAGLIA. Où est-il? dites-le vite, j'ai des ordres du roi.

PANTALON. Vous aussi? Ah! cher Tartaglia, si vous êtes mon ami, dites-moi quels ordres vous avez.

TARTAGLIA. Je n'y fais point de difficultés. Je vous conterai ça tout de suite. Léandre devait arrêter le prince dans son appartement. A moi, on m'a augmenté la dose; le roi est inquiet et cela ne lui suffit plus; il exige que Jennaro soit conduit immédiatement dans l'île des Pleurs et enfermé là.

PANTALON. Dans l'île des Pleurs! Le roi agir ainsi contre un si bon frère? contre son sang? quelle cruauté! *Povero innocente!*

TARTAGLIA. Innocent! Il lui a étranglé un faucon dans les mains, et tué un cheval sous lui. Mais vous devez vous le rappeler, vous avez eu à cause de cela un bras en écharpe et la tête rompue.

PANTALON. *No importa gnente.* Personne, excepté moi, ne sait la raison de ces choses : je la sais, je ne la sais pas, mais je sais qu'il est innocent!

TARTAGLIA. Mais après toutes ces impertinences, le roi l'a trouvé à genoux devant la princesse, il lui baisait les mains, il la caressait et lui disait en pleurant : « Oh ! mon bien, ma vie, n'épousez pas mon frère si vous ne voulez me faire mourir. Est-ce là de l'innocence ?

PANTALON, à part. *Mo cordoni*[1]. Celà, certainement, est grave. (Haut.) Qu'importe. Savez-vous ses secrets ?

TARTAGLIA. Ses secrets ? Ils n'ont pas besoin d'explication. Le roi a senti s'accroître encore ses soupçons en ne le voyant pas à la cérémonie du temple, et il a bien raison de faire enfermer un frère qui peut machiner des complots plus sérieux, et peut-être bien vouloir l'occire, par jalousie, lui et sa femme quand ils seront bien tranquilles dans leur chambre à coucher. Toute la cour est scandalisée et irritée contre le prince ; le peuple jette feu et flammes : à de pareils pavots on leur doit abattre la tête. Mais vous avez le crâne rompu, la cervelle doit vous ballotter là dedans et vous tenez les discours d'un fou.

PANTALON. Et vous, vous me paraissez un ministre sans foi, un homme au cœur noir, un de ces gens (comme dit le proverbe), à rendre les chiens enragés ; un homme qui ne seconde les passions du roi que pour en tirer profit, qui, au lieu de jeter de l'eau, attise le feu, et qui, oubliant que le scandale et la ruine sont tombés sur ces deux frères, se fait une joie de leur malheur quand il devrait en pleurer, et avoir le cœur fendu comme je l'ai, moi, *povero vecchio*, qui ne retrouverai plus le repos et qui mourrai peut-être ce soir sous le poids de tant de chagrins. (Il pleure.)

TARTAGLIA. Avec toutes les impertinences que vous m'avez débitées, cher amiral, vous me faites tout de même pleurer aussi, car je sais toute l'affection que vous aviez pour le prince Jennaro. Mais la faute en est à lui et non pas à moi ; et il faut exécuter les ordres de Sa Majesté.

PANTALON. Oui, c'est vrai, on doit obéir au roi ; moi seul,

1. Mais vous vous moquez.

dans cette cour, quoique pauvre fils de la Zuecca de Venise, j'aurais essayé de calmer l'esprit du roi, et si je l'avais excité contre son frère, j'aurais eu l'honnêteté de me rétracter, de perdre ma place, de me faire, au besoin, mettre les fers aux pieds, plutôt que de me voir la cause de la disgrâce et de la mortification de ce garçon-là.

TARTAGLIA. Mais, à Naples, seigneur Pantalon, nous n'avons pas l'éducation de votre *Giudecca*, et nous avons coutume d'exécuter les ordres royaux avec empressement et sans tant d'héroïsme !

PANTALON. Exécutez-les donc ; mais moi, qui suis un *Zuecchino*, voyez-vous, sior, je suis encore en âge de vous enseigner comment on peut laisser ses aises et sa fortune, pour aller finir ses jours en exil et en compagnie d'un pauvre malheureux abandonné de tous, mais qui sera toujours mes entrailles.

SCÈNE VII

TRUFFALDIN, TARTAGLIA et PANTALON.

TRUFFALDIN entrera furieux, il leur demandera s'ils savent la grande nouvelle. PANTALON demandera si le prince est réconcilié avec son frère. TARTAGLIA demandera si Jennaro n'a pas fait quelque nouvelle sottise. TRUFFALDIN prendra la position d'un tragédien, et commencera d'un ton grave :

L'autel étincelait des flambeaux d'hyménée...

Il interrompra sa tirade pour prier, en grâce, qu'on le laisse achever, parce qu'un poëte lui a donné une narration en vers afin qu'il s'en fît honneur, et il espère ne pas manquer de mémoire. Il se remet en position tragique, et récite avec emphase la narration suivante, en faisant des gestes académiques.

La victime était prête et de fleurs couronnée,
L'autel étincelait des flambeaux d'hyménée

Le roi, d'un air gaillard conduisait Armilla
Au sein du temple avec tout ce que l'art mit là.
Le bon roi souriait au son des clarinettes
Des cors en mi-bémol et des fifres honnêtes;
Grosse caisse et cymbale, avec leur pif pan pan,
D'harmonie emplissaient son délicat tympan.
De nocturnes oiseaux, soudain un assemblage
Sur le temple fondit plus pressé qu'un nuage
Et des chiens qui hurlaient, par centaines entrant,
Parmi les gens de cour, sans façon prirent rang.
Une glace tomba; ses morceaux se changèrent
En un vase de sel dont les grains submergèrent
L'autel. Puis une buse au front du souverain
Vint se percher perdant tout respect et tout frein,
Vous n'êtes pas au bout. Une énorme chouette
De la princesse osa souiller la noble tête,
Et sa griffe, fouillant dans son chignon épais,
Fit un buisson, hélas! de ce roi des toupets!

(Il s'essuie le front.)

PANTALON, impatient, veut savoir comment tout cela a fini. TRUFFALDIN répond qu'il est fatigué de parler en vers, qu'il craint d'ennuyer, les vers n'étant pas dans les habitudes de son personnage. Il annonce qu'il terminera en prose. Ces funestes augures avaient épouvanté le roi et le peuple. Léandre était venu annoncer qu'il n'avait trouvé Jennaro nulle part. Le roi avait craint une rébellion de son frère. Il avait donné l'ordre de mettre les troupes sous les armes, et que toutes les personnes de sa cour fussent de garde cette nuit, et il s'était retiré, avec sa femme, dans la chambre nuptiale. — PANTALON, désespéré de la disparition de Jennaro, pense qu'il a été se noyer, et il sort en poussant de grands cris. TARTAGLIA, sachant qu'il sera de garde toute la nuit, sort pour acheter du tabac afin de se tenir éveillé. TRUFFALDIN part de son côté pour aller chercher ses chiens de chasse qu'il lâchera, cette nuit, sur Jennaro, s'il tente quelque folie.

ACTE QUATRIÈME

Intérieur du palais. Nuit obscure. On voit une dalle se soulever, et par cette ouverture entre Jennaro, tenant d'une main une lampe allumée, et de l'autre une épée nue.

SCÈNE PREMIÈRE

JENNARO.

Les détours et les obstacles de ce souterrain oublié, ont bien pu ralentir mes pas, mais non les arrêter. La vie de mon frère, toujours bien-aimé, quoiqu'il me persécute, m'importait trop pour cela. Voici le seul passage par lequel le monstre puisse arriver jusqu'à la chambre nuptiale. Ici, je laisserai ma vie. Ma mort fera connaître mon innocence, puisque mes paroles ne le peuvent pas. (**Éclairs.**) Ces éclairs, ce feu, cette atmosphère épaisse qui pèse sur ma poitrine, annoncent sans doute l'approche de ce dragon infernal, dont le nécromant m'a menacé ! Oui, je le vois, il veut entrer dans ce palais. Oh ! quel horrible aspect ! Juste ciel ! protecteur des malheureux ! affermis mon bras, fortifie mon glaive et ce cœur soumis à tes volontés ! — (**Il dépose à terre sa lampe. Un dragon, couvert d'écailles, et vomissant des flammes, paraît dans l'obscurité, au fond du théâtre. Jennaro fond sur lui l'épée haute.**) Monstre horrible ! c'est moi qui serai ta première victime ! — Malheur ! Ses écailles sont de porphyre et de diamant. (**Il redouble de coups.**) Mon frère, mes forces sont impuissantes ! (**Le monstre repousse**

Jennaro, et se dirige vers la porte.) Mon Dieu ! guide ce coup désespéré ! (Il saisit son épée des deux mains et frappe. L'épée atteint la porte qui se brise. Le monstre disparaît. Jennaro reste stupéfait. Le roi sort de son appartement, l'épée à la main, et recule en voyant Jennaro armé.)

SCÈNE II

LE ROI, JENNARO.

LE ROI. Ah ! traître ! toi, dans mon palais, la nuit, seul, l'épée à la main ? Tu brises ces portes pour ôter la vie à ton frère ?

JENNARO, atterré. Le monstre a disparu !

LE ROI. Voilà le sang, ingrat, que tu voulais verser ! Mais, ta mort peut-être...

JENNARO. Mon frère... apprends que je suis venu ici pour... (A part, avec désespoir.) Mais, je dois me taire. Destin cruel !

LE ROI. A moi, mes serviteurs ! à moi !

SCÈNE III

LÉANDRE, TARTAGLIA, SOLDATS, LES MÊMES.

TARTAGLIA. Nous voilà, Majesté ! (Apercevant Jennaro.) Oh diable ! qu'est-ce que j'aperçois ?

LÉANDRE. O ciel ! Le prince ?

LE ROI. Est-ce ainsi que vous gardez la vie de votre roi ? Désarmez ce scélérat qui voulait tuer son frère. C'est ainsi que vous laissez pénétrer des assassins jusqu'à moi ?

TARTAGLIA. Nous ne comprenons pas.

LÉANDRE. Comment est-il entré ici ?

JENNARO. Ils sont innocents. Je me suis introduit par un souterrain oublié, et excité par le péril et par mon amitié

pour toi, frère, je suis venu... Oui, c'est mon amitié pour toi qui m'a mis les armes à la main, qui m'a fait briser cette porte...

LE ROI. Quelle excuse! quel aveu de son indigne amour!

JENNARO. Ne cherche pas davantage. Oui, ce fut l'amour qui me conduisit...

LE ROI. C'est le cri d'une conscience coupable. Désarmez-le, qu'on le mette en prison; que le conseil royal s'assemble et qu'il soit décidé de son sort!... (Le roi disparaît.)

JENNARO, jetant son épée. Ingrat! voici mon épée, voici ma vie! que la mort m'affranchisse de tant d'angoisses! Un jour viendra, peut-être, où mon frère pleurera sur la pierre de mon sépulcre, sa voix appellera en vain l'innocent! (A part.) Sois content, cruel Norando! que mon sang te suffise! Que mon frère soit maintenant heureux avec Armilla!

LÉANDRE, à Jennaro. Prince, comment avez-vous pu vous rendre coupable d'un tel crime?

TARTAGLIA. Est-il possible, Jennaro?

JENNARO. Taisez-vous. Je n'accepte pas vos reproches. Vous êtes mes juges. Vous prononcerez mon arrêt. (Il sort fièrement, suivi des gardes, Tartaglia le suit.)

SCÈNE IV

ARMILLA et SMÉRALDINE, entrant par deux portes opposées.

SMÉRALDINE. Princesse, quel est ce tumulte? Quel est ce bruit? Pourquoi ces flambeaux qui brillent au milieu de la nuit? Pourquoi ces soldats et ces voix confuses?... Qu'est-il donc arrivé?

ARMILLA. Oh! laisse-moi respirer. Jennaro, caché dans ce palais, a voulu briser cette porte, tuer le roi, mon époux et son frère! on l'a jeté en prison. Au lieu de fêtes et de joie, je n'attends plus que mort et carnage.

SMÉRALDINE. Que me dites-vous ? Où est le roi ?

ARMILLA. Je l'ai vu furieux ! il m'a regardée en soupirant, et il a pleuré, et il s'est enfermé dans sa chambre. Malgré mes larmes, il a refusé de m'ouvrir, et je n'ai pu entendre que le bruit de ses sanglots.

SMÉRALDINE. Princesse, fuyons d'ici, fuyons dans les montagnes. C'est le moment de vous découvrir ce que je vous ai tenu caché jusqu'à ce jour.

ARMILLA. Que m'as-tu caché ? parle !

SMÉRALDINE. A votre naissance, Norando, votre père, voulut consulter les sages sur votre destinée. Ils lui répondirent que par suite de la mort d'un certain corbeau consacré à un génie, vous seriez enlevée, et que de ce rapt naîtraient des malheurs, des massacres et la mort ; que lui-même, contraint par une fatale étoile, il deviendrait votre persécuteur. Telle est la raison, Armilla, pour laquelle votre père vous tint toujours étroitement enfermée. Mais la prévision humaine fléchit devant le sort, et l'oracle s'est enfin vérifié. Fuyons, Armilla, avant qu'il ait achevé notre perte.

ARMILLA. Moi, fuir ? Me séparer d'un époux que j'aime ? Je ne fuirai pas. Ma présence pourra peut-être réparer quelques-uns de ces maux. Je ne crains pas la mort ; elle ne sera que la fin de mes tourments.

Elle sort.

SMÉRALDINE, la suivant. Oh ! malheureuse enfant !

SCÈNE V

Le théâtre change et représente une prison.

JENNARO, enchaîné.

C'est seulement à vous, horribles murs, obscure prison, que l'infortuné Jennaro pourra dire qu'il meurt pour avoir voulu sauver les jours de son frère ? Quel plus misérable état

que le mien! Je mourrai, mais toi, cruel Norando, qui sans doute es là près de moi, invisible et qui vois mon désespoir, dis-moi au moins si les malheurs de mon frère finiront avec ma vie!

SCÈNE VI

Norando apparaissant à travers le mur.

NORANDO, JENNARO.

NORANDO. Tu meurs, larron de femmes, tu meurs avec le renom d'un traître. Si tu le veux, publie ton innocence et tu deviendras statue.

JENDARO. Ah! cruel! Écoute-moi!

NORANDO. Je ne t'écoute point. Apprends à enlever les femmes! (Il disparaît.)

JENNARO. Ciel qui m'entends, ciel juste, viens à mon secours! A toi seul je puis demander de la pitié!

SCÈNE VII

PANTALON, JENNARO.

PANTALON. Jennaro, *fio mio,* mes petites entrailles, je ne vous demande pas la cause de vos méfaits, je ne vous tourmente pas, je ne vous reproche rien; il n'y a pas de temps à perdre. Le conseil du roi est rassemblé; on ne discute que sur le genre de mort qu'on vous destine. Oh Dio! cette parole de mort, quand il s'agit de vous, me fait mourir d'angoisse. Avec tout l'argent que j'avais dans ce monde, j'ai acheté les gardes; j'ai préparé une felouque à douze rames; je remercie le ciel! Ne perdons pas de temps, décampons vite. Advienne ce que voudra la fortune. Si je sauve votre

vie, je suis assez riche. Allons, *fio mio*, ne perdons pas de temps ; suivez-moi !

JENNARO. O le seul ami qui reste à ma misère, merci, je ne dois point partir, la fuite me rendrait coupable. Je suis innocent ; je mourrai innocent !

PANTALON. Il n'est plus temps, chères entrailles, de parler d'innocence... Vous avez commis une folie, ce que vous voulez enfin, mais...

JENNARO. Me croyez-vous coupable ?

PANTALON. Je vous crois innocent et tout ce qu'il vous plaira, mais qu'importe ? Dans ce moment, il n'y a que la fuite pour donner du temps au temps, pour traîner l'affaire en longueur, pour vous justifier un jour et vous réconcilier avec votre frère. Une condamnation comme traître, comme meurtrier de son propre sang, comme rebelle, une mort certaine, *anima mia*, une mort ignominieuse, en pleine foule, sur un échafaud, par la main du bourreau, voilà ce qui vous fait coupable dans l'esprit des hommes, voilà ce qui n'admet pas de remède et ce qui laisse une tache sur votre mémoire. Ah ! *caro ben*, donnez-moi la main et faites courage !

JENNARO. Vous ne dites que trop vrai, mon vieil ami, la mort me fait coupable, mais aussi la fuite me déshonore. — Je ne dois ni mourir, ni fuir. — (Il réfléchit.) Il reste un moyen !...

PANTALON. Quel moyen autre que la fuite que je vous propose ?

JENNARO. Oui, ami, il est un moyen pour ne pas fuir, pour ne pas mourir déshonoré, et qui doit faire éclater mon innocence ; moyen, pour moi, pire que la mort, et dont la seule pensée me glace d'horreur.

PANTALON. Eh ! cher fils, ne vous perdez pas en rêves creux, ou si vous avez ce moyen que vous dites, employez-le vite, parce que la mort frappe à votre porte. Il me semble que j'entends...

JENNARO, avec résolution. Allez vers le roi mon frère. Dites-lui qu'avant de mourir, je désire lui parler, que si dans ma conduite passée, quelque chose a pu lui laisser un bon sou-

venir, il ne me refuse pas la grâce de m'entendre. Alors, vous ne me conseillerez plus la fuite, et je ne mourrai pas infâme. Vous serez heureux en me voyant innocent.

PANTALON, avec transport. Dites-vous vrai, au moins?

PENNARO. Oui, allez vers mon frère. Qu'il vienne, il sera content.

PANTALON. *Caro fio*, vous me rendez le souffle. Que je vous embrasse! (Il l'embrasse.) Et je cours vers votre frère. Je prierai, je pleurerai, je me jetterai à genoux. Oh! quelle joie je vais avoir! que je vous baise encore et je m'envole. (Il l'embrasse et sort en courant.)

JENNARO. Pauvre vieux! que de pleurs tu verseras, et quelle douleur éprouvera mon frère, la cour, le royaume! Pourtant personne ne sera plus malheureux que moi!

SCÈNE VIII.

TARTAGLIA, tenant à la main un papier, GARDES, JENNARO.

TARTAGLIA. Le ciel sait, Altesse, avec quelle douleur, avec quel crève-cœur je me présente devant vous. La voix me tremble... Je ne sais par où commencer... mais je suis ministre...

JENNARO. Parlez, Tartaglia. Je sais tout, je suis condamné à mourir. N'est-il pas vrai?

TARTAGLIA, s'inclinant. Pour vous servir. J'ai là un papier... je ne sais si j'aurai assez de respiration pour le lire... vous m'entendrez à demi-mot! (Lisant à demi-voix, en s'interrompant pour pleurer :) « Le conseil royal, ayant examiné les actes de Jennaro, et spécialement son attaque nocturne dans le palais, à main armée, trouvant l'attentat énorme, clair, évident, contre la personne du roi son frère, a condamné Jennaro à mort.

JENNARO. Et le roi a signé la sentence?

TARTAGLIA. Pour vous servir. Regardez. (Il lui montre le papier.) Millo, roi de Frattombrose.

JENNARO. Frère inhumain !

TARTAGLIA, toujours pleurant. Pardonnez-moi, par charité ! Gardes, je remets le prince entre vos mains. Faites que dans une heure la sentence soit exécutée. Je m'en vais parce que je sens que je ne peux plus résister. Bonjour à Votre Altesse ! (Il sort.)

SCÈNE IX

LE ROI, JENNARO, GARDES.

LE ROI. Je me suis rendu à vos prières et à celles de l'amiral ; mais, je suis venu surtout parce que le bon vieillard m'a juré que j'apprendrais de votre bouche votre innocence. Je vous plains, je vous désire innocent, mais, je n'ose croire à votre innocence. Vos attentats sont trop avérés. Il suffit. Je ne suis pas cruel. Je suis venu ici et je vous écoute ! (Aux gardes.) Otez-lui ses chaînes ! — (A Jennaro.) Asseyez-vous !... (On ôte les chaînes à Jennaro, et on lui apporte des coussins sur lesquels il s'assied. — Le roi est assis.)

JENNARO. Je ne vous croyais pas méchant. Plût à Dieu que je n'eusse pas vu votre nom au bas de l'arrêt qui me condamne !

LE ROI, avec émotion. Mon frère... le conseil... votre crime... les lois... la raison d'État... (Revenant à lui.) Je ne suis pas ici pour entendre des reproches. Je ne cherche qu'à vous trouver innocent. Non, je ne suis pas cruel.

JENNARO, à part. Moment terrible ! Je veux parler et je tremble. (Haut.) Rappelez-vous, mon frère, le temps de notre enfance, quelle affection nous unissait, si bien que nous ne pouvions, un seul moment, vivre éloignés l'un de l'autre. Jamais, entre nous, la moindre querelle ou la plus légère envie. Souvenez-vous que tous les petits présents qu'on nous

faisait, et tous les biens que nous possédions, nous les partagions avec mille baisers, et que jamais l'un de nous n'en voulut user sans l'autre. Vous n'avez pas oublié, frère, qu'aux serviteurs, aux maîtres, je m'accusais toujours de vos petites fautes, et vous des miennes. Si l'un de nous souffrait de quelque fièvre, l'autre gémissait et pleurait, et serrant dans ses mains les petites mains du malade, il se tenait près de son lit, tantôt essuyant la sueur de son visage, tantôt écartant les moucherons importuns, ou goûtant le premier le breuvage amer du médecin, et encourageant son petit frère à le boire. Je vous conjure, mon frère, de me dire si depuis nos premiers ans vous vous rappelez un seul acte de ma vie qui ne témoigne de mon amitié pour vous. Le jour enfin, où vous tuâtes ce corbeau, vous n'avez pas oublié ma douleur, ma résolution, mon voyage hasardeux, les périls que j'ai bravés. J'enlevai pour vous une jeune fille... Enlèvement fatal, mais qui assura vos jours ! Et c'est vous qui me croyez coupable d'un attentat contre vous ? Cruel ! c'est vous qui m'avez condamné !

LE ROI. Ce sont vos œuvres qui vous ont condamné. Je suis venu pour vous entendre vous justifier.

JENNARO, à part. Cruel destin ! donne-moi la force qui m'est nécessaire. (Haut.) Je te jure, frère, que je suis innocent, et que c'est injustement que tu as condamné ton malheureux frère. Oh ! ne me contrains pas à t'en dire davantage. (Il pleure.)

LE ROI, se levant. Je t'abandonne à tes remords et à ta destinée.

JENNARO, se levant désespéré. Arrête, barbare, et puisque tu veux des preuves de mon innocence, je vais t'en donner. Mais prépare-toi à me pleurer innocent et à me pleurer sans que tu puisses me sauver. — Norando, je me livre à ta venveance ! — J'ai tué le faucon et le cheval que je t'avais donnés, je me suis opposé à ton mariage avec Armilla, et voici pourquoi. Tandis que je reposais sur la plage de Sportello, deux colombes magiques se posèrent au-dessus de ma

tête et me firent une révélation terrible. Soudain, apparut Norando, le père d'Armilla, qui confirma leurs paroles. (A part.) Dieu ! me voici près de la cruelle métamorphose. (Haut, au roi.) Écoute les paroles des colombes et celles de Norando : « Ce faucon, à peine Jennaro l'aura-t-il donné à son frère, qu'il arrachera les yeux du roi. S'il ne le lui donne pas, s'il lui cache le fait, ou s'il le révèle à qui que ce soit, par une parole ou par un geste, le décret s'accomplira, Jennaro sera changé en statue de marbre. » Je devais donc te remettre ce faucon, le tuer pour te conserver les yeux, et me taire pour sauver ma vie. (Coup de tonnerre.) C'en est fait. Je me sens changer en marbre ! (Jennaro se change en marbre blanc depuis les pieds jusqu'aux genoux.)

Le roi qu'a épouvanté le coup de tonnerre, veut fuir, la voix de Jennaro l'arrête.

Ne fuis pas, cruel; écoute les paroles des colombes. « A peine le roi, son frère, montera-t-il le cheval, que le cheval le tuera. S'il ne le lui donne pas, s'il lui cache le fait ou s'il le révèle à qui que ce soit par une parole ou par un geste, le décret s'accomplira, Jennaro sera changé en une statue de marbre. » Je devais donc te donner ce cheval, le tuer pour sauver ta vie, et me taire pour conserver la mienne. (Nouveau coup de tonnerre. Le corps de Jennaro se change en marbre blanc, sauf la tête.)

LE ROI, terrifié de ce qu'il voit. O malheureux ! arrête ! frère ! oui, tu es innocent ! Ferme ta lèvre, ne dis plus rien ! Je me meurs !

JENNARO. Écoute encore !

LE ROI. Non, ne dis plus rien !

JENNARO. « Si Armilla épouse le roi, il sera égorgé la nuit même de ses noces par un monstre prodigieux. Si Jennaro ne lui donne pas Armilla, ou s'il lui cache le fait, ou s'il le révèle à qui que ce soit par une parole ou par un geste, le décret s'accomplira; — Jennaro sera changé en une statue de marbre. » Cette nuit terrible j'ai combattu le dragon, et j'ai brisé la porte. Ce fut ce coup qui te sauva la vie; il est la

cause qu'en ce moment... je la perds... Sauve-toi.... de Norando... Je ne puis plus parler... Adieu !... (Autre coup de tonnerre. La tête de Jennaro se change en marbre comme le corps. Il demeure immobile. — Entrée de tous les personnages des scènes précédentes.)

LE ROI, désespéré. Ciel ! frappe-moi ! c'est moi qui ai tué un frère innocent ! Soldats, serviteurs, ministres, mon pauvre frère était innocent ! C'est moi qui l'ai trahi, assassiné ! Transportez ce marbre dans mon palais. Je veux mourir à ses pieds ! — (Il tombe devant la statue de Jennaro.)

ACTE CINQUIÈME

Une salle du palais.

SCÈNE PREMIÈRE

TRUFFALDIN et BRIGHELLA.

Ces personnages auront tous les deux sous le bras un paquet contenant leurs effets. Ils ont formé le projet de quitter la cour où l'on est trop malheureux. Ils feront des réflexions en rapport avec leurs caractères, sur les circonstances actuelles. BRIGHELLA est avare; il trouve que la tristesse de cette cour lui retire tous les moyens de gagner sa vie, et que, par conséquent, un homme d'esprit doit l'abandonner. TRUFFALDIN est un parasite; il trouve que la cuisine baisse et qu'on lui coupe les vivres.

— Nous sommes ici, dit Brighella, comme des fleurs au milieu de la mer, comme des poissons dans un pré, etc.

— Nous sommes ici, dit Truffaldin, comme de l'eau sur la table d'un Allemand, comme des comédiens dans un théâtre vide, etc.

Après un dialogue qui montre deux mauvais serviteurs, oublieux des bienfaits reçus, abandonnant leurs maîtres tombés, ils sortent.

SCÈNE II

Le théâtre change et représente une grande salle. Au milieu, on verra Jennaro en statue sur un piédestal, dans l'attitude où il sera resté dans la prison.

PANTALON, STATUE DE JENNARO.

PANTALON, *gémissant.* Euh ! euh ! Où est-il ? où sont-elles, mes petites entrailles ? Où est la chair de ma chair, mon sang innocent ? (*Il s'arrête en face de la statue.*) *Fio mio*, image de l'innocence, exemple de toutes vertus, j'entends encore vos dernières paroles : « Je ne mourrai pas infâme, et vous serez heureux de me savoir innocent. « Mon cher bien ! Et j'ai été l'auteur de votre disgrâce, mais l'auteur innocent; mais aussi, qui aurait cru, mon cher cœur, que vos paroles cachaient un malheur comme celui-là ? Néanmoins, je vous demande pardon. (*Il s'agenouille.*) Ces larmes dont j'arrose vos pieds parlent pour moi. Je voudrais pouvoir vous montrer le fond de mon cœur, vous verriez avec quelle joie je donnerais ma vie pour racheter la vôtre. Du reste, je vous ferais un triste présent, et vous seriez plus malheureux que vous n'êtes en ce moment, car il ne serait pas possible de trouver dans ce monde une existence plus douloureuse que celle de ce pauvre vieux ! (*Il se lève et regarde le visage de la statue.*) Cette bouche qui était ma consolation, elle ne me parlera plus ! Je n'ai plus la force de rester en votre présence, je n'ai plus le cœur de vous regarder. Je perds la vue, je me sens défaillir. Je ferai un effort sur moi-même, et j'irai pleurer dans la chambre la plus obscure de ce palais, où j'attendrai que la mort vienne me prendre ! (*Il sort en pleurant.*)

SCÈNE III

On entend le son d'une marche funèbre. Des soldats précèdent le roi vêtu de deuil et plongé dans un profond chagrin.

LE ROI.

Soldats, amis, serviteurs, laissez-moi ! Je veux mourir ici dans les larmes. (**Il s'assied près de la statue dont il embrasse les genoux.**) O mon cher frère, c'est moi qui t'ai ôté la vie ! Si je pouvais au moins te faire comprendre que je n'ai signé ta sentence que pour te contraindre à me révéler ce fatal secret, mais que je n'aurais pas eu la cruauté d'ordonner ta mort ! Je le jure au ciel, puisque tu ne peux m'entendre, et que si tu m'entendais, tu ne me croirais pas. Mais le ciel ne me pardonnera pas. Pardonne-moi, frère, je te demande ton pardon. Ma mort seule peut te venger, et je viens mourir à tes pieds. Je tomberai là sur cette terre, mon tombeau sera sous tes pieds, et sur ma tête s'élèvera ta statue comme un trophée victorieux. Sur le marbre qui me couvrira, l'on inscrira tes vertus, mes torts et la monstrueuse cruauté de Norando ! (**La muraille s'ouvre et Norando paraît.**)

SCÈNE IV

NORANDO, LE ROI.

NORANDO. Le destin est implacable, et moi, je ne suis que son ministre.

LE ROI. Qui es-tu donc ?

NORANDO. Norando de Damas, et je t'annonce d'autres malheurs. Jennaro a bien été changé en marbre, la douleur a bien pénétré dans ton sein. La malédiction qui tomba sur toi fut

inscrite dans le livre du sort, où fut inscrite aussi la mort d'un corbeau ; on y écrivit le rapt d'Armilla ; on y écrivit encore qu'elle serait fatale à ta race et à moi-même.

LE ROI, s'agenouillant. Ah ! Norando ! ah ! seigneur ! vous qui pouvez tout, ôtez-moi la vie, et rendez mon frère à son premier état.

NORANDO. Relève-toi. Je ne le puis ! Il n'y a qu'un seul moyen qui puisse délivrer Jennaro de cette enveloppe de marbre ! (A part.) Sort cruel, à quoi me condamnes-tu ? (Haut, et en déposant un poignard aux pieds de la statue.) Qu'Armilla, percée de ce poignard, tombe aux pieds de la statue. Son sang rejaillissant sur ce marbre, peut seul rendre à Jennaro sa forme première. Si tu as le courage d'user d'un tel moyen, à l'œuvre ! Je ne puis t'en donner un autre. Hélas ! je souffre autant que toi ! (Il disparaît.)

LE ROI. Arrête. Écoute... C'est ta fille, barbare !... c'est la femme que j'aime !... Oh ! Dieu ! qu'ai-je entendu ? — Armilla !...

SCÈNE V

ARMILLA, LE ROI.

LE ROI. Fuis, Armilla !

ARMILLA. Cher époux, moi te fuir ? Je suis venue pour te donner un conseil. Ne le dédaigne pas, quoiqu'il vienne d'une femme.

LE ROI. Et quel est ce conseil ?

ARMILLA. Confions tous deux notre destinée à un navire, et retournons à Damas. Nous nous jetterons aux genoux de mon père. Mes larmes l'attendriront. Touché par la pitié, il rendra à ton malheureux frère sa première forme ; il nous pardonnera, il permettra notre union et nous vivrons en paix.

LE ROI. Ne parle pas ainsi, épouse bien-aimée. Tes douces paroles me brisent le cœur. Chère Armilla, il n'y a plus de

repos pour nous. Il ne me reste plus que désespoir, que fureur, que larmes, que mort! Sache donc qu'ici même Norando vient de m'apparaître, que je l'ai supplié, qu'il ne m'a pas écouté. Il est inexorable pour mon frère, pour moi, pour toi-même... Oh! Dieu! qu'ai-je dit?

ARMILLA. Norando, dans ce palais?... Ah! pourquoi n'étais-je pas là?... Mais, dis-moi, ne lui as-tu pas demandé le salut de ton frère?

LE ROI. Je le lui ai demandé, Armilla. Ne souhaite pas de connaître sa réponse.

ARMILLA. Je veux la savoir. Que t'a dit mon père?

LE ROI. Non. Ne me le demande pas!

ARMILLA, lui prenant la main. Ton devoir est de me le dire!

LE ROI. A quoi me forces-tu, trop chère épouse? que désires-tu savoir? Mon frère? Il est perdu pour toujours!... Non, ne m'oblige pas à te répondre!...

ARMILLA. Parle! Je veux tout savoir!

LE ROI. C'est inutile, car ce moyen est impossible.

ARMILLA. Un moyen? Dis-le moi, je le veux.

LE ROI. Frémis d'horreur, Armilla! Ton père m'a répondu : « Qu'Armilla, percée de ce poignard, tombe aux pieds de la statue, son sang, rejaillissant sur ce marbre, peut seul rendre à Jennaro sa forme humaine. Si tu as le courage d'user d'un tel moyen, à l'œuvre! Je ne puis t'en donner un autre. « En disant ces mots il disparut me laissant immobile et le feu dans les veines. Juge, Armilla, si ce remède est possible! Si je dois de mes propres mains te percer le sein... Non! non! plutôt moi-même!... (Il sort en se cachant le visage dans ses mains.)

ARMILLA, abattue. Mon Dieu! où suis-je? que viens-je d'entendre?... quel froid soudain vient de m'envahir! quelle sueur brûlante inonde mon front! où trouver une femme plus misérable que moi? Venue au monde pour demeurer prisonnière ou pour causer tant de maux que je sois la terreur et l'opprobre du genre humain! Destin, je te comprends! Je sais ce que tu veux et ce que désire mon père! Ah! père

cruel! Tu veux ma mort! tu l'auras!... (Elle saisit le poignard et se tient debout auprès de la statue.) Jennaro! âme innocente, il est bien juste que mon sang te lave et te délie de cette enveloppe de marbre qui t'emprisonne. Je te fais un léger sacrifice, puisque, par la mort, je sors d'un abîme de larmes et de maux, puisque je rends à un frère le frère qu'il aime. Je te consacre moi-même mon sang. (Elle embrasse la statue et se frappe. Le sang jaillit sur la statue, laquelle recouvre peu à peu sa couleur pour redevenir le prince Jennaro. Jennaro descend du piédestal. Au moment où Armilla se frappe, Sméraldine est entrée en poussant un grand cri.)

SCÈNE VI

SMÉRALDINE, ARMILLA, JENNARO.

JENNARO. Qui me délivre de cette dure prison?

ARMILLA. Ah! Dieu! Je meurs! (Elle tombe.)

SMÉRALDINE. Ah! princesse! Pourquoi vous être frappée ainsi?

JENNARO. Armilla! blessée! ô mon Dieu! qui l'a frappée! Je la vengerai.

SMÉRALDINE, pleurant. Je l'ai vue se percer elle-même.

ARMILLA, se soulevant. Ne cherchez pas, Jennaro, la cause de ma mort. Mon père me voulait morte... il voulut que mon sang rachetât le vôtre... Je vous ai donné mon sang... Vivez heureux près de votre frère. Bénissez ma mémoire, si je l'ai mérité.

JENNARO. O femme généreuse! Non tu ne mourras pas! La blessure n'est peut-être pas mortelle... L'art d'un médecin...

ARMILLA. Arrête... Je n'en ai plus besoin... Je sens mon âme sur mes lèvres... Porte mes adieux au roi mon époux... Dis à mon père que j'ai payé ma dette... qu'il se souvienne... Dis-lui que... O Dieu!... J'expire!... (Elle meurt.)

SMÉRALDINE. Hélas!

JENNARO. O ciel! morte! ô cruel Norando! ô mon frère!

SCÈNE VII

LE ROI, LES MÊMES.

LE ROI. Quels sont ces cris?... (Apercevant Jennaro.) O mon cher Jennaro!

JENNARO, cachant Armilla. Fuis, frère! Ne regarde pas de ce côté!

LE ROI. Armilla! ma femme! baignée dans son sang! Quel coup de tonnerre vient m'éclairer! C'est moi, frère qui suis son bourreau... Je l'ai laissée seule sans penser que la généreuse femme... (Il saisit le poignard.) Mais, je la vengerai!... (Il veut se frapper, Jennaro jette au loin le poignard.)

JENNARO. Mon frère, revenez à vous.

LE ROI. Non! laissez-moi terminer des jours que j'abhorre!

(Le théâtre change à vue. Tous les objets lugubres font place à une vaste salle resplendissante de lumières dans le fond de laquelle apparaît Norando qui s'avance.

SCÈNE VIII

NORANDO, LES MÊMES.

NORANDO. Un corbeau tué devait être la cause d'un enlèvement, et cet enlèvement nous devait être funeste à tous. La mort de ma fille a rendu la vie au corbeau, et le Génie est satisfait.

LE ROI. Cruel! qui me rendra mon épouse?

NORANDO. Après tant de prodiges, pouvez-vous douter de la puissance de Norando? (Prenant la main d'Armilla.) Lève-toi, ma fille; maintenant rien ne s'oppose plus à ma puissance. Maintenant, je puis me montrer humain. Lève-toi, et console-nous tous, pauvres affligés.

ARMILLA. Qui m'éveille de ce lourd sommeil ? C'est toi, mon père ! Tu me donnes deux fois la vie !

LE ROI. Armilla !

ARMILLA. Mon époux !

JENNARO. O merveille !

SMÉRALDINE, embrassant Armilla. Oh ! chère enfant !

SCÈNE IX

TOUT LE MONDE.

LÉANDRE, voyant Jennaro. Que vois-je ?

TARTAGLIA. La statue !

PANTALON, riant. Ai-je la berlue ! Mes petites entrailles ! Ah ! laissez que je vous embrasse, que je vous mange !

NORANDO, à Truffaldin et à Brighella. Tout est pour le mieux, insensés ; vous voyez cette cour toute changée et en fêtes. Ne partez pas. Le public sera-t-il satisfait de cette fausse illusion ? Nous l'allons savoir. Les rires recommencent et toute la gravité tragique s'évapore. (Il salue et conclut la représentation par les paroles suivantes avec lesquelles les nourrices finissent d'ordinaire leurs contes aux petits enfants.) Recommençons les noces avec des raves en compote, des souris pelées, des chats écorchés, et si les grandes personnes ne sont pas contentes, qu'au moins les enfants, avec leurs petites mains, nous donnent quelques signes de leur satisfaction.

LE ROI CERF

FABLE THEATRALE TRAGI-COMIQUE

PERSONNAGES

CIGOLOTTI, conteur sur les places publiques. — Prologue de la représentation.
DÉRAME, roi de Sérendib.
ANGÉLA, fille de Dérame.
PANTALON, second ministre de Dérame.
TARTAGLIA, premier ministre et secrétaire intime de Dérame.
CLARICE, fille de Tartaglia.
LÉANDRE, gentilhomme de la cour et fils de Pantalon,
BRIGHELLA, officier de bouche du roi.
SMÉRALDINE, sa sœur.
TRUFFALDIN, oiseleur.
DURANDART, magicien,
GARDES.
CHASSEURS.
PAYSANS.

La scène est à Sérendib et dans les campagnes voisines. Tous les personnages, excepté Cigolotti, sont vêtus à l'orientale.

LE ROI CERF

ACTE PREMIER

Le théâtre représente une petite place.

PROLOGUE

SCÈNE PREMIÈRE

CIGOLOTTI. **Ce personnage, qui reproduit dans son costume, dans sa façon de parler et dans ses gestes, un conteur populaire de la grande place de Venise, ôtera son bonnet, s'inclinera devant l'auditoire, et, après avoir remis son bonnet, il fera le discours suivant :**

Je viens, mes vénérés patrons, vous raconter de grandes choses. Voilà juste cinq ans, qu'arriva dans cette ville de Sérendib, un illustre magicien astronome, lequel possédait la magie blanche, la noire, la rouge, la verte et je crois aussi la bleue. Il se nommait le grand Durandart et je fus son fidèle domestique. A peine le roi Dérame, qui habite cette cité, eut-il appris que mon maître était descendu à l'auberge du Singe, il fit appeler un de ses féaux ministres et il lui dit :

6.

« Tartaglia (tel est le nom de l'héroïque ministre) allez, dit-il, mon fidèle, à l'auberge du Singe et conduisez devers moi le magicien Durandart. Le fidèle Tartaglia obéit, et amena Durandart à Sa Majesté. Il serait trop long de vous narrer la splendide réception que l'on fit à mon maître; qu'il vous suffise de savoir qu'en quittant Sa Majesté, Durandart lui laissa deux grandes marques de sa reconnaissance. Elles consistaient en deux secrets magiques, en deux merveilles ainsi faites... mais je ne dois pas vous les expliquer sous peine de vous ôter la surprise et le plaisir que veuille vous donner le Ciel, quand vous les connaîtrez. Sachez seulement que j'eus l'honneur de servir le nécromancien Durandart pendant quarante années, et que je n'ai jamais rien pu attraper de sa grande science. Seulement un jour il me dit : Cigolotti, malheur à toi, si tu discours avec quiconque avant l'année 1762, des deux secrets que j'ai confiés au roi de Sérendib. Reste toujours avec un habit de drap noir déchiré, avec un bonnet de laine sur la tête, avec des souliers rompus et te faisant une fois la barbe tous les deux mois, jouis de la vie, en racontant des histoires sur la grande place de Venise. D'ici au 5 janvier 1762, ces deux secrets auront produit de grandes merveilles, tu me porteras alors dans la forêt voisine de Roncislappe sous la forme d'un perroquet. Là tu me laisseras; c'est par mon moyen que devra être punie une trahison occasionnée par le plus terrible de ces deux secrets que j'ai confiés au roi de Sérendib. » Quand il eut parlé ainsi, le magicien s'écria : Hélas ! cher Cigolotti, que mon destin s'accomplisse. Demogorgone, Dieu des fées, a voulu que pendant le cours de cinq années je vécusse sous la forme d'un perroquet. Souviens-toi de l'année 1762 et du 5 janvier, jour où tu dois me mettre en liberté dans la forêt de Roncislappe, et où, devenu la proie d'un oiseleur, j'opérerai de grands miracles et ma peine prendra fin. Quant à toi, vers minuit, tu recevras un pour boire de vingt sous, pour prix de ton service et de ta fatigue, » Alors mon maître abandonna sa dépouille humaine et, à ma stupéfaction, il se métamorphosa en un ma-

gnifique perroquet. Donc, attention, mes vénérés patrons, aux grands événements de ce jour. Je vais porter dans la forêt de Roncislappe Durandart le magicien-perroquet, et puis faisant sonner mes vingt sous tant désirés, j'irai les consommer dans une petite orgie à l'hotellerie du Singe, en votre honneur, vous souhaitant repos, santé et allégresse. (*Il ôte son bonnet, salue et sort.*)

SCÈNE II

Le théâtre change, et représente une salle dans le palais de Sérendib.

TARTAGLIA ET CLARICE.

TARTAGLIA. Ma fille, tu vois déjà quelle belle fortune nous avons eue dans ce royaume de Sérendib. Tu es devenue dame, et moi premier ministre, redouté de tous, et favori du roi Dérame. Voilà le moment, chère Clarice, de faire un grand pas, et si tu m'obéis tu seras aujourd'hui couronnée reine.

CLARICE. Moi, reine? Comment?

TARTAGLIA. Oui, reine, reine. Tu sais bien que le Roi Dérame, après avoir interrogé 2748 princesses, demoiselles et dames dans son cabinet secret, les a refusées toutes pour fiancées, j'ignore par quelle diablerie, et que voilà quatre ans qu'il a renoncé au mariage.

CLARICE. Je le sais, et je ne crois pas qu'il veuille de moi après avoir repoussé tant de grandes dames.

TARTAGLIA *fièrement*. Freluquette, quand je parle, je sais ce que je dis. Laisse-moi finir. Je l'ai persuadé hier, à force d'esprit, en lui rappelant que le royaume n'a pas d'héritier, que les peuples sont malcontents et qu'ils se mutinent, je l'ai persuadé, dis-je, qu'il devait prendre femme. Par malheur il a cette diable de manie de vouloir d'abord interroger

les demoiselles dans son cabinet secret et comme il n'a plus de princesses à examiner il va publier un édit autorisant toute espèce de filles à se présenter, de quelque condition qu'elle soit, pour être par lui interrogée dans ce maudit cabinet secret, avec engagement de sa part de prendre celle qui répondra comme il convient. Deux cents jeunes filles se sont inscrites, et les noms ont été tirés de l'urne pour régler dans quel ordre elles seraient produites. Ton nom est sorti le premier, et tu dois subir le premier interrogatoire. Le roi me veut tout le bien possible, tu es ma fille et non pas un ogre; si tu te tires convenablement de l'épreuve, tu deviens reine et moi l'homme le plus resplendissant de la terre. (Bas.) Dis-moi, ma fille, tu n'as pas sur la conscience quelque petit péché qui pourrait se découvrir?

CLARICE. Mon père, je vous en prie, dispensez-moi de cette épreuve.

TARTAGLIA. Comment? péronnelle! Présente-toi bien vite, et comporte-toi convenablement dans l'examen, autrement tu m'entends... tu me connais... morveuse... Pourquoi refuses-tu de m'obéir? (Bas.) Tu as donc quelque péché secret?

CLARICE. Je n'ai rien, mais c'est une contrainte. Je ne veux pas me présenter, c'est impossible. Je serai refusée!

TARTAGLIA. Quoi! une contrainte? Quoi! refusée? cela ne peut être. Le roi aura des égards, pour moi. Allons, il est temps. Le roi t'attend dans son cabinet. Viens! (Il la prend par le bras.)

CLARICE se dégageant. Non, certes, mon père, non, certes!

TARTAGLIA. Je te tirerai les oreilles, je te couperai le nez. Viens, te dis-je, et comporte-toi bien, autrement... (Il lève la main sur elle.)

CLARICE. Cher père, je me comporterai mal, et pour finir, je vous avoue que je suis amoureuse folle de Léandre. Devant le roi, je n'aurai pas la force de dissimuler ma passion.

TARTAGLIA reculant. De Léandre, fils de Pantalon, second ministre? de Léandre, simple gentilhomme de la cour. Tu

préfèrerais le fils d'un Pantalon à un monarque? es-tu bien ma fille? Oh! vil et indigne rejeton de Tartaglia! Écoute-moi! Si tu laisses deviner au roi ton ridicule amour, si tu ne fais pas pencher son choix en ta faveur... Écoute... allons-nous-en bien vite, ne m'en fais pas dire davantage. (Il lui prend la main.)

CLARICE. Par pitié, dispensez-moi. Je ne voudrais pas causer de tort à Angéla, mon amie, en lui faisant concurrence, je sais qu'elle aime éperduement le roi.

TARTAGLIA, reculant de nouveau. Angéla, fille de Pantalon, aime le roi? (A part.) Angéla que j'adore! cette joie que je m'étais réservée, celle dont je voulais faire ma femme aujourd'hui de gré ou de force, elle aime le roi! (Haut.) Clarice, écoute et tremble! si tu ne te présentes pas immédiatement à Sa Majesté, si tes réponses ne sont pas satisfaisantes, si tu découvres ton amour pour Léandre, si tu ne t'arranges pas pour être choisie, et si tu rapportes un mot de ce que je te dis, un poison est prêt, ta mort est prochaine, tu tomberas victime de ma fureur.

CLARICE (épouvantée.) Je vous obéirai, vous serez récompensé par un refus et par ma honte!

TARTAGLA, l'entraînant avec lui. Plus de retards, songe à ta vie, à mes ordres, freluquette, morveuse! péronnelle! (Ils sortent.)

SCÈNE III

PANTALON ET ANGÉLA.

PANTALON. On n'en sait rien, chère fille, on n'en sait rien. Deux mille sept cent quarante-huit princesses et dames ont été refusées ainsi par notre roi. Il les conduit dans son cabinet secret, leur adresse trois ou quatre questions, et ensuite il les congédie avec civilité! Le trop d'assurance lui déplaît-il? n'aime-t-il pas l'esprit! a-t-il un sens si fin qu'il découvre

les défauts les plus cachés, est-il renseigné par quelque follet? on n'en sait rien. Pour extravagant, il ne l'est pas ; il y a si longtemps que je le sers, que j'ai reconnu en lui un prince sage, doux et possédant toutes les qualités d'un souverain. Mais il y a certainement quelque diable là-dessous.

ANGÉLA. Cher père, pourquoi m'avez-vous exposée à une telle honte? S'il me refuse, comme cela est trop certain, j'en mourrai !

PANTALON. Il te renverra certainement ; mais, mes chères entrailles, je me suis jeté à ses genoux, je l'ai prié, je l'ai conjuré de te dispenser de cette visite. Je lui ai dit, ce qui est bien vrai, que nous sommes nés à Venise et que nous sommes honnêtes, mais qu'aussi nous sommes de pauvres gens sans mérite, élevés par sa seule générosité, et que nous ne sommes pas dignes d'un tel honneur. Rien. Sais-tu ce qu'il m'a répondu? « Il ne serait pas juste, puisque l'épreuve est pour tout le monde, que votre fille eût le privilége d'en être dispensée ! j'avais beau prier, reprier, inutile ; il se mettait en colère. Il t'a fait aussi jeter dans l'urne, et tu es sortie la troisième,.. que veux-tu que j'y fasse. Il faut y aller. Crois-tu que je me laisse prendre aux caquets et aux phrases vides des beaux esprits? Le cœur m'en saigne, mon Angéla, le cœur m'en saigne.

ANGÉLA. J'ai peur de me présenter parce que je ne me crois pas faite pour un tel rang. Mais si le roi cherche dans son examen la sincérité, la fidélité, s'il cherche l'amour...

PANTALON. Tu serais amoureuse ! petite?

ANGÉLA. Je vous le confie à vous, qui êtes mon père et qui m'aimez. Cher père, j'ai eu l'audace de devenir amoureuse de mon roi, il me refusera et j'en mourrai ; ce ne sera pas de la perte d'une couronne ; une pauvre fille ne doit pas avoir tant d'ambition, mais de me voir méprisée par celui qui est mon cœur, qui est ma vie, et qui deviendra la cause de ma mort.

PANTALON. Ah ! pauvre moi ! qu'ai-je entendu?

ANGÉLA. Plus que tout, je redoute la contrariété de Tar-

taglia qui, outre l'ambition qu'il a pour sa fille, me regarde toujours d'un œil amoureux et en soupirant. Et ce matin encore, il me conseillait de me dire malade pour ne pas paraître à cet examen.

PANTALON. C'est du joli! je ne sais que dire... Mais il se fait tard, et il nous faut nous en aller, car tu es inscrite la troisième.

ANGELA. Amour, protège-moi!

(Ils sortent.)

SCÈNE IV

BRIGHELLA, SMÉRALDINE, tous deux vêtus à l'orientale. Sméraldine aura un large éventail à grandes fleurs et des panaches ridicules.

BRIGHELLA. Mais lève-donc la tête, ne tiens pas ainsi tes bras gauchement et à la diable. Voici une heure que je te fais la leçon et c'est pis que jamais. Tu me rappelles les vendeuses des rues qui crient leur marchandise.

SMÉRALDINE. Comment! mon frère? Est-ce que je ne te semble pas accommodée de façon à rendre fou non-seulement un roi, mais un animal?

BRIGHELLA. Quelle manière de parler! si tu t'exprimes ainsi devant Sa Majesté, foi de galant homme, il te souffletera. Je t'aurais voulu plutôt attifée à la vénitienne, avec un beau chighon relevé en pointes et un mantelet négligé?

SMÉRALDINE. Quelle folie! je vous parie que si je vais à Venise dans ce costume, je fais tourner la tête à tous les Vénitiens de bon goût, que les marchands de modes prennent pour le moins dix modèles sur mes ajustements et qu'ils vident en trois jours la bourse de toutes les dames vénitiennes.

BRIGHELLA. Sans doute. La nouveauté plaît, c'est pourquoi si tu t'étais présentée devant le roi de Sérendib habillée à la vénitienne tu aurais porté coup par la nouveauté. L'impor-

tant c'est de ne pas se faire moquer de toi. Sais-tu que si tu enflammes Sa Majesté, tu deviens reine, et que moi, puisque je suis ton frère, d'officier de bouche que je suis, je passe général en chef ?

SMÉRALDINE. S'il ne s'agit que de le rendre amoureux, laissez faire à moi ! Voilà trois jours que je lis le chant d'Armide dans le Tasse et le rôle de Corisca dans le *Pastor Fido*. J'y ai appris les plus beaux soupirs et les plus magnifiques évanouissements du monde. Vous pouvez chanter allègrement ces vers de l'Arioste :

« L'amour en un moment rendit fou furieux
» Ce héros qui toujours fut sage et sérieux. »

BRIGHELLA. En voilà assez ! je prie le ciel qu'il en soit ainsi... mais cet air... cette figure... Allons et mettons-nous en mer.

SCÈNE V

TRUFFALDIN, LES PRÉCÉDENTS. Truffaldin sera costumé à l'orientale, en oiseleur, tout habillé de vert.)

TRUFFALDIN[1]. En rencontrant Sméraldine et Brighella, il partira d'un éclat de rire à cause de la toilette ridiculement exagérée de Sméraldine ; il lui demandera où elle va.

BRIGHELLA répondra qu'ils se rendent au cabinet royal, où a lieu le concours des demoiselles pour épouser le souverain.

TRUFFALDIN redoublant ses rires, se moque de Sméraldine qui le menace avec gravité. Il lui demande si elle parle sérieusement.

1. Cette scène et la scène suivante, sont des canevas destinés à être brodés par l'improvisation des acteurs.

SMÉRALDINE. Rien n'est plus vrai.

BRIGHELLA lui dit qu'elle ne doit pas descendre jusqu'à parler à ce misérable et il offre son bras à Sméraldine; ils font mine de partir en se donnant de grands airs.

TRUFFALDIN s'y oppose violemment. Sméraldine, qui lui a promis de l'épouser, n'ira pas concourir à la noce royale.

SMÉRALDINE répond que les ordres du roi rompent toutes les paroles données.

TRUFFALDIN ira prier Sa Majesté de ne pas lui porter un pareil tort.

BRIGHELLA rit et allègue que sa sœur, qui peut aspirer à un trône, ne doit pas épouser un misérable oiseleur. Ils disputent sur leur qualité et sur leur naissance.

SMÉRALDINE s'attendrit et le console tragiquement; elle lui promet des munificences quand elle sera reine et elle part avec Brighella.

TRUFFALDIN reste désespéré.

SCÈNE VI

LÉANDRE ET TRUFFALDIN.

LÉANDRE, d'un côté, pousse de grands soupirs. Il a peur que Clarice qu'il aime ne soit choisie par le roi à cause de sa grande beauté. De l'autre côté, Truffaldin, après avoir fait une peinture caricaturale des attraits de Sméraldine, redoute que le choix du roi ne tombe sur elle, et il se désespère.

LÉANDRE se plaint du peu de constance de Clarice. Il juge pourtant que c'est l'ambition de Tartaglia qui l'aura contrainte à aller tenter la fortune dans le cabinet secret.

TRUFFALDIN fait une parodie ridicule de Sméraldine. Il pense qu'elle a été forcée à cette conduite par l'entremise de son frère Brighella. Tous deux pleurent, ils s'aperçoivent enfin et se demandent la raison de leur désespoir réciproque.

LÉANDRE soutient que Clarice sera choisie.

TRUFFALDIN soutient que ce sera Sméraldine. Ils se disputent sur leur opinion et sur leur bon goût.

LÉANDRE conserve l'espoir, en pensant aux 2748 demoiselles refusées par le roi, que Clarice ne sera pas la mouche blanche, et il part.

TRUFFALDIN dit que si le roi renvoie Sméraldine, il ne s'exposera pas à un nouveau refus. (Il sort.)

SCÈNE VII

Le théâtre change et représente le cabinet du roi Dérame avec une porte en face. Aux côtés de la porte, sont deux niches et dans ces deux niches deux bustes. Le buste de gauche sera un homme vivant, caché jusqu'à la ceinture et le visage blanchi de façon à ce que le spectateur le croie un marbre semblable au buste de la droite. L'homme qui représentera cette figure sera un comique et il secondera les scènes qui suivent ainsi que cela est noté. Ce buste est censé être l'un des deux grands secrets magiques confiés par le nécromancien Durandart au roi Dérame, secrets signalés par Cigolotti dans la scène prologue. Au milieu du cabinet, des coussins à l'orientale pour s'asseoir.

DÉRAME seul [1].

Me voici, par le conseil de mon sage ministre Tartaglia, au moment difficile de choisir une épouse. (Se tournant vers le buste de gauche.) Je me recommande à toi, noble présent du magicien Durandart, qui, en riant à chaque mensonge que font les femmes, m'as préservé d'un nœud indissoluble et m'as découvert le peu de sincérité de leur cœur. Cher secret connu de moi seul, ne me fais pas défaut ! Signale-moi aujourd'hui les nouvelles menteuses qui se présenteront, car

1. A compter de cette scène, la pièce originale est en vers. Les masques seuls continuent en prose.

j'aimerais mieux laisser mon trône sans héritier, que de devenir la proie d'une femme sans foi qui trahirait l'amour et mon honneur, et qui, jusqu'à la fin de mes jours ou des siens, me ferait vivre dans le soupçon. J'aperçois la fille de Tartaglia. Éprouvons sa sincérité. Après une si longue expérience il me paraît impossible de trouver une femme qui dise la vérité!

SCÈNE VIII

CLARICE ET DÉRAME, GARDES qui accompagnent Clarice. (Elle entre par la porte du milieu. Les gardes qui la précèdent masquent aux spectateurs les deux bustes. Sur un signe du roi, les gardes sortent et ferment la porte.)

DÉRAME. Asseyez-vous, Clarice. Que la présence de votre roi ne vous inspire pas la moindre crainte, et répondez-moi librement comme je vous parle. Les mérites de votre père sont grands dans la paix comme dans la guerre, et l'humilité ne vous convient pas.

CLARICE. Mon seigneur, mon roi, je vous remercie d'une telle bonté, et c'est seulement pour vous obéir que je m'assieds.

DÉRAME. Je dois choisir une épouse, et vous serez sans doute digne de moi. La fille de Tartaglia qui m'est si cher, pourquoi ne mériterait-elle pas de m'épouser? Mais je désire savoir d'abord, si ce mariage vous serait agréable.

CLARICE. Et qui ne serait fière d'une union si illustre, roi généreux, exemple de piété et de vertu?

DÉRAME, sans être vu de Clarice, se tournera et jettera un regard dérobé du côté du buste, lequel ne donnera aucun signe. Vos paroles sont trop vagues! Je veux connaître votre pensée. Je sais que la foule innombrable des femmes vivantes ne demanderaient pas mieux que d'accepter ma main; cependant, avec tout cela, Clarice, vous ne voudriez peut-être pas être con-

fondue dans cette foule. Voilà ce que je vous demande et ce que je veux savoir.

CLARICE à part, Ciel ! comme il me presse ! (Haut.) Et comment, parmi tant de femmes, croiriez-vous, seigneur, que je fusse assez sotte pour ne pas me réjouir d'une si heureuse fortune ?

DÉRAME. Il se tourne de nouveau vers le buste qui ne bouge pas. Vous parlez trop par énigmes, Clarice ; je vous en prie, je veux une réponse. M'épouserez-vous ou non avec joie ? C'est de vous qu'il s'agit.

CLARICE, à part. Père cruel ! tu me réduis au mensonge ! (Haut.) Si je vous épouserai avec joie, mon roi bien aimé ?

DÉRAME, regardant le buste qui rit et reprend aussitôt sa première attitude. Clarice, Clarice, je sais que dans votre pensée vous craignez peut-être de dire : Cette union ne me plaît pas, et d'offenser votre roi. Vous avez peut-être encore d'autres craintes ; vous ne parlez pas sincèrement. N'avez-vous pas le cœur occupé d'un autre amant ?

CLARICE, à part. Ah ! père cruel, tu me fais mentir pour me conserver une vie malheureuse. (Haut.) Non, mon roi. C'est vous seul que j'aime... je sais bien que je ne suis pas digne de la main d'un roi, mais si je l'étais je ne désirerais que la vôtre, et je n'eus jamais d'autre amour.

DÉRAME. Il regarde le buste, qui rit plus fort, et reprend sa première physionomie. Eh bien ! Clarice, allez-vous-en. J'ai compris. Je n'espère ni ne désespère. Je vais entendre les autres, et je prendrai une résolution quand il le faudra.

CLARICE. Elle se lève et salue. Veuille le ciel qu'il me refuse et que je demeure à Léandre ! (A la sortie de Clarice les gardes cachent un moment les bustes.)

SCÈNE IX

DÉRAME, seul.

Il me paraissait bien étrange d'avoir trouvé une femme sincère. (Se tournant vers le buste.) O merveilleuse machine, je te rends grâce ! En ne te voyant pas rire tout d'abord, je craignais que tu n'eusses perdu ta vertu.

SCÈNE X

SMÉRALDINE, GARDES et DÉRAME.

Les gardes font comme ci-dessus, puis ils sortent et ferment la porte. Sméraldine salue avec des gestes comiques.

DÉRAME. Qui êtes-vous ? Asseyez-vous ! (A part.) Il me semble que c'est la sœur de mon officier de bouche.

SMÉRALDINE. Je suis, seigneur, la sœur de Brighella. Nous avons un haut lignage en Lombardie. Mais les malheurs qui rabaissent les positions, et ceci et cela... mais la pauvreté ne détruit pas la noblesse.

DÉRAME, se tournant vers le buste qui rit. J'ai compris... mais dites-moi, madame la Lombarde, m'aimez-vous ?

SMÉRALDINE, avec un grand soupir. Ah ! ah ! tyran ! fait-on une pareille demande ? Vous m'avez subjuguée ! (Elle soupire.)

DÉRAME. Il regarde le buste qui rit plus fort. Dites-moi encore. Si je vous choisissais pour épouse et que je mourusse avant vous, vous laissant veuve, en auriez-vous du chagrin ?

SMÉRALDINE, avec des gestes de douleur exagérés. Cruel ! Que dites-vous ? Si vous n'êtes pas un tigre avec un visage d'homme, ne dites pas de telles choses ! Hélas, rien que d'y penser, je me sens près de m'évanouir ! (Elle feint un quasi évanouissement. — Le buste redouble ses rires.)

DÉRAME. Infortuné que je suis ! Appelons mes serviteurs pour emporter d'ici cette Lombarde (Sméraldine semble revenir à elle.) Signora, vous m'aimez trop. Êtes-vous veuve ou demoiselle ?

SMÉRALDINE. Comment ? Si j'étais veuve, aurais-je le courage de me présenter comme épouse d'un tel roi, digne de toutes les primeurs ? Je suis parfaitement demoiselle. (Elle fait jouer son éventail.)

DÉRAME. Il regarde le buste qui rit démesurément, la bouche toute grande ouverte. Il suffit, dame Lombarde, allez-vous-en, je vous assure qu'aucune des femmes que j'ai vues jusqu'ici, ne m'a autant réjoui. Allez ! Je prendrai une résolution, partez !

SMÉRALDINE, saluant avec joie. Ah !... mon seigneur... j'avais là sur les lèvres un océan d'affections, un réservoir des plus doux et des plus tendres sentiments. Je ne puis tout dire, je vous garde cela pour le jour de notre mariage. Vous saurez alors combien j'aime. Adieu ! (A part.) Le coup est porté, il est pris. Je suis reine. (Elle salue ridiculement. Les gardes entrent et masquent un instant le buste. L'homme qui fait la statue, se remplace à ce moment par un buste véritable qui lui ressemble parfaitement. Sméraldine sort, les gardes la suivent.)

SCÈNE XI

DÉRAME, seul.

Ah ! chère machine, comme tes rires m'amusent ! O maris, pères, amoureux, quelle fortune, si vous aviez chez vous un pareil objet, quand vous interrogez vos femmes, vos filles ou vos maîtresses ! Mais non, ce serait le plus grand malheur qui pût arriver à un homme... Combien il serait mieux, qu'au lieu de démasquer les femmes tu pusses nous montrer le cœur des hommes pour nous préserver des faux amis, des serviteurs indignes et des ministres infidèles ! (Il regarde vers la porte.) Voici Angéla. J'avoue que si je découvre que celle-ci

ment comme les autres, j'en éprouverai du regret. Je désire la trouver... Désir insensé! une si longue expérience ne me laisse pas un doute... Je voudrais pourtant... mais je rêve... Buste, découvre-moi la vérité!

SCÈNE XII

ANGÉLA, DÉRAME.

ANGÉLA, avec une noble franchise. Je viens ici, mon roi, par votre ordre. Est-il juste? je ne sais!

DÉRAME, à part. Quelle belle assurance! (Haut.) Asseyez-vous, je ne suis jamais injuste!

ANGÉLA, s'asseyant. Vous êtes roi. Qui aurait jamais le courage de discuter en face de vous, et de vous démontrer l'injustice de vos édits?

DÉRAME. Angéla ne me semble pas, à ce que j'entends, si dépourvue de courage qu'elle n'ose adresser des reproches à son souverain. Si elle en manquait, pourtant, je veux lui donner entière liberté. Qu'elle parle franchement, je ne m'en offense pas.

ANGÉLA, à part. Le cruel me trompe et me trahit. O mon pauvre cœur! (Haut.) Et quelle justice y a-t-il, sire, à contraindre de pauvres filles à venir s'exposer au concours dans cette chambre secrète pour devenir reines, quand elles sont nées dans un humble état et si inférieur au vôtre, et à les renvoyer ensuite pleurer de honte et de douleur, pour ne pas vous avoir plu, sans doute à cause de leur peu de mérite? Où sera la justice, si je suis conduite ici malgré moi et malgré les prières de mon père, désireux d'éviter un tel affront? En vain il vous a supplié de le dispenser de m'exposer à votre caprice, désespoir de tant d'infortunées jeunes filles. Roi Dérame, souvenez-vous du ciel qui est juste, et qui attend, avant de punir, que l'on ait failli. Je parle non pour moi, qui suis d'avance résignée au refus et qui le supporterai,

mais pour tant de pauvres femmes qui sont là dehors, attendant tristement leur offense. Faites-leur grâce ! Qu'Angéla soit la dernière à qui l'on inflige cette douleur ! Pardon, mon roi, vous m'avez donné la liberté, j'en ai usé dans mes paroles.

DÉRAME, à part. L'art de celle-ci m'étonne. (Il regarde le buste.) Et pourtant le buste ne sourcille pas. Serait-il possible qu'elle eût le cœur sincère ? Le ciel le veuille ! Je ne m'en flatte pas encore. (Haut.) Je vous pardonne, Angéla, et je vous approuve. Ah ! si vous saviez la vérité, vous ne parleriez pas ainsi ! Autrefois, j'ai cherché une femme sincère, qui m'aimât et qui dût m'aimer jusqu'à la mort, je ne l'ai pas trouvée. La nécessité de laisser un héritier au royaume, me force à tenter aujourd'hui une nouvelle épreuve, et je crains que ma recherche ne soit vaine.

ANGELA. Et qui vous assure, sire, que sur tant de demoiselles qui pénètrent ici, il ne s'en trouve pas une seule comme celle que vous cherchez ?

DÉRAME. Qui m'assure ?... Je ne puis vous le dire, mais j'en suis certain. Et vous, Angéla, m'aimez-vous ?

ANGÉLA. Plût au ciel qu'il en fût autrement, votre dédain, maintenant, ne serait pas un deuil pour moi !

DÉRAME, à part. La tête de marbre ne se moque pas encore d'elle. Quelle joie remplit mon cœur ! (Haut.) Et vous m'aimeriez jusqu'au jour où, peut-être, le premier ?... Oui, c'est moi qui le premier fermerai les yeux.

ANGÉLA. Seigneur, je crois que je vous aimerai jusqu'à la mort si je puis juger par l'affection que je me sens au cœur de ce qui doit arriver. Mais comment mêlez-vous ainsi les pensées douces aux pensées lugubres ? O mon roi ! Illusions, angoisses ! Pauvre cœur ! (Elle pleure.)

DÉRAME, il regarde le buste qui ne bouge pas, à part. La figure ne rit pas, cette Vénitienne, après tant d'autres, sera sincère ! (Un coup d'œil sur le buste.) O Dieu ! peut-être l'amour m'embrouille-t-il la vue et m'empêche-t-il de découvrir la vérité ! (Avec agitation.) Si vous ne m'aimez pas, si vous avez d'autres amants, si vous me cachez quelque secret, dites-le moi,

Angéla, par pitié, avant que je vienne à vous choisir pour épouse. Je ne me contiens plus, Angéla, et je vous aime tant que si je découvrais, plus tard, une perfidie en vous, j'en mourrais de douleur.

ANGÉLA, se jetant à ses pieds. Accordez-moi ce refus qui doit être ma mort. Dorénavant, Dérame, ne m'offensez plus; cessez de trompeuses flatteries. Quel honneur tirez-vous de cette conduite barbare qui consiste à déchirer l'âme d'une jeune fille innocente qui se reconnaît indigne de vous, et qui a, jusqu'à présent, assez souffert? Ah! je ne puis plus... je ne puis plus... Dérame... mon cœur se brise... Dérame, par pitié, laissez-moi!... ne m'illusionnez plus!... (Elle pleure.)

DÉRAME, regardant le buste qui reste impassible.) O chère femme, femme comme je n'en vis jamais, ne pleurez plus, relevez-vous! Je serais bien coupable, si je repoussais un esprit si charmant et si cher. Holà! ministres, gardes, entrez! entrez! Que le peuple se réjouisse. J'ai trouvé la femme qui m'aime et qui m'aimera toujours, et qui me sera toujours chère. (Les gardes entrent.)

ANGÉLA. Non, Dérame, ne me faites pas mourir de honte. J'accepte votre dédain, mais que ce ne soit pas devant tout le monde! C'est trop de tyrannie; j'ai confessé que je suis indigne de vous.

DÉRAME. Vous seriez digne d'un plus grand monarque Vierge de Venise, modèle de l'amour vrai, tu donnes un démenti aux méchantes langues qui vont par le monde, publiant l'inconstance, la duplicité et la légèreté de ce sexe, l'honneur de ton Adriatique. Entrez, ministres! J'ai enfin choisi une épouse, j'ai choisi Angéla!

SCÈNE XIII

TARTAGLIA, PANTALON, LES PRÉCÉDENTS.

PANTALON, avec transport. Ma fille reine?

DÉRAME. Oui, votre fille, heureux père, plus heureux encore d'avoir donné au monde une aussi belle âme, que de devenir le gendre d'un monarque.

TARTAGLIA, irrité, à part. O malheureux incident! je me sens mourir. — Je perds Angéla, et ma fille perd le trône.

PANTALON. Ah! Majesté, ce n'était pas assez de m'avoir comblé de tant de bienfaits, malgré mon peu de mérite, vous voulez élever à une telle dignité une pauvre fille!...

DÉRAME. J'élève la vertu au rang qu'elle doit occuper. La nécessité de donner à ma couronne un héritier, me contraint à me marier, et je n'ai pas trouvé d'épouse plus digne qu'Angéla.

TARTAGLIA, avec une gaîté affectée. Eh viva! eh viva! Majesté! Je me réjouis, vous ne pouviez faire un meilleur choix. Angéla, je me console... Pantalon, je ne saurais vous dire ma joie... (A part.) Je me sens dévoré... ou la mort... ou l'enfer... ou la vengeance!

PANTALON. Chère fille, n'oublie jamais ta naissance et ne deviens pas orgueilleuse. Lève toujours tes yeux vers le ciel, d'où viennent les faveurs, mais aussi les disgrâces imprévues. Il suffit. Notre roi voudra bien me permettre de te parler deux heures, entre quatre yeux, pour que je puisse te faire mes recommandations, en bon vieillard, en bon père. Mais il me semble encore impossible...

DÉRAME. Comment? Ne m'offensez pas. Voici ma main... Angéla est ma femme si elle y consent.

ANGÉLA. Mon roi, voici ma main, et avec cette main, je vous donne mon cœur et ma foi éternelle!

TARTAGLIA, à part. Je crève de rage. (Haut.) Mais comment

donc, très-cher souverain, avez-vous perdu tant de temps à nous consoler, et comment, après 2748 demoiselles, cette Vénitienne ?...

DÉRAME. Je vais vous le dire. Voilà cinq années que je reçus en présent du magicien Durandart deux grands secrets dont voici l'un (il montre le buste), l'autre, je le garde pour moi. Ce buste possède la vertu de rire quand une femme dit un mensonge, découvrant ainsi la fausseté de la belle. Angéla seule a paru devant moi avec un cœur sincère, et j'ai choisi Angéla. (Angéla fait un signe d'étonnement.)

PANTALON. Oh ! en voilà une bonne !

TARTAGLIA. Et ce buste a ri de Clarice ? Donc ma fille est une menteuse !... Avec votre permission, je vais l'étrangler.

DÉRAME. Arrêtez ! Clarice est éprise d'un autre. Je l'ai su, elle n'était donc plus digne de moi. Mon Angéla, vierge pure, je vous aime tant et je suis si sûr de vous, que je ne veux plus garder auprès de moi une si forte tentation de soupçonner votre amour et votre fidélité dans l'avenir, afin que cet infernal objet ne me pousse pas à chercher en vous quelque faute. (Il tire son sabre et brise le buste.) Que chacun apprenne de moi comment on brise le soupçon et la jalousie, causes d'offense pour les femmes ! (A Tartaglia.) Féal ministre, vous serez content, ne vous affectez pas au sujet de votre fille. Allons nous divertir. Ordonnez une belle chasse. Angéla, venez au temple.

ANGÉLA. Mon roi, je vous suis, heureuse et confuse. (Ils sortent.)

PANTALON. Foi de galant homme, ça m'a l'air d'un rêve ! Je vais faire part, en quatre lignes, à mon frère Boldo de Venise, de mon exaltation. Si bien que cette nouvelle, on la mettra dans madame la Gazette. Nonobstant, je vais écrire madame ma lettre et on la jettera à madame la poste [1]. (Il sort.)

1. Allusion à la Gazette qu'écrivait à cette époque l'abbé Chiari.

TARTAGLIA, seul. Ma fille refusée ! Mon Angéla perdue ! Ah ! je sens la rage, l'envie, l'ambition, l'amour, la jalousie, comme autant de cancers dans le ventricule, qui me rongent et me dévorent ! Un homme de ma qualité ! Impossible de cacher la révolution que j'ai dans le corps. Il faut cependant m'y efforcer. Est-ce là le moment de me mener à la chasse pour me divertir ? Je maudis ma fille, Pantalon, le roi et ce marbre infernal ! J'aurai l'œil ouvert, et tellement ouvert, que je trouverai le moment de faire éclater la plus retentissante vengeance qui ait jamais été représentée sur un théâtre. La postérité, en l'entendant narrer, en tombera d'horreur, le séant par terre.

ACTE DEUXIÈME

Une salle du palais.

SCÈNE PREMIÈRE

TARTAGLIA et CLARICE.

TARTAGLIA. Indigne! Assassine! Par ta faute, j'ai perdu celle que j'aime, et tu n'es pas reine! Tu as dévoilé tes amourettes avec Léandre, et nous a jetés à bas, toi et moi du même coup! Que t'emporte le diable, le cancer, le vercoquin!

CLARICE. Mon cher père, je n'ai rien dit, je vous jure. C'est le buste qui a montré le fond de mon cœur.

TARTAGLIA. Buste ou non, cœur ou pas cœur, qui t'a donné la permission de t'acoquiner à ce Léandre? Si tu n'avais pas été amoureuse, tu n'aurais pas fait rire le buste, péronnelle!

CLARICE. La gentillesse, les regards de Léandre, ses belles paroles ne m'ont pas donné le temps de vous demander la permission, et je me suis amourachée sans m'en apercevoir.

TARTAGLIA. Alors, prends garde aux coups d'œil et aux belles paroles de tous les hommes, car tu te passerais souvent de permission, coquine.

CLARICE. Ne me malmenez pas ainsi, père, et puisque le roi a choisi une épouse, consolez-moi.

TARTAGLIA. Te consoler? Et de quoi, effrontée?

CLARICE. Laissez-moi épouser Léandre. Enfin, il est gentilhomme de la cour, et en devenant frère de la reine, il aura de l'avancement.

TARTAGLIA. Écoute-moi! (A part.) La bile me trahit. Si je veux me venger, il faut dissimuler. (Avec une douceur affectée.) Écoute, ma chère enfant, ne fais pas attention à ce que je t'ai dit. La colère me fait parler. Donne-moi du temps; laisse passer cette grande furie et aie compassion de moi, je te consolerai, mais ne sois pas si pressée. (A part.) Je te pendrais plutôt.

CLARICE. Oui, mon père, oui, vous me consolerez.

TARTAGLIA. Rentre dans ta chambre. Pour le moment, ne me parle plus.

CLARICE. Je vous obéis, mais laissez-moi vous baiser la main.

TARTAGLIA. Oui, oui, baise ce que tu voudras et va-t'en; laisse-moi un peu évaporer ma rage. (Il la pousse dehors.) Je veux d'abord t'ouvrir en deux comme une tanche, comme une anguille. A cette heure, le roi sera en conversation particulière avec Angéla. Ah! je me sens crever, je me casserais la tête contre la muraille. Quelle jalousie! quelle haine! Je veux aller le déranger sous quelque prétexte. Je dirai qu'il faut partir pour la chasse. (Il fait mine de sortir.)

SCÈNE II

LÉANDRE et TARTAGLIA.

LÉANDRE. Seigneur Tartaglia.

TARTAGLIA. Qu'est-ce? Je pars pour la chasse. (A part.) Autre scie.

LÉANDRE. Puisque j'ai eu la fortune de voir le roi choisir ma sœur pour sa femme, et que votre fille Clarice s'est

trouvée exclue, si vous ne m'en croyez pas indigne, je la désire pour épouse.

TARTAGLIA. Quelle est cette façon pétulante ? (A part.) Si tu as deux fortunes, j'ai, moi, deux disgrâces qui me dévorent le poumon, chien ! (Haut.) Je ne refuse pas votre alliance. (A part.) Je voudrais te voir foudroyé avec ton père. (Haut.) Mais donnez-moi trois ou quatre jours de délai, parce que j'ai les affaires de l'État qui m'occupent. (A part.) Je te ferai voir quelles sont ces affaires de l'État, si le diable me donne un coup d'épaule.

LÉANDRE. Ah ! cher seigneur Tartaglia, puisque c'est un jour d'allégresse... (On entend les cors des chasseurs et les aboiements des chiens.)

TARTAGLIA. Voilà le signal du départ. Sa Majesté doit être à cheval, apprêtez-vous à la suivre, allez !

LÉANDRE. Vous dites bien, j'y vais sur-le-champ. Où chasse-t-on ?

TARTAGLIA. Ici, hors des portes, dans le bois voisin de Roncislappe, (A part.) où j'abattrai sans doute un gros gibier. (Il sort.)

LÉANDRE. Tartaglia est grossier. Il répond de mauvaise grâce; mais il est père de Clarice et favori du roi; il faut le traiter avec prudence. (Il sort.)

SCÈNE III

TRUFFALDIN et SMÉRALDINE.

TRUFFALDIN entre fuyant Sméraldine qui court après lui. Elle voudrait se réconcilier avec lui, puisque le roi l'a congédiée.

TRUFFALDIN l'abhorre. Il lui reproche de s'être exposée malgré lui. Il ne veut pas d'une femme de rebut, surtout après qu'un buste a révélé ses défauts. Il aura dévoilé des

amours, des crimes secrets, des taches occultes, des dents postiches, etc.

SMÉRALDINE répond que le buste l'a tournée en ridicule, seulement parce qu'il était amoureux d'elle. Elle ajoute que Brighella fut cause qu'elle s'est exposée à cet affront. Elle emploie les langueurs et les soupirs.

TRUFFALDIN reste fort et il la repousse. Après une scène de ruse et de dispute laissée à l'improvisation des deux habiles personnages, TRUFFALDIN sort pour aller prendre des oiseaux. SMÉRALDINE veut le suivre. TRUFFALDIN s'y oppose. Ils sortent en se disputant.

(Le théâtre change et représente la forêt de Roncislappe. L'horizon est vaste. Terrain montueux avec une chute d'eau qui forme une rivière. Divers rochers qui serviront de siéges.)

SCÈNE IV

CIGOLOTTI, avec un perroquet sur le poing.

Voici, ô Durandart, mon maître, la forêt de Roncislappe.

LE PERROQUET. Bien, Cigolotti, lâche-moi.

CIGOLOTTI. Adieu, Durandart. Allez opérer vos grands miracles au profit de celui qui en est si digne, et à minuit, je vous attends dans votre état primitif d'homme, à l'hôtellerie du Singe, où nous ferons un festin joyeux. (Il met en liberté le perroquet qui s'envole dans la forêt. Cigolotti sort.)

SCÈNE V

DÉRAME et TARTAGLIA. Dérame entrera avec une arquebuse sur l'épaule, Tartaglia avec une arquebuse à la main.

DÉRAME, regardant le bois. Voici, Tartaglia, le plus bel endroit. (Il tourne le dos à Tartaglia, lequel inclinera son arquebuse pour

la lui tirer dans les reins. Dérame se retournera, Tartaglia reprendra bien vite sa position. Ce lazzo sera reproduit plusieurs fois, et Dérame ne devra pas s'apercevoir de la criminelle intention du ministre.)

TARTAGLIA. C'est vrai, Majesté, voilà un beau site. (A part.) Il ne me laisse jamais le temps.

DÉRAME. En vérité; il devrait bien passer ici quelque bête (Il tourne le dos, Tartaglia abaisse aussitôt son arquebuse. Dérame se retourne.) pour nous procurer de l'agrément.

TARTAGLIA, après avoir repris sa position. Oh! certainement. (A part.) La main me tremble. Si le coup me réussit... nous sommes seuls... je le jette dans cette rivière...

DÉRAME. Je me souviens d'avoir, dans ce même lieu, tué un cerf. (Même jeu que ci-dessus.)

TARTAGLIA. Oui, oui, je me le rappelle. (A part.) J'ai des soldats tout prêts. Je prends aussitôt possession d'Angéla et de la ville; mais le cœur me tremble.

DÉRAME. Nous sommes seuls. Où donc sont les autres chasseurs? (Même jeu.)

TARTAGLIA. Oh! ils sont loin! (A part.) Malédiction! un moment de plus...

DÉRAME. Cher Tartaglia, vous me semblez bien mélancolique. N'avez-vous rien qui vous chagrine? (Il s'assied sur un rocher.) Je n'ai pas le cœur de vous voir ainsi. Vous avez toujours été ma distraction et j'entends que s'il vous arrive le moindre déplaisir, vous me le disiez aussitôt. Je ferai tout pour vous. Allons! asseyez-vous là, causons en amis. Certainement, je ne veux pas vous voir triste comme cela.

TARTAGLIA, à part. A présent, c'est fini. J'attendrai une autre occasion, je ne fus jamais si poltron qu'aujourd'hui. (Haut.) Majesté, je n'ai rien.

DÉRAME. Je vois bien que vous avez quelqu'ennui sur le cœur. Conservez-vous rancune, par hasard, de ce qui s'est passé? Soulagez-vous, prenez place, et n'oubliez pas que je suis un ami qui vous aime.

TARTAGLIA, à part, en s'asseyant. Je mêlerai le mensonge à la vérité pour qu'il ne soupçonne rien. (Haut.) Seigneur, je ne

saurais facilement vous cacher que je suis amoureux et mortifié outre mesure.

DÉRAME. De quoi, cher ministre? Dites-moi vos déplaisirs, et je vous vengerai ou je verrai jusqu'où l'on vous offense.

TARTAGLIA. Voilà trente ans que je vous sers avec fidélité, et vous savez bien quels bons conseils je vous ai donnés dans la paix comme dans la guerre. Combien de fois me suis-je exposé dans les batailles sanglantes que devaient produire les affronts faits par vos refus à tant de princesses! Je n'ai épargné ni mon sang, ni ma vie. J'ai toujours été vainqueur, mais les blessures que j'ai sur le corps, disent ce que m'ont coûté votre gloire et votre honneur. Il est vrai que je fus rémunéré par delà mes mérites; mais plût à Dieu que j'y eusse laissé ma vie, je n'aurais pas aujourd'hui la mortification d'être blessé par vous dans mes affections. (Il pleure.)

DÉRAME. En quoi vous ai-je offensé, Tartaglia? Dites-le, cher ministre ; en quoi? dites-le bien vite.

TARTAGLIA. En quoi?... Excusez-moi, par charité, je me désole seulement par affection pour vous, et je pleure comme un jeune garçon en querelle avec son amoureuse.

DÉRAME. De grâce, expliquez-vous mieux. Je ne vous comprends pas.

TARTAGLIA. Voilà cinq ans que vous possédez des secrets du magicien Durandart, et vous ne me les faites pas connaître, à moi, qui le mériterais si bien; en cela, vous avez raison, mais au moins, vous auriez dû avoir la clémence de me distinguer des autres, et de ne pas exposer ma propre fille aux moqueries de votre buste enchanté. Je ne recherche pas les honneurs, je ne recherche pas les grandeurs, mais je recherche l'affection. L'amitié que vous avez eue pour moi, les rires de votre maudit plâtre, sont toujours devant mes yeux et la découverte que vous ne me croyez pas digne de votre entière confiance, et que vous ne me voulez pas tout le bien que je supposais, sera cause que je mourrai dans les larmes.

DÉRAME. J'ai eu tort, Tartaglia, c'est vrai, je pouvais avoir

confiance en vous par égard pour votre persévérante fidélité, ou au moins vous dispenser d'exposer Clarice à la grande épreuve. Je désire réparer ce tort, et pour vous faire voir que je vous aime comme le meilleur de mes amis et autant que moi-même, je veux vous communiquer le plus grand et le plus terrible des secrets que m'a confiés le magicien avant de me quitter. Voici un vers fatal. Écoutez, ami, son merveilleux pouvoir. En le récitant sur un animal ou sur un homme mort, vous mourrez, et par force magique, votre esprit passera dans le cadavre que vous rendrez à la vie, laissant par terre votre dépouille.

TARTAGLIA. Comment? comment? En récitant... verbigrazia, ce vers sur un âne mort, j'entrerai dans la peau de l'âne, et je le ressusciterai? et laissant par terre ma dépouille, j'aurai l'avantage de rester un âne? Eh! *povero Tartaglia!* Votre Majesté peut plaisanter et me mortifier; elle est maîtresse de ma vie.

DÉRAME. Vous m'offensez, Tartaglia, je n'avais pas achevé de vous expliquer la vertu de ce vers magique. Sachez donc que l'animal dont vous occuperez le corps, se penchant sur votre dépouille et récitant le même vers, votre corps redeviendra vivant et l'animal mourra. Tel est le pouvoir de ce vers infernal, au moyen duquel, m'introduisant tantôt dans le corps d'un chien, tantôt dans celui d'un oiseau ou de tout autre animal ou d'un homme défunt, j'ai découvert les rebellions cachées, les plaideurs sans droit, les cœurs faux, les crimes les plus énormes. J'ai puni les coupables et purgé mon royaume de tous les malfaiteurs. Je donnerai connaissance de ce vers à mon cher Tartaglia, (Il donne un papier à Tartaglia.) et nous pourrons en faire usage ensemble. Vous l'apprendrez par cœur, et ne dites plus que je ne vous aime pas, ami.

TARTAGLIA, à part. Ah! si cela est vrai, il me procure peut-être le moyen de me venger et de retrouver mon Angéla. (Haut.) Mon roi, excusez le tort que je vous ai fait. Il a été occasionné par l'inextinguible affection que je vous porte.

Ceci est, en effet, un grand secret, un grand signe de votre généreuse confiance. Laissez-moi vous... (Il veut s'agenouiller.)

DÉRAME, le relevant. Relevez-vous, ami. Je sais que votre fille aime Léandre, et je donne à Léandre les châteaux de l'Ile; qu'il épouse Clarice. Je veux ainsi réparer le dommage que lui a causé mon refus.

TARTAGLIA, à part. J'ai toujours sur le cœur ma chère Angéla. (Haut.) O mon généreux roi, comment pourrai-je reconnaître tant de bienfaits?

DÉRAME. Il suffit. Apprenez par cœur le grand arcane et partons d'ici. Je vais chercher un meilleur endroit, puisque je ne vois passer aucun gibier. (Il sort.)

TARTAGLIA déplie le papier et suit le roi en lisant le vers suivant de Merlin Cocaï, et en bégayant. Cra, cra, trif, traf, not signieflet canatauta riogna. O maudit vers, il est bien difficile pour moi, mais il me sera peut-être utile. (Il sort.)

SCÈNE VI

On entendra au dehors les voix des chasseurs, de Pantalon, de Brighella et de Léandre et des sons de cor. On verra passer un ours suivi par les personnages ci-dessus nommés, armés d'arquebuses. Brighella tire sur l'ours qui s'enfuit.

BRIGHELLA. Un coup d'épée dans l'eau. A vous seigneur Pantalon!

PANTALON. Ah! conteur de sornettes, prenez garde! A mon tour. (Il tire sur l'ours.)

BRIGHELLA. Bravo! Il continue sa course, sior Pantalon.

PANTALON. Le canon était humide, monsieur l'âne. A toi, fils, il est encore à portée, à toi!

LÉANDRE, courant vers le côté où a fui l'ours, et tirant. A moi, à moi!

PANTALON. A moi, à moi! bravo petit marcassin! Il court comme si le diable l'emportait.

LÉANDRE. Il est blessé! il est blessé!

PANTALON. Il l'a touché. A vous, blancs-becs. (Deux chasseurs tirent.)

BRIGHELLA. Oh! les ânes! ils ont tué un chien.

PANTALON. A la montagne! attention! marchons droit dessus, va de ce côté, Brighella; coupe-lui le chemin, toi, Léandre! Courez, coquins! (Tous sortent par divers côtés.)

SCÈNE VII

DÉRAME et TARTAGLIA.

DÉRAME. Les grandes arquebusades! avez-vous entendu? Je ne vois plus personne ici.

TARTAGLIA. Je croyais trouver le cadavre d'un rhinocéros. Mais les chasseurs sont déjà loin, et ils courent de l'autre côté de la montagne.

DÉRAME, regardant au loin. Tartaglia, cette fois, je vois venir deux cerfs. Allons, cachez-vous vite!

TARTAGLIA. Per Bacco! Ils sont superbes. (Ils se cachent, deux cerfs traversent la scène. Dérame tire et tue l'un des cerfs. Tartaglia tue l'autre.) Bravo! Majesté!

DÉRAME. Tous deux nous avons été adroits, je donnerai ces deux cerfs à ma chère femme.

TARTAGLIA, à part. Ah! quelle sublime idée! Si elle me réussit, je me venge de l'injure reçue... et je deviens... Tu ne posséderais plus mon Angéla. Essayons. (Haut.) Mon roi, voilà deux cerfs morts.

DÉRAME. Sans doute, car ils ne bougent plus.

TARTAGLIA. Eh bien, ne pourrions-nous pas, puisque nous voilà seuls, et que les chasseurs sont loin, faire une belle expérience de ce vers magique, et, entrant dans la peau de ces

deux cerfs, aller nous divertir sur cette colline, et jouir de la magnifique perspective seulement pour un instant. A vous parler vrai, ce miracle me paraît impossible. J'ai un tel désir d'en être témoin, que j'en crève.

DÉRAME. Oui, vous avez raison, nous pouvons faire cela. Penchez-vous sur l'un de ces animaux, récitez le vers fatal, et vous verrez l'effet.

TARTAGLIA, *reculant et riant.* Eh ! eh ! eh ! Majesté, j'ai un peu de frayeur et de frissonnement... Eh ! eh ! ah ! ah ! si vous voulez prendre un peu de divertissement, moi, j'ai peur. Ah ! ah ! ah !

DÉRAME. Eh bien, je vous comprends, vous vous méfiez. Il vous semble impossible que ce que je vous ai dit soit vrai. Je commencerai donc, et vous verrez la vérité. Vous ferez sur l'autre cerf ce que je vais faire sur celui-ci, et suivez-moi. (*Dérame se penchera sur l'un des cerfs et dira le vers ci-dessus.*) Cra, cra, trif, traf, not, sgnieflet, canatauta, riogna. (*Il fléchira peu à peu en récitant le vers, et en le finissant il tombera mort. Le cerf ressuscitera, il tournera la tête du côté de Tartaglia, et s'enfuira en courant.*)

TARTAGLIA. O merveille ! Je suis hors de moi ! Courage, Tartaglia ! Voici le moment où je puis me venger et être heureux. J'entre dans le corps du roi, on me prendra pour Dérame, je serai en possession du royaume et de mon Angéla que j'adore. Mais quand je serai dans ce corps, si j'allais conserver mon défaut de bégayer ? Je ne voudrais pas être reconnu, diable ! Ce serait une vilaine affaire. Mais une fois roi, qu'ai-je à craindre ? Ne perdons plus de temps. (*Il ira vers le cadavre du roi, et au moment de réciter les paroles magiques, il entendra un grand bruit de cors, et les chasseurs passeront poursuivant un ours. Tartaglia se retirera ; un autre homme entrera ensuite vêtu comme Tartaglia et tout à fait semblable à lui, il se penchera sur le roi. Tartaglia dira le vers dans la coulisse, cra, cra., etc., et son semblable accompagnera les paroles en faisant les gestes ; il tombera mort et le roi ressuscitera. Retour des chasseurs, le roi rentrera dans la coulisse, et, après le départ des chasseurs, Tartaglia reviendra en scène sous la forme*

de Dérame. Notez que dès le commencement, Dérame devra avoir un masque, afin qu'au moyen d'un autre masque on puisse reproduire la ressemblance des deux personnages.)

SCÈNE VIII

TARTAGLIA, seul.

Que Dérame reste dans son misérable état. (Il bégaie.) Oh! maudite imperfection de langue, tu me poursuis encore! N'importe, je suis roi et maître du royaume et d'Angéla. Que craindre? Qui est plus heureux que moi? Je saurai bien me débarrasser des gens que je hais et qui me sont suspects. Et toi, mon corps, tu demeureras un corps inutile afin que le roi, maintenant cerf, ne puisse t'employer pour me nuire à la cour. (Il coupe la tête de son ancien corps avec son sabre, et jette le cadavre dans un fourré du bois.) Reste dans ces broussailles, ô mon corps infortuné! Je n'ai plus besoin de songer à ton avenir. (Il regarde au dehors.) Voici les ministres et les chasseurs du roi. Il faut ici de la gravité! Et d'abord, il convient de poursuivre et de tuer le cerf qui contient l'esprit de Dérame. Je dois avoir ceci extrêmement à cœur, parce qu'il pourrait un jour me jouer quelque vilain tour. Je connais trop la vertu de ce cra, cra, trif, traf. Ce cerf, une fois mort, je ne redoute plus rien.

SCÈNE IX

PANTALON, LÉANDRE, BRIGHELLA, CHASSEURS et TARTAGLIA en DÉRAME. Tous, en entrant, feront de profonds saluts au prétendu roi qui les accueillera avec une fierté affectée.

TARTAGLIA. Vite, ministres, vite, il vient de passer ici deux cerfs. J'ai tué l'un, comme vous voyez, l'autre s'est enfui de

ce côté. J'ai hâte de le voir à bas. Celui qui le tuera aura de moi telle faveur qu'il pourra me demander. Suivez-moi. (Il sort.)

PANTALON. Courage, enfants, obéissez à Sa Majesté. (Il sort.

LÉANDRE. C'est mon affaire. Si je tue ce cerf, je demanderai Clarice pour récompense.

BRIGHELLA. Allons, allons, allons! Cet incident finira comme celui de l'ours, personne n'a pu lui mettre un grain de plomb dans l'arrière-train. (Il sort. On entendra au dehors un bruit de cors, des coups d'arquebuse et des cris : Le voilà! Le cerf traversera le théâtre en courant.)

PANTALON. A moi. (Il tire et manque.)

LÉANDRE. A moi. (Même jeu.)

BRIGHELLA. A moi. (Même jeu.)

TARTAGLIA, furieux. Anes de chasseurs!

SCÈNE X

UN VIEUX PAYSAN, LES PRÉCÉDENTS. Ce vieux paysan, qui devra être décrépit, déguenillé et d'un aspect repoussant, sera le personnage qui joue le rôle de Dérame; mais un autre parlera pour lui et il fera, lui, les gestes appropriés aux paroles. Il aura un bâton sur lequel il s'appuiera en venant du fond du théâtre.

TARTAGLIA, au vieillard. Dis-moi, vieillard, as-tu vu de quel côté est allé le cerf qui a passé ici?

LE VIEILLARD. Je ne l'ai pas vu.

TARTAGLIA. Tu ne l'as pas vu? (Avec colère.) Soyez tous maudits! Inutile vieillard, portes-en la peine et cesse de surcharger cette terre. (Il lui tire un coup de pistolet et le tue.)

LE VIEILLARD. Hélas! je suis mort!

LÉANDRE, à part. Quelle nouvelle tyrannie!

PANTALON, à part. Qu'ai-je vu? serait-il ivre? (Haut.) Ma-

jesté, perdez-vous la tête? Vous sentez-vous malade? Qu'avez-vous fait?

TARTAGLIA, menaçant. Holà! ne m'irritez pas ou je saurai ôter d'ici tous les gens inutiles. Aujourd'hui, il n'est plus temps, mais demain soyez prêts. Que l'on cerne ce bois, je veux que l'on tue ce cerf. Vous anncncerez que quiconque m'apportera un cerf avec une tache blanche sur le front comme celui que j'ai vu, recevra dix mille sequins. Mais où est Tartaglia?

PANTALON, à part. Les bras m'en tombent. Il est devenu un chien. Je ne le reconnais plus. Le son de sa voix a aussi changé, et il bégaie à faire trembler.

TARTAGLIA. Où est Tartaglia? que disiez-vous de Tartaglia? (Il bégaie.)

PANTALON. Rien, rien. Tartaglia était avec Votre Majesté.

TARTAGLIA. C'est vrai; mais il y a longtemps que je l'ai perdu de vue.

LÉANDRE. Nous sommes près de la ville, il y sera allé; il connaît le chemin.

TARTAGLIA. Oui, oui, mais je sais qu'on le hait, parce que je l'aime, et je ne voudrais pas qu'il lui fût arrivé malheur. (Il bégaie plus fort.)

PANTALON, à part. Quel diable de bégaiement!

TARTAGLIA, à part. Cette infirmité me poursuit. (Haut.) Chasseurs, prenez le cerf mort sur vos épaules. J'en veux faire présent à ma chère Angéla, que je ne pourrai pas embrasser aujourd'hui. Que demain tout le monde soit prêt. (Il sort.)

PANTALON. Allons-nous-en aussi. Je suis éreinté, les jambes me rentrent, mais je suis si épouvanté de ce que j'ai vu, que si ce n'était que je ne veux pas abandonner ma fille, tout ministre que je suis, je m'enfuirais vers Venise comme un laquais. (Il sort.)

LÉANDRE, à Brighella. Si je tuais le cerf, Brighella, je pourrais maintenant épouser Clarice. (Il sort.)

BRIGHELLA. Il ne pense qu'à ses amours, et moi, il me sem-

ble avoir dans la tête cette prune qu'il a fait avaler au pauvre vieux tout sanglant. (Il sort.)

SCÈNE XI

DÉRAME **en cerf. Le cerf s'arrêtera près du vieillard mort, lequel parlera pour le cerf, afin de conserver l'illusion.**

DÉRAME. Mon Dieu, je te remercie, tu m'as tiré d'un grand péril. Mais que je suis à plaindre, si je reste ainsi! J'ai voulu savoir plus qu'un homme, et le ciel punit mon orgueil. Traqué par les chiens et les chasseurs, à tout instant en péril de mort, l'herbe sera ma nourriture, et j'aurai pour lit ces rochers toujours exposés au vent, à la pluie, à la tempête. J'ai une douleur plus grande : Mon Angéla, trompée par ce cruel et perfide ministre, demeurera la proie du traître qu'elle croira son époux. O souffrance inexprimable, je ne puis plus... (Apercevant le cadavre du vieillard) Mais que vois-je? En récitant ces paroles magiques, je vais passer dans le corps de ce vieillard, je pourrai au moins parler à ma femme. (Il se penche sur le cadavre, récite le vers ci-dessus, le cerf tombe mort, le vieillard ressuscite.)

SCÈNE XII

DÉRAME **ressuscité sous la forme du vieillard et portant un bâton.**

Le ciel ne m'abandonne pas et je suis encore sous une forme humaine; je pourrai chercher un moyen de vengeance. (Il se regarde dans l'eau.) Mais quel affreux et repoussant visage! Suis-je Dérame? où est mon corps? Ministre impie!... C'est donc là la récompense de tant de bienfaits, moi qui l'ai tiré de la fange? Je fus aveugle; je ne devais pas me fier à toi, et je maudis le moment où je te confiai mon secret. Ah! tant

d'années de fidélité et de bons services devaient me tromper ; un seul instant a fait voir de quelle scélératesse tu étais capable. Mon Angéla perdue! Mon Angéla!... ô Dieu! il me semble la voir dans ses bras. Trompé par l'infâme! Partons, je m'introduis dans le palais... près de ma femme... Mais quoi? comment lui ferai-je connaître que je suis son Dérame, si ce misérable qui a pris mes traits est son époux? Et si j'arrivais à prouver que je suis Dérame et que ce scélérat... Ne se réjouira-t-il pas de me voir sous cette horrible apparence? Elle-même est femme, et elle préférera, selon l'usage, un beau corps avec une âme inique à un esprit honnête dans une horrible enveloppe. Membres épuisés, courage! Angéla ne ressemble peut-être pas aux autres femmes. Rassemblons toutes nos forces et allons au palais.

SCÈNE XIII

TRUFFALDIN seul. Il entre avec un filet sur les épaules et divers engins d'oiseleur. Il examine le lieu, le trouve favorable pour tendre ses piéges. Il aperçoit le cerf mort, l'examine, découvre qu'il porte au front la tache blanche. Il se rappelle la récompense promise et se réjouit de l'heureux commencement de sa chasse. Il tend son filet et devisant sur l'injure que lui a faite Sméraldine, il rappelle tous les cadeaux d'oiseaux dont il l'a comblée; il proteste qu'il l'oubliera. Après avoir tendu son filet, il se retire dans un coin et imite le cri de divers oiseaux pour les appeler. Il découvre le perroquet qui est le magicien Durandart laissé là par Cigolotti. Il montre le désir qu'il a de le prendre dans son filet. Il siffle, le perroquet entre volontairement dans le filet. Truffaldin court joyeusement vers lui et s'en saisit. Le perroquet lui parle avec une voix humaine.

SCÈNE XIV

DURANDART, EN PERROQUET, ET TRUFFALDIN.

DURANDART ! Truffaldin ! (Truffaldin donnera des signes de stupeur et de crainte. Il ne sait qui lui parle. Il regarde autour de lui et trouve le corps et la tête de Tartaglia. Son épouvante augmente. Il croit que c'est le cadavre qui l'a appelé, il veut reprendre ses filets et s'en fuir.)

DURANDART. Truffaldin, n'aie point peur. (Truffaldin s'aperçoit que la voix ne vient pas du corps de Tartaglia. Il soupçonne que le parleur pourrait bien être le perroquet. Il lui adresse la parole selon la coutume : As-tu déjeuné, jacquot ?

DURANDART. Porte-moi au palais, chez la reine.

TRUFFALDIN. Au palais ? chez la reine ?...

DURANDART. Oui, tu deviendras riche, riche. (Truffaldin est émerveillé ; ses terreurs et sa joie ; ne pouvant porter avec lui les filets, le cerf et la cage, il appelle deux paysans qui prennent le cerf sur leurs épaules. Il se propose de porter aussi à la ville la nouvelle du cadavre de Tartaglia retrouvé. Il sort.)

SCÈNE XV

Une salle dans le palais du roi.

TARTAGÉLA ROI, ET ANGÉLA. Tartaglia entrera derrière Angéla qui le fuit. Il aura des manières grossières et communes, et il bégaiera malgré lui.

ANGÉLA. Laissez-moi en paix !

TARTAGLIA. Comment diable, mon cher cœur, avez-vous changé ainsi ? Où est cette bonne humeur ? Voilà une grosse heure que je vous suis pour vous caresser, vous avez l'air

d'une folle. J'ai eu bien tort de vous choisir pour femme. (Tandis qu'il parlera, Angéla le regardera fixement avec des gestes d'étonnement, surtout lorsqu'il bégayera. A part.) Elle me regarde en face! Se serait-elle aperçue de quelque chose? Eh! c'est impossible! (Haut.) Allons, ma chère, calmez-vous, où donc est ce grand amour?

ANGÉLA, agitée. O Dieu! Dérame, ne vous fâchez pas si je vous parle franchement, je ne peux plus souffrir....

TARTAGLIA. Oui, parlez franchement, au nom du diable...

ANGELA. Mon roi, je suis en proie à une malheureuse illusion : je ne trouve plus en vous mon Dérame.

TARTAGLIA. Comment? que dites-vous? Pourquoi?... (A part.) Voilà une diable d'aventure...

ANGÉLA. Je ne sais. (Elle le regarde.) Vous êtes pourtant toujours le même. Voilà bien ce beau visage et cette belle tournure qui m'ont inspiré de l'amour; mais ce ne sont plus vos manières, les sentiments de votre âme, votre façon de parler, l'élévation de vos pensées; ce ne sont plus les délicates images ou elles ne me paraissent plus l'être, qui ont transporté mon cœur, qui m'ont forcée à vous dévoiler mon amour et qui m'ont fait souhaiter de vous avoir pour époux. Pardon, mon roi, pardon. Ce n'est pas la beauté de vos traits qui a décidé mon affection, ce fut votre noble manière de penser, ce furent les grâces de votre esprit qui me séduisirent et je ne les trouve plus ou je crois ne plus les trouver en vous pour mon malheur. (Elle pleure.)

TARTAGLIA, à part. Est-ce possible, qu'ayant le corps du roi je ne puisse arriver à lui ressembler. (Haut.) Eh! ne pleurez pas, ma belle Angéla.

ANGÉLA. Je vous avouerai avec cette naïve sincérité qui vous a plu, que si vous aviez d'abord produit sur moi l'impression que je ressens, je vous aurais dit : Seigneur, je ne vous aime pas et je ne veux pas vous épouser.

TARTAGLIA. Allons! ce sont là des billevesées, c'est une indisposition de votre esprit. Le mal est dans la cervelle. Mon

cher bien, nous appellerons des médecins et on vous tirera un peu de sang.

ANGÉLA (avec colère). Oui, c'est peut-être que je suis folle! Ah! certes, ce ne sont plus vos manières d'autrefois. Ah! laissez-moi partir, laissez-moi me retirer dans mon appartement pour pleurer en liberté. Je vais mourir de douleur. (Elle sort.)

TARTAGLIA. Allez, ma chère joie, je suis sûr d'avance que ce mal vous passera et que vous m'aimerez.

SCÈNE XVI

TARTAGLIA, seul.

Ah! il faut du sang-froid. Mon amour tourne intérieurement à la fureur. J'emploierai le sucre, les cajoleries, les prières, et puis la force et puis, je me vengerai... L'arsenic ne manque pas. Il convient, à présent, de faire un peu de bravade, d'une part, pour l'effrayer; et d'autre part, il faut la caresser et s'il est possible la réduire à supporter mon amour. Je suis roi, je resterai roi. Je saurai détruire tout ce qui m'ennuie et me déplaît. Plus de cent personnes iront en prison. Il y aura sang et carnage si elle résiste.

SCÈNE XVII

CLARICE ET TARTAGLIA.

CLARICE. Ah! mon bon roi, justice, par pitié! (Elle pleure.)

TARTAGLIA. Qu'est-il arrivé, Clarice?

CLARICE. Mon malheureux père! on lui a tranché la tête!

TARTAGLIA, à part. Pauvre petite, elle me fait de la peine. (Haut.) Comment? que dites-vous? quel malheur! les assassins de mon fidèle ministre, qui sont-ils? dites-le moi. Je le disais bien à la chasse en ne le voyant plus; on le haïssait... Dévoilez-moi à l'instant les traîtres.

CLARICE. Ils sont restés inconnus. Tout ce que je sais, c'est que je suis la fille la plus désolée, la plus malheureuse qui soit au monde. (Elle pleure à chaudes larmes.)

TARTAGLIA. Dans son émotion, il sera tenté de l'embrasser, mais il se retiendra. (A part) Je sens qu'elle m'émeut. Oh ! si je pouvais lui révéler le secret ! Je ne m'y fie pas ! (Haut.) Calmez-vous Clarice, vous trouverez en moi un autre père, je vous le jure. Je vous promets que pour la mort de mon fidèle ami, je mettrai tout à sang. Je saurai bien, moi, découvrir l'assassin. Retirez-vous.

CLARICE. Je vous obéis et me recommande à vous. (Elle sort en pleurant.)

SCÈNE XVIII

PANTALON, LÉANDRE ET TARTAGLIA.

LÉANDRE, entrant très-empressé. Roi Dérame, ma douleur doit vous faire connaître une cruelle nouvelle.

PANTALON, de même. Oh ! Majesté, Majesté... Le pauvre Tartaglia !

TARTAGLIA. Je sais tout. Mon pauvre ministre... mon meilleur ami. (Il feint de pleurer.) Qui a donc apporté la funeste nouvelle ?

PANTALON. L'oiseleur de la cour, Truffaldin, Majesté. Il dit qu'il l'a trouvé dans un bois voisin de Roncislappe, dans un buisson d'épines et la tête coupée.

TARTAGLIA. Holà ! gardes ! (Les gardes entrent.) Que l'on brûle à l'instant le corps de mon cher ministre et que ses cendres soient enfermées dans une urne. Cette urne qu'on la porte dans mon appartement, je la veux près de moi. Je veux conserver à jamais la mémoire d'un aussi digne homme. Que Truffaldin soit emprisonné, ainsi que tous ceux qui m'ont accompagné à la chasse aujourd'hui. Désarmez à l'instant Léandre et Pantalon et qu'on les enferme dans une tour. Je commencerai par eux mon enquête.

LÉANDRE. Me désarmer?

PANTALON. Moi, Majesté?

TARTAGLIA. Obéissez. Je sais ce que peuvent sur le cœur des courtisans l'envie et la trahison. Vous, Léandre, je sais que vous aimiez sa fille, et je sais aussi que cet infortuné refusait de vous l'accorder en mariage. Vieillard, vous étiez peut-être jaloux de l'amitié que je lui portais. Allez à la tour; si vous êtes innocents, je vous absoudrai. (A part.) Ce diable de cerf me reste sur le cœur! mais au point du jour je ferai tout pour le tuer. En attendant, je me suis assuré de mes principaux ennemis. Tremble, Angéla, je ne perdrai plus ma couronne! (Il sort.)

LÉANDRE. Malheureux moi!... Je n'ai plus d'espoir.

(Il sort avec les gardes.)

PANTALON, de même. C'est le premier cadeau de ce genre que je reçois de sa Majesté; mais le ciel défendra mon innocence.

ACTE TROISIÈME

Une salle du palais. — On voit au fond une grande cage qui contient un perroquet. Cette cage sera placée sur une table pour faciliter la transformation qui suivra.

SCÈNE PREMIÈRE

DÉRAME, en vieillard. Il entre avec crainte et épuisé de fatigue.

Hélas! je n'en puis plus. J'ai peine à diriger mes membres épuisés. Dans ce palais où je fus roi, je dois fuir tout le monde, craindre tout officier comme tout serviteur, et me glisser furtivement. Oh! quel assaut m'ont donné mes chiens! Le ciel m'a sauvé, me voici dans mes appartements intimes. Je voudrais voir mon Angéla, la voir seule pour lui raconter... mais cachons-nous pour n'être point surpris, Angéla paraîtra peut-être, je pourrai lui parler. Oh! malheureux! Qui sait si elle ajoutera foi à mes paroles, et qui pourrait l'en blâmer? (Il se cache.)

SCÈNE II

ANGÉLA, DÉRAME caché.

ANGÉLA, à elle-même. Comment? Tartaglia mort! mon père et mon frère en prison? ces extravagances, ces changements,

ces tyrannies sont-elles dues à mon époux? Il n'est plus ce qu'il était, ceci en est une nouvelle preuve.

DÉRAME, à part. La voilà! mais, cruel destin! un serviteur accourt et m'empêche d'accomplir mes projets. (Il se cache.)

SCÈNE III

ANGÉLA ET TRUFFALDIN.

TRUFFALDIN, entre et s'avance avec une niaise humilité. Il dit être venu pour lui offrir en présent un objet d'une grande rareté.

ANGÉLA. Eh! cher Truffaldin, j'ai bien à penser à autre chose qu'à tes présents. Retire-toi. Que veux-tu me donner? Va, laisse-moi!

TRUFFALDIN dit qu'il veut lui donner un perroquet, le plus savant qui soit sorti du séminaire. Il ajoute qu'il l'avait porté dans cette chambre et qu'il attendait l'occasion.

ANGÉLA. Va t'en, serviteur ennuyeux et emporte tes perroquets.

TRUFFALDIN. Sa Majesté saura que celui-ci est un perroquet plus éloquent que toutes les femmes du monde. — Il se tourne du côté du perroquet pour le faire parler; puis il revient vers la reine, la priant d'écouter. Il s'avance de nouveau vers le perroquet et l'excite, mais celui-ci ne répond jamais. Truffaldin se fâche et menace le perroquet. Il fait une foule de lazzi bouffons.

ANGÉLA. Retire-toi, te dis-je, et ne m'ennuie pas davantage ou je te fais jeter dehors.

TRUFFALDIN demande au perroquet en le maudissant si ce sont là les richesses qu'il lui a promises pour sa présentation à la reine.

SCÈNE IV

UN SOLDAT, LES PRÉCÉDENTS.

LE SOLDAT. Madame, avec votre permission...

ANGÉLA. Que viens-tu faire ici?

TRUFFALDIN dit à la reine de ne pas se fâcher. Cet homme doit être envoyé par le roi pour lui payer les dix mille sequins promis parce qu'il a valeureusement tué le cerf à la tache blanche. Il se tourne vers le soldat en lui demandant son argent.

LE SOLDAT. Le roi ordonne, madame, que cet homme soit conduit dans une prison. On le soupçonne d'avoir assassiné Tartaglia. Excusez mon audace. Allons, brigand! (Il saisit Truffaldin.)

TRUFFALDIN demande si c'est la récompense qu'on lui donne.

ANGÉLA. Comment? Dans mon appartement? Est-ce là le lieu...

LE SOLDAT. J'obéis à mon roi. Vieux bouffon, le temps des folies est passé, marchons!

TRUFFALDIN maudit dans sa colère le perroquet, le roi, la reine et le cerf, et sort, en pleurant, avec le soldat.

SCÈNE V

ANGÉLA.

La tyrannie augmente. Pauvre mari! je prévois des malheurs qui m'ôteront la vie. Ah! cher père! Ah! cher frère! Est-ce votre faute, si Tartaglia a été tué dans ce bois, et si je ne puis plus aimer mon époux comme je l'aimais autrefois? (Elle pleure.)

SCÈNE VI

DÉRAME en vieillard, ANGÉLA.

DÉRAME, sans se montrer. Ne pleure pas ma chère vie, ma douce épouse, ne pleure pas !

ANGÉLA surprise et épouvantée. Qu'entends-je ! C'est la voix du roi !

DÉRAME. Ce ne l'est que trop, âme innocente !

ANGÉLA. C'est peut-être le perroquet qui parle ? Comment se fait-il ?...

DÉRAME, paraissant et levant une main tremblante vers Angéla. Ne t'effraye pas, et ne me repousse pas, je t'en prie !

ANGÉLA. Ah ! vieillard, dis-moi qui te conduisit ici ? Qui es-tu ? Sors de ma chambre, traître ! (A part.) Certes, il s'est glissé ici furtivement pour entendre mes paroles et les rapporter à Dérame qui m'a prise en haine. (Haut.) Fuis, méchant vieillard, ou mes serviteurs !...

DÉRAME. Arrête ! par pitié, Angéla, écoute ! (A part.) Hélas ! elle me hait, et elle a raison, car elle ne peut me reconnaître. (Haut.) Angéla, dis-moi, tu détestes tout en moi, et rien ne peut trouver grâce à tes yeux ?...

ANGÉLA. Quelles sont ces paroles insensées ? que veux-tu ?

DÉRAME. Insensées ! Il n'est que trop vrai. Dis-moi, ne trouves-tu pas le roi bien différent de ce qu'il était ce matin ?

ANGÉLA. Oh ! Dieu ! Qu'entends-je ? Misérable ! Qui t'envoie me faire cette question ?

DÉRAME. Oui, bien misérable ! Te souviens-tu que ton époux, quand il brisa ce matin le buste magique qui riait des mensonges féminins, afin qu'il n'offensât pas sa chère Angéla, te dit ces paroles : Je reçus il y a cinq ans, en présent d'un magicien, deux grands secrets dont voici l'un ; quant à l'autre, je le garde enfermé dans mon sein.

ANGÉLA. C'est vrai, il me dit cela. Mais comment le sais-tu? Que je suis malheureuse! Quels doutes confus m'assiégent! Ils se pressent dans mon esprit.

DÉRAME, à part. Elle soupçonne! soupçons opportuns! (Haut.) Te souviens-tu, Angéla, que ce matin, ton époux se prit à plaisanter avec toi, au sujet d'un petit signe que tu portes sur la poitrine, et qu'il te disait que c'était un signe de beauté. (Angéla, en l'écoutant donne les marques de la plus grande surprise.) Eh bien, en ce moment, ton mari a mille signes de laideur et il meurt de chagrin parce que sa femme ne le reconnaît pas, privé qu'il est de jeunesse, de serviteurs et de royaume.

ANGÉLA. Vieillard, que dis-tu? hélas! qu'ai-je entendu? répète-moi, dis-moi...

DÉRAME, rassemblant ses forces. Angéla, sache donc... Oh! ciel! prête-moi ta force et fais paraître la vérité sur mes lèvres. Sache, Angéla, que je suis ton Dérame, enfermé dans ce corps difforme. Mon corps, par un pouvoir magique contient l'âme de l'infidèle Tartaglia. Je me fiais trop à lui, chère épouse, et nous sommes condamnés à pleurer toujours ma fatale faiblesse.

ANGÉLA. Comment a pu s'effectuer une métamorphose aussi étrange?

DÉRAME. Si tu m'abhorres, chère âme, et si tu ne me crois pas, si tu ne m'aimes plus, ôte-moi la vie, que ce malheur ne s'ajoute pas à ceux que déjà je souffre.

ANGÉLA. Ah! c'est bien la voix et ce sont bien les sentiments et le noble esprit de mon Dérame. (Elle lui prend la main.)

DÉRAME. Tu m'aimes donc toujours et cet horrible corps ne te fait pas horreur? Grande âme unique au monde! (Il lui baise la main en pleurant.)

ANGÉLA. Mais comment, vous, sous cette forme, Tartaglia roi, Tartaglia mort, et dont on brûle en ce moment le cadavre, quelles choses incroyables! Je m'étais bien aperçue que

l'esprit de mon cher époux n'habitait plus son corps. (*Elle pleure.*)

DÉRAME. Ne pleure pas, Angéla, car tu augmentes mes douleurs. Dis-moi si le traître, abusant de la forme qu'il m'a prise... Non, ne parle pas, tais-moi pour toujours mon infortune, et si je dois vivre pour être témoin de mes disgrâces, que ton Dérame reçoive la mort de tes mains !

ANGÉLA. Ne redoute rien, j'ai dédaigné, méprisé ce corps où n'était plus ton âme. La rage du ministre infidèle est au comble. Mon malheureux père et mon frère sont en prison. Il menace tout le monde. Je cours révéler la trahison et soulever le peuple. Peut-être tuera-t-on l'indigne !

DÉRAME. Arrête, ma vie ! Comment te croira-t-on ? Il ne me reste plus d'espérance que dans ton calme. Mais on vient. Ce lieu est dangereux pour nous, viens dans ce boudoir, là tu sauras... là, je t'apprendrai tout, et l'amour seul de mon Angéla suffira pour me venger, c'est à lui que je me fie.

ANGÉLA. Ah ! si une constante affection peut te rendre la joie, avant peu nous serons heureux et vengés.

SCÈNE VII

Une petite chambre.

SMÉRALDINE ET BRIGHELLA.

BRIGHELLA, *fuyant Sméraldine qui le suit.* Mais tu m'ennuies à me fâcher, songes-y bien ! on m'a prévenu que des soldats me cherchent pour me mettre en prison. J'ai bien autre chose à faire que de songer à tes folies ! Si tu continues je vais te jeter à la porte d'un coup de pied. Quel diable te pousse ?

SMÉRALDINE. Oui, oui, traître, ton ambition fut cause de ma ruine. Tu as voulu m'exposer dans le cabinet du roi ; je n'ai pas été choisie, et c'est pour cela que Truffaldin ne veut plus de moi. Ma réputation est perdue, j'ai manqué toutes

les occasions, songe donc à me trouver un mari, autrement tu auras le diable à la maison. Je serai toujours à tes trousses, je te rendrai malheureux et te forcerai à t'aller pendre de désespoir.

BRIGHELLA. Mais nous étions d'accord... mais tu avais plus envie que moi de t'offrir au choix de Sa Majesté. O les femmes! les femmes! Et tu veux que je te trouve un mari! va au diable, mets-toi à l'encan, et trouve-le toi-même.

SMÉRALDINE. J'ai fait tout ce que j'ai pu, âne que tu es, et je ne veux pas devenir folle. J'ai donné des poignées de main à tous les écuyers, j'ai cligné de l'œil à tous les gâte-sauces, j'ai soupiré devant tous les garçons d'écurie, personne n'a fait attention à moi, ils m'ont fait la grimace et se sont mis à rire. Et tout cela à cause du refus du roi dont tu as été la cause.

BRIGHELLA. Veux-tu que je te dise pourquoi on t'a fait la grimace, et ce qui te fait du tort?

SMÉRALDINE. Pourquoi? comment? assassin de ma réputation!

BRIGHELLA. Ce qui te fait du tort, ce sont les quarante années et plus que tu as sur le chef, c'est que le roi t'a trouvée affreuse (je ne puis plus me taire), c'est que tu te veux faire passer pour demoiselle et qu'on n'ignore pas, même dans ce pays, qu'en dépit de ta rage de chercher un mari tu as été plus de six fois nourrice en Lombardie. Allons, folle, ne m'ennuie pas davantage. (Il sort furieux.)

SMÉRALDINE. Ah! canaille! ah! brigand, traître! (Elle court après lui.)

SCÈNE VIII

La chambre précédente, où se trouve le perroquet, tout est préparé pour les transformations qui vont suivre.

ANGÉLA, DÉRAME, en vieillard, DURANDART, en perroquet.

ANGÉLA. Non, mon bien, ne craignez pas, je ferai tout ce que vous m'avez enseigné, et quand même je ne réussirais pas, soyez tranquille, Tartaglia mourra, et vous reviendrez à votre première forme.

DÉRAME. Ah! chère épouse, c'est le seul moyen de me sauver. La violence serait dangereuse. Mais j'entends la voix du perfide. O ma force première, où es-tu? pourquoi tant de fureur dans mon âme et tant de faiblesse dans mes membres que je ne puisse me venger? Je me cache, pense à retrouver ton époux tel qu'il était autrefois. Angéla, je te recommande... (Il lui prend la main.) Emploie la ruse avec lui, mais je t'en conjure que le traître ne s'approche pas de toi... Fais tout ce que tu pourras... la passion m'aveugle... fureur de la jalousie, ne va pas me trahir!

ANGÉLA. Retirez-vous, il s'avance. Vous serez témoin de ma conduite, cachez-vous. (Il se cache.)

SCÈNE IX

TARTAGLIA, ROI, GARDES, ANGÉLA, DURANDART, en perroquet.

TARTAGLIA, à part. Le cerf est mort; j'ai bien reconnu le signe, mais Truffaldin se trompe, il ne l'a point tué. Je suis rempli de soupçons, je ne voudrais pas... mais, qu'ai-je à redouter, je suis roi, que chacun tremble!

ANGÉLA, à part. Efforce-toi, mon cœur, de supporter la vue de ce traître.

TARTAGLIA, à lui-même. Le cœur de cette femme manque seul à mon bonheur. Ah! je sens que l'amour m'irrite contre elle. Faisons une nouvelle épreuve. (Haut.) Angéletta, mon cœur, mon bien, ne vous êtes-vous pas encore résolue à m'empêcher de crever par amour pour vous? n'est-il point encore passé, ce caprice qui me prive de votre affection? (A part.) Je ne saurais la traiter avec plus de bonne grâce.

ANGÉLA. Seigneur, je priais le ciel de m'ôter une illusion qui me rend malheureuse, et cette répugnance que j'éprouve commençait en partie à quitter mon cœur et mon esprit. Puis, je me disais sagement à moi-même : « C'est cependant le même homme qui me plaisait. De quelle folie me suis-je laissée prendre, qu'elle m'ôte le repos tant que je vivrai! Imprudente Angéla, sache te vaincre toi-même et aime celui qui t'aime, chasse le monstre infernal qui te poursuit et qui change en une vie impossible la félicité conjugale! Ainsi, Dérame, j'allais de moi-même, portant secours à mon cœur et réveillant en moi la tendresse.

TARTAGLIA, lui prenant les mains. Bravo, très-chère! Tu me plais ainsi. Allons!

ANGÉLA, à part. Impie! Félon! (Haut.) Mais quelle émotion n'ai-je pas éprouvée en apprenant que mon cher père, mon frère avaient été jetés dans une dure prison par votre ordre ainsi que cent autres encore! Ah! ce ne sont pas là les actions de mon cher Dérame. Alors, j'ai recommencé à pleurer.

TARTAGLIA. Ne pleurez pas, mon soleil, ma lune! (A part.) Mon onguent a fait merveille pour attendrir les durillons de son cœur. (Haut.) Je les ai mis en prison, mon Angéla, pour apaiser le peuple qui frémissait dans son amour pour mon fidèle Tartaglia; mais, après examen, soyez assurée que votre père et votre frère seront sauvés quand même ils seraient coupables.

ANGÉLA, à part. Ah! traître!

TARTAGLIA. Et si, pour les délivrer plus vite, votre cœur

se hâte de céder au mien, ils seront libres tout de suite. (A un garde.) Holà! que Léandre et Pantalon soient mis en liberté!

ANGÉLA. Cher Dérame! Oui, voilà des moyens qui ramènent la tendresse dans mon cœur. Il n'est rien de mieux pour me guérir; je commence déjà à vous aimer.

TARTAGLIA, avec transport. O mon sang! Continuez à me demander des faveurs, réfléchissez, ruminez à part vous, demandez, je ne vous refuserai rien!

ANGÉLA, feignant la tendresse. Léandre aime Clarice, faites qu'il soit consolé.

TARTAGLIA. Je donne à Léandre les châteaux de l'Ile et Clarice. Venez, ma chère Angéla. (Il la prend par le bras.)

ANGÉLA, très-tendre. Cher Dérame, non. J'ai encore une petite frayeur. Je pense à vous demander des faveurs pour avoir d'autres raisons de vous adorer, et je ne sais plus que vous demander.

TARTAGLIA. Va, ma colombe, ne me tourmente plus! Demande tout d'une fois et allons-nous-en.

ANGÉLA, bas à Tartaglia. Renvoyez ces soldats.

TARTAGLIA, aux gardes. Retirez-vous et vous viendrez à mon ordre.

(Les gardes sortent.)

ANGÉLA. Vous me disiez ce matin, pour me donner une preuve de la sincérité de votre amour, que vous possédiez un secret magique, consistant à faire passer un esprit dans un corps mort en le ranimant, et vous ajoutiez qu'en prononçant des paroles vous pouviez reprendre votre forme première. Faites-moi voir l'expérience de ce secret merveilleux.

TARTAGLIA, à part. Oh diable! Dérame lui a confié le secret.

ANGÉLA. Il me semble que vous éprouvez quelque répugnance à me satisfaire. Peut-être craignez-vous que je ne vous trahisse.

TARTAGLIA. Non. (A part.) C'en est trop, et mes soupçons augmentent. (Haut.) Je veux aussi vous contenter en cela,

mon cœur. Mais, après tant de preuves données de mon affection, vous me devez bien aussi quelque chose. Enfin, je suis votre époux.

ANGÉLA. Ah! mon Dérame, je vous assure qu'après cette grâce, vous verrez de quoi je suis capable!

TARTAGLIA, à part. C'est un trop grand péril, et je me méfie plus que jamais. Je ne satisferai pas son caprice. J'userai enfin de la force. Qu'ai-je à craindre? (Haut.) Angéla, il y a là dehors un cerf mort, je le ferai apporter ici, mais en attendant, suivez-moi.

ANGÉLA. Satisfaites d'abord ma curiosité et je suis tout à vous.

TARTAGLIA, la saisissant avec violence. Je suis las, enfin et vous êtes trop ingrate.

ANGÉLA, à part. Je n'ai pu réussir, malheureuse que je suis! (Haut.) Dérame, je vous en conjure.

TARTAGLIA. Il n'y a pas de conjuration, venez.

ANGÉLA, se défendant. O ciel!... Dérame...! tu permets... Dérame!

SCÈNE X

DÉRAME, LES PRÉCÉDENTS.

DÉRAME, au dehors. Arrête, traître!

TARTAGLIA, très-ému. Quelle est cette voix? Je suis perdu! (Il lâche la main d'Angéla.) C'est la voix du roi! (Haut.) Ah! perfide! Tu as caché ici des assassins pour m'arracher la vie, je découvrirai l'embûche. Tremble pour celui qui est caché, et tremble pour toi! (Il tire son épée et sort par le côté où est Dérame.)

ANGÉLA. Malheureuse, je suis morte! (Angéla s'évanouit. Tartaglia rentre avec l'épée nue et tenant Dérame par un bras.)

TARTAGLIA. Dis-moi qui tu es, vieillard insensé! Dis-moi comment tu es ici! Parle, ou je te plonge cette épée dans la gorge!

DÉRAME. Impie, respecte-moi ! Je suis Dérame, ton roi. Félon ! rappelle-toi mes bienfaits, et si tu l'oses, tue-moi, le ciel me vengera !

TARTAGLIA. Je reconnais ce vieillard, c'est celui que je tuai à la chasse. Je n'aurais pas dû laisser là son corps. L'homme est aveugle, mais il est encore temps. (Haut.) Meurs, vieil imposteur, et que l'abîme... (Il lève son épée pour le tuer. On entend un coup de tonnerre. Dérame et Tartaglia épouvantés se séparent et vont se placer où doit se faire la transformation. Au bruit, Angéla revient à elle. Durandart en perroquet, prend la parole.)

DURANDART. Ciel, poursuis tes prodiges, défends l'innocence jusqu'à ce que j'aie dépouillé ces plumes ! Voici le moment. (Le perroquet prend la forme d'un homme.)

DÉRAME. Quel prodige ! Le ciel n'oublie pas les malheureux !

TARTAGLIA. Que résoudre, que faire ? Dois-je fuir ou rester ? Je perds l'esprit, je suis confondu et je tremble.

DURANDART. Innocent Dérame, ne crains rien, tremble, ministre perfide ! Angéla, tu n'as rien à redouter, tu seras témoin de ta vengeance.

DÉRAME. Angéla, ma bien-aimée, un miracle me sauve, mais il me conserve aussi cette forme que tu ne peux voir sans horreur.

ANGÉLA. Ton âme rachète les défauts de ton corps. Ne t'afflige pas pour cela.

TARTAGLIA. Mais qui m'ôte le pouvoir de me venger ? Holà, ministres, esclaves, soldats, on trahit votre roi !

DURANDART. Tout le monde est sourd à ta voix ; le ciel ne protége que les innocents, tu le sauras bientôt. L'impie est frappé au moment où il s'y attend le moins. Sers d'exemple, ministre infidèle, à ceux qui, comme toi, usurperont la forme de leurs souverains et les feront détester à leurs sujets, en s'emparant de leur pouvoir, de leur honneur et de leur royaume. Sache, déloyal, que c'est l'âme qui distingue l'homme, et s'il est nécessaire de rendre à Dérame, aux yeux des mortels, sa primitive beauté, changez de corps, que toute la

misère du roi et plus encore tombe sur toi! Le ciel rend au beau Dérame sa forme que tu as usurpée. (Il donne un coup de baguette, Dérame est vêtu jusqu'aux genoux de ses habits royaux. Tartaglia est à moitié changé en mendiant.)

ANGÉLA. Que vois-je?

DÉRAME. Ami, ô quel bonheur!

TARTAGLIA. O Dieu! arrête! quelle misère!

DURANDART. Suis ton destin, âme indigne. Réjouis-toi, Angéla, tu retrouves ton époux et ton royaume! (Nouveau coup de baguette, Dérame paraît tout entier, moins le visage, sous sa forme de roi. Tartaglia reste en chemise.)

ANGÉLA. O ciel! continue à nous protéger.

DÉRAME. O destinée!

TARTAGLIA. Je suis rempli d'épouvante, arrête!

DURANDART. A ton tour de souffrir, homme inique! vous, réjouissez vous, le destin s'accomplit. (Autre coup de baguette. La tête de Dérame revient également à son état primitif; elle est couronnée d'un turban orné de pierreries. La tête de Tartaglia se change en une tête de monstre cornu. Il a deux béquilles sous les bras.)

ANGÉLA. Dérame! mon cher Dérame!

DÉRAME. Mon Angéla! (Ils s'embrassent.)

TARTAGLIA, furieux et désespéré. Où me cacher? où fuir? Maudit amour! Maudite ambition! Maudit soit le moment où je devins un traître! Je cours dans un désert...

DURANDART. Arrête, scélérat! C'est ici que tu dois mourir de honte. Que cette chambre se change en une place publique. Le peuple accourt. Tu vas lui servir de risée. (Il étend sa baguette. La chambre se change en une vaste place publique.)

SCÈNE XI

TOUS LES ACTEURS, GARDES ET PEUPLE.

TARTAGLIA, courant furieux sur la scène. Tuez-moi, par pitié! tuez-moi! Amis, je suis Tartaglia que le ciel a changé en monstre, je suis un scélérat. (Stupeur générale.)

CLARICE, pleurant. O Dieu, que vois-je! Malheureuse! Mon père! Mon père!

TARTAGLIA. Ne pleure pas, ma fille, je ne mérite point tes larmes. Oublie ton père, ton misérable père! Que personne ne se souvienne d'un abominable monstre! Je sens déjà la honte et le remords emplir mon âme de tant de douleur qu'elle m'ôte la lumière et la vie. Le roi Dérame est assez vengé! O roi, que ma fille innocente ne pâtisse pas pour moi, qu'elle épouse Léandre, donnez-lui votre protection puisqu'il ne lui reste pas d'autre père que vous! L'ambition... l'amour, la jalousie m'ont rendu méchant. Je suis devenu un monstre et la douleur me tue. La mort vient, voici l'horrible démon. Hélas! je suis mort!

(Il tombe.)

PANTALON. Je ne sais qui me tient le plus, de la peur, de la joie ou de la curiosité de savoir ce secret.

LÉANDRE. Je suis pétrifié! Je n'y comprends rien. (Clarice pleure pendant que tout le monde donne des signes de crainte et de stupeur.)

DÉRAME. Amis, j'excuse votre étonnement. J'attends un autre moment pour tout vous révéler. Vous, Clarice, calmez votre chagrin, vous serez un jour l'épouse de Léandre. Vous, magicien illustre que je connais bien, disposez de ma personne et de mon royaume.

DURANDART. Durandart n'a que faire de royaume. Il vous avertit seulement qu'aujourd'hui prennent fin les secrets magiques. A compter de ce jour je ne suis plus magicien, c'est à la science à expliquer les mystères de ces transmutations. (Au public.) Et vous, esprits cléments, si nous méritons quelqu'excuse pour nous être changés en bêtes afin de vous divertir, donnez-nous pour consolation quelques signes de cette humanité qui vous honore.

TURANDOT

FABLE TRAGI-COMIQUE EN CINQ ACTES

PERSONNAGES

TURANDOT, princesse de la Chine, fille de l'Empereur.
ALTOUN-KHAN, empereur de la Chine.
ADELMA, princesse Tartare, esclave favorite de Turandot.
ZÉLIME, autre esclave.
SCHIRINA, mère de Zélime, femme de
BARACH, sous le nom de Hassan.
KALAF, prince des Tartares Nogaïs, fils de
TIMOUR, roi d'Astrakan.
ISMAEL, gouverneur du prince de Samarcande.
PANTALON, secrétaire de l'Empereur.
TARTAGLIA, son grand-chancelier.
BRIGHELLA, gouverneur de ses pages.
TRUFFALDIN, chef des Eunuques.

HUIT DOCTEURS DU DIVAN DE PÉKIN, ESCLAVES, EUNUQUES, SOLDATS, PEUPLE, UN BOURREAU.

La scène est à Pékin sous la dynastie Mantchoue.

Cette pièce, l'une des plus curieuses du Théâtre fiabesque de Gozzi, a été traduite en allemand par le grand poëte Schiller. Elle a été souvent jouée en Allemagne avec le même succès qu'elle obtint à Venise en 1761 au Théâtre San-Samuel.

TURANDOT

ACTE PREMIER

Vue extérieure de la ville de Pékin. — Au fond du théâtre l'une des portes de la ville. — Sur les murailles plusieurs lances sur la pointe desquelles des têtes humaines sont plantées.

SCÈNE PREMIÈRE

KALAF, **vêtu en guerrier tartare, venant par la gauche, sortant d'une hôtellerie chinoise. — Un peu après,** BARACH, **sortant de la ville.**

KALAF, **à lui-même.**

Cet accueil bienveillant est d'un heureux présage.

BARACH, **l'apercevant.**

Ciel! Le prince Kalaf! C'est son noble visage!
Quoi, prince, vous vivant!

KALAF, **le reconnaissant.**

Barach!

BARACH.

O justes cieux!
Vivant! vous, à Pékin? Je n'en crois point mes yeux.

KALAF.

Oh ! ne me nomme pas. Mais dans cette contrée
Comment es-tu venu ?

BARACH.

Quand se fut déclarée
Contre nous la victoire, après les attentats
Qui chassèrent le roi Timour de ses États,
Croyant à votre mort, à celle de la reine,
Blessé, j'abandonnai cette sanglante arène
Pour fuir loin d'Astrakan et n'y plus revenir,
Laissant à Dieu le soin de mon triste avenir.
Après un long voyage et des malheurs sans nombre
J'arrivai dans Pékin, déguisé, cherchant l'ombre
Et le silence: enfin mon étoile voulut
Que je trouvasse ici la femme qui me plut.
Elle était pauvre, un reste d'or, mon assistance
Assurèrent d'abord sa modeste existence.
Je l'épousai bientôt sous le faux nom d'Hassan,
Me donnant à ses yeux pour un soldat persan.
Malgré ma pauvreté je suis heureux encore,
Puisque le ciel me rend le prince que j'adore
L'enfant que j'élevai... Dois-je plaindre ou bénir
Ce jour qui dans l'exil vient de nous réunir ?

KALAF.

Ainsi que toi, voyant notre terre asservie,
De la reine et du roi pour préserver la vie,
Je gagnai la montagne ; et ses âpres sommets
Nous fournirent pour lits leurs broussailles, pour mets
Les racines des bois et l'eau pure des sources.
Nous perdîmes bientôt ces dernières ressources
Et nous fûmes chassés par la soif et la faim
Vers la cité d'Iaïk, où, délivrés enfin,
Nous pensions vivre en paix, quand soudain nous apprîmes
Que le roi du pays, surpassant tous ses crimes,
Parlait de nous livrer à nos persécuteurs.
Il fallut fuir encor ces murs consolateurs.

BARACH.

Mais le roi vit toujours; la reine votre mère...

KALAF.

Dieu m'a fait cette joie en ma douleur amère.
Je gagnai les États du roi de Khoraçan,
Pour vivre, j'implorai la pitié du passant,
Je portai des fardeaux comme un vil mercenaire,
Puis, parmi les valets du sultan débonnaire
De ce pays, j'entrai, car il fallait nourrir
Deux vieillards qui de faim, peut-être, allaient périr.
La fille du sultan, pour moi, fut bonne et tendre,
Car la belle Adelma sans peine put entendre
Que ce servile aspect, ce grossier vêtement
Cachait un homme né pour le commandement.
La guerre s'étendit aussi sur ces rivages
Et le sol fut couvert par les hordes sauvages
Des Tartares Mantchous, au pillage accourant :
Le sultan vit tomber, sous le fer dévorant,
Ses derniers défenseurs et toute sa famille.
Ils n'épargnèrent pas même Adelma sa fille.

BARACH.

Et comment, à leurs coups, avez-vous échappé ?

KALAF.

Je me croyais déjà par leurs sabres frappé,
Quand le hasard voulut que dans Berlas, je visse
Un chef tartare, à qui j'avais rendu service.
Il me donna sa bourse, un habit, un cheval,
Pour mon père un abri, là bas au fond d'un val.
Je le quittai, charmé de sa délicatesse,
Et descendis, hier, chez cette aimable hôtesse !

(Il montre l'hôtellerie à gauche.)

BARACH.

Cette hôtesse est ma femme. Oui, Schirina.

KALAF.

Vraiment ?

Pour ce nouvel exploit, reçois mon compliment !

BARACH, à Kalaf qui fait mine de partir.

Mais où donc allez-vous ?

KALAF.

A l'empereur de Chine,
M'offrir comme soldat. Je tais mon origine
Et ma religion. Ainsi qu'un talisman
Je garde au fond du cœur ma foi de musulman
Parmi tous ces payens et leur idolâtrie.
Le conquérant Ta-Tsing, roi de la Mantchourie,
Qui soumit autrefois l'Empire du Milieu,
Laisse à son descendant la puissance d'un Dieu.
Au successeur des Mings j'apporte mon courage,
Seule épave arrachée à mon fatal naufrage.
Adieu !...

(Il se dirige vers la porte de la ville.)

BARACH.

Ne passez pas le seuil de la cité,
Contre ces mécréants vous seriez irrité.

KALAF.

Que me dis-tu ?

BARACH.

Sachez que l'empereur tartare
A pour unique fille une merveille rare
De grâce et de beauté, mais dont le cœur cruel
Étend sur ce pays un deuil perpétuel.
La belle Turandot, pour passe-temps, pour fêtes,
De ses amants se plaît à voir tomber les têtes.
Des monarques, pourtant, ont voulu l'épouser.

KALAF.

C'est un conte du peuple, et fait pour l'amuser.

BARACH.

Non, ce n'est point un conte, et son père qui l'aime
Et qui cherche à qui ceindre un jour son diadème,
Ce vieillard faible et bon, qui voit ses jours baisser,
La presse de choisir et de se prononcer

Entre les prétendants. La fille diabolique!
Savez-vous quel accueil reçoit cette supplique?

KALAF.

Je connais cette histoire, un conte triomphant
Que dit chaque nourrice en berçant son enfant.
Vois si je le sais bien. Prévoyant l'imminence
Du péril, Turandot fit rendre une ordonnance
Peu sage, autorisant à demander sa main
Tout prince qui souscrit à ce pacte inhumain.
Le prétendant devra deviner trois énigmes
Qu'elle proposera, terribles paradigmes
Qu'entendront les docteurs en divan assemblés.
S'il devine, il verra ses plus chers vœux comblés,
Il sera son époux, l'héritier de l'empire,
Mais s'il n'explique rien, le malheureux expire,
Car l'empereur Altoun, à la face du ciel,
S'engage à le livrer au glaive officiel.
Dis, Barach, n'est-ce pas le texte de ta fable!

BARACH.

Un tigre d'Hyrcanie, auprès d'elle est affable.
L'empereur hésitait à signer cet édit,
Mais sa barbare fille, en souriant lui dit :
« Ce moyen obtiendra, sire, votre suffrage,
Car aucun importun n'aura plus le courage
De me persécuter. Je pourrai vivre en paix,
Au fond de mon harem, sous ces voiles épais. »
Et le vieillard signa.

KALAF.

Jusqu'à ce jour, je pense,
Nul galant n'a reçu la mort pour récompense.

BARACH.

Regardez ces débris desséchés par le vent.
Ces crânes dénudés furent auparavant
Les têtes de plusieurs jeunes princes, victimes
De Turandot. Nos haines sont trop légitimes!

KALAF.

L'horrible aspect! Comment, dans un pareil danger
Un homme de bon sens ose-t-il s'engager
Pour conquérir la main de cette fille infâme?

BARACH.

Ne parlez pas ainsi, car elle est, sur mon âme,
Si belle, et sur chacun son pouvoir est si fort,
Qu'en voyant son portrait, on court braver la mort.

KALAF.

Des insensés!

BARACH.

Non pas. Regardez! Dans la rue,
Derrière le bourreau cette foule accourue;
Elle vient voir mourir un prince jeune et beau,
L'honneur de Samarcande... On lui creuse un tombeau,
On lui peint un cercueil sculpté sur bois d'ébène.
L'horrible Turandot rit de la bonne aubaine.

(Bruit de tambours et de tam-tams au loin.)

Entendez-vous! Ce bruit me glace de terreur,
Il annonce la fin d'un spectacle d'horreur.

KALAF.

Se peut-il qu'un Dieu juste ait jeté sur la terre,
Cette femme perverse? Insondable mystère!
Incapable d'amour, rebelle à l'amitié,
Son âme n'est pas même ouverte à la pitié!
Il fallait étouffer la créature immonde,
Le jour où de l'enfer elle surgit au monde.

BARACH.

Ismaël vient à nous. Du pauvre condamné,
C'était le précepteur. Comme il est consterné!

SCÈNE II

ISMAEL, Les Précédents.

ISMAEL, venant de la ville.

Mon prince est mort! J'ai vu tomber sa noble tête!
Monstres, prenez la mienne, et complétez la fête!

BARACH.

Pourquoi le laissiez-vous ainsi tenter le sort?

ISMAEL.

En vain j'ai supplié, l'amour fut le plus fort.
« Ne pleure pas, dit-il, car je meurs plein de joie.
De mille désespoirs j'aurais été la proie,
Ne pouvant être aimé de ce cœur orgueilleux.
A mon père qui pleure, ah! porte mes adieux,
Il me pardonnera ma désobéissance,
En voyant ce portrait et la magnificence
De l'ingrate beauté qui me donne la mort. »
Il se tut et sourit avec un doux transport.
De sa bouche approchant ce portrait qui m'irrite,
Il couvrit de baisers ce visage hypocrite.
Le sabre du bourreau passa comme un éclair.
Puis je vis une main qui s'agitait dans l'air,
Montrant, affreux trophée, une tête sanglante
A cette multitude interdite et tremblante.
J'ai fui, plein de terreur. — O toi, sombre portrait,
Emblême du démon, aux abîmes soustrait,
Retourne dans la fange, et que mon pied te brise
Comme il voudrait briser ce cœur que je méprise!

(Il sort désespéré après avoir jeté à terre un médaillon.)

SCÈNE III

BARACH, KALAF.

BARACH.

Avez-vous entendu ?

KALAF.

J'en suis épouvanté,
Mais je voudrais bien voir ce portrait si vanté.

(Il veut ramasser le médaillon. — Barach l'en empêche.)

BARACH.

Que faites-vous ?

KALAF.

Qui, moi ? Tu le vois bien, peut-être.
Je ramasse cet or, car il n'a plus de maître,
Et puis, j'aime les arts et je suis curieux
D'admirer le talent du peintre.

(Il saisit le médaillon sans le regarder encore.)

BARACH.

Justes cieux !
Laissez-là cette face horrible, abominable,
Non. Ne regardez pas !

KALAF.

Mais je suis raisonnable,
Moi ! Depuis que le sort, ici-bas, m'a jeté,
Jamais regard de femme en mon cœur n'a porté
Le moindre trouble. Encor, d'une femme vivante,
Je parle. Juge donc, malgré ton épouvante,
Si trois coups de pinceau sur un ivoire empreints,
Feront jamais surgir les grands maux que tu crains.
Tout cela c'est folie, et j'ai d'autres affaires,
Que de rêver d'amour, après tant de misères.

BARACH.

Au moins fermez les yeux.

KALAF.

Tais-toi, car je suis las...

(Il regarde le médaillon.)

BARACH, à lui-même.

O prince infortuné ! Tu vas te perdre, hélas !

KALAF, les yeux fixés sur le médaillon.

Oh ! que voilà, Barach, un aimable visage,
D'un cœur méchant ces yeux ne sont pas le présage.

BARACH, à part.

Qu'entends-je ?

(Haut.)

A l'avouer, avec vous je suis prêt,
Turandot est plus belle encor que son portrait.
Mais, seigneur, ce que l'art du peintre et la parole
Du plus subtil docteur en veine d'hyperbole
Ne vous reproduiront jamais, en vérité,
C'est ce cœur sans pardon, cette perversité,
C'est l'histoire de sang que l'ange des ténèbres
Écrit là sur nos murs dans ces pages funèbres.
Ah ! jetez loin de vous cet émail meurtrier !
Détournez vos regards, j'ose vous en prier,
De cet enchantement qui vous pousse à la tombe.
Fuyons d'ici, venez, ou votre tête tombe !

KALAF, absorbé dans la contemplation du portrait.

De tant de maux, en vain, on fait de toi l'auteur,
Je ne puis te quitter, portrait fascinateur !
Chers yeux couleur du ciel ! joue aux teintes pourprées,
Lèvres, par le sourire et la grâce, effleurées !
Heureux qui vous pourrait posséder, chers trésors,
Vivants, et quand une âme anime un si beau corps !
Plus d'hésitation ! Le sort veut qu'on le tente.
Je vaincrai Turandot, au gré de mon attente.
J'expliquerai l'énigme, et je serai leur roi,
Ou bien j'affronterai la mort sans plus d'effroi.
Mais, dis, le malheureux a-t-il au moins la joie,
Joie immense et suprême, en devenant la proie

De ce piége d'enfer, de pouvoir contempler
Cette beauté sans voile, et peut-il lui parler ?

(On entend au dehors un bruit de tambours voilés. Kalaf prête l'oreille et regarde; — un homme vêtu de rouge paraît sur la muraille et pose une nouvelle tête sur un fer de lance.)

BARACH.

Écoutez ces bruits sourds dont la rumeur augmente;
Regardez ce débris; c'est la tête fumante
Du prince infortuné que pleurait Ismaël.
Ce bourreau va demain, à la face du ciel
Sur sa lance à son tour exposer votre tête,
Si l'énigme expliquée au divan ne l'arrête.

KALAF.

Prince de Samarcande ! O malheureux enfant !
En songeant à ton père, hélas ! mon cœur se fend.
Mais un démon me pousse à suivre ton exemple.
Pour affronter le sphynx, oui, j'irai dans son temple.
Barach, tu m'as pleuré lorsque tu m'as cru mort,
Je vis, j'espère en Dieu, fais des vœux pour mon sort !
Mais que mon nom demeure un éternel mystère.
Peut-être que le ciel, dont le courroux s'altère,
Veut se servir de moi pour venger son honneur !
Qui sait si ce n'est pas l'aurore du bonheur ?
Je suis reconnaissant d'un intérêt si tendre,
Je ne l'oublierai pas.

(Il se dirige vers la porte de la ville.)

BARACH.

Au moins, veuillez m'entendre,
Vous ne m'écoutez plus !... Cher fils ! A mon secours,
Schirina, chère épouse, au nom du ciel, accours !
Viens sauver ce héros, dont tu vois la détresse,
Il aime Turandot, l'horrible enchanteresse !...

SCÈNE IV

SCHIRINA, Les Précédents.

SCHIRINA.

C'est mon hôte, c'est lui ! Qu'entends-je ? Il veut mourir ?

KALAF, les yeux toujours fixés sur le médaillon.

Infernale beauté, je veux te conquérir !

SCHIRINA.

Oh ! qui donc lui donna cette odieuse image ?

KALAF.

Hassan, ma belle hôtesse, acceptez comme hommage
De ma reconnaissance, et cette bourse d'or,
Et mon cheval tartare. Oh ! que ne puis-je encor
Vous offrir d'autres dons ? Un chercheur d'aventures,
Hélas ! n'a pour tous biens que ses gloires futures.
Si ces pauvres présents sont peu dignes de vous,
Offrez en sacrifice à tous vos dieux Mantchous,
De purs bâtons d'encens, de verts rameaux de saule.
D'ici là, mort ou vif, j'aurai joué mon rôle.
Adieu !

SCHIRINA.

Ne passez pas cette porte !

(Kalaf disparaît par le fond.)

BARACH.

Arrêtez,
Mon fils ! — Il n'est plus temps. Par le vent emportés,
Tous mes conseils sont vains.

SCHIRINA.

Dis, quel est ce jeune homme ?

BARACH.

Ne demande jamais, femme, comme il se nomme,
Ce secret, à ma foi, par lui fut confié.

Mais son courage est grand. Dieu l'a fortifié
Par le malheur. Il peut, si le sort le seconde,
Confondre Turandot à la face du monde.
Distribuons son or, viens, et prions pour lui.
Grand Dieu ! fais que le jour de la justice ait lui !...

ACTE DEUXIÈME

La grande salle du divan ornée de draperies sur lesquelles sont peintes des inscriptions chinoises. Au plafond pendent des lanternes en forme de dragons et de monstres également décorées d'inscriptions. Sur deux estrades à gradins, à droite, le trône de l'empereur; à gauche, un trône plus petit pour la princesse Turandot. Deux grandes portes latérales, l'une est censée conduire aux appartements de l'Empereur, l'autre au harem de la princesse.

SCÈNE PREMIÈRE [1]

Truffaldin, donnant des ordres à ses ennuques noirs occupés à tout ranger dans la salle, un peu après Brighella.

TRUFFALDIN. Allons, qu'on se remue ! achevez de préparer cette salle. Ici à droite, le trône de Sa Majesté chinoise; à gauche, celui de ma charmante princesse.

BRIGHELLA, entrant. Seigneur Truffaldin, chef éminentissime des ennuques de la princesse Turandot, que se passe-t-il donc?

TRUFFALDIN, sans l'écouter. Huit siéges là-bas, pour messieurs les docteurs. Je doute qu'ils aient grand' chose à doctoriser, mais n'importe, le cas étant scientifique, il leur convient d'y figurer avec leurs longues barbes.

BRIGHELLA. Enfin, répondrez-vous, pourquoi tout ce remue-ménage?

1. Cette scène est tout entière traduite de Schiller. Dans Gozzi elle est à l'état de programme pour être développée par l'improvisation des acteurs.

TRUFFALDIN. Pourquoi? pourquoi? Parce qu'on va se réunir ici en conseil, et que ma belle princesse y va faire sa partie, attendu qu'il nous arrive un jeune et vaillant prince à qui il plaît de venir se faire raccourcir d'une tête.

BRIGHELLA. Déjà! Quand il y a trois heures à peine, le dernier...

TRUFFALDIN, *se frottant les mains.* Dieu merci! les choses vont comme il faut.

BRIGHELLA. Honni soit le coquin qui ose se réjouir d'une si horrible tuerie!

TRUFFALDIN. Vous ne savez pas ce que vous dites. Figurez-vous que nous recevons des cadeaux magnifiques, et qu'on nous empiffre comme des mandarins à boutons d'or chaque fois que notre douce Altesse tourne ainsi l'écueil du mariage.

BRIGHELLA. Fi de ces abominables pensées, aussi noires que votre vilain museau! on voit bien que vous n'êtes qu'une moitié d'homme, un vil eunuque, sans vergogne et sans pitié.

TRUFFALDIN. Et qui donc force ces damoiseaux à venir apporter ici leurs cous? Celui qui nous fait cadeau de sa tête, c'est qu'il l'a déjà perdue depuis longtemps.

BRIGHELLA. Voilà une belle idée de leur proposer trois énigmes comme le pourrait faire la Gazette de Pékin, et s'ils ne les devinent pas, de les livrer à un bourreau habillé de rouge et coiffé d'un bonnet de fil d'archal.

TRUFFALDIN. Admirable idée! Autrefois on leur disait poliment en les saluant jusqu'à terre : « Faites votre cour, messieurs, » et l'on voyait s'installer, chez le papa beau-père, un tas de petits princes errants dont les États auraient tenu tout entiers dans une sacoche de voyage. Ils s'y engraissaient à bouche que veux-tu, de vers à soie sautés dans l'huile, d'ailerons de requin, de nids d'hirondelles et de superbes tranches de chiens. Le palais du fils du ciel était devenu une véritable hôtellerie de prétendants, et les choses ont duré ainsi jusqu'au jour béni où vint à mon idéale princesse la

triomphante pensée de balayer la place en quelque vingt-quatre heures. Une autre eût envoyé ce régiment d'amoureux combattre les géants, arracher poliment une de ses plus belles dents au Chah de Perse pendant qu'il faisait l'aimable au milieu de ses femmes, ou bien encore conquérir l'eau qui danse, l'arbre qui chante ou l'oiseau qui parle. Rien de tout cela. Nous te leur avons tout simplement imaginé trois énigmes, trois questions ingénieuses, mignonnes, délicates; chacun peut les deviner sans se déranger, assis dans un bon fauteuil, les pieds dans ses pantoufles. L'épée, cette fois, n'a que faire, l'esprit seul, mais bien affilé. Ah! M. Brighella, en voilà une qui s'y connaît en rébus et qui sait comme il faut s'y prendre pour tenir les amoureux à l'écart!

BRIGHELLA. De tout ce beau manége, savez-vous ce qui adviendra, c'est que pas un homme sensé ne voudra mettre la main sur cette pelote d'aiguilles, et que votre princesse restera fille toute sa vie.

TRUFFALDIN. Le beau malheur! Est-ce qu'on ne peut pas se passer de mariage?

BRIGHELLA. Vous en parlez à votre aise.

TRUFFALDIN. Le mariage est un préjugé.

BRIGHELLA. Si votre mère ne s'était pas mariée, M. Truffaldin, vous ne seriez pas là pour débiter de pareilles impertinences.

TRUFFALDIN. Vous en avez menti par la gorge, ma mère est toujours demeurée fille, et malgré cela je suis venu au monde heureusement.

BRICHELLA. Il appelle cela heureusement!

(Bruit de tambours et de gongs au-dehors.)

TRUFFALDIN. Chut! Voici la cour et les docteurs. L'épreuve va commencer. Je vais chercher mon adorable princesse.

(Ils sortent de divers côtés.)

SCÈNE II

Les gardes entrent au son d'une marche guerrière, puis paraissent les docteurs, suivis de Pantalon et de Tartaglia. Vient ensuite l'empereur Altoun-Khan. A son entrée, tout le monde se prosterne. Il s'assied sur son trône. Près de lui, debout, Pantalon et Tartaglia. Les docteurs prennent place sur leurs tabourets.

ALTOUN-KHAN.

Mes fidèles ! Salut ! Du serment qui me lie
Quand le puissant Dieu Fo, qu'en pleurant je supplie,
Me délivrera-t-il ? Eh quoi, toujours du sang !
Hier vous avez vu, comme moi frémissant,
Périr le jeune fils du roi de Samarcande.
Faut-il qu'un autre prince en la tombe descende ?
Au grand Confucius, pourquoi fis-je un serment
Que la raison réprouve et que mon cœur dément ?
Je suis pris dans les nœuds de cette loi si dure,
Ma fille est insensible aux tourments que j'endure,
Et toujours il survient un nouvel insensé
Qui marche en souriant vers l'échafaud dressé.
De vous je sollicite un conseil salutaire.
Parlez, car ce serait un crime de se se taire.

PANTALON. Chère Majesté, votre pauvre secrétaire, le noble Pantalon, ne saurait quel conseil vous donner. Dans mon pays de Venise on ne fabrique pas d'édits comme le vôtre. Il n'y a pas d'exemple d'un prince qui s'amourache d'un portrait au point de perdre la cervelle pour l'original, et nous n'avons pas de femme qui déteste les hommes comme fait votre princesse Turandot. Oïbò ! Majesté on n'en a jamais vu même en rêve. — Avant d'avoir quitté mon pays, je ne connaissais la China que comme une poudre excellente pour guérir la fièvre tierce. Si j'allais conter à Venise de pareilles histoires on me répondrait : « Eh ! Sier bomba, sier Slappa,

allez débiter vos ragots aux petits enfants sur les genoux des nourrices et l'on me rirait au museau.

ALTOUN-KHAN.

As-tu vu, Tartaglia, ce prince infortuné?

TARTAGLIA. Majesté, oui, je suis resté coi devant sa belle prestance, ses nobles manières et sa douce physionomie. Il a fait ma conquête, et mon cœur saigne quand je pense au sort qui attend un si brave et si élégant jeune homme.

ALTOUN-KHAN.

Faut-il qu'à ce malheur il soit prédestiné?
A-t-on, du moins aux Dieux, pour les rendre propices,
Présenté notre offrande et sous d'heureux auspices?

PANTALON. Soyez sûre, chère Majesté, que nous avons bien fait les choses; cent bœufs immolés au ciel, cent chevaux au soleil, cent pourceaux à la lune.

ALTOUN-KHAN.

Qu'on amène ce prince. — Et vous, savants docteurs,
Soyez de ces débats les appréciateurs.

PANTALON. Nous avons l'expérience de ces affaires-là, sire. On va s'égosiller à plaider, et puis, après, le prince ira se faire embrocher comme un pauvre petit poulet.

TARTAGLIA, bas à Pantalon. J'ai reconnu en lui de l'esprit et du courage. Je ne suis pas sans espoir.

PANTALON, de même à Tartaglia. Qu'il explique les énigmes de cette péronnelle? Jamais!

SCÈNE III

KALAF, Les Précédents.

ALTOUN-KHAN, au prince Kalaf qui s'est prosterné à son entrée.
Lève-toi! de quel prince es-tu fils?

KALAF.

Ma naissance

Doit rester un secret.

ALTOUN-KHAN.

Braves-tu ma puissance?
Pour t'allier au Fils du Ciel oser t'offrir,
Si tu ne peux prouver...

KALAF.

Mais si je dois mourir
N'est-il pas temps, demain, de vous faire connaître
Le nom du roi mon père, et quel lieu me vit naître?
Je suis prince, et ne veux de Votre Majesté
Que le délai d'un jour s'il peut être accepté.

ALTOUN-KHAN, à part.

En lui, que de noblesse! oh! que ne l'aime-t-elle?

(Haut à Kalaf.)

Mais si tu triomphais de l'épreuve mortelle,
Si tu les devinais, ces énigmes de sang,
Et que par un mensonge indigne, avilissant...

KALAF.

Immolez donc alors demain, en sacrifice
Le misérable auteur d'un pareil artifice!
Que son corps, en pâture, à vos chiens soit livré,
Son esprit, par les Dieux de l'Enfer torturé!...
Mais non, rassurez-vous, je mérite la grâce
Que vous m'accorderez. Je n'ai point l'âme basse,
Croyez-en mon respect, croyez-en mon amour.

ALTOUN-KHAN.

Qu'il en soit donc ainsi! Je réclame à mon tour
Une faveur de toi. Le maître de l'empire,
Touché de ta jeunesse, à ton salut aspire.
Désiste-toi, mon fils, d'un projet odieux,
Vis tranquille à ma cour sans irriter les Dieux
Par un nouveau supplice! Épargne-moi la honte
D'un crime que j'abhorre, et qui vers moi remonte!
Une fille me reste au déclin de mes jours,
Bien coupable, il est vrai, mais je l'aime toujours!
De vaine qu'elle était tu la fais criminelle.

Ne brise pas en moi la fibre paternelle,
Et ne me force pas, ravivant le passé,
De haïr cet enfant qu'en mes bras j'ai bercé.

KALAF.

Je voudrais vous prouver par mon obéissance,
Fils du Ciel ! mon respect et ma reconnaissance.
A son enfant, un père aussi plein de bonté
Certes n'enseigna pas l'orgueil, la cruauté.
Si vous êtes coupable, et vous ne sauriez l'être,
Car des secrets de Dieu vous n'étiez pas le maître,
C'est d'avoir mis au monde un prodige pareil,
Dont les rayonnements font pâlir le soleil.
Avec effusion mon cœur vous remercie
Il faut qu'à mon destin Turandot s'associe,
Ou mes jours, désormais voilés d'ombre et de deuil,
Ne trouveront, seigneur, de repos qu'au cercueil !

PANTALON. Mais, cher prince, vous avez dû voir déjà sur la porte de la ville ces trophées peu encourageants, je ne sais quelle diable d'idée vous a poussé là de venir vous faire égorgeter comme un petit chevreau et de nous mettre à tous la larme à l'œil sans aucune chance de succès. Sachez que la princesse va vous proposer trois énigmes qu'un astrologue ne débrouillerait pas. Nous qui sommes chargés, depuis si longtemps, avec ces excellents docteurs, de juger qui devine et qui ne devine pas, afin de faire exécuter la loi, nous n'y voyons que du feu. Allez en paix, cher fils, ne vous obstinez pas, ou je ne fais pas plus de cas de votre noble tête que d'une rave plantée par un jardinier bossu.

KALAF.

Fais-moi grâce, vieillard, et que ce discours cesse.
J'ai dit ! J'épouserai la mort ou la princesse !

TARTAGLIA. La princesse ! la princesse ! mais quelle diabolique obstination ! Comprends bien, fils ! On ne joue pas ici à la devinette pour perdre ou gagner une demi-tasse de café ou de chocolat. Il y va de la tête, de la tête, entends-tu bien? Je n'emploierai pas d'autre argument pour te faire désister :

La tête, la tête ! Sa Majesté a eu la bonté de sacrifier pour toi, cent bœufs au ciel, cent pourceaux à la lune, et cent vaches aux étoiles, et toi, ingrat, tu veux lui donner ce crève-cœur ? S'il n'y avait plus au monde d'autre femme que Turandot ce serait déjà une grande sottise. C'est la pitié qui me fait te parler ainsi. As-tu bien compris, maintenant ? La tête, la tête !

KALAF.

C'est par trop discourir. La victoire ou la mort !

ALTOUN-KHAN.

Eh bien, si tu le veux, ingrat, subis ton sort !
Turandot va paraître.

(Il fait un signe aux gardes.)

KALAF, à lui-même.

O toi, divin prophète
De la foi musulmane, éloigne ma défaite,
Et donne-moi le prix, que de toi seul j'attends !
Enfin, je vais la voir ! Oui, déjà, je l'entends.
Si j'allais hésiter, me troubler à sa vue,
Ne pouvoir expliquer cette énigme imprévue !
Je sens trembler ma lèvre et palpiter mon cœur.
La voilà ! Je frémis. Dieu ! serai-je vainqueur ?

SCÈNE IV

On entend le son d'une marche. Entre Truffaldin, le cimeterre sur l'épaule et suivi de ses eunuques noirs. Derrière eux des esclaves battant des tambours et des gongs, puis, deux femmes esclaves voilées. L'une d'elles, richement vêtue, est Adelma, l'autre Zélime. Turandot paraît la dernière dans un riche costume ; elle est couverte d'un long voile qui cache son visage. Tout le monde se lève. Elle s'assied sur le trône préparé pour elle.

ALTOUN-KHAN, TURANDOT, KALAF, ADELMA, ZÉLIME, PANTALON, TARTAGLIA, DOCTEURS, GARDES, EUNUQUES, SUITE DE L'EMPEREUR.

TURANDOT, voilée.

Quel est l'audacieux de qui l'impatience
Vient devant les docteurs provoquer ma science ?

Est-il donc las de vivre et n'a-t-il rien appris?

ALTOUN-KHAN.

Voilà celui qui doit te disputer le prix.
Ton père fait des vœux pour que le ciel l'éclaire,
Puisse-t-il, du grand Tienn sous l'abri tutélaire,
Abaisser ton orgueil, et conquérir soudain
Ce cœur qui croit tout vaincre, armé du seul dédain!

TURANDOT, bas à Zélime.

Ce jeune homme a bon air, vois, Zélime. Et qu'il ose
Me braver à ce point! Je ne sais pas la cause
Du trouble que je sens, mais j'ai pitié de lui.

ZÉLIME, bas à Turandot.

Princesse, montrez-vous plus clémente aujourd'hui,
Que vos trois questions soient simples et faciles.

TURANDOT.

Que dis-tu? Moi subir leurs rires imbéciles?
Sacrifier ma gloire et voir périr mon nom?
Tais-toi, je ne veux plus entendre un seul mot! non!

ADELMA, à part, regardant Kalaf.

Je ne me trompe pas. C'est bien le jeune esclave
Du roi de Koraçan, mon père! Hélas! il brave
Ainsi la mort pour elle! Est-ce un vil imposteur?
Non. J'en crois de l'amour l'instinct révélateur
Il est de sang royal.

(Avec un soupir.)

Et c'est elle qu'il aime!

TURANDOT, à Kalaf.

Étranger, qui venez résoudre mon problème,
Dieu m'est témoin que ceux qui retournent le fer
Dans ce cœur que l'on dit inspiré par l'enfer
M'outragent sans pudeur; mais, dédaignant la crainte,
J'ai voulu vivre libre, et je hais la contrainte;
Je n'admets point d'époux, de maître détesté
Contre qui se révolte en mon sein, ma fierté.
Malheur à qui prétend que sous son joug je plie!
Il en est encor temps, nul serment ne vous lie

Retirez le défi que vous m'avez porté.
Je suis fière et superbe, et pour ma dignité
Devant ce tribunal je devrais vous confondre.
Avant que soit venu l'instant de me répondre,
Réfléchissez; partez, ne me contraignez pas
A pleurer malgré moi sur un nouveau trépas.

KALAF.

Tant d'esprit, de droiture, une voix si charmante,
Les beautés qu'on devine à travers cette mante...
Qui mettrait en balance avec de tels trésors
Des jours qui sont comptés, un misérable corps?
Que n'ai-je, Turandot, à perdre mille vies,
Je les sacrifierais à vos moindres envies!

ZÉLIME, bas à Turandot.

Comme il vous aime! Ayez de lui quelque pitié!

ADELMA, à part.

Ah! de ce dévoûment que n'ai-je la moitié!

(Bas à Turandot.)

Tous ses vœux sont pour elle! A votre renommée
Songez, princesse!

TURANDOT, à part.

Eh bien! Pourquoi suis-je alarmée?
Allons, tais-toi, mon cœur, sois inflexible et fort!

(Haut.)

Prince, approchez?

ALTOUN-KHAN, à Kalaf.

Eh quoi? Tu veux tenter le sort?
Qu'on lui lise l'édit! Qu'il écoute et pâlisse!

UN DOCTEUR, lisant.

« Tout prince peut s'offrir et venir dans la lice
» Réclamer Turandot s'il la veut épouser,
» Mais la princesse aura le droit de lui poser
» Trois énigmes, devant les Docteurs nos arbitres.
» Sil devine, aussitôt lui sont donnés les titres
» De prince héréditaire et de gendre du Khan,
» S'il échoue, il périt sous le sabre d'Orkhan

» Selon l'édit qui veut que le condamné meure
» Par la main du bourreau dans le délai d'une heure.
» Au grand Confucius l'empereur fait serment
» De ne point entraver le cours du jugement.»

(La lecture terminée, Tartaglia prend le livre. Après l'avoir porté à sa poitrine et à son front, il le remet à Pantalon qui le présente à Altoun.)

ALTOUN-KHAN, la main droite levée sur le livre.

Les larmes dans les yeux, ici je renouvelle
Le serment que j'ai fait et que l'édit révèle.

(Pantalon remet le livre aux Docteurs. Grand silence. Turandot se lève, toujours enveloppée de son voile qui cache son visage pour Kalaf.)

TURANDOT.

Étranger! Connais-tu cet objet éclatant
Qui toujours dans son plein se meut à chaque instant.
Il occupe et remplit un bien étroit espace,
Pourtant, toute grandeur et toute beauté passe
Par lui, pour pénétrer dans ton cœur inconstant.
Il efface en valeur la perle de Golconde,
Il brille sans brûler; quand sa splendeur s'accroît,
Dans son frêle horizon vient se peindre le monde,
Le ciel même se noie en sa clarté profonde.
Le rayon qu'il fait luire, aussi borné qu'il soit,
A souvent plus de feux que celui qu'il reçoit.

KALAF.

J'oserai, moi, qui tiens ici si peu de place,
Rompre d'un coup le nœud dont votre esprit m'enlace.
Cet objet éclatant, dont l'étroite prison,
Reproduit l'univers et peint son horizon,
Ce cristal dans lequel l'astre du jour se mire,
Qui lance comme lui ces rayons que j'admire,
C'est l'œil, de qui les feux égalent ceux du jour;
C'est votre œil quand il vient me révéler l'amour [1].

1. Cette énigme est de Schiller. Celle de Gozzi a pour sujet un

LES DOCTEURS, ensemble.

Oui c'est l'œil ! Optimè ! C'est bien dit !

PANTALON, bas à Tartaglia.

Tout de même.

C'est le sens de l'énigme.

TARTAGLIA.

Eh ! voyons la deuxième.

ALTOUN-KHAN, à Kalaf.

Du courage, mon fils ! tous mes vœux sont pour toi !

ADELMA, à part.

S'il triomphe, il l'épouse, alors c'est fait de moi !

TURANDOT, à part.

Ah ! qu'il succombe donc puisque j'y suis forcée !
(Haut.)
Étranger, cette fois explique ma pensée :
Dis-nous quel est cet arbre aux verdoyants rameaux
Qui tranche de nos jours la trame désunie,
Dont la vieillesse est infinie,
Et pourtant toujours jeune en ses cycles jumeaux.
Ses feuilles d'un côté sont blanches et brillantes
Et leur sombre revers fait songer au tombeau.
Si tu peux le nommer, ton sort devient trop beau,
Car les voix des docteurs te seront bienveillantes.

KALAF.

Cet arbre qui nous tue, et qui mêle aux hivers
Ses éternels printemps dans ce vaste univers,

objet trop spécial le lion de Saint-Marc. En voici du reste la traduction.

« Quel est le quadrupède aux ailes étendues
» A qui pour sa valeur mille grâces sont dues,
» Dont le corps vigoureux, sur la mer s'inclinant,
» Sous sa griffe de fer retient un continent ?
» Son ombre immense au loin couvre un pays prospère
» Et ce nouveau phénix de tout un peuple est père. »

Dont la feuille de blanc et de noir alternée
Représente les jours, cet arbre c'est l'année.

LES DOCTEURS.

C'est l'année ! optimè !

TARTAGLIA.

Bien !

PANTALON.

Bravo ! Piccolo !
Voilà tout l'arsenal de ce sphynx à vau-l'eau !

ALTOUN-KHAN.

Quelle joie !

ZÉLIME.

Il l'emporte !

ADELMA, à Turandot.

Il vous vaincrait, princesse ?

TURANDOT, à part.

Que le monde périsse ou que son orgueil cesse !
(Haut, à Kalaf.)
Va, pour m'assujettir tes efforts seront vains !
Que maudit soit le jour où parmi nous tu vins !
Ton triomphe ne peut que t'assurer ma haine.
Fuis, je te le permets, ta défaite est certaine,
Fuis, de la vie encor je te fais grâce.

KALAF.

Et moi,
Votre courroux pourrait seul causer mon effroi.
Si je perds tout espoir que me fait l'existence ?
J'attendrai sans pâlir l'implacable sentence.

ALTOUN-KHAN.

Non ! je ne le veux pas. Désiste-toi, mon fils,
Toi, princesse, fais trêve à d'imprudents défis.
A l'époux de mon choix accorde ton suffrage.

TURANDOT.

Lui, mon époux ? A moi, mon père, un tel outrage !

Eh bien donc, qu'il réponde une dernière fois,
Car le vrai juge ici, c'est le glaive des lois.
(A Kalaf.)
Dis, comment nommes-tu cette chose vulgaire
Que malgré sa valeur l'homme n'estime guère.
La main du souverain s'honore à la toucher,
De sa dent qui déchire ainsi qu'un fer d'archer,
Sans causer de douleurs elle fait cent morsures
Et le sang n'a jamais coulé de ses blessures.
Sans rien prendre à personne elle sait enrichir
L'univers qui ne peut de ses lois s'affranchir.
Elle peuple et soutient les États et les villes.
On la range pourtant parmi les choses viles.
(Elle rejette tout à coup son voile et s'offre aux yeux de Kalaf dans tout l'éclat de sa beauté.)
Regarde mon visage et réponds sans trembler,
Devine ou meurs, j'attends [1] !

ALTOUN-KHAN.

Je le vois se troubler.
Prince, reviens à toi !

KALAF, hors de lui.

Quelle femme idéale !
Quelle splendeur ! non, rien au monde qui l'égale !
Je reste confondu devant ce que je vois
Et ne puis retrouver ni mes sens ni ma voix !

PANTALON. Courage, fils ! Je tremble que la tête ne lui ait déménagé.

TARTAGLIA. Si ce n'était le décorum, j'irais lui chercher un verre de vinaigre à la cuisine.

KALAF, revenant à lui.

Ne vous pressez pas tant. Princesse, votre vue
Avait pour un instant, bien qu'elle fût prévue,

1. Cette énigme est aussi de Schiller. Le mot de celle de Gozzi est le soleil. L'énigme est trop facile à deviner, c'est pourquoi j'ai adopté celle du poëte allemand.

Étonne ma raison, me voici rassuré,
Je suis encor debout et je vous répondrai.
Cette chose vulgaire et pourtant recherchée
Qui n'a point de valeur quoiqu'elle soit touchée
Par la main souveraine au moins une fois l'an,
Ce mobile qui donne au monde son élan,
Enrichit le travail, change en grappes dorées
Le caillou de la steppe et l'herbe des marées,
Cet obscur créateur aux utiles emplois,
Qui féconde la paix, fait triompher les lois,
Cette divinité sur la terre apparue,
S'il faut vous la nommer, Docteurs, c'est la charrue.

PANTALON, courant l'embrasser.

Béni sois-tu, mon fils, je n'y puis plus tenir.

LES DOCTEURS.

La charrue! optime! c'est bien la définir!

(Bruit d'instruments. Acclamations. Turandot retombe sur son trône, se cachant le visage dans ses mains. Zélime et Adelma s'empressent autour d'elle.)

ADELMA, à part.

O mon amour perdu!

ALTOUN-KHAN.

Turandot, chère fille!
Tu m'es rendue, enfin! Venez, prince, en qui brille
Tant de sens et d'esprit! Vous êtes triomphant
Et vous avez conquis un droit qui vous défend.

TURANDOT.

Je ne puis accepter cette épreuve imparfaite
Où m'a manqué le temps. Ajournez la défaite!

ALTOUN-KHAN.

Non, l'édit, cette fois, doit être exécuté,
Tu n'abuseras plus ainsi de ma bonté.

PANTALON. Pardonnez-moi, princesse, mais en voilà assez, de mettre ainsi les têtes en coupes réglées. Ce garçon a deviné. Le jugement est exécutoire, et nous n'avons plus qu'à manger les dragées. (A Tartaglia.) Qu'en dit M. le chancelier!

TARTAGLIA. Tout ce qu'il y a de plus exécutoire; qu'en disent ces excellents Docteurs?

LES DOCTEURS.

Exécutoire! exécutoire! exécutoire!

ALTOUN-KHAN.

Ma fille, j'ai compté sur ton obéissance.
A l'autel, le vainqueur nous dira sa naissance.

TURANDOT.

Ah! suspendez au moins d'un jour votre rigueur.

ALTOUN-KHAN.

Je n'écoute plus rien.

TURANDOT, se jetant aux pieds de l'empereur.

Hélas! sur votre cœur,
Si je n'ai pas perdu les droits que je mérite,
Donnez-moi ce délai, car tout ici m'irrite.
Ce courroux, ma fierté, cet homme que je hais!
Être esclave d'un homme! Oh! plutôt je mourrais!

ALTOUN-KHAN.

Vous perdez votre temps. Allez! qu'on m'obéisse!

KALAF, relevant Turandot.

Non, je ne puis souffrir que son cœur me haïsse!
Je repousse un hymen qui causerait sa mort
Quelqu'injuste qu'il soit j'acceptai mon sort.
Ingrate! Cette fois, c'est mon sang que je donne
Puisque tu veux mon sang! Que le ciel te pardonne!

ALTOUN-KHAN.

L'édit a prononcé. Turandot à l'autel
Doit suivre son époux.

TURANDOT.

Oui, mais d'un coup mortel
Là je me frapperai.

KALAF.

Turandot! Sois contente!
Tu seras obéie au gré de ton attente!

Oui, je veux proposer une énigme à mon tour
A cet esprit si fier, si rebelle à l'amour.
(A Altoun.)
Ordonnez que demain le divan se rassemble,
Là, devant les docteurs nous paraîtrons ensemble.
La princesse dira, sans plus nous ajourner,
Le nom d'un fils de Roi qui dut abandonner
Son palais, ses États, pour fuir devant l'envie;
Qui mendia son pain pour soutenir sa vie;
Qui, parvenu pourtant au comble du bonheur,
Par le plus grand chagrin voit déchirer son cœur.
(A Turandot.)
Vous nommerez demain et ce prince et son père,
Si le sort vous condamne et qu'il me soit prospère
Vous me reconnaîtrez enfin pour votre époux,
Mais, si vous triomphez, tout mon sang est à vous.

TURANDOT.

Étranger, Turandot accepte ici ton pacte.
Que soit maudit des Dieux celui qui se rétracte !

ALTOUN-KHAN, à Kalaf.

Qu'as-tu fait, imprudent? tu ne saurais prévoir
Quel est, de cet esprit, la force et le pouvoir.
Je ne dois consentir à ta folle demande
Qu'à la condition que la peine s'amende.
Si Turandot devine, elle a sa liberté;
Mais toi tu sortiras vivant de ma cité.

ACTE TROISIÈME

Une salle du harem de la princesse Turandot.

SCÈNE PREMIÈRE

ADELMA, UNE ESCLAVE TARTARE.

ADELMA.

Non, je n'écoute plus tes conseils. Dans mon âme
L'amour parle plus haut. J'abhore cette infâme,
Dont l'orgueil m'a réduite à la servir ainsi !
Moi, son esclave ! Moi ! Mais je naquis aussi
Pour régner, Turandot ! Ma famille égorgée,
Le Khoraçan soumis, moi seule protégée
Par ton orgueil funeste, à la haine pareil,
Hélas ! comme la cire ou la neige au soleil
Je sens mon cœur se fondre ! Ah ! fallait-il encore
Voir à tes pieds ce prince inconnu que j'adore,
Ce prince que j'aimai sans connaître son rang,
Et que j'aurais voulu du moins indifférent !
L'amour m'inspirera dans mon projet de fuite.

L'ESCLAVE.

D'un semblable dessein, qui peut prévoir la suite ?
Prenez garde, Adelma !

ADELMA.

Je mourrai s'il le faut.
Plutôt que sa pitié, Fatime, un échafaud !
Voici mon ennemie ! A son récent outrage,
Frémissante, elle songe. Allons ! Prenons courage,

Surprenons ses secrets afin de mieux frapper.
Il faut baiser la main que l'on ne peut couper.
(Elles sortent et se cachent derrière une tapisserie.)

SCÈNE II

TURANDOT, ZÉLIME, puis ADELMA.

TURANDOT.

Ah ! Zélime, mon front se courbe sous la honte !

ZÉLIME.

Quand donc cesserez-vous, dans vos dédains trop prompte,
Princesse, de haïr ce généreux esprit
Qui, par un coup du ciel, soudain, pour vous s'éprit ?

TURANDOT.

C'est assez me parler de lui, sa seule vue
A jeté dans mon âme une extase imprévue,
J'ai senti tout mon sang bouillir et frissonner,
J'ai senti ma raison près de m'abandonner,
Et cette émotion, vois, je l'éprouve encore,
Et je crois... Qu'ai-je dit, juste ciel ! Je l'abhorre !
Mon souvenir me trompe, et moi je te trompais,
Au lieu de l'accuser quand je le disculpais.
C'est lui qui du divan me rendit la risée,
Lui qui me veut par tous honnie et méprisée,
Et mon père m'oblige à lui donner ma main,
Si, détournant de moi cet odieux hymen,
Je ne devine aussi l'énigme embarrassée,
Qu'il propose en ces mots, Zélime, à ma pensée :
« La princesse dira, sans plus nous ajourner,
Le nom d'un fils de roi, qui dut abandonner
Son palais, ses États, pour fuir devant l'envie ;
Qui mendia son pain pour soutenir sa vie ;
Qui parvenu, pourtant, au comble du bonheur,

Par le plus grand chagrin voit déchirer son cœur. »
Cet inconnu c'est lui, la chose est assez claire,
Mais comment découvrir ces noms, Dieu tutélaire!
Puisque nul être humain, Zélime, ne saurait
Dire en quel coin du monde il cache son secret!
Conseille-moi!

ZÉLIME.

Prenez conseil de la magie.

TURANDOT.

Dans l'art des imposteurs que je me réfugie?
Cherche un autre moyen.

ZÉLIME.

Eh bien, rappelez-vous
Les discours, les soupirs, les reproches si doux
De ce jeune héros. A ce point il vous aime,
Qu'il va vous découvrir son secret de lui-même,
Si l'un de vos regards l'en voulait bien prier.

TURANDOT.

Tais-toi, mes sentiments ne sauraient varier,
Je le hais, t'ai-je dit, dans le temps où nous sommes,
La perfidie habite, hélas! le cœur des hommes.
Ils n'ont jamais connu ni la sincérité,
Ni l'amour; ils sont forts de leur perversité.
Si l'un d'eux feint d'aimer, c'est afin qu'on lui cède;
Il quittera demain le trésor qu'il possède;
Ou s'il daigne accepter le titre de mari,
Méprisant le saint nœud qu'il a bientôt flétri,
Aux genoux d'une esclave aussitôt il s'empresse
D'aller porter l'encens de sa banale ivresse.
Non, Zélime, jamais ne me parle de lui,
S'il est vainqueur demain, demain comme aujourd'hui
Je ne pourrai dompter l'horreur qui me domine.

ZÉLIME.

En vain contre l'amour votre âme récrimine.
Un jour ce fier dédain vous abandonnera
Quand la réflexion avec les ans viendra.

Princesse, croyez-moi, votre haine est trop vive
Pour que longtemps encore en vous elle survive,
Et c'est l'amour, peut-être...

TURANDOT.

Arrête ! Plus un mot !
Ton silence lui-même ici n'en dit que trop.
Tu me trahis, perfide ! Oh ! l'esclave insensée,
Qui me laisse entrevoir une telle pensée,
Sans craindre que ce fer...

(Elle porte la main à son poignard.)

ADELMA, entrant avec précipitation.

Ah ! Princesse, arrêtez !
Si moi je rends justice à vos nobles fiertés ;
Zélime est une esclave et son humble origine
Ne lui fait ressentir que ce qu'elle imagine.
Pauvre Zélime, songe à ce sanglant affront
Qui met dans la poussière un pur et noble front,
La fille d'Altoun-Khan, vaincue, humiliée
Par un homme inconnu ! Tant de gloire oubliée,
Et le rire outrageant de ces mille ennemis,
Renchérissant encor sur l'outrage commis !
Songe par-dessus tout à la peine édictée,
Qui conclura demain l'union projetée.
La main de Turandot au prince appartiendra...

TURANDOT.

Non, car avant ce jour, un cercueil m'étreindra.

ADELMA.

La ruse peut encor vous donner la victoire.
Demain, vous frapperez de stupeur l'auditoire.

TURANDOT.

Adelma ! Que dis-tu ? Mais comment découvrir
Ces noms ? Pour les savoir, à qui puis-je m'ouvrir ?

ADELMA.

Le prince a dit qu'un homme, en cette capitale,
Connaissait sa famille et sa ville natale,
Mais il n'a pas nommé le fidèle gardien,

Qui se trouve aujourd'hui son unique soutien,
On peut le découvrir pourtant dans cette ville,
Un seul mobile agit sur cette engeance vile,
L'intérêt. Dépensez, princesse, beaucoup d'or,
Vous trouverez,

TURANDOT.

— Dispose ici de mon trésor,
Et je souscris à tout, mais que ce soir je sache
Ces noms que vainement leur prudence me cache.

ZÉLIME.

Où donc chercher cet homme, et s'il était trouvé,
Le moyen, par la loi, serait-il approuvé?
Comment dissimuler la condamnable ruse
Dont notre souverain ne veut pas que l'on use,
Et n'avouerez-vous pas ainsi que votre esprit
Ne sut point achever l'œuvre qu'il entreprit?

ADELMA.

La prudente Zélime aimerait mieux, peut-être,
Que de son protégé l'on ne pût rien connaître.

ZÉLIME.

Ah! C'est trop m'offenser! Je n'avais qu'un désir:
Vous épargner, maîtresse, un si vif déplaisir,
Faire tomber en vous un rayon de lumière,
Ramener votre cœur à l'amour la première,
Vous montrer l'avenir que vous sacrifiez,
Voir renaître au bonheur vos jours purifiés.
Mon dévoûment pour vous me dicte ma conduite.
Non, ne me croyez pas par l'intérêt séduite.
Ma mère Schirina me vint voir ce matin,
Toute joyeuse encor de ce que le destin
Avait fait triompher, au divan, ce jeune homme.
Pour vous je questionne; elle m'apprend, en somme,
Que ce prince inconnu chez elle s'est logé,
Et qu'Hassan, son mari, par elle interrogé,
Le connaît et l'adore. Aussitôt je la presse
De me dire son nom, auquel je m'intéresse;

Elle répond qu'Hassan ne veut pas révéler
Un mystère qu'il doit à tous les yeux céler;
Elle a promis pourtant d'insister. O maîtresse,
Doutez-vous à présent, dites, de ma tendresse?

TURANDOT.

Zélime, embrasse-moi!

ADELMA.

Princesse, l'incident
Me permet d'entrevoir un succès. Cependant,
Je ne croirai jamais cet Hassan si peu sage,
Qu'il nous laisse saisir son secret au passage,
Quand l'arme du silence a jusqu'alors suffi,
Et surtout s'il apprend votre nouveau défi.
Ne perdons pas de temps. Allons rêver ensemble,
Aux moyens d'assurer l'œuvre qui nous rassemble.

(à part.)

Si grâce à moi le prince est vaincu, dès demain,
De l'exil, avec lui, je prendrai le chemin.

(Elles sortent.)

SCÈNE III

Une salle dans le palais d'Altoun-Khan.

KALAF, BARACH.

KALAF.

Si toi seul sais mon nom et celui de mon père,
Quand tout me semble enfin redevenir prospère,
Puisque de ce pays mes États sont si loin,
Et que l'on me croit mort, nous n'avons pas besoin
De craindre. Ceux, d'ailleurs, qu'accable l'infortune,
Sont bien vite oubliés.

BARACH.

Oui, c'est la loi commune.
Nonobstant tout cela, seigneur, les malheureux
Doivent toujours trembler, car tout parle contre eux,
Et la pierre et la fleur, les montagnes, les plaines,
La tempête qui gronde et les tièdes haleines
Des zéphirs embaumés; c'est un concert de voix
Qui, pour les perdre mieux, les accuse à la fois.
Votre art avait pourtant vaincu votre ennemie,
Conquis cette beauté dans le crime affermie.
Un seul de ses regards, présent inattendu,
Une larme traîtresse et voilà tout perdu !

KALAF.

C'est que j'ai concentré toute ma vie en elle !
Tu n'as pas vu briller le feu de sa prunelle,
Lorsque dans ce divan, palpitante d'émoi,
De colère et de charme, elle lançait sur moi
Des éclairs qui du ciel d'Allah semblaient descendre !

BARACH.

Ces éclairs eussent-ils dû vous réduire en cendre,
Il vous fallait songer à deux pauvres vieillards,
Arrachés par miracle à ces Mongols pillards.
Votre père, à Berlas, attend sa délivrance,
Vous ne tromperez pas, prince, son espérance.

KALAF.

Point de reproche, ami, je ne veux qu'apaiser
La fière Turandot et la désabuser.
Mon défi qui lui laisse encor la chance ouverte,
Apportera son baume à la peine soufferte.
De ma condescendance elle me saura gré.

BARACH.

Dans la haine, seigneur, il n'est point de degré.

KALAF.

Mais elle m'appartient par la loi qu'elle a faite.
Je ne saurais, ici, redouter de défaite.
Ta femme ne sait rien qui nous mette en danger ?

BARACH.

Elle ne voit en vous qu'un soldat étranger.
Cher prince, mon silence est une citadelle,
Mon cœur tremble, pourtant, quoique sûr et fidèle.

SCÈNE IV

PANTALON, TARTAGLIA, BRIGHELLA, SOLDATS,
LES PRÉCÉDENTS.

PANTALON. Enfin, le voici, pardieu !

TARTAGLIA, à Kalaf, montrant Barach. Altesse ! quel est cet homme ?

PANTALON. Où l'avez-vous rencontré ?

BARACH, à part.

Que va t-il arriver ?

KALAF.

Je ne le connais pas,
Le hasard seul l'a fait trouver là sur mes pas.
Je le questionnais sur votre capitale,
Sur les splendeurs des arts qu'à nos yeux elle étale.

TARTAGLIA. Pardonnez-moi, vous êtes un garçon dont la cervelle est un peu trop près du bonnet, et vous avez l'esprit trop courtois. Je m'en suis aperçu au divan. Pourquoi diable avez-vous commis une telle balourdise ?

PANTALON. Taisez-vous, ce qui est fait est fait. Altesse, vous ne savez pas combien de pieds d'eau vous avez par dessus la tête, et si nous ne surveillions pas votre conduite, vous vous laisseriez prendre au filet comme un pauvre papillon. (A Tartaglia.) Mon cher moustachu, vous n'avez rien à faire ici. Son Altesse va se retirer dans son appartement. Brighella a déjà donné l'ordre de mettre sous les armes douze mille soldats de garde, et vous, avec vos pages, vous veillerez à sa porte jusqu'à demain matin, afin que personne ne puisse entrer, c'est l'ordre de l'empereur. Il s'est pris d'amitié pour

le prince et, quoique sans motifs, il redoute quelqu'accident. Si vous ne devenez pas son gendre, je crois que le pauvre vieux en mourra. C'est une femme terrible que la princesse ! (Bas à Kalaf.) N'allez pas lui dire votre nom. Si pourtant vous daigniez me le confier, à moi, pauvre vieillard, là tout bas à l'oreille, *pian pianino*, je serais très-reconnaissant de la confidence. Faites-moi ce cadeau-là !

KALAF.

Bon vieillard, respectez l'ordre de l'empereur.

PANTALON. Très-bien ! A vous maintenant, sior Brighella.

BRIGHELLA. Quand votre Excellence aura fini ses bavardages, moi j'agirai.

TARTAGLIA. Sior Brighella, faites bien attention qu'il y va de la tête.

BRIGHELLA. Je sais le prix de ma tête, et n'ai pas besoin qu'on me le rappelle.

TARTAGLIA, bas à Kalaf. Je suis curieux à crever de savoir votre nom. Si vous me faisiez la grâce de me l'apprendre, je tiendrais ce secret renfermé dans mes petits boyaux.

KALAF.

Demain vous le saurez, je suis peu discoureur.

TARTAGLIA. Bravissimo ! — Cospetto di Bacco !

PANTALON. Altesse, je suis votre valet. (A Barach.) Et vous, cher seigneur à barbe, vous feriez mieux d'aller fumer une pipe sur la place, que de rester dans ce palais. Je vous conseille, dans votre intérêt, d'aller à vos affaires. (Il sort.)

TARTAGLIA. Cet homme a un parfum de coquin qui ne me revient pas trop. (Il sort.)

BRIGHELLA, à Kalaf. Faites-moi la grâce de passer dans votre appartement.

KALAF, à Barach.

Au revoir donc, ami, tu pars, je le regrette.
(Bas.)
J'éloignerai demain cette foule indiscrète.

(Barach salue le prince avec respect.)

BRIGHELLA. Allons ! allons ! finissons les cérémonies ! (Sur un signe de Brighella, les gardes entourent Kalaf pour l'accompagner et ils sortent ensemble.

SCÈNE V

BARACH, TIMOUR, misérablement vêtu.

BARACH, à Kalaf qui sort.

Que le ciel vous assiste !

TIMOUR, regardant le prince qui sort avec les gardes.

Ah grand Dieu ! qu'ai-je vu ?
Mon fils au milieu d'eux, de secours dépourvu !
Ah ! de nos ennemis, c'est sans doute la rage
Qui le suit jusqu'ici ! — Kalaf ! reprends courage !
Me voici près de toi !

(Il se précipite vers les soldats.)

BARACH, l'arrêtant.

— Tais-toi, maudit vieillard !
Tais-toi, sinon ton sang va rougir ce poignard.
D'où viens-tu ? Que dis-tu ? Quel nom sort de ta bouche ?
Dis ? Comment le sais-tu ?

TIMOUR.

— Pourquoi cet air farouche ?
Barach ? Tu vois Timour sous ces humbles habits,
Ton roi survit encore à tant d'affronts subis.
Veux-tu m'assassiner ?

BARACH, saisi d'étonnement.

— Timour !

TIMOUR.

— Oui, c'est moi, traître !
D'une vie abhorrée, ah ! délivre ton maître !
Si mon fils doit mourir, prenez aussi mon sang !

BARACH.

Oui, c'est bien vous, mon roi ! Le péril est pressant.
Si vous voulez sauver avec moi l'existence

De ce fils, gardez-vous, en toute circonstance,
De prononcer jamais votre nom ni le sien,
Plus tard nous parlerons, sire, du temps ancien.
Ici je suis Hassan, non plus Barach. La reine?
Répondez-moi, verrai-je aussi ma souveraine?
Ah! parlez!

TIMOUR.

— Ma douleur pour moi te répondra.

BARACH.

Morte?

TIMOUR.

— A Berlas, ami, la sultane expira,
Elle appelait encor son fils quand sa paupière
Se ferma... Maintenant elle dort sous la pierre.

BARACH.

Pauvre reine!

TIMOUR.

— Aussitôt je partis en cherchant
La trace de mon fils, le jour, la nuit marchant,
Enfin je le retrouve, et cette troupe armée
Vient jeter la stupeur dans mon âme alarmée.

BARACH.

Ne craignez rien pour lui. Venez, de ce secret
Vous serez informé, surtout soyez discret,
Il y va de la vie. Il faut que l'on ignore
Votre nom et le sien. — Partons! mais qu'est-ce encore?

SCÈNE VI

SCHIRINA, Les Précédents.

BARACH.

Ma femme en ce palais! que viens-tu faire ici?
Qui t'amène, réponds, tire-moi de souci!

SCHIRINA.

L'allégresse où je suis du succès de mon hôte,
La curiosité de savoir, que rien n'ôte.
Je venais demander à Zélime, comment
Turandot s'habitue à son nouvel amant.
Ensuite, nous avons causé de mille choses.

BARACH.

Tu ne peux donc jamais rester les lèvres closes?
Femme sans prévoyance, et qui, ne sachant rien,
Parles de tout. Voyons, dis, rappelle-toi bien,
Ce mot est-il de toi tel qu'on me le rapporte :
« Ce prince, mon mari le connaît. »

SCHIRINA.

Que t'importe!

BARACH.

Il m'importe beaucoup. L'as-tu dit?

SCHIRINA.

— Mais quel mal
Y trouverais-tu donc, querelleur infernal?

BARACH.

Enfin, confesse-le.

SCHIRINA.

Je l'ai dit.

BARACH.

Bien.

SCHIRINA.

— En somme,
Zélime veut savoir le nom de ce jeune homme,
J'ai promis pour ce soir de te le demander.

BARACH.

Malheureuse!... Ah! je suis perdu! Sans plus tarder,
Il faut fuir ce palais, quitter même la ville.
— O ciel! il n'est plus temps. C'est la troupe servile
De ces eunuques noirs. — Va-t'en! je dois rester.
Pars avec ce vieillard qu'il te faut abriter!

SCHIRINA.

Ce vieillard ?

BARACH.

Ce n'est pas dans ton hôtellerie,
Que tu le conduiras, mais que ton industrie
Découvre un lieu secret où nul regard humain
Ne le puisse entrevoir, femme, jusqu'à demain.

SCHIRINA.

Pourquoi ne viens-tu pas ?

BARACH.

Pars, et point de réplique,
On me cherche déjà.

(A Timour.)

Que votre soin s'applique
A vous bien cacher d'eux !

SCHIRINA.

Que me reproches-tu ?

BARACH.

Pars donc.

SCHIRINA.

Mais qu'ai-je fait ?

BARACH.

Va-t'en, esprit têtu !
Non, reste. Il est trop tard ! ô trop ingrate épouse !
O malheureux vieillard, que le destin jalouse !

SCÈNE VII

TRUFFALDIN, EUNUQUES ARMÉS, LES PRÉCÉDENTS.

Truffaldin fait garder par ses hommes toutes les issues.

BARACH.

La princesse me cherche ? Eh bien, je ne fuis pas.

TRUFFALDIN. Ne faites point de rumeur, je suis venu pour vous rendre un grand service.

BARACH.

Entrons dans le harem, seigneur, je suis vos pas.

TRUFFALDIN. Avouez que vous avez de la chance de pouvoir entrer là sans danger pour votre tête. Quand une mouche s'introduit dans nos murs, on examine si elle est mâle ou femelle, et si elle est mâle on l'empale. Mais, dites-moi quel est cet homme ?

BARACH.

J'ignore comme vous quel est ce pauvre diable.

TRUFFALDIN. Il me prend fantaisie de faire aussi sa fortune. Et cette femme, quelle est-elle ?

BARACH.

Votre princesse attend. Laissez ce misérable,
Et cette péronnelle. Est-ce donc que jamais
Avec de telles gens, moi, je me compromets ?

(Il veut sortir.)

TRUFFALDIN, l'arrêtant par le bras. Vous en avez pardieu menti. Celle-ci, je la reconnais pour votre femme et pour la mère de Zélime, et je l'ai vue tout à l'heure chez la princesse. (Aux eunuques.) Emparez-vous de ces trois personnes. Vous les introduirez dans le harem aussitôt qu'il fera nuit.

TIMOUR.

Qu'allons-nous devenir ?

SCHIRINA.

C'est à n'y rien comprendre.

BARACH.

Vous suivrez ma fortune. Allons ! il faut nous rendre.

(A Timour.)

Veillez sur votre langue avec attention.

(A Schirina.)

Sotte ! Voilà le fruit de l'indiscrétion.

(Sur un geste de Truffaldin, on emmène les prisonniers.)

ACTE QUATRIÈME

Une salle du harem de Turandot. — Au milieu, un grand coffre ouvert, rempli de pièces d'or. — Il fait nuit.

SCÈNE PREMIÈRE

TURANDOT, assise dans un fauteuil, BARACH et TIMOUR liés à deux colonnes de la salle. Dans un coin, ZÉLIME et SCHIRINA pleurant, EUNUQUES NOIRS armés.

TURANDOT, aux prisonniers.

Il est encore temps de vous sauver. Ce coffre
Rempli d'or est le prix que ma bonté vous offre.
Mais si vous persistez à vouloir me cacher
Ce secret, les tourments sauront vous l'arracher.
Esclaves, soyez prêts !

(Les noirs s'approchent.)

BARACH.

O Schirina, ta langue
Nous est funeste !
(A Turandot.)
Eh bien et sans plus de harangue
Je dis : je sais ces noms, je les sais tous les deux ;
Mais je jure devant ces esclaves hideux,
Que ni coups, ni trésors, ni ruse, ni torture,
Ne tireront de moi, la moindre forfaiture.

Essayez-donc, païens, de me faire parler,
Et vous pourrez me voir mourir mais non trembler.
(A Schirina.)
Femme, au lieu de gémir, sollicite la grâce
De ce vieillard, sur qui tant de douleur s'amasse.
Son seul crime fut d'être mon ami.

SCHIRINA.

Pitié,
Madame !

TIMOUR.

Si vos lois punissent l'amitié,
Frappez un malheureux qui, mort à l'espérance,
Dans votre cruauté verra sa délivrance.
(A Barach.)
C'est à moi de périr et de te préserver.
Je les dirai ces noms, s'ils peuvent te sauver.

TURANDOT, brusquement.

Tu les sais donc ?

BARACH.

Dans vos réponses, prenez garde,
Ou le prince est perdu !

TURANDOT.

Mensonge ! Je te garde
Ici ta récompense ! Holà ! qu'il soit puni !
(Les noirs se précipitent sur Barach.)

TIMOUR.

Je parlerai, barbare, et tout sera fini.
Mais vous allez jurer de sauver l'existence
Du prince et de cet homme, et puis sans résistance
Je m'abandonne à vous !

TURANDOT.

Je jure par le ciel
Que je dépose alors toute haine et tout fiel,
Je jure que tous trois vous obtiendrez la vie,
Vieillard, si ta promesse est par l'effet suivie !

BARACH.

Redoutez le poison caché traîtreusement
Sous le miel qui recouvre un semblable serment !
Jurez-nous, Turandot, qu'une fois satisfaite,
De ce prince inconnu dont vous sauvez la tête,
Vous deviendrez la femme, et qu'un refus hautain
Ne rendra pas plus tard son suicide certain !
Jurez que d'un cachot l'éternelle clôture,
Ne nous servira pas, vivants, de sépulture.
Si vous jurez cela, le premier, je vous dis
Ces noms, par la prudence, à ma bouche interdits.

TIMOUR.

Quel intérêt si grand ?... Prudence inexplicable ?
Mon Dieu ! faites cesser le doute qui m'accable !

TURANDOT.

Ah ! c'est trop défier à la fin mon courroux...
Esclaves que tous deux ils tombent sous vos coups !

SCHIRINA, aux genoux de Turandot.

Madame !...

BARACH.

Vous voyez maintenant sa clémence !

TIMOUR, avec exaltation.

Mourir ! Mourir pour lui, c'est une joie immense !
Mon cher prince, mon fils, bientôt je rejoindrai
Ta mère qui m'attend, et pour toi je prierai !

TURANDOT.

Arrêtez ! — Toi, son père ?

TIMOUR.

Oui, cruelle !

TURANDOT, à part.

Du trône
Ainsi tombé ! Misère ! et pour dernière aumône,
Je lui donnais la mort !

(Tendrement.)

Le père de celui

Que je voudrais haïr !

(Avec fureur.)

Pourquoi donc aujourd'hui
M'attendrir sur ce fils, dont la récente offense ?...

(A Timour.)

Parle, un aveu loyal est ta seule défense.

TIMOUR, à Barach.

Ami, que dois-je faire ?

BARACH, à Turandot.

Oserez-vous d'un roi
Flétrir la majesté ? Pouvez-vous sans effroi
Le torturer ainsi ? Que cette noire engeance
Fasse tomber sur moi, le poids de sa vengeance.
Tous vos efforts sont vains, je ne parlerai pas.

TURANDOT.

Ta désobéissance assure ton trépas !
Qu'il périsse ! frappez !

(Mouvement des noirs.)

SCHIRINA.

Mon mari ! Grâce ! Grâce !

SCÈNE II

ADELMA, entrant précipitamment, LES PRÉCÉDENTS.

ADELMA.

Princesse, enfermez-les dans quelque salle basse
Du harem, car voici votre père !... Cet or,
Qu'il me soit confié. Je vous promets encor
De séduire la garde et sans être aperçue,
De trouver jusqu'au prince une secrète issue.
Le secret que cet homme hésite à vous livrer,
Cette nuit, par la ruse il faut s'en emparer.

TURANDOT.

Va ! je me fie à toi.

ADELMA.

Vous, Schirina, Zélime,
Suivez-moi toutes deux !

(A part.)

Par un effort sublime,
Que l'amour, de mon plan assure le succès,
Dans ce cœur rebuté qu'enfin je trouve accès,
Et l'étranger vaincu, proscrit, rempli de doute,
De l'exil avec moi bientôt prendra la route.
Alors plus de nuit sombre, un ciel clair pour toujours !

BARACH.

Femme ! Fille ! Songez qu'il y va de nos jours !
Ne nous trahissez pas !

TURANDOT.

Allez ! qu'on les emmène !

TIMOUR.

Sur un roi sans pouvoir fais retomber ta haine,
Mais pitié pour mon fils !

BARACH.

Ce noble sentiment,
Son cœur l'ignore, et Dieu garde son châtiment.

(Les eunuques emmènent Timour et Barach. Les trois femmes sortent et l'on emporte le coffre.)

SCÈNE III

TURANDOT, seule.

Adelma le verra, mais le convaincra-t-elle ?
Oh ! si je réussis, quelle gloire immortelle !
Et quel homme osera désormais me braver ?
De honte et de dépit, je vais donc l'abreuver,
Quand devant les docteurs, lui jetant à la face,

Ces deux noms, je l'aurai désarmé, quoiqu'il fasse,
Quand je l'aurai chassé.

(Avec émotion.)

Pourtant, je crois sentir
Dans mon cœur, par avance, un secret repentir.
Il me semble déjà que je le vois en larmes,
Malheureux, ma vengeance alors perd tous ses charmes.
Oh! misérable cœur ici que me veux-tu?
Est-ce là ce que peut l'effort de ta vertu?
L'infâme hésita-t-il, quand il couvrit de honte
Cet orgueil indompté, dont il ne tint pas compte?
Ciel, seconde Adelma! Vaincu, déshonoré,
Qu'il tombe sous les coups dont je l'accablerai,
Et que rétablissant entre nous l'équilibre,
Je demeure, à mon tour, inexorable et libre!

SCÈNE IV

ALTOUN-KHAN, PANTALON, TARTAGLIA, TURANDOT, GARDES.

ALTOUN-KHAN, une lettre à la main et se parlant à lui-même.

L'indigne usurpateur devait ainsi finir,
A son père Kalaf devait se réunir,
Oublier du malheur chez moi les jours austères.
Qui saurait pénétrer, ciel juste, tes mystères?
Ton fils doit le respect à tes décisions!

PANTALON, bas à Tartaglia. Que diable! notre empereur va-t-il là barbotant?

TARTAGLIA, de même à Pantalon. Il a reçu un message secret. C'est quelque diablerie.

ALTOUN-KHAN.

Ma fille, c'est l'instant des désillusions,
Tu cherches vainement ces deux noms. Un message
Me les apporte écrits par le roseau d'un sage,

Dans ce pli. Le courrier, homme sûr et prudent,
Parti des plus lointains pays de l'occident,
En secret m'a parlé. Sous une triple garde,
Chez moi, jusqu'à demain, par prudence on le garde.
Le prince est l'héritier et le fils d'un vieillard,
D'un roi, que ne saurait découvrir tout ton art.
Je suis venu vers toi pour te prier encore
D'éviter ce conflit que pour toi je déplore,
Où tu seras vaincue, où je verrai ton cœur
Percé des quolibets de ce peuple moqueur.

(Sur un signe de l'empereur, la suite se retire; Altoun demeure seul avec sa fille.)

TURANDOT.

Mon honneur vous sait gré de prévoir cet outrage,
Mon père ; du divan j'attendrai le suffrage.

ALTOUN-KHAN.

Non, non, tu ne sais rien, tu ne peux rien savoir,
Et ta confusion qui se laisse assez voir,
Me dit dans quel chagrin ce doute t'a plongée.
Turandot, chère enfant, pour être soulagée,
Mon âme à toi s'adresse. Oh ! réponds sur l'honneur,
Ces noms, les connais-tu ?

TURANDOT.

Vous m'entendrez, seigneur,
Devant le tribunal, ne soyez pas en peine.

ALTOUN-KHAN.

Mais, je veux te soustraire aux affronts, à la haine.
Parle, et je cours prouver à ce jeune imprudent,
Que ton triomphe est sûr, pour lui-même évident,
Si tu l'as découvert. Dans toute la contrée
J'en répandrai le bruit, et ta gloire assurée,
Se rehaussant encore d'un si généreux don,
De tous tes ennemis t'obtiendra le pardon.
Cède aux lois du devoir, et que ton orgueil plie,
Dieu parle quand la voix d'un père te supplie.

TURANDOT.

Sais-je, ne sais-je pas? Les docteurs jugeront!
Ce que les successeurs de Meng décideront,
Je l'accepte.

ALTOUN-KHAN.

L'amour, pourtant, fut le seul crime
De celui contre qui ta science s'escrime.
Tu n'as pas son secret, il ne faut point mentir.
Eh bien, je te l'apprends, si tu veux consentir,
Quand le divan aura proclamé ta victoire,
Quand tu l'auras vaincu devant cet auditoire,
Lorsque tu le verras, pleurant, désespéré,
Demandant grâce enfin et soumis à ton gré,
A lui tendre la main, à t'unir pour la vie
A l'homme dont l'amour au bonheur te convie.
Promets de m'obéir, ma fille, et je suis prêt
A mettre en ton pouvoir ce terrible secret.
Ton amour-propre est sauf, la vindicte publique,
Cessant de te poursuivre, à te louer s'applique,
Tu conquiers un époux, le plus digne qui soit,
Et ton père bénit le bienfait qu'il reçoit.

TURANDOT, à part.

Oh! comme il sait trouver le chemin de mon âme,
Que faire? d'Adelma dois-je encourir le blâme,
Obéir à mon père, ou de l'effort tenté,
Attendre ici l'issue, en sauvant ma fierté.

ALTOUN-KHAN.

Que penses-tu? Quel est ce doute qui te presse?
Pourquoi vas-tu créant toi-même ta détresse?
Réponds, cède à ton père.

TURANDOT, à part.

Il veut m'intimider.
Tous deux ils sont d'accord. Je ne dois pas céder.

ALTOUN-KHAN.

Enfin décide-toi :

TURANDOT.

Que le divan s'assemble,
Je suis prête à parler. Qu'il paraisse et qu'il tremble !

ALTOUN-KHAN.

Ainsi, plutôt du sort tu subiras l'affront,
Que de sentir le joug d'un père sur ton front !
Eh bien ! je t'attendrai demain devant tes juges.
Plus de délais, perfide, et plus de subterfuges !...
Sur l'autel, par mes soins, l'encens s'allumera,
La bénédiction des Bonzes descendra
Sur le prince et sur toi, pendant qu'un peuple immense
Saluera de ses cris, ton remords qui commence,
Et je me souviendrai, quand je verrai tes pleurs,
Que tu fus insensible, ingrate, à mes douleurs.
Reste ! Ne me suis pas.

(Il sort.)

TURANDOT.

Adelma ! toi qui m'aimes,
Sois mon soutien, mon guide ! Ils se perdront eux-mêmes.

(Elle sort.)

SCÈNE V

Le théâtre change et représente la chambre de Kalaf, dans le palais impérial. — Nuit obscure. — Un kang, espèce de divan chinois, qui sert de lit et de siége.

KALAF, BRIGHELLA.

BRIGHELLA, **une lampe allumée à la main, il la dépose sur une petite table.** Altesse, il est neuf heures sonnées. J'ai fait treize cent seize fois le tour de l'appartement. A vous dire vrai, je suis éreinté ! si vous voulez dormir un peu, vous voilà en lieu sûr.

KALAF.

Je t'excuse, va-t'en, moi-même j'ai besoin
De rester un peu seul. Sois libre de tout soin.

BRIGHELLA. Chère Altesse, je vous supplie, accordez-moi une grâce. Si, par hasard, vous aperceviez quelque fantôme, agissez avec prudence.

KALAF.

Des fantômes? Comment? Parle! que veux-tu dire?

BRIGHELLA. Hélas! nous avons ordre, sous peine de la vie, de ne laisser entrer personne dans votre appartement, mais... pauvres ministres! L'empereur est empereur, et la princesse, c'est, on peut dire, l'impératrice, et vous savez quel cœur elle a! Il est difficile d'accorder tout le monde... Si vous saviez, nous avons la tête entre l'enclume et le marteau... nous ne voudrions déplaire à personne, entendez-vous. Pauvres diables, tous tant que nous sommes, nous voudrions bien faire quelques pas de plus vers la vie décrépite, mais les conditions sont peu favorables.

KALAF.

Donc ce lieu n'est pas sûr. Contre moi l'on conspire!

BRIGHELLA. Je ne dis pas cela; mais, vous savez, la curiosité... Il peut entrer par la serrure quelqu'esprit follet, quelque fée avec la tentation...

KALAF.

Ne crains rien, je t'entends. A tout je veillerai.

BRIGHELLA. Oh! bravo! En tout cas, Altesse, je me recommande à votre protection. (A part.) Qui pourrait lui refuser d'accepter une bourse de sequins?... Pour moi, j'ai essayé et je n'ai jamais pu. (Il sort.)

KALAF.

Il me rend soupçonneux, mais je me défendrai
Contre l'enfer lui-même. — A peine encore une heure
Et l'aube éclairera cette étrange demeure.
— Je vais voir Turandot. Sa haine aura faibli,
Sans doute. — Le sommeil me versera l'oubli.
Cherchons quelque repos.

SCÈNE VI

SCHIRINA, en costume d'esclave, KALAF.

SCHIRINA, à part.

C'est lui, la peur me glace.

Haut.

Seigneur !

KALAF.

Que me veut-on ? qui donc à cette place ?...

SCHIRINA.

Schirina, votre hôtesse. Oui, ce déguisement
M'a permis d'arriver à votre appartement.
Ah ! seigneur, mon mari, le pauvre Hassan...

KALAF.

Achève !

SCHIRINA.

En prison !

KALAF.

En prison ?

SCHIRINA.

Turandot me l'enlève,
Sachant qu'il vous connaît, elle veut le forcer
A livrer votre nom ; mais de le prononcer,
Il se gardera bien. Menaces ni torture
Ne l'y décideront...

KALAF.

Oh ! cruelle aventure !
Fidèle serviteur !

SCHIRINA.

De la mort préservé
Votre père, à Pékin, d'hier est arrivé !
D'une perte récente il est inconsolable.

KALAF.

Ma mère ! juste ciel !

SCHIRINA.

Une douleur semblable
Vous déchire le cœur, mais songez aux vivants.
Votre père, jetant sa plainte à tous les vents,
Nous menace d'aller se dénoncer lui-même.
Il veut mourir, dit-il, puisque le fils qu'il aime
Est pour jamais perdu. Je n'ai pu l'arrêter
Qu'en lui jurant, seigneur, que j'allais apporter
Une lettre de vous. Que votre main la signe,
Et de votre salut elle devient le signe.
Voilà pour quels motifs j'ai voulu m'exposer
A venir, dans la nuit, de tout vous aviser.

KALAF.

Ne me trompes-tu pas ?

SCHIRINA.

Avant qu'on m'incrimine,
Le grand Berginguzin me brûle et m'extermine !

KALAF.

Pauvre mère et toi ! père, hélas ! plus malheureux !

SCHIRINA.

Profitons des instants ; employons-les contre eux ;
Et si vous n'avez pas de roseau pour écrire,
Je porte tout sur moi. — Ramenez le sourire
Aux lèvres du vieillard, deux mots de votre main,
Et je réponds de lui, prince, jusqu'à demain.
S'il va se dénoncer, adieu toute espérance !

KALAF.

Donne donc, Schirina.

(Elle lui présente l'étui de cuivre contenant le calam et l'encre, et un morceau de papier. Kalaf hésite, puis renonce à écrire.)

Non, dans cette occurrence,
Le moyen n'est pas sûr. Retourne sur tes pas,
Que mon père, s'il veut m'arracher au trépas,
Coure chez l'empereur, et là qu'il lui révèle
Son secret et le mien. Merci pour ta nouvelle.

SCHIRINA.

Eh! quoi! vous refusez?

KALAF.

Dois-je donc te haïr,
Et la femme d'Hassan veut-elle me trahir?

SCHIRINA.

Vous trahir? Par Meng-Tseu!

(A part.)

La ruse est éventée,
Prévenons Adelma.

(Haut.)

Confuse et peu flattée,
Je me retire, prince, et je cours avertir
Votre père qu'il doit à vos vœux consentir.

(Elle sort par l'une des portes que des tapisseries recouvrent. Au même instant, une autre tapisserie se soulève, et l'on voit apparaître Adelma et Zélime. Après les quatre premiers vers du monologue suivant, Adelma disparaît sans avoir été aperçue par Kalaf, et Zélime reste seule.)

KALAF.

Cet homme me parlait de follets, de fantômes;
De leurs mauvais desseins, sont-ce là les symptômes?
Schirina, mon hôtesse, est donc le sombre esprit,
Chargé de m'épier? Alors, fort bien m'en prit.

(Apercevant Zélime.)

Mais un autre fantôme à celui-ci succède,
C'est une femme aussi. Quelle démon la possède?
La curiosité! voyons-la donc venir.

SCÈNE VII

KALAF, ZÉLIME.

ZÉLIME.

Prince, pardonnez-moi, vous pourriez me punir
De vous troubler ainsi. Je ne suis qu'une esclave

De Turandot. Malgré ses ordres que je brave,
Je viens vous apporter, prince, un joyeux présent,
Une bonne nouvelle, un baume bienfaisant.

KALAF.

Plût à Dieu, que je fusse encore, en ma détresse,
Un être indifférent aux yeux de ta maîtresse,
Mais...

ZÉLIME.

C'est vrai. Rien, seigneur, si l'on croit ses discours,
De sa haine pour vous n'arrêtera le cours.
Mais j'ai su lire au fond de cette âme irritée,
Qui se débat encor quand l'amour l'a domptée,
C'est vous qu'elle aime, prince, et si cela n'est point,
Que la foudre me frappe !

KALAF, doutant.

Oui ? Passons sur ce point.
N'as-tu pas autre chose à me dire ?

ZÉLIME.

Elle pleure,
Je fus de ses chagrins le témoin, tout à l'heure,
Je dois, à vos regards, cacher sa passion,
Expliquer ses regrets par son ambition,
Dire qu'elle entrevoit le jour de sa défaite.

KALAF.

Qu'elle apprenne par toi, cette femme parfaite,
Que d'elle je voudrais écarter tout ennui,
Qu'en me donnant sa main, elle comble aujourd'hui
Mes vœux, ceux de son père, et que ce peuple immense,
Demain exaltera sa tardive clémence.
N'est-ce pas ta nouvelle ? Ai-je bien deviné
Le baume, le présent qui m'était destiné ?

ZÉLIME.

Non, prince, de nos cœurs excusez la faiblesse,
Turandot ne veut rien demander qui vous blesse.
Seulement une grâce et vous la contentez.
Elle voudrait devant les juges consultés,

Dire ces noms ; du trône après cela descendre,
Et vous offrir sa foi. Le feu dort sous la cendre.
Que ces secrets par vous, dans mes mains soient remis,
Et vous aurez vaincu les destins ennemis.

KALAF.

Esclave, n'as-tu pas oublié quelque chose ?

ZÉLIME.

Quoi donc ?

KALAF.

Mais tu disais à l'instant, je suppose :
« Que la foudre du ciel me frappe si je mens. »

ZÉLIME.

Vous me soupçonneriez ?

KALAF, sévère.

A d'autres, tes serments !
Rapporte l'entretien à celle qui t'envoie,
Dis que je lui refuse à regret cette joie,
Non pas pour l'offenser, mais par excès d'amour.

ZÉLIME, relevant la tête.

Imprudent ! tu paieras cette insulte à ton tour !
Sais-tu ce qu'elle coûte ?

KALAF, indifférent.

Oui, peut-être la vie.

ZÉLIME.

Eh bien ! sois donc payé !

(Elle sort et s'arrête un instant, parlant bas à Adelma qu'on aperçoit derrière le rideau de la porte.)

KALAF.

C'est ma plus chère envie !
Larves, disparaissez ! tous vos efforts sont vains !
Schirina dis-tu vrai, quand dans l'ombre tu vins,
M'annoncer que ma mère, au tombeau descendue...
Et que mon père en pleurs... Ma raison est perdue !
Non cela ne peut être ! Un instant de sommeil,
Et quand resplendira, sur l'horizon vermeil,

L'astre de vérité qui déchire les masques,
Vous aurez fui bien loin, ô visions fantasques !

(Il s'est jeté sur le kang, et paraît s'endormir.)

SCÈNE VIII

ADELMA, voilée, KALAF, couché sur le kang.

ADELMA, s'avançant.

Je n'ai pu réussir à savoir son secret,
Mais peut-être qu'à fuir je le trouverai prêt,
Et si, loin de ces murs, il consent à me suivre,
Heureuse près de lui je puis peut-être vivre.
Moment tant souhaité ! Rêves d'un meilleur sort,
Redoublez mon courage, et faites mon cœur fort !
Que ne puis-je, à mon gré, renversant tout obstacle,
De ma victoire enfin leur donner le spectacle !
Libre ! Je serais libre avec mon bien-aimé !
Le temps passe. Au plus tôt il doit être informé.
Prince !

KALAF.

Qui donc m'éveille ! Ici qui vient encore ?

ADELMA.

Une femme qui souffre, à genoux vous implore,
Consentez à l'entendre !

KALAF.

En ce lieu que fais-tu ?
Laisse la trahison ; ton philtre est sans vertu.

ADELMA.

Moi, te trahir, ingrat ? Ton hôtesse vint-elle
Te supplier d'écrire ?...

KALAF.

Oui, mais cette infidèle
N'obtint rien et sortit.

ADELMA.

C'est Dieu qui t'inspira.
Une esclave après elle, ici te rencontra,
Lui cachas-tu ton nom qu'elle voulait connaître ?

KALAF.

Comme elle tu verras, si de moi je suis maître.

ADELMA.

Tu me juges bien mal. Tu me connais pourtant,
Regarde-moi.

KALAF.

Ton air me semble, en t'écoutant,
Fier et majestueux ; mais ce brillant costume
Trahit encor l'esclave, et selon la coutume,
Tu te tenais debout au divan, ce matin.
Si tu sers Turandot, va, je plains ton destin.

ADELMA.

Je te plaignais aussi, quand sous l'habit servile
Que tu portais alors, je te vis dans ma ville,
Lorsque j'encourageai l'esclave audacieux,
Qui jusques au soleil osait lever les yeux.
Prince, reconnais-tu ces traits ?

(Elle soulève son voile.)

KALAF.

Vous ? la princesse
De Khoraçan !

ADELMA.

Moi-même.

KALAF.

Adelma !

ADELMA.

Le ciel cesse
De me persécuter.

KALAF.

Je crus à votre mort.
Vous esclave, Adelma ?

ADELMA.

Sachez quel fut mon sort.
De Turandot, mon frère aussi fut la victime,
Mon père n'écoutant qu'un courroux légitime,
En armes envahit l'empire d'Altoun-Khan.
Le Mantchou le vainquit et dispersa son camp.
Notre famille entière, hélas ! fut massacrée,
On m'épargna, moi seule, et je fus consacrée
A servir Turandot, cause de mes malheurs,
Celle qui vous condamne à verser tant de pleurs !
Mais vous qui l'admirez, quand l'univers l'accuse,
Pour son nouveau dessein vous aurez une excuse,
Pourtant, c'est contre vous...

KALAF.

Qu'a-t-elle projeté ?

ADELMA, à part.

Dieu ! prête à ce mensonge, un air de vérité !
(Haut.)
L'implacable démon que vous aimez encore,
Veut vous assassiner au lever de l'aurore.
Ses gens tout près d'ici vous attendent déjà.

KALAF.

M'assassiner ?

ADELMA.

Oui, prince, ils veillent; ils sont là.
Et quand vous passerez par ce corridor sombre,
Vingt poignards à la fois vous frapperont dans l'ombre.

KALAF, tombant sur son lit avec désespoir.

Tout est fini ! Timour ! ô père infortuné !
Kalaf ! malheureux prince, à la mort condamné !

ADELMA, à part.

Kalaf, fils de Timour ! ô ruse bien trouvée !
A son bonheur peut-être étais-tu réservée !
Amour, rends-moi ce cœur qui doit m'appartenir,
Et s'il ne cède pas, je sais comment punir !

KALAF.

Que te reste-t-il donc à faire, ô destinée,
Pour perdre cette race au mal abandonnée ?
Turandot ! si perfide... et si belle !

(A Adelma.)

Pourtant
Ne me trompez-vous pas ?

ADELMA.

Un cœur aussi constant,
Devait douter. Sachez que depuis sa défaite,
Les plus sombres projets se croisent dans sa tête.
Ses traits bouleversés, la pâleur de son teint
Disent le mal profond dont son cœur est atteint.
Si vous pouviez la voir, les yeux gonflés, livide,
Sa douteuse beauté dont apparaît le vide,
Vous ferait oublier tous vos enchantements.

KALAF.

Que malgré l'empereur, en dépit des serments,
Dans son propre palais on égorge ses hôtes ?
Si le ciel offensé veut châtier mes fautes,
J'abandonne ma vie et des vœux superflus
A celle contre qui je ne me défends plus !

ADELMA.

Ne mourez pas, partez ! je briserai ma chaîne,
Tous deux nous franchirons du Kiang l'immense plaine.
Dans l'antique palais, d'où nous fûmes chassés,
Je connais des trésors par vingt rois amassés.
Cet or nous donnera des soldats et des armes.
Le sultan de Berlas en essuyant nos larmes,
Nous fera regagner mon royaume perdu,
Qui deviendra le vôtre et qui vous est bien dû.
Des esclaves armés vont nous servir d'escorte,
Les chevaux et les gens attendent à la porte.
Fuyons ce lieu d'horreur, je serai toute à vous.
Que je meure pourvu que j'arrache à leurs coups
Celui que je serais fière de reconnaître

Comme mon protecteur, mon époux et mon maître !
Et si de tant d'amour vous n'êtes pas touché,
Je jure qu'en mon cœur il restera caché.
Vous sauver est le but qu'ici je me propose,
Vous pouvez accepter l'effet et non la cause.
Mais de l'aube qui vient j'entrevois les reflets,
Allons ! il faut sortir vivant de ce palais.

KALAF.

Généreuse Adelma, quelle douleur j'éprouve
De ne pouvoir servir celle que je retrouve !
Votre esclave d'hier vous eût conduite, hélas !
Même au prix de son sang, chez le Khan de Berlas.
Mais que dirait Altoun, princesse, de ma fuite ?
L'injure du soupçon flétrirait ma conduite,
J'aurais trahi les lois de l'hospitalité.

ADELMA.

Sa fille a tout trahi.

KALAF.

Par elle détesté,
Je mourrai donc ! qu'importe et que me fait la vie ?
Que l'ingrate contente à plaisir son envie,
Qu'elle prenne mes jours, le monde est mort pour moi !
Fuyez seule, Adelma !

ADELMA.

Telle est donc votre loi !
N'oublierez-vous jamais cette flamme insensée ?

KALAF.

Turandot et la mort emplissent ma pensée.

ADELMA, avec éclat.

Ne me dis pas cela, quand je viens t'avertir...
Quel que soit le péril, je ne veux plus partir.
(Se calmant.)
Nous verrons qui de nous, avec plus de courage,
Saura donner sa vie et défier l'outrage !
(A elle-même.)

Kalaf, fils de Timour !

(Haut.)

Adieu donc, étranger !

(Elle sort.)

KALAF.

Nuit cruelle ! qu'enfin se montre le danger !
C'en est trop ! Abhorré par la femme que j'aime,
Menacé du poignard jusqu'en mon sommeil même,
Inquiet, assiégé de sinistres avis...
Maudit, désespéré... Cependant je survis !
Et quand d'un avenir moins sombre je me flatte,
Sa cruauté pour moi, plus méprisante éclate !
Elle veut m'égorger, et par la trahison !
Ingrate ! ton esclave a dit avec raison,
Qu'il m'en coûterait cher !... mais le soleil se lève,
Me voici, Turandot ! que ton œuvre s'achève,
Ces jours flétris par toi, je cours te les donner,
Je ne me défends plus, tu peux m'assassiner !

SCÈNE IX

KALAF, BRIGHELLA, GARDES.

BRIGHELLA. Altesse, voici l'heure de la grande épreuve.

KALAF.

Exécute ton ordre. Allons, finissons vite,
A me donner la mort, moi-même je t'invite.

BRIGHELLA. Quel ordre ? mais je n'en ai pas d'autre que de vous conduire au divan, car déjà l'empereur se peigne la barbe pour s'y rendre de son côté.

KALAF.

Eh bien ! suis-moi ! je sais que je succomberai,
Mais n'importe, à la mort sans peur je marcherai.
Que la cruelle sache au moins que sans défense

J'ai plié le genou sous sa dernière offense.

(Il jette son poignard et sort.)

BRIGHELLA. Que diable dit-il ? Maudites soient les femelles! elles ne l'ont pas laissé dormir de la nuit et par-dessus le marché elles lui ont détraqué la cervelle! (Aux gardes.) Holà! vous autres, présentez les armes!

(Il sort derrière Kalaf.)

ACTE CINQUIÈME

Même décor qu'au second acte. Au fond, des rideaux, qui s'ouvrent plus tard, cachent le temple des ancêtres où l'on aperçoit un autel et une divinité chinoise. Au lever du rideau, l'empereur est sur son trône et les Docteurs sont sur leurs siéges; Pantalon et Tartaglia sur les marches du trône, debout, près d'Altoun-khan. Les gardes, rangés comme au deuxième acte.

SCÈNE PREMIÈRE

ALTOUN-KHAN, PANTALON, TARTAGLIA, GARDES, KALAF.

KALAF, **qui entre préoccupé.**

Me voici donc, vivant, en ces lieux arrivé
Et nul poignard encor sur moi ne s'est levé!
Adelma me trompa cette nuit, ou la fille
De l'empereur connaît mon nom et ma famille.
Sans doute elle a fait trève à l'arrêt prononcé,
Et moi je perds l'espoir dont je m'étais bercé.
Ah! mieux valait cent fois sacrifier ma vie
Si ce cruel soupçon ici se vérifie!

ALTOUN-KHAN.

Dis-moi, mon fils, pourquoi ce visage abattu?
Tes malheurs sont finis. Près de moi, que crains-tu?
J'apporte des secrets d'une haute importance.
Ma fille t'appartient malgré sa résistance.

Trois fois, elle envoya ce matin demander
Un délai qu'à ses pleurs je ne pus accorder
Car ta victoire est sûre, et sa terreur l'annonce.

PANTALON. Certainement, Altesse. Moi, en personne, je suis allé deux fois prendre les ordres de la princesse aux portes du harem, je me suis vêtu à la hâte et j'ai couru. Il faisait un petit temps frisquet que la barbe m'en tremble encore. Je confesse que j'ai été enchanté de voir son désespoir parce que je pensais à la joie qu'il allait nous procurer.

TARTAGLIA. Moi, j'y suis allé à l'aube. Elle m'a tenu une demi-heure à me faire des supplications. Entre le froid et la mauvaise humeur, je crois lui avoir répondu quelque sottise.

ALTOUN-KHAN.

Mais elle tarde trop. Que pour toute réponse
On aille la chercher, et qu'en cas de refus
On l'amène. Attendez!... Je la vois. L'air confus
Qu'elle montre, ce front pâli par la tristesse,
De mes pressentiments accusent la justesse.
Bon espoir, mon cher fils!

KALAF.

Ah! sire! pardonnez!
Si c'est pour mon bonheur que vous la condamnez
A ce profond chagrin... mille fois je préfère...
Que dis-je? Comment vivre... et sur la triste sphère
Où nous sommes, sans elle, où trouver le repos?
Son cœur peut-être un jour plus clément, plus dispos
Cessera de haïr; l'encens de ma prière
Peut-être apaisera la divinité fière;
Ses caprices seront mes lois et mes plaisirs,
Je me gouvernerai d'après ses seuls désirs;
Les cieux n'auront pas vu d'amant aussi fidèle.
Par ma soumission je veux triompher d'elle.

ALTOUN-KHAN.

Pour la cérémonie, allez, que tout soit prêt
Et que le peuple entier, selon notre décret,

Soit admis tour à tour au temple des ancêtres.
Gorgé de vin de riz, il priera pour ses maîtres.
Le front constellé d'or et de nymphéas blancs,
Turandot subira ses vivats accablants.
Je le veux. Il est temps qu'à son tour elle endure
Une part des chagrins dont elle nous torture.
La voici. Que l'autel à ses yeux dévoilé
Lui montre son pouvoir à jamais écroulé !

(Les rideaux du fond s'ouvrent découvrant l'autel des ancêtres et les bonzes. Au fond, le peuple.)

PANTALON. Chancelier, elle vient ! elle vient ! On dirait qu'elle pleure !

TARTAGLIA. L'accompagnement est lugubre. Voilà une noce qui ressemble à un enterrement.

SCÈNE II

TURANDOT, ADELMA, ZÉLIME, TRUFFALDIN,
EUNUQUES, ESCLAVES, LES PRÉCÉDENTS.

(Turandot s'avance au son d'une marche triste. Sa suite porte le deuil en blanc, selon l'usage chinois. Quand elle s'est assise sur son trône, elle semble étonnée en apercevant l'autel, les prêtres et le peuple.)

TURANDOT, à Kalaf, debout, au milieu de la scène.

Étranger, tout ce deuil qu'à ma suite je traîne
Te remplit d'une joie immense et souveraine,
Tandis que moi, je jette un regard consterné
Vers cet autel qu'un père a pour moi destiné.
Je l'avoue, oui, l'effort de mon intelligence
A vainement cherché quelqu'utile vengeance,
Mais contrainte à céder enfin, je me résous.

KALAF.

De cette joie hélas ! je serais vite absous
Si vous pouviez compter les blessures sans nombre

Que font vos déplaisirs à ce cœur si plein d'ombre.
Veuillez donc regarder d'un œil moins rigoureux
Celui que vos dédains rendent si malheureux.
Vous allez être à moi. Vous l'avez dit vous-même.
Haïssez qui vous hait, mais aimez qui vous aime.

ALTOUN-KHAN.

Ne perdez pas de temps dans ces subtilités.
Conduisez la princesse à l'autel.

TURANDOT, se levant tout à coup.

Arrêtez !
L'instant n'est pas venu, car l'énigme évoquée
N'est pas encor, docteurs, devant vous expliquée.
Peut-être ai-je su lire au livre abstrait du sort.
Trop tôt vous triomphez, écoutez-moi d'abord.
Vous vous flattiez en vain, prince, de tant de gloire,
La défaite souvent suit de près la victoire.
A vous désespérer à mon tour je me plais.
Kalaf, fils de Timour, sortez de ce palais !

KALAF.

Hélas ! j'ai tout perdu par ma seule imprudence !

PANTALON. Par le sang de donna Checa ! elle nous a fait la barbe, chancelier.

TARTAGLIA. O Berginguzin ! je reste confondu !

KALAF.

Je serais mort hier si de la Providence
La bonté ne m'avait par malheur secouru.
Sa haine avec ma vie alors eût disparu ;
Je ne sentirais pas cette douleur profonde
Qui surpasse la mort ! — O souverain du monde
Fils du ciel, grand Altoun, ta pitié m'a perdu !
Selon ton propre édit, l'échafaud m'était dû.
A l'ingrate, il fallait au moins laisser sa proie.
Je cessais de souffrir, elle doublait sa joie !

ALTOUN-KHAN.

De tout ce que j'entends, je demeure atterré !

TURANDOT, bas à Zélime, en regardant Kalaf.

J'en ai pitié, Zélime !

ZÉLIME, de même à Turandot.

Eh ! bien, à votre gré,
Vous pouvez d'un seul mot lui rendre l'existence.

ADELMA, à part.

Maintenant dans ses mains elle tient ma sentence.

KALAF, avec égarement.

Est-ce une illusion ? un fantôme produit
Par les Djinns malfaisants, sombres fils de la nuit ?
Non, non, tout est réel, je vois mon ennemie,
Je vois, sur l'arc tendu de sa lèvre endormie
Le sarcasme acéré prêt à percer mon cœur.
Turandot ! le voilà cet imprudent vainqueur,
Ce Kalaf que tu hais, qui maudit la nature
Et le ciel et la terre, et qui, pour sépulture,
A trouvé ton dédain comme un gouffre s'ouvrant !
On te prit ta victime, et ce fer te la rend !

(Il tire son poignard. Turandot descend vivement les marches de son trône et va vers lui. Adelma fait le même mouvement.)

TURANDOT.

Arrête ! malheureux !

KALAF.

Quoi ? tu serais capable
D'un acte de pitié ? quand tout ici m'accable
Quand mon père proscrit, mourant sur un chemin
Peut-être à la pitié, tend sa royale main,
Veux-tu donc que je vive ? ah ! garde à mon vieux père
Cette protection, mais moi qui désespère,
Je veux mourir, adieu !

TURANDOT, lui arrachant le poignard.

Non, Kalaf ! vis pour moi !

KALAF.

Mon Dieu ! qu'avez-vous dit ?

TURANDOT.

Ton amour et ta foi

M'ont vaincue !

KALAF.

Est-il vrai ?

ADELMA, à part.

Pour moi, plus d'espérance !

TURANDOT, à Kalaf.

Mon esclave Adelma, guidant mon ignorance,
Me révéla ces noms à ta douleur surpris.
Je n'eus jamais pour toi ni haine ni mépris.
L'excès de ton amour m'a révélé mon âme.
Je t'appartiens, Kalaf, sans plus craindre le blâme.

KALAF.

Bonheur inespéré ! fais que mon cœur soit fort
Et ne se brise pas sous ce dernier effort !

ALTOUN-KHAN, descendant de son trône.

Ma fille, en ce moment, ton père te pardonne
Les maux qu'il a soufferts.

ADELMA.

Ainsi tout m'abandonne !

(A Kalaf.)

Vis donc, ô prince ingrat, vis heureux et content,
Sans donner une larme au malheur qui m'attend !
Toi, sache, Turandot, que si je t'ai servie,
Ce n'est pas l'amitié qui me guida. L'envie,
L'amour que j'éprouvais pour ton perfide amant,
L'espoir de triompher de son aveuglement
Et de fuir avec lui dans quelque solitude
Où je l'eusse entouré de ma sollicitude,
Tels furent les motifs des efforts que j'ai faits.
Hélas ! pour mon tourment en voilà les effets !
Turandot, je te dois la perte de mon trône,
Ta pitié descendit sur moi comme une aumône,
Tu fis mourir mon père, et mon frère égorgé
Crie encore dans sa tombe et veut être vengé !

Tu me ravis enfin, comme dernier outrage,
Celui qui m'abandonne. Achève ton ouvrage,
Ton esclave t'insulte et provoque le sort;
Sois clémente une fois en me donnant la mort!

KALAF.

Chère épouse, seigneur, qu'un acte de clémence
Accroisse, s'il se peut, mon bonheur qui commence;
Oubliez d'Adelma le langage emporté.
De quitter vos États qu'elle ait la liberté!

TURANDOT.

Mon père, votre fille aussi vous la demande,
Cette grâce qu'ici le ciel même commande.
Adelma ne verrait qu'une ennemie en moi,
Qu'elle s'éloigne donc, l'ingrate, sans effroi,
Et si quelque faveur peut s'ajouter encore
A ce don qu'à genoux de vos bontés j'implore,
Vous aurez accompli mon plus ardent désir.

ALTOUN-KHAN.

L'empereur agira selon ton bon plaisir.

(A Adelma.)

Sois libre, reprends donc, princesse infortunée,
A des jours plus heureux peut être destinée,
Les États de ton père, et pour prix de ce don
Rends bienfait pour bienfait et pardon pour pardon.

ADELMA.

Sire, reine, je suis troublée et bien confuse.
A l'admiration en vain je me refuse,
Tant de grandeur m'écrase, et le temps, qui guérit
Les blessures du cœur que la présence aigrit,
Peut-être à mes chagrins garde-t-il quelque baume.
Aujourd'hui, qu'il me soit permis, quand un royaume
M'est rendu, de porter ma honte en d'autres lieux
Et de cacher les pleurs dont s'emplissent mes yeux.

(Elle sort.)

ALTOUN-KHAN, à Kalaf.

Toi, mon fils, viens revoir ton père qu'environne

Son ancienne splendeur. Dieu lui rend sa couronne;
Le prince usurpateur, chassé de vos États,
A payé de son sang ses lâches attentats,
Et le peuple, appelant à lui ses anciens maîtres,
A proclamé Timour et proscrit tous les traîtres.

KALAF.

Mon père! Turandot! mon bonheur est trop grand!

TURANDOT.

Que rien n'attriste plus les jours que Dieu nous rend!
(Au public.)
Kalaf, sans hésiter, pour moi donnait sa vie,
Et Timour, provoquant ma haine inassouvie,
Pour préserver son fils au supplice courait;
Barach, un serviteur, pour son maître mourait;
Une femme, une amie, et non pas une esclave,
Adelma, me trahit, me maudit et me brave.
Je renonce un peu tard à ma trop longue erreur.
Les hommes ne sont plus l'objet de ma terreur.
J'implore le pardon de la noble assemblée,
Car de son indulgence ici je fus comblée.

LA ZOBÉIDE

TRAGÉDIE FIABESQUE EN CINQ ACTES

PERSONNAGES

BÉDER, roi d'Ormuz.
SALÉ, sa fille.
ZOBÉIDE, son autre fille,
SCHEMSÉDIN, fils de Béder.
DILARA, sa femme.
MASOUD, prince de Zamar, amant de Salé.
SINADAB, roi de Samandal, Négromant, époux de Zobéïde.
ABDALAC, Calender.
SMÉRALDINE, suivante de Zobéïde.
TRUFFALDIN, } serviteurs du roi Béder.
BRIGHELLA, }
PANTALON, } Ministres de Sinadab.
TARTAGLIA, }
LA DISCORDE.
SOLDATS.
Diverses voix de FEMMES.
UNE FEMME, portant sa tête dans ses mains.

La scène est dans la ville de Samandal et aux environs.

LA ZOBÉIDE

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

Cour du palais du roi. Au fond une grande porte fermant une grotte. Un tigre et un lion enchaînés près de la porte vont et viennent et semblent garder l'entrée.

ZOBÉIDE seule.

D'où me vient cette tristesse? Mon union avec Sinadab devait-elle me donner une si courte joie? Devais-je cesser d'être heureuse après trente-neuf jours de mariage? Dans ce palais tous me regardent et pleurent, et je ne puis comprendre la cause de leurs larmes. Je n'ai pas vu mon époux depuis hier. O Calender Abdalac, où te caches-tu? Toi seul pourrais me dire la cause...

SCÈNE II

TARTAGLIA, ZOBÉIDE.

TARTAGLIA entrera et regardera Zobéïde. Celle-ci jettera les yeux sur Tartaglia. Tartaglia fait des lazzi de commisséra-

tion et semble vouloir parler, il se retient en manifestant une grande peur et en regardant autour de lui, puis il sort en pleurant et en poussant des gémissements.

ZOBÉÏDE. Malheureuse! qu'y a-t-il?... quel malheur pèse donc sur ma tête?

SCÈNE III

ZOBÉIDE, PANTALON.

(Pantalon regarde Zobéïde. Il fait des gestes muets de commisération et il pleure.)

ZOBÉÏDE. Dites-moi par pitié pourquoi vous me regardez en pleurant?

PANTALON. Ah! ma chère vie... je voudrais. (Il regarde au dehors.) Si c'était possible... Mais à quoi cela servirait-il?... Je ne puis parler... j'ai grand'peur... Voici trente-neuf jours écoulés depuis votre mariage, et demain... (Il se tâte les mains et le visage et dit à part.) J'ai peur à chaque instant de me transformer en animal, et il me semble qu'il me pousse déjà du poil sur les mains. Elle me fait de la peine, mais je ne puis rien lui dire, je ne puis rien lui dire. (Il sort en pleurant.)

SCÈNE IV

LE CALENDER ABDALAC, ZOBÉIDE.

ZOBÉÏDE. Mon père Abdalac, je puis bien aujourd'hui vous appeler mon seul père puisque me voici loin de ma famille et dans les murs de Samandal, dites-moi pourquoi règne une si grande tristesse dans ce palais et quelle est la raison pour laquelle pleurent tous ceux qui me voient ou qui me parlent?

ABDALAC. Je voudrais bien, Zobéïde, pouvoir aussi te regarder sans émotion.

ZOBÉÏDE. Et vous aussi vous pleurez?

ABDALAC. Non, Zobéïde, je ne pleure pas, non. Si je pleure n'y prends pas garde. Je serais indiscret en venant te montrer mon chagrin au moment où ton cœur doit être plus ferme que jamais.

ZOBÉÏDE. Quel est ce secret? Abdalac, par pitié?...

ABDALAC. Dis-moi, Zobéïde, à Ormuz, ton pays, Béder, ton père, eut-il d'autres filles que toi? Dis, avais-tu d'autres sœurs?

ZOBÉÏDE. Ah! mon ami, mon père, ne me rappelez pas des événements aussi funestes, ne renouvelez pas ma douleur. J'eus une sœur nommée Salé, j'eus une belle-sœur appelée Dilara, et qui toutes deux me furent chères. Il y a cinq ans qu'elles ont disparu l'une après l'autre de notre pays. Comment cela se fit et où elles sont allées, je ne le sus jamais.

ABDALAC. Dis-moi, Zobéïde, aimes-tu ce roi maure, ton époux? L'aimes-tu, Zobéïde, dis?

ZOBÉÏDE. Autant que moi-même. Mais quelles étranges questions?

ABDALAC. Moins étranges que tu ne penses. Raconte-moi encore comment tu vins d'Ormuz à Samandal.

ZOBÉÏDE. Je vous l'ai dit déjà. Il y a trois mois je jouais sur la plage avec Sméraldine mon esclave. Nous vîmes sur la rive un petit bateau équipé pour la pêche. Nous montâmes toutes deux dans ce bateau et nous mimes tant d'action dans notre partie de pêche que plus tard levant les yeux autour de nous, nous ne reconnûmes plus le pays et nous fûmes très-étonnées de nous trouver dans cette contrée. Je ne pourrais quand je le voudrais vous en apprendre davantage. Je suis encore stupéfaite quand je pense à ce qui m'est arrivé.

ABDALAC. Conte-moi ce qui se passa quand tu pénétras dans la ville de Samandal.

ZOBÉÏDE. Mon esclave et moi nous débarquâmes avec terreur sur la plage; nous aperçûmes la ville, nous courûmes vers la porte, alors une grande troupe de génisses, de cavales,

de brebis et de chèvres voulurent s'opposer à notre passage, non en marquant de la colère mais avec un air de pitié! Nous entrâmes cependant. Vous m'accueillîtes avec courtoisie, vous me fîtes l'épouse de Sinadab et la reine de ces États. Mais quel caprice de me faire raconter ce que vous savez mieux que moi?

ABDALAC. Dis-moi, Zobéïde, aimes-tu ce roi maure ton époux? L'aimes-tu, Zobéïde, dis?

ZOBÉÏDE. Autant que moi-même. Mais pourquoi me parlez-vous ainsi? Pourquoi plutôt...

ABDALAC. Tais-toi. Mes questions te paraîtront étranges, et pourtant elles ne le sont pas. As-tu entendu dire qu'aujourd'hui une armée a débarqué sur ce rivage.

ZOBÉÏDE. Je l'ai entendu dire.

ABDALAC. Sais-tu qui commande cette armée?

ZOBÉÏDE. Je l'ignore.

ABDALAC. Béder ton père, le roi d'Ormuz, et son lieutenant est Schemsédin son fils, ton frère. Masoud, l'amant de Salé, les accompagne.

ZOBÉÏDE. Que m'apprenez-vous? Mon père venu de si loin? Mais c'est là une joyeuse nouvelle. Donc...

ABDALAC. Laisse-moi parler, Zobéïde. Ton père ne vient pas ici comme un ami, mais comme un ennemi implacable et il veut la mort de Sinadab ton époux.

ZOBÉÏDE. Pourquoi? quelle cause de colère peut avoir mon père contre Sinadab?

ABDALAC. Ah! pauvre enfant, tu ignores où tu es. Il est temps, Zobéïde, de te tirer d'erreur. Consulte ton cœur. Quel est le degré de ton amour pour le puissant roi maure?

ZOBÉÏDE. Je l'aime éperdûment.

ABDALAC. Et lui, crois-tu vraiment qu'il t'aime?

ZOBÉÏDE. J'en suis sûre.

ABDALAC. Il y a aujourd'hui trente-neuf jours qu'il t'a épousée. Ne remarques-tu pas en lui quelque signe de refroidissement?

ZOBÉÏDE. Il n'a jamais cessé de m'aimer; seulement cette

nuit il s'est absenté ; mais je pensai qu'il était occupé de grandes affaires à cause de cette armée que l'on annonce.

ABDALAC. Non, non, Zobéïde. Sinadab est un homme qui ne doit pas craindre une armée. C'est à l'armée à le craindre, et toi, fille infortunée, pleure la mort de ton père ! C'est pour toi que tu dois commencer à craindre et il faut te préparer à haïr ton époux. Abhorre-moi, je t'ai sacrifiée, mais le ciel sait que je crus bien faire. Sache, Zobéïde, que Sinadab est un nécromant, l'âme la plus déshonnête, la plus cruelle, la plus diabolique que vit jamais le soleil.

ZOBÉÏDE. Que me dites-vous ?

ABDALAC. La vérité. Sache qu'il a ravi plus de cent princesses par des moyens magiques et qu'il a coutume de garder quarante jours les infortunées qu'il a séduites. Après le quarantième jour l'impie, ennuyé, les chasse de son palais l'une après l'autre quand il les a changées en génisses et en cavales. Ce sont elles, Zobéïde, qui voulaient, pour prévenir ton malheur, t'empêcher de franchir les portes de cette ville.

ZOBÉÏDE. Qui te pousse à me conter de telles folies ?

ABDALAC. Ah ! je le sais. La vérité doit te paraître folie, elle semble invraisemblable à celle qu'aveugle son amour pour Sinadab. Apprends donc que Dilara et Salé, ta sœur et la fiancée de ton frère, furent ravies par ce monstre, que, n'écoutant que leur vertu, elles voulaient plutôt mourir que de céder aux désirs de ce roi criminel. Dans sa fureur le nécromant les a condamnées... Ah ! je ne voudrais pas, Zobéïde, te faire mourir de douleur. Ces infortunées sont dans ce palais. Pour le moment qu'il te suffise de savoir que c'est par ses maléfices que tu es arrivée à Samandal, et que demain est le quarantième jour de ton mariage. Redoute ce Maure.

ZOBÉÏDE. Je prêterais foi à de telles rêveries ? Prêtre, je crains que le fanatisme ou le poids des années n'ait affaibli votre intelligence. Sinadab m'aime trop, il est trop humain, il est trop pieux dans sa conduite. Si vous voyiez comme il

se prosterne devant le soleil à l'horizon, comme il adresse de ferventes prières au ciel; et comme il se purifie par des ablusions à la moindre faute, vous ne diriez pas.... Je ne surpris jamais aucune indice de magie, et vous voudriez.... Oh! Dieu!.... Dites-moi quel est le motif de l'arrivée de mon père?

ABDALAC. Zobéïde, il faut croire à mes paroles. Ton époux est un hypocrite, un impie, et à coup sûr il ne t'aime plus. Son abandon de cette nuit est le signe fatal accoutumé. Voilà pourquoi, Zobéïde, tout le monde, prévoyant ton malheur, te regarde en pleurant; mais ils tiennent la bouche close par crainte du tyran dont ils redoutent le pouvoir et la science. Béder, ton père, arrive ici, l'infortuné, parce qu'il a su par ses devins que ses deux filles et sa bru, enlevées par Sinadab, sont à Samandal. Tu ne me crois pas encore. Je veux te faire voir des choses inouïes pour que tu ajoutes foi à mes paroles. Mais le tyran s'avance vers nous. Ma fille, retire-toi, le temps viendra, nous nous verrons dans un meilleur moment. Fais en sorte de ne rien révéler de ce que tu as appris; ne lui demande pas la cause de tous ces pleurs; aime-le encore, et quand la haine commencera en toi, feins de l'adorer comme tu adores le ciel, si la vie t'est chère.

ZOBÉÏDE. Confuse, irrésolue, remplie d'horreur, d'amour, d'angoisses, je t'obéis et comme... le ciel sait ce qui en est. (Elle sort.)

ABDALAC. Je m'éloigne aussi et, s'il est possible, je découvrirai les infâmes projets de cet homme. (Il sort.)

SCÈNE V

SINADAB, PANTALON, TARTAGLIA, GARDES.

SINADAB. Voilà bien longtemps, ministres, que je me plains des mœurs qui se corrompent et des iniquités de ce peuple sans frein, bien longtemps que je prie les Calenders, les

Derviches, les Fakirs d'annoncer dans leurs mosquées des châtiments pour arrêter les crimes!

TARTAGLIA. Oui, il y a longtemps, vraiment. Votre Majesté n'a pas ménagé pourtant les bons exemples, ni la piété, ni les admonitions. Un monarque comme Elle ne se trouve pas et ne se trouvera jamais. Les historiens qui écriront Sa vie seront à coup sûr tenus pour des menteurs.

PANTALON, à part. Quel coquin que ce Tartaglia avec ses flatteries! Mais je n'ai pas le cœur, et ce n'est pas le moment;... je ne vaux pas mieux que lui; j'ai peur, moi aussi; et par poltronnerie je m'en tire avec une révérence. (Il salue.)

SINADAB. Combien de prodiges le ciel a-t-il faits dans ce royaume par égard pour mes mérites; mais en vain, les pécheurs ne se sont pas amendés!

TARTAGLIA. *Per Bacco!* que pouvait-on voir de plus? Les méchants hommes devenus des animaux, les tristes femmes devenues des cavales et des génisses; ce sont là des grâces que Mahomet dispense en faveur des grands mérites de Votre Majesté. (A part.) Je le flatte tant que je peux pour qu'il ne me change pas en un bouc cornu.

PANTALON, à part. Il ne bégaie pas trop quand il s'agit de flatter. Saluons-le avec quatre paroles entre les dents. (Il salue.)

SINADAB. Voici le châtiment enfin venu avec cet assaut qui se prépare. Des gens armés vont envahir ces campagnes, ruiner mon peuple, faire couler son sang, et, sous ce fouet vengeur, les innocents ne pâtiront pas moins que les coupables. Que l'on prépare tout pour la défense, mais songeons d'abord au ciel dispensateur des biens et des maux. Allez, ministres, vers les fakirs et les derviches, que les imams appellent du haut des minarets des mosquées le peuple tout entier à la prière. J'ai foi dans les prodiges, et l'impie Béder, qui est venu d'Ormuz pour me perdre, se repentira sans doute. Le destin voudra peut-être que je meure. Tout est dans les mains de Dieu!

TARTAGLIA. O grand Roi! grand Roi! permettez, par grâce, que je vous baise les pieds. Je cours exécuter vos ordres pieux.

PANTALON, saluant. Je vais, moi aussi, suivre Sa Majesté. (Bas à Tartaglia.) Adulateur, coquin, canaille !

TARTAGLIA, bas à Pantalon. Prends garde, Pantalon, il te pousse des oreilles d'âne. (Il sort).

PANTALON, tâtant ses oreilles. *Oimè!* — Le fourbe a voulu rire. Mais ça viendra ; il me semble toujours que je me sens pousser une queue. (Il sort.)

SCÈNE VI

SINADAB SEUL.

Béder se repentira d'avoir conduit une armée contre Sinadab. Assurément on l'a averti que ses filles et sa bru sont en ma puissance. Eh bien, que tentera Béder ? Que Salé frémisse, enfermée avec Dilara ; qu'elles pleurent pour l'éternité leurs tourments et leur malheur ! Que ces insensées payent par un long deuil les plaisirs qu'elles m'ont refusés, ou qu'elles cèdent à la volonté de Sinabab ! Je suis las de Zobéïde. Il est temps qu'elle aille errer dans les prés avec les génisses, et qu'elle me débarrasse de cet ennui. Que son père la venge s'il le peut ! Je ne crains qu'Abdalac le Calender ; mais mon art sera plus fort que le sien... Opposons un sûr remède à tout ce qu'il pourra entreprendre contre moi. L'esclave de Zobéïde passe heureusement de ce côté.

SCÈNE VII

SMÉRALDINE, SINADAB.

SINADAB. Esclave !

SMÉRALDINE. Seigneur.

SINADAB. Où est Zobéïde ?

SMÉRALDINE. Je la cherchais.

SINADAB. Trouve-la et dis-lui de ma part que je ne m'offense pas de la conduite de son père. Le ciel décidera de quel côté est la justice. Dis-lui que je me prépare à la défense, mais qu'auparavant et pour épargner le sang des soldats, j'userai envers lui de tous les égards, afin de le faire rester dans le devoir. Ajoute que si le ciel a décidé sa mort, je ne pourrai le sauver. Dis-lui que celui qui l'a poussé à ce parti par ses tromperies et ses mensonges voudra sans doute aussi la séduire, afin que je reste privé de son amour, l'unique soulagement que j'aie au monde. (Il feint de pleurer.)

SMÉRALDINE. Sire, et qui vous force à verser des larmes? Qui peut chagriner un Roi si charitable, si bon, si pieux? Quels hommes iniques!

SINADAB. Il faut souffrir aussi les méchants et ne pas les mépriser. Trouve ma Zobéïde. Dis-lui de n'ajouter foi qu'aux paroles de son mari, que le sang doit couler et qu'il doit survenir des choses inouïes... que des apparitions... que c'est le ciel qui m'inspire ces paroles. Non, ne lui dis pas cela. Je ne suis pas digne de la protection du ciel, et je suis plus sujet qu'un autre à l'erreur.

SMÉRALDINE. Sinadab, fiez-vous à moi pour tenir Zobéïde en éveil et pour la mettre sur ses gardes. (A part.) Quel pieux Roi! quelle belle âme! De pareils hommes sont rares. (Elle sort.)

SINADAB. Périsse Zobéïde et le monde entier, pourvu que mes désirs soient satisfaits! Eh! qui pourra me donner des lois?

SCÈNE VIII

ABDALAC, SINADAB.

ABDALAC, à part. Scélérat, imposteur!

SINADAB. Abdalac, toi qui es cher au ciel, je pensais à toi dans mes malheurs. Prie pour moi et tu partageras mes trésors.

ABDALAC. Sire, le meilleur trésor est dans l'âme. Si vous avez commis des fautes, confessez-les au ciel. Je n'ai que faire des trésors terrestres. Mes années sont des trésors, puisqu'elles m'ont conduit au seuil du tombeau et qu'elles fermeront bientôt mes yeux qui ne verront plus les crimes et les impiétés.

SINADAB. Tu n'as que trop raison, lumière sainte! Cette terre est un lieu abominable.

ABDALAC. Parlons franchement, Sinabad. Vous savez si nous nous connaissons. C'est moi qui ai recueilli l'infortunée Zobéïde; quand vous me la demandâtes, je ne voulais pas vous la donner, parce que je connaissais l'usage de Sinabad qui, après quarante jours, chasse les malheureuses jeunes filles devenues femmes et les transforme en génisses. On les voit alors courir affolées par les chemins et livrées en proie aux taureaux. Usage impie, inhumain. Je connaissais de vous d'autres actions. Je ne voulais point, malgré vos prières, vous livrer Zobéïde. Vous vîtes alors ouvertement que votre art ne pouvait me tromper. Enfin, vous jurâtes sur un autel, rappelez-vous, vous jurâtes que vous aviez renoncé à la nécromancie et réformé vos coutumes et votre âme inique; que vous vouliez épouser Zobéïde pour vivre jusqu'à votre dernière heure paisible et heureux avec elle. Pourquoi ai-je cru à vos serments, mais ils furent entendus par le ciel à qui vous les adressiez. Que le ciel vous juge. (Il est vrai que moi aussi je m'illusionnai : une âme qui craint Dieu s'illusionne facilement et ne croit pas qu'une autre âme veuille s'ensevelir à tout jamais dans le crime.) Je vous livrai alors Zobéïde, je la donnai pour épouse à mon souverain que je révère encore.

SINADAB. Abdalac, tais-toi. Tes paroles, je le vois, reposent sur le soupçon. Tu m'offenses, mais je te pardonne. Je respecte le ciel, et je sais tenir mes serments.

ABDALAC. Laissez l'hypocrisie. Avec moi, Sinadab, il est inutile d'user de subterfuge et de feindre la bonté. Aujourd'hui seulement, j'ai su que vous retenez captives dans ce palais deux chastes femmes, la sœur et la belle-sœur de Zobéïde; je sais de plus que l'autre nuit vous avez abandonné votre

épouse. C'est le signe habituel, après trente-neuf jours, que vous voulez métamorphoser vos malheureuses victimes.

SINADAB. Calender, tu délires, et avec tes rêves tu redoubles tes offenses envers moi. Je veux éviter l'occasion de me courroucer; mon obéissance aux décrets célestes m'y engage. J'ai autre chose en tête que tes vains soupçons. J'ai souvenir de mon serment, et toi, songe que tu parles non pas seulement à un homme, mais à un roi qui pourrait punir ton audace. Un excès de clémence et le respect qu'il a pour ta qualité de prêtre le décide à souffrir et à te quitter la place. (Il sort.)

ABDALAC. Je te comprends, impie! Ah! malheureuse Zobéïde, je t'ai sacrifiée! Pouvais-je ne pas te livrer, et maintenant que tu es dans ses mains, je ne puis te tirer de tes misères. Ce que le destin veut doit s'accomplir, et la force et l'art de Sinadab sont trop puissants.

SCÈNE IX

ZOBÉIDE, ABDALAC.

ZOBÉÏDE, à part. Je suis hors de moi; que dois-je croire? Le Calender me dit de me défier de mon mari, mon mari me dit de craindre Abdalac. Que faire? Malheureuse!

ABDALAC. Zobéïde, je lis dans ta pensée. Je sais que le roi t'a envoyé ton esclave pour te prémunir contre moi. Tu l'adores; l'amour est aveugle et lui seul te conduit. Tu ne connais que ton époux, connais sa scélératesse. Écoute : par son art magique, tu dois perdre la forme humaine; un jour ne passera pas sans que tu sois transformée en une vile génisse. Je ne puis que te donner cet avis; si tu l'écoutes, peut-être pourrai-je te porter secours, mais je crains bien que mes efforts ne soient inutiles. Dis, me crois-tu?

ZOBÉÏDE. Je devrais vous croire, mais je ne le puis. Je crois trop à l'amour et à la bonté de Sinadab.

ABDALAC. Dans quel but penses-tu que le roi ton père soit venu assiéger Samandal ?

ZOBÉÏDE. Des ennemis jaloux de Sinadab ont conseillé mon père.

ABDALAC. Et la tristesse des ministres et les larmes qu'ils versent en te regardant, d'où vient tout cela ?

ZOBÉÏDE. De la peur qu'ils ont du siége, et ils me regardent comme la cause de leurs maux.

ABDALAC. Et que penses-tu de ton arrivée si prodigieuse dans ce petit bateau qui en si peu de temps traversa cette vaste mer ?

ZOBÉÏDE. J'en demandai un jour la raison à mon époux. Il me répondit qu'il avait tant prié Dieu pour qu'il lui donnât une épouse conforme à ses désirs, qu'il avait enfin été exaucé malgré son indignité.

ABDALAC. Écoute, Zobéïde, tu es aveuglée. Je veux que tu penses seulement que, si je dis vrai, il est trop dangereux pour toi de ne pas me croire. Reste dans le doute. Fais même bon accueil à ton mari, et s'il te parle quelquefois de moi, dis que tu me hais. Écoute-moi, Zobéïde. Pendant cette journée et celle de demain, quelles que soient ta faim ou ta soif, n'accepte ni boisson ni nourriture. Observe cette nuit les actions de Sinadab, et qu'il ne s'aperçoive de rien ; je serai prêt à recevoir tes confidences. Je désirerais t'enlever de ses mains, faire cesser l'angoisse de tes parents, calmer les pleurs que tu répandras sur la mort barbare de ton père.

ZOBÉÏDE. O Dieu ! que dites-vous, cruel ? Si ce que vous me racontez et ce que cache votre pensée est vrai, si vous m'aimez tant, sauvez mon père.

ABDALAC. Zobéïde, ton père fut autrefois coupable et il attira le malheur sur lui et sur ses enfants. Il doit payer ses méfaits de son sang et d'une façon inouïe, et moi, s'il n'a pas payé cette dette, et pendant la vie de Sinadab, je ne puis secourir ta famille. Voilà ce qui est écrit ; je ne puis t'en dire davantage.

ZOBÉÏDE. Quels barbares secrets et quels mensonges ! Non,

je ne puis vous croire. Vous voulez empoisonner mon cœur, et comme tous ceux qui sèment la discorde, vous vous repaissez de carnage et de ruines.

ABDALAC. Parle ainsi de moi à Sinadab, mais, dans le fond de l'âme, crois-moi. Je vais te donner le moyen de le faire. Vois ces deux bêtes féroces. (Il montre le lion et le tigre enchaînés.) Autrefois c'étaient deux serviteurs de ta maison. Dans cette grotte, avec d'autres chastes femmes bien malheureuses, ta sœur et la fiancée de ton frère sont enfermées, et leurs serviteurs furent changés en bêtes et placés là pour les garder. Je sais que tu peux parcourir tout ce palais, mais que ton époux t'a défendu de mettre le pied dans cette grotte. Cela n'est-il pas vrai, dis-moi ?

ZOBÉÏDE. C'est vrai, je ne puis le nier.

ABDALAC, lui donnant une clef. Prends, et, non pas en ce moment, mais dans un meilleur temps, sers-toi de cette clef. Je vais enlever l'obstacle que pourraient t'opposer ces bêtes, et tu pourras entrer dans la grotte. Tu y répandras un océan de pleurs, et alors tu me croiras. N'accepte ni boisson ni nourriture, et ne dis rien de ce que tu auras découvert. Reconnais maintenant la première preuve de ma véracité. Bêtes féroces, que ma voix vous rende la parole. Lion, qui es-tu ? parle et dis la vérité.

TRUFFALDIN, sous la forme d'un lion. Je suis le pauvre Truffaldin.

ZOBÉÏDE. Dieu ! qu'entends-je !

ABDALAC. Tigre, qui es-tu ?

BRIGHELLA. Je suis l'infortuné Brighella.

ZOBÉÏDE. Brighella et Truffaldin ! oh ! cela ne se peut !

ABDALAC. Ma fille, n'oublie rien de que j'ai dit. Regarde et ne t'épouvante pas. Et vous, malheureux, fuyez et rendez grâces à Dieu ! (Il frappera la terre de son bâton. Suivra la transformation du lion en Truffaldin et celle du tigre en Brighella.)

ZOBÉÏDE, épouvantée. Hélas ! qu'ai-je vu ? qui aurait cru cela ! (Elle s'enfuit ainsi que Brighella et Truffaldin.)

ACTE DEUXIÈME

Un port de mer. Débarquement de Béder, de Schemsédin, de Masoud et de l'armée aux sons d'une marche guerrière.

SCÈNE PREMIÈRE

BÉDER, SCHEMSÉDIN, MASOUD.

BÉDER. Prince Masoud, nous voici arrivés. Débarquons mes troupes et les vôtres sur cette plage. Laissez-en ici la moitié, avec l'autre franchissez les montagnes et allez établir votre camp de l'autre côté près de la ville. Pensez que dans ces murs est renfermée ma fille Salé que je vous ai promise. Excitez vos soldats et faites-leur prendre un peu de repos. Apprenez-leur que je les amenés ici pour mourir ou pour renverser Samandal jusque dans ses fondements et pour mettre à mort le traître Sinadab. Mon fils vous rejoindra bientôt. Je vais lui parler d'abord un instant.

MASOUD. Sire, j'obéis ; si je ne puis délivrer ma fiancée, je me soucie peu de ma vie. (**Il sort avec ses soldats.**)

SCÈNE II

BÉDER ET SCHEMSÉDIN.

BÉDER. Schemsédin, je sais que tu m'aimes, que tu ne t'effraieras pas, quoi que je te dise, et que tu seras intrépide.

SCHEMSÉDIN. Seigneur, s'il s'agit d'armes et de combats, je ne crains rien, mais s'il s'agissait de vous et de malheurs qui pourraient vous menacer, je n'aurais point de force. Un fils aimant ne peut souffrir aisément les maux de son père.

BÉDER. Non, fils, je te préviens, et j'en suis assuré par des signes manifestes, que je dois périr, afin qu'attendant ma mort, ton cœur ne fléchisse pas au douloureux moment, et que ton père ne demeure pas sans vengeance devant le ravisseur de ses filles, de tes sœurs et de l'épouse que tu aimais tant.

SCHEMSÉDIN. Ah ! cher père, vos paroles seules me font trembler et me laissent sans voix.

BÉDER. Du courage, puisque tu es mon fils, et écoute-moi. Tu sais que j'ôtai la vie à mon frère, poussé par l'ambition de régner. Voici la main sacrilége qui plongea le poignard dans son sein ; voici la main qui tint injustement jusqu'aujourd'hui le sceptre usurpé. Mais quoi? Depuis ce moment, le remords me ronge le cœur, mon fils, et depuis lors je n'ai pas eu de sommeil.

SCHEMSÉDIN. Ne rappelez pas, père, de si tristes pensées. Le ciel, dans sa pitié, vous a peut-être pardonné, et vous suivez...

BÉDER. Non, mon fils, le ciel n'a pas encore pardonné mon forfait, et je m'estimerai heureux s'il le pardonne à mon dernier moment ; c'est la seule prière que je lui adresse dans mon humilité. Rappelle-toi les événements, depuis ce jour. La peste dans le royaume, toute bataille fatale à mes armes ; ta mère, saisie d'une folie subite, tranchant elle-même sa vie ; mes deux chères filles ravies à ma tendresse et emprisonnées par ce nécromant, ta femme arrachée de tes bras. Mon Dieu ! je ne veux pas songer au désespoir dans lequel, à notre honte, vivent ces malheureuses en proie à cet impie !

SCHEMSÉDIN. Nous les vengerons, père bien-aimé. Je veux de mes mains faire subir à ce Sinadab un supplice effroyable et jeter au vent sa chair par lambeaux. Mais laissez ces tristes pensées qui m'ôteraient tout courage.

BÉDER. Fils chéri, tu me plais ainsi ; tu vois que de mers j'ai franchies pour me venger. Je dois t'avouer que je partis en dépit des présages de mes devins qui n'annonçaient que tempête et naufrage, dans lesquels devait périr la moitié de notre armée; ce qu'ils avaient prédit est arrivé. Ils ont annoncé aussi ma mort sous les murs de Samandal ; cela est peu de chose ; mais ce qui porte le trouble en moi, c'est que cette mort dont je suis menacé doit être atroce et inouïe. Avant tout, c'est pour toi que je redoute la prédiction funeste, car le jour de ma mort doit t'assaillir une horrible douleur qui te fera perdre le sentiment. C'est pour cela, mon fils, que je te préviens, apprête ton cœur à la nouvelle certaine de ma mort. Un malheur prévu porte un coup moins violent. Ce cœur intrépide me pousse vers tout événement où l'on trouve devant soi un ennemi courageux, et où du moins je pourrais mourir avec l'espoir de venger mes filles et la honte de notre maison.

SCHEMSÉDIN. Je ne veux pas penser, je ne veux pas croire, père, à ces malheurs. Le devin qui prédit le mal acquiert plus de renommée que celui qui prédit le bien, parce que celui-ci arrive plus souvent que l'autre. On ne remarque pas le bien, mais on a coutume de noter le mal, parce que l'homme ingrat oublie facilement le bonheur, tandis que la trace de la souffrance reste longtemps dans son souvenir. Je ne nie pas les maux que nous avons soufferts, mais je me souviens aussi que les heures, les jours et les années ne furent pas toujours funestes et conformès au dire de vos devins, et je n'ai pas toujours vu la pluie tomber au croassement des corbeaux. Qui navigue beaucoup éprouve des tempêtes et quelquefois des naufrages. De deux cents navires que vous conduisîtes dans ce long et scabreux voyage, quatre-vingt-dix ont péri, cela est vrai, mais il est reconnu aussi que les plus vieux et les plus avariés furent la proie des flots, et que ceux qui étaient radoubés et bien en point sont maintenant en sûreté dans le port.

BÉDER. Fils, tu cherches en vain à me consoler. Mes savants, qui ont découvert que mes filles et ta femme sont à

Samandal au pouvoir de Sinadab, ne se trompent pas. Respecte ces sages et leur science.

SCHEMSÉDIN. Ils l'auront appris simplement par les voyageurs ; ils auront su cacher ce fait avec art et se faire un mérite avec leurs calculs, leurs lignes et leurs compas, en nommant Saturne et Mars, et Jupiter, de deviner ce qui leur était connu. Père, je veux vous voir joyeux et fier comme vous étiez autrefois. Nous sommes venus ici pour chercher la vengeance. Je suis prêt à la vengeance et aux ordres de mon père.

BÉDER. Embrasse-moi, mon fils, c'est pour la dernière fois peut-être...

SCHEMSÉDIN. Hélas! cher père, ces sombres idées...

BÉDER. Oui, tu as raison. Passe la montagne et va t'unir à Masoud. Je te donnerai bientôt l'ordre d'attaquer Samandal de ce côté, et moi, je pousserai mes troupes de l'autre côté. Je veux seulement que tu aies à cœur la vengeance. Que la ville soit livrée aux flammes, le peuple égorgé. Si, dans le carnage, le sort veut que mes filles succombent ainsi que ta femme, plaignons-les, mon fils, et prenons courage. Cela vaudra mieux peut-être que de ramener à Ormuz trois femmes déshonorées. Peut-être sont-elles innocentes ; s'il en est ainsi, le ciel saura les sauver. (Il sort.)

SCHEMSÉDIN. Ah ! je sens mon cœur faillir. J'ai une frayeur secrète de moi-même, et, bien que je montre de la décision, je crains pour mon père ; il me semble déjà que je le vois rendre l'âme dans mes bras. (Il sort.)

SCÈNE III

Un bois.

TRUFFALDIN, BRIGHELLA.

Ils sont encore épouvantés. Narration réciproque de leur misère pendant cinq ans, l'un lion, l'autre tigre. Ils maudis-

sent une certaine friture qu'ils ont mangée dans le palais de Sinadab. Ils se la rappelleront toujours, ils n'ont oublié ni le jour ni l'heure. Description de leur métamorphose. Ils avaient grande envie de croquer des hommes. Leurs idées, quand ils étaient animaux, sur l'intelligence des bêtes.

BRIGHELLA. Il lui semble bizarre de n'être plus lion.

TRUFFALDIN. Il se sent encore un peu de la nature du tigre ; il a faim et il mangerait volontiers un gigot à Brighella.

BRIGHELLA. Il est bien corrigé depuis que le ciel, par la bonté de ce vieillard, leur a rendu la forme humaine. Ils ont vu faire de belles choses à ce brigand de Sinadab, et ils ont commis de jolis exploits contre ceux qui ne se sauvaient pas assez vite quand ils étaient bêtes féroces. Un regret à Dilara, à Salé, leurs patronnes. Qui sait ce qu'elles deviennent dans cette grotte ?

Idée de TRUFFALDIN que Brighella devrait se faire changer une autre fois en lion ; lui, il serait son gardien, il lui ferait exécuter mille tours agréables, et il irait à Venise établir une ménagerie. Il est temps de gagner le camp du roi d'Ormuz. Truffaldin essaiera la vie de soldat, mais il craint qu'elle ne soit pire que celle de tigre. (Ils sortent.)

SCÈNE IV

Le décor du premier acte avec l'entrée de la grotte.

SINADAB, PANTALON ET TARTAGLIA.

SINADAB. Comment ? que vois-je ? qui a détaché les deux bêtes féroces et où sont-elles ?

TARTAGLIA. *Cospetto di Bacco !* Majesté, je tremble qu'elles ne viennent nous assaillir

PANTALON. Figurez-vous, depuis cinq ans qu'elles étaient là. La rouille aura mangé les chaînes.

SINADAB, à part. Pourvu que le Calender Abdalac n'ait pas

découvert... (Haut.) Ministres imprudents, je vois bien que le ciel veut que vous soyez châtiés.

TARTAGLIA, à part. Le voilà encore avec son ciel! Nous y sommes. Il me semble qu'il me pousse des pieds de buffle.

PANTALON, à part. *Oimè!* ma peau semble se durcir. C'est sûr, je deviendrai un rhinocéros.

SINADAB. Allez, malheureux, en ambassade au camp ennemi. Dites à Béder tout ce que je vous ai ordonné de lui dire. Soyez-moi fidèles. Craignez le ciel! Sachez, par une longue expérience, combien il m'aime et les prodiges qu'il opère pour protéger l'un de ses humbles serviteurs.

TARTAGLIA, à part. C'est le diable qui t'aime et non le ciel. (Haut.) Que Votre Majesté n'en doute pas. Elle sera servie avec une fidélité incorruptible par un ministre qui l'adore. (A part.) O Satan! pourquoi ne m'as-tu pas emmené tout de suite chez toi plutôt que de me faire venir dans cette maudite ville de Samandal? (Il sort.)

PANTALON, à part. O terre! tu ne t'ouvres pas? Voilà de ces secrets que je ne veux pas comprendre. (Haut.) Je cours servir Votre Majesté. (A part.) Je crois que je la servirais plus volontiers en lui passant une corde au cou, et je lui donnerais de grand cœur quatre coups de pied dans le dos. (Il sort.)

SINADAB. Je suis plein d'inquiétude. Certes c'est Abdalac qui a rendu aux serviteurs leur forme humaine. S'il allait convaincre Zobéïde!... Il faut se débarrasser d'elle et porter le carnage et la mort, sans toutefois exposer ma vie, dans cette armée si elle ne quitte pas la place. Ma colère déborde... la soif de vengeance... Il faut employer tout mon art; je triompherai de tout. Je mettrai en œuvre des stratagèmes inouïs contre cette armée, et cette nuit je composerai le breuvage infernal qui doit envoyer Zobéïde dans les prairies avec les autres.

SCÈNE V

ZOBÉIDE, SINADAB.

ZOBÉÏDE. Ah ! cher époux, qu'ai-je vu et quel doute m'assiége. Mon cher Sinadab, ôte-moi cette terreur et ce doute cruel.

SINADAB. Qu'est-il arrivé, Zobéïde ? Chère épouse, qu'est-il arrivé ?

ZOBÉÏDE. Chassez loin de vos États ce prêtre impie, Abdalac le Calender. Apprenez qu'il veut faire voir en vous à votre femme un esprit diabolique qui projette de me métamorphoser par la magie.

SINADAB, à part. Je l'ai bien dit, et j'ai bien fait de le rendre suspect tout d'abord. (Haut.) Zobéïde, ne cesse pas de m'aimer et conserve cette innocente quiétude. Le ciel châtie celui qui mérite d'être châtié ; je le sais par expérience. Tranquillise-toi, ne crois pas les paroles d'Abdalac, mais pardonne-lui.

ZOBÉÏDE. Ah ! Sinadab, ce vieillard est un nécromant, et ces bêtes, qui étaient attachées là, il les a délivrées en ma présence, il les a changées en deux serviteurs à qui il a donné l'apparence de ceux que je connaissais au palais d'Ormuz. Il a voulu me prouver qu'ils avaient été changés ainsi par votre art magique.....

SINADAB. Je sais tout. Mais, réponds-moi : as-tu ajouté foi aux paroles d'Abdalac ?

ZOBÉÏDE. Je vous aime trop pour avoir rien pu croire.

SINADAB. Tu me plais ainsi. Je te dirai que, sous cet humble aspect, se cache dans cet homme une âme en guerre contre le ciel, qui, poussée par la méchanceté et pour des fins que je ne veux pas te révéler, voudrait noyer ce royaume dans le sang. C'est lui qui a poussé ton père. Il faut, Zobéïde, que tu parles à ton père. J'ai envoyé mes ministres en ambassa-

deurs. Ce sont des ôtages pour qu'il puisse venir jusqu'ici. Défends-moi devant lui et dis-lui la vérité. Dis-lui si je t'aime, et si tu n'es pas traitée comme une reine dans ce pays. Trompé par Abdalac, il te contera des histoires fausses de tout point. Empêche-le de livrer l'assaut et persuade-lui de repartir et de s'embarquer cette nuit. Zobéïde, s'il ne t'écoute pas, j'en ai regret, il ne doit attendre du destin qu'un châtiment imminent. Depuis le premier jour de notre union tu m'as toujours obéi. Agis toujours de même, ou plus tard tu t'en repentirais. Je ne t'en dis pas davantage. (A part.) Courons au palais de la Discorde. Si Béder ne part pas, qu'elle allume partout la fureur, la destruction et la ruine! (Il sort.)

SCÈNE VI

ZOBÉIDE.

Tu m'as dit aussi de ne jamais m'approcher de cette grotte, mais le Calender m'a donné cette clef pour y entrer et il m'a dit : « Tu répandras un océan de pleurs et alors tu me croiras. » Les menaces et les défenses de mon époux retentissent là dans mon cœur, et les paroles d'Abdalac me préoccupent. Je ne voudrais pas que Sinadad apprît... O Dieu! quel supplice! Dois-je pénétrer dans cette caverne et aller au devant de la douleur? Oui, entrons et pleurons, et sachons la vérité, la chose importe trop! Sméraldine ne paraît pas: pourtant je lui ai ordonné de m'attendre et de venir me trouver avec une torche allumée. Le Calender m'a dit que ce moment est le moment favorable, et que mon époux doit faire aujourd'hui un voyage... J'aperçois mon esclave, c'est elle. Courage, Zobéïde, et cherche à découvrir si le mensonge vient du prêtre ou de ton époux.

SCÈNE VII

SMÉRALDINE, portant une torche allumée. **ZOBÉIDE. — VOIX** de femmes dans la grotte.

SMÉRALDINE. Un flambeau allumé à midi, je n'y comprends rien. J'ai honte si quelqu'un m'aperçoit. Voulez-vous aller à la chasse aux scorpions ?

ZOBÉÏDE. Sméraldine, silence, prends cette clef et ouvre cette grotte.

SMÉRALDINE, épouvantée. Que j'ouvre la grotte ! Excusez-moi, madame... Sinadab... Sachez...

ZOBÉÏDE. Ouvre, te dis-je, je veux entrer dans cette caverne.

SMÉRALDINE. Malheureuse que je suis ! Hélas ! Princesse, nous sommes mortes toutes les deux ! qui vous a donné cette clef ?

ZOBÉÏDE. Tu ne dois point le savoir.

SMÉRALDINE. Mais ces bêtes féroces où sont-elles ?

ZOBÉÏDE. Si tu m'es fidéle et si tu m'aimes, Sméraldine, obéis. Ouvre cette porte, marche devant et éclaire le chemin.

SMÉRALDINE. Je vous suis fidèle, je vous aime, mais je vous jure que si j'ouvre cette porte, il va en sortir la Mort avec sa faux, ou le diable. Avez-vous donc oublié combien votre époux vous l'a défendu ?... Quelles punitions... quels martyres, quels soupirs... l'avez-vous oublié ?

ZOBÉÏDE. Je ne me le rappelle que trop, ne m'épouvante pas en me le rappelant. Allons, tu ne sais pas tout, je veux entrer là, je m'en sens le courage. Ouvre et précède-moi.

SMÉRALDINE. Madame, je puis ouvrir pour remplir vos ordres, je puis me taire, ce qui n'est pas peu ; mais vous accompagner, je ne le puis certainement. Votre cœur vous pousse à entrer dans ce lieu, et le mien me dit de fuir.

ZOBÉÏDE. Lâche, ouvre toujours ; j'entrerai sans toi !

SMÉRALDINE. J'ouvre, mais je proteste que vous m'y con-

traignez. (Elle ouvre avec hésitation. On entend des lamentations de femmes sortir de la grotte.)

UNE VOIX dans le lointain. Mort, pourquoi tardes-tu, pourquoi ne viens-tu pas?

SMÉRALDINE. Voici la mort!

ZOBÉÏDE. Tais-toi!

AUTRE VOIX DOLENTE. Combien mes tourments dureront-ils?

SMÉRALDINE. Voilà, certainement, une voix de l'enfer. Par grâce, laissez-moi refermer la porte!

ZOBÉÏDE. Arrête!

DIVERSES VOIX DE FEMMES. Malheureuses! malheureuses pour toujours!

ZOBÉÏDE. Sméraldine, au milieu de ces voix j'ai entendu des voix connues. Ah! Abdalac ne m'a pas trompée. Infortunée! Tout mon sang se glace. Esclave, donne-moi cette lumière; (Elle saisit la torche allumée.) je prétends entrer seule dans la caverne. Ferme la porte sur moi et attends ici que je revienne t'appeler. Cache mon absence, et si l'on te demande où je suis ne le dis pas. Peut-être ne pourrai-je plus revenir!... Tu ne sais pas quels périls je cours!... Là-dedans... Ah! je ne puis te le dire... Tais-toi et attends-moi! (Elle s'avance vers la grotte.)

SMÉRALDINE. Non, chère fille. Je vous suivrai, nous mourrons toutes les deux.

ZOBÉÏDE. Reste ici. Ferme la porte, attends et tais-toi. Si tu m'aimes, obéis. Je ne sais quelle ardeur m'enflamme. Mille doutes me tourmentent. Là, je connaîtrai mon destin... Mais le temps presse, quelqu'un pourrait venir... Fais tout ce que j'ai dit. (Elle entre vivement dans la grotte.)

SMÉRALDINE. O pauvre malheureuse! Je ne donnerais pas un sou de sa vie. Adieu, reine! Dois-je la suivre ou l'enfermer? Une esclave ne doit pas juger. (Elle regarde dans la caverne.) Oh! comme elle court. Quelle horrible caverne, tortueuse, noire et fétide! Zobéïde! J'appelle en vain. Ma pauvre fille, Je veux la suivre. (Elle fait quelques pas en avant.) Ayons le courage de lui obéir et fermons.

SCÈNE VIII

ABDALAC, SMÉRALDINE.

ABDALAC. Sméraldine, que fais-tu ?

SMÉRALDINE, *tremblante*. Hélas ! je suis morte !

ABDALAC. Ne tremble pas. Que fais-tu près de cette porte ?

SMÉRALDINE. J'ai juré de ne point parler... mais à vous... dites-moi, puis-je vous l'apprendre ou non ?

ABDALAC. Zobéïde est entrée ?

SMÉRALDINE. Ah ! vous le savez donc ? La pauvrette !...

ABDALAC. Tais-toi. Ouvre-moi cette porte.

SMÉRALDINE. La voici ouverte.

ABDALAC. Referme-la derrière moi. Ne dis rien à personne de ce que tu as vu et va-t-en.

SMÉRALDINE. Elle m'a dit de ne point partir et de l'attendre pour lui rouvrir la porte. Mais peut-être ne reviendra-t-elle pas ?

ABDALAC. Fais ton devoir. Avec mon secours, Zobéïde saura sortir de la caverne.

SMÉRALDINE. Sinadab me questionnera...

ABDALAC. Non, Sinadab ne te demandera rien. Il est loin d'ici. Ferme bien la porte et ne reste pas un moment de plus. Silence et obéis ! (Il entre dans la caverne.)

SMÉRALDINE. Silence et obéis ! Sinadab loin d'ici ! Avec mon aide, Zobéïde saura sortir de la caverne. O pauvre Reine ! je ne sais plus où j'ai la tête. Porte, ferme-toi, bouche, tais-toi ! Aujourd'hui je m'attends à voir de grandes choses. (Elle sort.)

SCÈNE IX

Intérieur de la grotte.

ZOBÉIDE, son flambeau à la main.

Combien de détours dois-je franchir encore? J'entends des gémissements lointains, et je ne puis rien voir. La terreur me saisit et les apparitions qui doivent me montrer la vérité, et qu'Abdalac m'annonçait, ne se manifestent pas encore. Mais quel est ce bruit de chaînes? Mon Dieu, donnez-moi du courage!

SCÈNE X

UNE FEMME magnifiquement vêtue et chargée de chaînes. Elle est décapitée et tient sa tête à la main par les cheveux. ZOBÉIDE.

LA FEMME, élevant sa tête vers Zobéïde. Infortunée! Te voilà donc aussi entrée dans cette horrible caverne pour augmenter les pleurs que versent cent malheureuses femmes!

ZOBÉÏDE, d'une voix tremblante. Ombre, dis-moi qui tu es, comment tu es venue dans ce lieu, et quelle est cette forme étrange?

LA FEMME. Le traître Sinadab, poussé par sa rage, parce que je lui résistais, m'a condamnée à séjourner dans cette horrible caverne. Ainsi que tu peux le voir, je ne suis pas une ombre; mais une femme comme toi. Je devrais être morte, mais je vis par enchantement et pour mon malheur.

ZOBÉÏDE. Hélas! qu'entends-je? Dis-moi, infortunée, dans cet âpre séjour, as-tu jamais entendu prononcer les noms de Dilara et de Salé?

LA FEMME. Les malheureuses sont là, à quelques pas derrière moi, et si tu t'arrêtes, elles doivent passer par ici, l'une

et puis l'autre suivant mes traces, comme je dois suivre les traces de cent autres femmes qui marchent devant moi. Reste, et si un cruel destin te condamne à séjourner ici, nous pleurerons ensemble nos malheurs et la vertu opprimée. (Elle sort avec un bruit de chaînes.)

ZOBÉÏDE. Je gèle et je brûle. Je voudrais voir aussi la fiancée de mon frère et ma sœur, et je ne voudrais pas les voir. Voici Dilara, je la reconnais, mais elle n'a pas comme cette autre l'apparence de l'extrême misère.

SCÈNE XI

DILARA, couverte d'un long vêtement, chargée de chaînes, et ZOBÉIDE.

DILARA. O mon Dieu ! que vois-je ? Amie Zobéïde, ô Dieu ! toi aussi tombée dans cet enfer des vivants ?

ZOBÉÏDE. Dis-moi comment tu disparus d'Ormuz, comment tu arrivas ici ?

DILARA. Zobéïde, un jour je trouvai dans ma chambre un anneau dont la splendeur égalait le soleil. Joyeuse, je le ramassai et le plaçai à mon doigt. Le sommeil m'envahit aussitôt, et quand je m'éveillai, j'étais à Samandal. Je vis venir à moi le perfide Sinadab avec des prévenances étudiées. Il voulut étouffer mes cris par la violence, mais en vain. Furieux, il me cacha dans cette caverne ; tu ne peux voir qu'une partie de ce que je souffre. L'hypocrite vient parfois dans ce lieu et cherche vainement à me séduire, promettant de me délivrer de mes souffrances. Je le repousse, et lui, furibond, me maudit et part, et je reste dans mes angoisses au milieu des cris et des pleurs, pleurant moi-même avec les autres infortunées.

ZOBÉÏDE. Ah ! perfide Sinadab, je vois à présent qu'Abdalac dit vrai.

DILARA. Mais toi, belle-sœur, comment te trouves-tu ici ?

ZOBÉÏDE. Je suis ici, mais je peux sortir, ne crains rien pour moi.

DILARA. Dis-moi, mon époux Schemsédin, qu'a-t-il dit à mon départ ? Peut-être m'a-t-il condamnée et ne m'aime-t-il plus ?

ZOBÉÏDE. Dilara, ne crains pas. Dans peu, sans doute, tu sortiras de cette misère. Schemsédin et mon père sont sous les murs de Samandal avec une armée. Le ciel aura pitié de toi.

DILARA. Que me racontes-tu, Zobéïde ? Même s'il triomphait de Sinadab, mon mari ne m'aimerait plus, et je ne puis plus être sa femme.

ZOBÉÏDE. Pourquoi ?

DILARA. Je ne suis plus Dilara, quoique j'en aie l'apparence.

ZOBÉÏDE. Parle, sœur, parle, explique-toi, je ne puis te comprendre.

DILARA. J'ai honte de te montrer l'état misérable où je suis réduite.

ZOBÉÏDE. Non, n'aie pas honte, dis-moi tout.

DILARA. Je ne suis plus Dilara. (Elle écarte son long voile et montre que son corps est changé en animal. La figure doit faire compassion et non pas rire.) Tu es épouvantée et tu me plains. J'obéis à mon destin, il faut que je marche. (Elle sort.)

ZOBÉÏDE. O ciel ! qu'aï-je vu ? Comment souffrez-vous cet impie sur la terre ? ô Dieu ! je vois apparaître ma sœur. Qui sait quelles souffrances l'accablent !

SCÈNE XII

SALÉ, couverte d'une longue robe. ZOBÉIDE.

SALÉ. O ciel ! Zobéïde ! Ceci manquait à mes peines. Zobéïde, toi aussi ! (Elle pleure.)

ZOBÉÏDE. Salé, ne pleure pas, car tu me fais mourir. Ne

crains rien pour ta sœur. Raconte-moi comment tu quittas Ormuz et comment tu tombas au pouvoir de ce tyran.

SALÉ. Il y a cinq ans de cela : je me promenais avec deux serviteurs, Truffaldin et Brighella, dans les jardins du Roi mon père, à Ormuz. Nous vîmes un riche tapis étendu dans une allée. Nous n'y prîmes pas garde, et nous continuâmes notre chemin, marchant sur le tapis. A peine y avions-nous posé les pieds, qu'il s'envola par les airs, et nous fûmes ainsi transportés à Samandal. Je ne sais ce que devinrent les serviteurs. Je repoussai plus d'une fois les tentatives audacieuses de Sinadab...

ZOBÉÏDE. Assez, ma sœur, je sais tout. Réjouis-toi. Ma sœur, ton fiancé, notre père, notre frère sont près de Samandal.

SALÉ. Béder, mon père? Mon frère! Masoud? A quoi sert-il que je t'aime et que tu m'aimes? (Elle pleure.)

ZOBÉÏDE. Réponds, sœur, sans doute Sinadad te punit de ta vertu?

SALÉ. Que trop!

ZOBÉÏDE. Et comment?

SALÉ. Ne cherche pas un spectacle aussi cruel; épargne-toi le chagrin. Tu n'y résisterais pas, si tu voyais combien je souffre sans pouvoir mourir.

ZOBÉÏDE. Je veux le voir pour augmenter ma fureur de vengeance.

SALÉ. Je t'en conjure, laisse-moi souffrir dans cette caverne, et si tu le peux, va bien loin de cet infâme. Un serpent me ronge éternellement le cœur. (Elle écarte son voile et laisse voir un serpent qui la dévore; le sang coule sur la robe blanche qu'elle porte.) Vois à quoi je suis condamnée, à sentir mille angoisses dans ce sein traversé et à vivre au milieu de tant de souffrances!

ZOBÉÏDE. Malheureuse que je suis! Ma sœur, je succombe à l'émotion.

SALÉ. Pleure, Zobéïde, moi je suis résignée aux volontés du ciel!

ZOBÉÏDE. Que sa vengeance tombe sur moi ! Apprends que je suis l'épouse de ce scélérat.

SALÉ. Toi, l'épouse de Sinadab !

ZOBÉÏDE. Oui, déteste-moi. Je suis la femme de cet impie. Je suis la femme de celui qui a traité ainsi mon sang ! La honte m'étouffe.

SALÉ. Que m'apprends-tu ? Sœur, fuis, si tu le peux ; je frémis en pensant à toi ! Fuis ce lit infernal. Je ne puis plus rester avec toi. Il faut que je marche. En suivant les autres, je verserai de doubles larmes. (Elle sort.)

ZOBÉÏDE. Je vais porter la peine de mon erreur. La terreur et le chagrin me mettent hors de moi. Ah ! cruel Abdalac, pourquoi m'as-tu livrée à un tel monstre ?

SCÈNE XIII

ABDALAC, ZOBÉIDE.

ABDALAC. Je t'ai livrée à lui, ma fille, pour arracher une âme aux noirs abîmes et la donner au ciel. Tu as raison de pleurer.

ZOBÉÏDE. Comment, vous ici ?

ABDALAC. Tu sais enfin que Sinadab est un misérable et qu'il ne t'aime pas.

ZOBÉÏDE. Je ne l'ai que trop vu !

ABDALAC. Et tu es bien convaincue que demain, qui est le quarantième jour, tu subiras la transformation que je t'ai annoncée.

ZOBÉÏDE. Mais toi, qui découvres tout et qui sais tout, pourquoi ne rends-tu pas à mes sœurs leur première forme ? Pourquoi ne me préserves-tu pas de cette horrible transformation ? Tu ne sais que m'épouvanter

ABDALAC. Les crimes de ton père ont attiré le malheur sur lui et sa famille. Il doit laver ses forfaits avec son sang, et moi, s'il ne les efface pas, tant que Sinadab conservera la

forme d'un homme, je ne puis secourir ta famille. Cela est écrit. Je ne puis en dire davantage.

ZOBÉÏDE. Cruel, pourquoi emplir ma pensée de si funestes secrets, si tu ne peux remédier à tant de maux? Mon père doit-il mourir?

ABDALAC. Oui, Zobéïde, mourir.

ZOBÉÏDE. Et tu ne peux secourir notre famille, tant que Sinadab conservera la forme d'un homme?

ABDALAC. C'est la vérité.

ZOBÉÏDE. Dure condition, remèdes impossibles et obscurément indiqués!

ABDALAC. Si Zobéïde exécute mes ordres, je garde une lointaine espérance.

ZOBÉÏDE. Je te promets une obéissance aveugle.

ABDALAC. C'est bien. Quand tu verras ton père, montre-toi irritée.

ZOBÉÏDE. Irritée contre un si bon père?... Je ferai un effort sur moi-même.

ABDALAC. Montre de la tendresse et de l'amour pour Sinadab.

ZOBÉÏDE. Cela est impossible. La fureur me transporte, rien qu'à entendre son nom. Je veux me venger... Abdalac, réponds-moi, si je fais cet effort, mon père sera-t-il sauvé?

ABDALAC. Espère, ma fille (A part.) Hélas! cela ne peut être. (Haut.) Feins de me haïr et cache tout ce que tu sais.

ZOBÉÏDE. Je ferai tout pour sauver mon père.

ABDALAC. Écoute, Zobéïde. Tu dois agir comme je te l'ai dit. Le ciel veuille que Sinadab ne puisse soupçonner que je te prête mon appui. Quant à toi, aujourd'hui et demain tu refuseras toute nourriture, quelles que soient ta faim et ta soif. Toute cette nuit, observe les actions de Sinadab, mais qu'il ne s'aperçoive de rien. Partons, car, sans moi, tu ne pourrais plus sortir de cette caverne. Suis-moi. (Il sort.)

ZOBÉÏDE. Ciel, prête-moi ta force! La confusion, la douleur, l'épouvante et la rage... Dieu! comment pourrais-je résister si tu m'abandonnes!

ACTE TROISIÈME

Une salle dans le palais de Sinadab.

SCÈNE PREMIÈRE

BÉDER ET ZOBÉIDE, assis. PANTALON, TARTAGLIA, GARDES.

BÉDER, se levant furieux. J'ai trop souffert, exécrable femme, effrontée, infâme que je ne veux plus appeler ma fille. Dilara et Salé sont cachées ici. Deux serviteurs qui viennent d'arriver à mon camp et qui racontent de cet impie des choses infernales, ont confirmé le fait devant moi. Un aveugle amour qui me fait horreur, que réprouvent le ciel et les hommes, te pousse, et tu offenses audacieusement ton père ; tu oublies ta sœur, l'honneur de ton frère et celui qui t'a donné le jour. Conserve quelque temps ton maître infâme. Peut-être verras-tu mourir ton père, mais peut-être il ne mourra pas sans vengeance.

ZOBÉÏDE, à part, se levant. Mon père est indigné. Cruel destin. Pourquoi ne puis-je l'embrasser et pleurer avec lui mes malheurs ? (Haut avec arrogance.) Puisque tu ne reconnais pas en moi ta fille, je ne te nommerai pas mon père. Si mes conseils sont vains, si tu aimes mieux prêter foi à des traîtres, fauteurs de discordes, suis ton dessein et combats.

BÉDER. Ah ! misérable ! Le ciel veut donc qu'à la fin de ma vie tous les maux tombent à la fois sur moi pour punir mes fautes !

ZOBÉÏDE, à part. Pauvre père, comme il est pâle ! Et je ne

puis le consoler, me jeter à ses pieds, les arroser de mes larmes! S'il savait que pour l'arracher à la mort... Mais que fais-tu, Zobéïde?... (Avec fierté.) Béder, je ne puis souffrir tes injures. Ou crois-moi, ou retourne à ton camp, et agis comme tu voudras.

BÉDER. Écoute, Zobéïde. Je jure par le ciel que si mes troupes victorieuses entrent dans cette ville tu seras la première victime.

ZOBÉÏDE. Vaines menaces, audace mal fondée d'un esprit égaré et d'une aveugle colère! Pars!

BÉDER, irrité. Souffrir les insultes de ma fille! d'une fille si coupable!... Qui m'arrête?... (Il tire son épée.) Meurs de ma main et que ma vengeance commence par toi!

PANTALON, le retenant. Halte-là, Majesté, pas tant d'impatience!

TARTAGLIA. Pantalon, tiens-le bien par charité!

ZOBÉÏDE, à part. Oh! laissez-le percer de ce fer ce cœur trop plein d'angoisses. (Elle pleure.)

PANTALON, à part. Poveretto! un père! je compatis à ses chagrins. Poveretta! elle pleure. Je n'y comprends rien.

TARTAGLIA, à part. Si elle savait qu'elle va devenir une génisse, elle n'offenserait pas ainsi son père.

BÉDER. Tu pleures! je veux espérer que les remords font couler tes larmes et que l'affection que tu me dois se réveille dans ton cœur.

ZOBÉÏDE, à part. Dure loi imposée par le Calender Abdalac! (Hautaine.) Je pleure en me voyant menacée dans mon propre palais et abandonnée par l'époux que j'aime à tant d'insultes et de périls, et je pleure de colère.

SCÈNE II

SINADAD, LES PRÉCÉDENTS.

SINADAB. Béder, ne menace pas chez moi, car tu t'offenses toi-même; et toi, Zobéïde, sache que je t'aime, mais qu'une

fille ne doit point parler ainsi à son père. Sois certaine, Zobéïde, que le ciel ne laissera pas une telle faute impunie.

PANTALON, à part. Voilà encore le ciel en jeu !

TARTAGLIA, à part. Bon, j'ai compris. C'est le ciel qui la changera en génisse.

ZOBÉÏDE, à part. Infernal hypocrite. (Haut.) Je ne puis souffrir que l'on offense mon époux.

BÉDER, à part. Quelle est cette nouvelle scélératesse?

TARTAGLIA, bas à Pantalon. Pantalon, faites attention, Béder va se changer en porc.

PANTALON, de même. Je n'en suis pas convaincu; c'est plutôt en dindon, la pauvre créature.

SINADAB. Toi, Zobéïde, retire-toi dans tes appartements.

ZOBÉÏDE. Je vous obéis. (A part.) Que deviendra mon père?

SINADAB. Ministres, sortez. Gardes, retirez-vous. Toi reste, Béder. Je veux causer tranquillement avec toi,

TARTAGLIA. J'obéis. (A part.) Pauvre Béder ! Pauvre Béder ! (Il sort.)

PANTALON, à part. Il est accommodé à la ciboulette. Quel excellent poulet d'Inde ! Je le vois d'ici. Nous n'avons pas au palais d'assez grand plat pour le contenir. (Il sort avec les gardes.)

SCÈNE III

SINADAB, BÉDER.

BÉDER. Je me flatte que tu consentiras à me rendre pacifiquement Salé, ma fille, et ma bru, que tu t'excuseras des moyens iniques employés par toi, des rapts abominables, et qu'enfin repentant...

SINADAB. Arrête, Béder, respecte-moi comme je sais te respecter. Je pardonne à la fureur que t'inspirent des rêves ou les malins esprits. Je pense seulement à mes sujets innocents exposés aux rigueurs de la guerre ; je pense aussi à tes soldats exposés à la mort. Leurs âmes, Béder, demanderont

une vengeance éclatante contre nous et l'obtiendront. Par caprice, par colère ou par jalousie, on ne doit pas sacrifier misérablement des hommes. Béder, tu n'es qu'un homme, et Sinadab ne veut pas croire qu'il soit lui-même autre chose. Nous voici seuls ici, tous deux souverains, je me fie à ton intelligence.

BÉDER, à part. Je me sens courroucé. Oh! combien la scélératesse avouée offense moins que le crime recouvert du voile de la piété! (Haut.) Sinadab, tu ne m'abuses pas. Je vois tout ce que tu voudrais me cacher, ce n'est plus le moment de feindre ou de nier. Ces yeux errants qui fuient les miens et cherchent la terre, me disent que ton âme est pleine d'embûches, de trahisons et d'impiété. Je suis sincère. Explique-toi en peu de mots, car il me semble avoir près de moi un serpent. Explique-toi ou je me retire.

SINADAB. Je suis heureux de trouver l'occasion d'exercer ma patience. Nous sommes seuls. Emporte-toi tant que tu voudras, je supporte tout. Je te prie seulement de te livrer cette nuit à tes réflexions. Si tu décides de ne pas partir demain, si tu t'obstines à tenter le sort des armes, je n'ai pas le cœur de voir un tel carnage. Demain, trouve-toi armé et seul dans le bois qui avoisine la ville; au milieu de ce bois tu verras une pelouse; arrête-toi là et attends-moi. Que le sang de l'un de nous épargne un lac de sang innocent. Jure sur ta tête que tu ne parleras de cela à homme qui vive. Moi, je te jure sur ma tête de me taire. Tu peux ordonner à ton fils de s'embarquer avec son armée, s'il ne t'a pas revu avant la fin du jour. Moi, j'ordonnerai aux miens que si demain, au coucher de soleil, je ne suis pas de retour, ils t'ouvrent les portes de la ville. Fais alors les recherches que tu voudras; je te recommande seulement mes sujets innocents, que mon sang te suffise. Béder, j'ai dit ce que je voulais te dire, que le ciel maintenant guide ta voix et ta langue!

BÉDER, à part. Que faire? Mes docteurs m'ont prédit que je mourrais sous les murs de Samandal. Si j'accepte le défi, je périrai dans ce duel, et le père mort, le fils devra s'éloigner

sans sa femme et sans sa sœur, et laisser ici mon cadavre sans vengeance. Ah ! que vais-je penser là ? Le trépas qui me fut prédit doit être affreux, inattendu et inouï ; mourir, en combattant corps à corps, est une fin valeureuse et commune, peu conforme aux menaces des devins.

SINADAB. A quoi songes-tu encore, peut-être as-tu peur ?

BÉDER. Misérable, je ne connus jamais la peur. (A part.) Si je refuse, mes soldats croiront que j'ai mieux aimé les exposer au carnage que de braver le péril. Non, je ne saurais craindre cet infâme, et le cœur me dit que je ne saurais périr de ses mains. (Haut.) Sinadab, j'accepte le défi, et je jure par Mahomet que je tiendrai toutes tes conditions. A l'aube, je serai dans cette prairie que tu m'as indiquée. Je suis si altéré de ton sang qu'attendre jusqu'à demaiu me paraîtra l'éternité. Sinadad, je t'attendrai. (Il sort.)

SINADAB. Va ! présomptueux ! tu trouveras là-bas la Discorde excitée par moi, et peut-être de quoi refroidir ton cœur et te forcer à partir. Si cela ne suffit pas, tu verras cette nuit ce que peut l'art de Sinadab et son pouvoir sur ton armée ! Cette nuit, c'est toi qui auras hâte de partir. Et si mes embûches nocturnes échouent, viens dans ce bois où je t'ai provoqué. Il t'arrivera des choses qui n'ont point d'exemple et dont la seule pensée me fait trembler. Qu'il en soit ainsi de tous ceux qui oseront lutter contre Sinadab ! Zobéïde ne croit plus aux paroles du Calender, tout me favorise, et demain elle subira sa destinée.

SCÈNE IV

Le camp de Béder.

LA DISCORDE.

Sinadab, tu seras satisfait. Je ne pouvais allumer dans ce camp plus de querelles et plus de rixes. Masoud et Schemsédin se haïssent déjà. Les soldats sont excités les uns contre

les autres et veulent se massacrer. Il est temps que j'aille diviser les amants heureux, les frères, et dans leurs retraites où la paix devrait régner, les calenders, les derviches et les fakirs. Je veux dominer partout. Je ne souffre ni l'amour ni la paix, ni l'amitié. (Elle sort.)

SCÈNE V

(Entreront des partis de soldats qui se combattent. CHEMSÉDIN et MASOUD, l'épée à la main.)

SCHEMSÉDIN. Courage, mes fidèles, que tous les soldats de cet homme soient tués ou faits prisonniers! Défends-toi, traître, tes ruses me sont connues; que l'un de nous meure ici!

MASOUD. Si tu es fils de roi, je suis prince. Ne m'outrage pas, Schemsédin. Tu reportes sur moi les accusations que tu mérites. Homme inhumain et cruel, pleure tes fautes. Tu m'as ravi, barbare, la plus chère partie de mon cœur, et je ne sais comment je respecte encore le fils de mon roi; mais ne m'outrage pas, ne me provoque pas davantage, ou bien...

SCHEMSÉDIN. Infâme! que prétends-tu avec ces paroles? Défends-toi ou tu te repentiras!

MASOUD. Vive le ciel! Je n'en endurerai pas davantage. Dieu! donnez secours à l'innocent! (Ils se battent.)

SCÈNE VI

BÉDER ET LES PRÉCÉDENTS.

BÉDER. Arrêtez, mon fils, Masoud! Qu'ai-je vu?

SCHEMSÉDIN. Mon père, ne vous offensez pas. Il faut qu'il meure!

MASOUD. Seigneur, ne vous plaignez pas, si Dieu vous prive d'un tel fils.

BÉDER. Arrête, Masoud ; Schemsédin, respecte-moi. Remettez les épées au fourreau. Quel motif étrange, malheur à moi ! fait tomber sur votre Roi ce nouveau malheur ? Mes soldats s'entretuant, les amis changés en ennemis? C'est donc là cette entreprise si désirée contre Samandal ? Mon fils, est-ce ainsi que tu me venges? Masoud, est-ce en tuant mon fils que tu veux devenir mon gendre ?

SCHEMSÉDIN. Mon père, écoutez-moi, et, si j'ai tort, je mérite un châtiment. J'ai vu l'ombre de ma mère qui m'a dit : « Schemsédin, garde-toi de Masoud. C'est lui qui a ravi Salé, ma fille, et ton épouse Dilara, et qui les tient cachées. C'est lui qui a livré Zobéïde à Sinadab. Il cherche à vous faire périr. Il veut usurper le royaume d'Ormuz. » L'ombre de ma mère disparut, laissant après elle une odeur de soufre et la rage dans mon cœur.

MASOUD. Mensonge indigne ! j'étais sous ma tente avec mes deux capitaines, Gafour et Timo, qui témoigneront de la vérité ; nous parlions de cette guerre, et j'excitais chacun à mourir avec courage. Salé m'apparut couverte de blessures et de sang, et elle me dit : « Masoud, excite plutôt tes soldats contre mon frère qui m'a ôté la vie et m'a ensevelie dans les jardins royaux. Dans un accès de jalousie, il a tué son épouse Dilara ; comme j'avais été témoin du crime, il a tourné son fer contre moi. Venge-moi, Masoud. » Ainsi parla l'infortunée, et le fantôme s'évanouit.

SCHEMSÉDIN. Mensonge infernal que je ne puis souffrir ! (Il attaque Masoud.)

MASOUD. Béder, ne t'indigne pas, je venge ta fille.

BÉDER, se mettant entre les combattants. Arrêtez, ou plongez vos épées dans le sein de votre père et de votre Roi !

SCHEMSÉDIN. Éloignez-vous, mon père, il faut qu'il meure !

MASOUD. Oui, éloignez-vous, je vais mourir ou venger l'infortunée qu'il a mise à mort.

BÉDER. Si ma voix n'est pas entendue, ce fer parlera. (Il tire son épée et se mêle aux combattants.)

SCÈNE VII

ABDALAC, traînant la Discorde par la chevelure. LES PRÉCÉDENTS.

ABDALAC. Que le combat s'arrête ! Voici la Discorde que Sinadab avait évoquée pour jeter la confusion dans votre camp. Furie de l'abîme, confesse la vérité, ou je t'enfermerai pour toujours sous la pierre de quelque tombe !

LA DISCORDE. C'est la vérité ! laisse-moi libre, prêtre ! Que la pitié t'émeuve !

ABDALAC. Va, peste d'enfer, châtiment des mortels ! Je dois, aussi bien, te laisser aux ordres du ciel que je vénère. Contente-toi d'apparaître sur les places publiques et que les génies sublimes soient applaudis et récompensés, parce qu'ils t'auront combattue !

LA DISCORDE. Calender, je t'obéis, et plus que jamais tes protégés auront l'occasion d'employer leur génie et de mériter les applaudissements. (Elle disparaît.)

ABDALAC. Va donc, mais que la patience soit envoyée aux juges, et qu'elle leur donne la force de te supporter et de t'écouter !

MASOUD. Schemsédin, pardonne-moi.

SCHEMSÉDIN. Ami, viens m'embrasser.

BÉDER, bas à Abdalac. Toi qui sais tout, dis-moi si je dois mourir de la main du traître Sinadab.

ABDALAC. Malheureux ! que veux-tu savoir ? Non, ce n'est pas de la main de Sinadab que tu mourras, mais... oh ! Dieu ! Retournez à votre camp, et ne me questionnez plus. Chacun suivra sa destinée. (Il sort.)

BÉDER. Maintenant je suis satisfait. Masoud, apaisez bien vite ces troubles parmi nos soldats. Mon fils, je veux te parler, puis je rejoindrai mon camp. La nuit est proche.

ACTE QUATRIÈME

Nuit. La campagne. Des cabanes au lointain et des tentes.

SCÈNE PREMIÈRE

SINADAB, furieux.

Opiniâtre Abdalac, tu me persécutes. L'œuvre de la Discorde a échoué. Sans cela, l'armée ennemie, réduite à l'extrémité, serait en fuite à cette heure. Mais je lui ménage d'autres épreuves, à ta honte, audacieux Calender. Je vais préparer la métamorphose de Zobéïde. Si tu empêches encore la déroute de cette armée, que ma vengeance frappe son Roi et tous ceux qui s'opposent à mes volontés! (Il sort.)

SCÈNE II

BÉDER, SCHEMSÉDIN, MASOUD, SOLDATS.

BÉDER. Tu m'as entendu, mon fils. Tiens le camp en garde et en bonne défense, mais ne donne pas l'assaut à la ville. Nous nous reverrons demain, à la chute du jour. Si, par hasard, (mais je suis certain que cela n'arrivera pas), je ne reparaissais plus, rembarque ton armée et retourne à Ormuz dont tu seras roi.

SCHEMSÉDIN. Et pourquoi ne puis-je partager ce secret

avec vous? Ah! père, je ne vous promets pas de vous obéir.

BÉDER. Schemsédin, c'est l'ordre d'un père et d'un roi. Embrasse-moi et reste. Je vais repasser la montagne et rassurer mes troupes. (*A part.*) Le merveilleux vieillard m'a répondu que je ne mourrais pas de la main de Sinadab; pour le reste, je me soumets à la volonté de Dieu. (*Il sort.*)

MASOUD. Seigneur, comment pourriez-vous abandonner un père qui parle par énigmes, et qui certainement s'expose à un péril qu'il ne veut pas avouer?

SCHEMSÉDIN. Masoud, vous n'avez que trop raison de m'adresser des reproches. Je tremble pour mon père; je vous en conjure, prenez quelque déguisement et suivez-le de loin. Je crains qu'il ne tombe dans quelque embûche du tyran, notre ennemi. Je vous le recommande.

MASOUD. J'agirai ainsi, Béder m'est aussi cher qu'à vous. (*A part.*) La lutte contre Sinadab est périlleuse, je m'en aperçois à présent. (*Il sort.*)

SCHEMSÉDIN. Soldats, il est temps de prendre du repos. La nuit s'avance... Que les sentinelles fassent bonne garde pendant que l'armée repose. (*Il sort.*)

SCÈNE III

TRUFFALDIN, BRIGHELLA, SOLDATS *couchés et dormant.*

Ils ont envie de dormir et s'étendent par terre. Après quelques lazzi, ils s'endorment et ronflent. Le ciel se charge de nuages, tonnerre, éclairs. Truffaldin se réveille et appelle Brighella. — Que voulez-vous? — Il va pleuvoir. — Les bons soldats ne prennent pas garde à cela. Truffaldin se lamente à cause du froid et du vent. Il tombe une pluie de feu qui va en augmentant au milieu des éclairs et du fracas de la foudre. Truffaldin crie au secours. Brighella fait comme lui, ainsi que les soldats. Tout le camp est en émoi. On voit brûler quelques tentes. Truffaldin et Brighella, après avoir couru

sur la scène, cherchant à éviter les flammes, et après s'être heurtés, sortent en criant.

SCÈNE IV

ABDALAC, seul.

Barbare Sinadab! quels cruels excès te suggère ton esprit infernal! Dieu du ciel, ayez pitié des innocents! Qu'un impie n'ait pas le pouvoir de faire périr dans les flammes de l'enfer ces créatures qui vous appartiennent! Que ma faible voix détruise cette embûche magique et que plutôt ces flammes se tournent contre moi! Faites cesser cette pluie de feu, et vous, esprits de l'abîme, répandus dans l'air, retournez dans les demeures infernales! (Le temps redevient calme.) Mon Dieu, je vous remercie pour cette grâce! (Il sort.)

SCÈNE V

Une salle dans le palais de Sinadab.

PANTALON, TARTAGLIA.

PANTALON demande à Tartaglia s'il a vu la pluie de feu tomber sur le camp. — TARTAGLIA. Oui ; à l'heure qu'il est, tous ces malheureux doivent être flambés ou rôtis. — Où est Sinadab? — Dans sa chambre avec la Reine qui croit à son repentir et espère qu'il ne la changera pas en animal. — Le quarantième jour est proche; impossible que Zobéïde ne soit pas métamorphosée en génisse. — C'est une impiété impardonnable. Si le roi Sinadab aime tant à changer de femme, il pourrait bien les déporter dans quelque sérail décent plutôt que de les envoyer courir les rues changées en bêtes. — TARTAGLIA dit que Sinadab est libidineux et avare, qu'il veut s'a-

muser à bon marché; c'est pourquoi, le caprice satisfait, il les renvoie brouter l'herbe. Il a connu jadis de tels magiciens à Naples. — PANTALON répond que heureusement il n'y en a pas à Venise. — En jureriez-vous? — Non, mais je l'espère. — Moi aussi, mais il y a un proverbe qui dit : « A penser le mal on devine presque toujours juste. » (Ils sortent.)

SCÈNE VI

La chambre à coucher de Sinadab.

SINADAB, debout, ZOBÉIDE, couchée sur des coussins et feignant de dormir.

SINADAB, à part. Je suis hors de moi et furieux contre ce Calender. Quoique mes flammes vengeresses elles-mêmes aient échoué contre toi, audacieux Calender, mes ennemis périront, et je poursuivrai ma vengeauce inexorable contre Béder et son fils. Voudrais-tu donc l'emporter sur Sinadab? (Jetant un regard sur Zobéïde.) Le narcotique a produit son effet; je ne me trompe pas. Cette femme insupportable, qui veut à toute force rester auprès de moi, s'est heureusement endormie. Apprêtons ces merveilleux gâteaux qu'elle doit manger, pour que son destin s'accomplisse. (Il prend dans un tiroir une boîte, et, dans cette boîte, une poudre qu'il jette au vent.) Paraissez, ruisseau du Styx! (Il sortira de terre un petit ruisseau qui traversera la chambre. Sinadab, dans la boîte, prend une autre poudre qu'il mêle à l'eau du ruisseau et fait une pâte avec une spatule dorée.) Toi, poudre d'Argo, vous, cinnamone et sucres infernaux, formez cette pâte fatidique, et donnez-lui la vertu accoutumée. (Il posera cette pâte divisée en morceaux sur un plat d'or.) Que le feu de l'enfer vous cuise! (Des charbons allumés paraissent sous le plat d'or.) Pâte, je te maudis; acquiers la vertu de changer Zobéïde en génisse. Que tout disparaisse, j'ai ce qu'il me faut. (Le ruisseau et le feu disparaissent.) Maintenant, allons au rendez-vous, et que ma vengeance frappe ce Roi obstiné. Toi, infor-

tunée Zobéïde, demain tu coucheras dans la prairie. Peut-être une des femmes enfermées dans la caverne me cédera-t-elle pour en sortir, et alors j'aurai une nouvelle maîtresse pour quarante jours. (Il sort.)

SCÈNE VII

ZOBÉIDE, se levant épouvantée.

Ah ! malheureuse ! qu'ai-je vu ? Dans quelles mains impies suis-je tombée ? Je me sens toute tremblante et accablée par la terreur; je ne sais plus où je suis. Sméraldine, accours à mon aide !

SCÈNE VIII

SMÉRALDINE, ZOBÉIDE.

SMÉRALDINE. Ma fille ! qu'y a-t-il ? où est votre époux ?

ZOBÉÏDE. D'horribles paroles... un ruisseau.... du feu... Dieu ! quel spectacle !

SMÉRALDINE. Quoi vous rêvez ? Éveillez-vous donc ? Vous me dites que vous avez vu ?...

ZOBÉÏDE. Oui, un ruisseau... du feu... (A part.) Ah ! je devrais me taire, mais je ne puis...

SMÉRALDINE. Un ruisseau... du feu... Elle est devenue folle. A l'aide, esclaves !

SCÈNE IX

ABDALAC, LES PRÉCÉDENTS.

ABDALAC. Cesse tes lamentations, et va-t-en !

SMÉRALDINE. Oh ! maudit vieillard ! nous étions en paix, et depuis hier avec vos *silence !* et vos fables, nous voilà demi-mortes, et la malheureuse est devenue folle !

ZOBÉÏDE. O prêtre! vous venez à propos. Sméraldine, retire-toi.

ABDALAC. Oui, renvoie-la, je dois te parler.

SMÉRALDINE. Je veux rester ici. Je veux connaître aussi vos secrets. Vous lui tournez la cervelle avec vos sornettes, et elle a vu de l'eau et du feu, et des folies. Je veux entendre... je veux dire mon avis... moi, aussi je suis une femme de bon conseil.

ABDALAC. Va-t-en et silence, ou sinon, avant que la nuit soit passée, tu auras une langue de porphyre, et de ta vie tu ne pourras plus parler.

SMÉRALDINE. Grand Dieu ! Ce serait le tourment des tourments. Non, non, je n'en veux pas courir le risque. Adieu, bon vieillard! (Elle sort.)

SCÈNE X

ZOBÉIDE, ABDALAC.

ZOBÉÏDE. Sache, Abdalac, que pendant que je faisais semblant de dormir, le traître...

ABDALAC. Je sais tout. Un ruisseau et une flamme infernale ont paru, il a pétri une pâte, aliment magique, qui doit opérer ta transformation. L'eau que l'on t'a servie hier soir et que tu as feint de boire d'après mes ordres, était un breuvage soporifique. Remercie le ciel que je t'aie prévenue à temps et que tu aies pu simuler le sommeil. Il ne peut te métamorphoser qu'au moyen de cet aliment et il doit le préparer devant toi. Telle est la loi que l'enfer lui impose. J'avais besoin que tu le prisses en haine, et la conviction était nécessaire pour qu'un cœur aimant pût haïr tout à coup. Tu as vu et tu as entendu de sa bouche ses sinistres projets. Je n'ai plus de doute, tu es persuadée de sa scélératesse.

ZOBÉÏDE. Je ne le suis que trop.

ABDALAC. C'est bien, et que reste-t-il à faire? nous n'avons

pas encore vaincu cet infâme. Ouvre l'oreille, Zobéïde, et écoute-bien. Au point du jour, il voudra que tu goûtes à ces gâteaux. Si tu en mangeais la plus minime partie, et qu'il te jetât au visage quelques gouttes d'eau en prononçant certaines paroles magiques, ta transformation se trouverait accomplie.

ZOBÉÏDE. Hélas ! que me dites-vous ? Dût-il m'en coûter la vie, je repousserai toute nourriture.

ABDALAC. Non, ma fille, tu ne dois pas refuser, parce que ce tyran a d'autres moyens pour te punir, et parce qu'ensuite nous ne pourrions plus délivrer ta sœur et ta belle-sœur, et purger la terre de ce monstre. Voilà le moment. Si tu ne m'obéis pas, tu n'as plus à attendre que misère et mort.

ZOBÉÏDE. Donc, que dois-je faire ?

ABDALAC, lui remettant deux petits gâteaux. Prends, Zobéide; ces gâteaux ressemblent aux siens. Quand il te les offrira, tu les accepteras, mais aie bien soin de les changer contre ceux-ci, sans qu'il s'en aperçoive, et fais en sorte, avec ton astuce féminine, qu'il en mange comme tu peux en manger toi-même. De même que ses gâteaux (écoute-moi bien) feraient sur toi leur effet fatal, et à lui ne causeraient aucun mal, ceux que je te donne produiront leur terrible effet sur lui, et ils n'opéreront aucun trouble en toi. Il suffit que tu lui jettes au front quelques gouttes d'eau, ainsi qu'il le fera pour toi.

ZOBÉÏDE. Abdalac, comment puis-je l'amener à manger...

ABDALAC. Chère Zobéïde, la chose est difficile, car Sinadab est la ruse incarnée. Ce qui te protége seulement, c'est qu'il croit que tu l'aimes, que tu es irritée contre ton père et que tu es mon ennemie mortelle. C'était la seule façon de tromper le tyran. Pense à toi et au danger de ton père. Rappelle-toi la souffrance de ta sœur et de Dilara ? De toi dépendent d'innombrables existences que je puis sauver quand Sinadab n'existera plus sous la forme humaine, et tu auras les bénédictions de toutes ces âmes que je puis délivrer par ton secours.

ZOBÉÏDE. Si je réussis, mon père sera-t-il sauvé ?

ABDALAC. Ne parlons pas de ton père ; il n'est pas temps en-

core. Celui qu'a souillé le crime doit toujours craindre la colère du ciel. Ma fille, ne t'égare pas dans cette pensée. Suis-moi, j'ai d'autres avis à te donner, et je ne puis m'arrêter davantage dans ce lieu. (Il sort.)

ZOBÉÏDE. Ciel! Je suis perdue si tu m'abandonnes. (Elle sort sur les pas d'Abdalac.)

SCÈNE XI

Le camp de Schemsédin. Schemsédin dort sous sa tente.

SINADAB, sous la figure d'Abdalac. SCHEMSÉDIN.

SINADAB, à lui-même. Si je n'avais pris la figure du Calender, mon œuvre serait inutile. Mon ennemi dort et je puis le tuer. Mais, en ce moment, c'est à son père que ma fureur s'adresse. Et puis ce serait une faible vengeance pour moi. Sinadab veut des actions plus élevées. Accomplissons notre projet. Voix, ne me trahis pas, imite celle du Calender, que rien ne manque à la ruse. (Ici Sinadab se tournera vers Schemsédin et accompagnera de ses gestes la voix d'Abdalac qui parlera pour lui à peu de distance et sans être vu.) Mon fils, mon fils, Schemsédin, éveille-toi!

SCHEMSÉDIN, s'éveillant. Qui vient troubler mon sommeil?

SINADAB, avec la voix d'Abdalac. Un ami qui a souci de ton honneur.

SCHEMSÉDIN, se levant. O prêtre bien-aimé, je te reconnais. Pourquoi viens-tu dans mon camp à cette heure?

SINADAB. Le péril extrême dans lequel tu laisses ton père pour te livrer au sommeil m'amène vers toi.

SCHEMSÉDIN. Quel péril?

SINADAB. Sinadab l'a provoqué à un combat mortel, il n'a pu te l'avouer; c'est la condition de ce duel. Ils doivent se rencontrer à la troisième heure, dans ce bois que tu vois. Ton père est faible; il ne pourra résister à un homme vigoureux;

toi, qui es jeune et fort, peux-tu abandonner ton père à un trépas évident et certain ?

SCHEMSÉDIN. Je te remercie, bon vieillard. A la troisième heure, je serai dans ce bois. Que mon père se plaigne de moi, s'il le veut, mais je me battrai à sa place.

SINADAB. Non, cher fils, tu ne dois pas attendre la troisième heure. C'est l'heure indiquée à ton père ; tu le trouverais sur la place et une discussion d'honneur s'élèverait entre vous.

SCHEMSÉDIN. Que dois-je donc faire ?

SINADAB. Si tu as du cœur, tu dois te trouver dans ce bois au point du jour, tu y rencontreras Sinadab qui aura devancé le moment. Avance l'heure de ce combat et recommande à tes gens de ne pas te suivre. Charge avec fureur Sinadab et tue-le. Mais il faut attendre que le soleil se lève, que l'air soit bien clair pour te garantir de ce misérable, et parce que je ne voudrais pas que si, dans son impatience, ton père avait devancé l'aube, tous deux, aveuglés par la colère, ne vous reconnaissant pas dans l'ombre, le père et le fils en vinssent aux mains sans le savoir. Le ciel nous préserve de ce malheur, mais cela n'arrivera pas. Va donc, mon fils, sauve ainsi ton père, acquiers de la renommée, et, Sinadab mort, la guerre prendra fin.

SCHEMSÉDIN. Ame ouverte à la pitié ! quelle heureuse étoile t'a envoyé ici ? L'aube approche. Je vole au combat. Pardonne-moi, mon père, si je te désobéis, mais c'est par amour pour toi. (Il sort.)

SINADAB, avec sa propre voix. Va donc, insensé ! Calender, tâche d'arrêter ma vengeance ; empêche, si tu peux, le triste sort de Zobéïde, moi, je vais l'accomplir. (Il sort.)

ACTE CINQUIÈME

Une prairie au milieu d'un bois. Le jour commence à poindre.

SCÈNE PREMIÈRE

BÉDER, sous la forme de Sinadab. Un peu après, SCHEMSÉDIN, également sous la forme de Sinadab.

(On supposera que Béder et Schemsédin se croient tous deux Sinadab. Les premières paroles échangées par ces deux personnages doivent être dites par l'acteur qui joue Sinadab, qui sera caché dans la coulisse, et changera de place quand il le faudra.)

BÉDER, entrant l'épée nue à la main. Voici l'aube, Sinadab ne peut tarder. Qu'il paraisse, je l'attends. Pourtant je me sens dans l'âme un certain frissonnement que je n'éprouvai jamais. Il me semble voir s'élever devant moi l'ombre de mon frère qui me reproche sa mort. Courage, Béder. Le vieillard t'a dit que tu ne mourrais pas de la main de Sinadab. Voici mon ennemi. Tenons-nous prêt à le combattre.

SCHEMSÉDIN, l'épée à la main. Il fait déjà jour. Voici le bois et j'aperçois Sinadab. Ne perdons pas de temps en paroles. Assaillons le tyran. (A Béder.) Impie, en garde ! (Ils se battent. Après quelques passes, Schemsédin passera son épée au travers du corps de Béder.)

BÉDER, tombant à terre. Calender, tu m'as menti ! Je meurs par la main de ce misérable. Infâme tu m'as vaincu !

SINADAB, paraissant. Oui, je t'ai vaincu, insensé, celui-ci est ton fils. (Il lui montre Schemsédin, et s'adressant à Schemsédin en montrant Béder.) Voilà ton père, tu viens de le tuer. (Il s'esquive. Béder et Schemsédin reprennent leur visage naturel.)

SCHEMSÉDIN, désespéré. Dieu du ciel! Non, mes yeux me trompent, sans doute.

BÉDER, Mon fils... ce fer sanglant... la mort qui obscurcit ma vue m'abuse peut-être...

SCHEMSÉDIN, voulant poursuivre Sinadab. Ah! scélérat! (L'épée lui échappe des mains, il se sent défaillir.) Hélas! la force m'abandonne, je n'y vois plus... Mon père bien-aimé, pardon! Enfer! déchire-moi le cœur! (Il veut se percer de son épée.)

BÉDER. Calme-toi, mon fils, je comprends tout maintenant. Embrasse-moi, je te pardonne. La prédiction de mes sages s'est vérifiée. L'ombre de mon frère est vengée. Je voudrais te dire : venge-moi, et je ne le puis. Pars et sauve ta vie..... Mes filles, dans les mains de ce barbare!... Je meurs. (Il expire.)

SCHEMSÉDIN Mon père! mort! et moi je respire encore! Ma main impie a versé le sang de mon père. Qu'elle ôte de ce monde un fils indigne du jour! (Il veut se percer de son épée.)

SCENE II

MASOUD, SOLDATS, SCHEMSÉDIN.

MASOUD, arrêtant Schemsédin. Que faites-vous? (Il lui arrache son épée.)

SCHEMSÉDIN. Ami, tu accrois mes maux! Regarde, voici mon père tué par moi.

MASOUD. Ciel!

SCHEMSÉDIN. Et toi, cruel, tu empêches qu'il soit vengé. Que personne ne me suive! J'ai honte de moi-même. Je hais tous les regards. Cache-toi, soleil! Qu'une nuit éternelle m'enveloppe et me dérobe à tous les yeux! Je demanderai un asile à la mort ou au centre le plus profond de la terre. (Il sort en fuyant.)

MASOUD. Soldats, emportez le corps du roi, je vais, moi, suivre cet infortuné. (Ils sortent.)

SCÈNE III

Une salle dans le palais de Sinadab.

ZOBÉIDE, entrant en pleurant, ABDALAC.

ABDALAC. Ma fille, crois-moi, ce monde est plein de malheurs et d'angoisses, et celui-là peut seul vaincre qui sait se résigner à tout. Ton père est mort, je comprends ta douleur.

ZOBÉÏDE. Je pleure une mort aussi cruelle. Je pleure, parce que l'ai laissé partir indigné contre moi. Si au moins j'avais pu lui demander pardon.

ABDALAC. Calme-toi, ma fille, ton père est dans un lieu d'où il voit tes remords, et il te sait gré de tes larmes et de ton innocence. Si la vengeance a le pouvoir de calmer le chagrin, venge maintenant ton père. Si tu es fidèle à mes enseignements, tu le vengeras, tu retrouveras ton frère, et, ouvrant pour toujours l'horrible caverne, je pourrrai rendre leur forme à ta sœur et à cent malheureuses femmes qui souffrent ici sous les transformations les plus étranges. Le moment approche. Si tu manques de prudence, tout espoir est perdu. Le moment approche. Ma présence dans ce palais peut inspirer des soupçons. Je dois te quitter pour assurer l'œuvre que toi seule dois accomplir. (Il sort.)

ZOBÉÏDE. Courage, Zobéide! Les pleurs ne peuvent rien. Pense à venger ton père tué par son fils innocent, ta sœur que dévore un serpent cruel sans qu'elle puisse mourir, Dilara changée en monstre, et toi-même dont il avait préparé la métamorphose.

SCÈNE IV

TARTAGLIA, ZOBÉIDE.

TARTAGLIA, *triste*. Majesté ! (*A part.*) Je suis venu pour la conduire à l'étable.

ZOBÉÏDE. Que voulez-vous, ministre ?

TARTAGLIA. Sa Majesté Sinadab m'a chargé de vous dire qu'il vous attend dans le jardin près de la fontaine, pour manger quelques friandises avec vous. Ainsi parla Sa Majesté.

ZOBÉÏDE, *à part*. Voici l'instant. (*Gaîment.*) J'obéis à mon époux. Il est donc revenu ? Avec quel plaisir je me rends à ses ordres ! (*A part.*) Ciel ! assiste-moi, ou nous sommes tous perdus ! (*Elle sort.*)

TARTAGLIA, *pleurant*. Pauvre femme, si belle, si bonne et réduite à une telle misère !

SCÈNE V

PANTALON, TARTAGLIA.

PANTALON lui demande pourquoi il pleure. — Il répond qu'il a expédié Zobéïde pour devenir génisse. — Elle est allée au petit repas habituel. TARTAGLIA regrette de l'y avoir envoyée, car c'était l'office du seigneur Pantalon. — Scène improvisée des masques, pour donner le temps nécessaire à la préparation du décor suivant.

(*Un jardin avec une fontaine. Une petite table préparée près de la fontaine, avec divers fruits et diverses friandises. Au fond du jardin, une autre porte de la grotte qui donne sur le jardin.*)

SCÈNE VI

SINADAB, ZOBÉIDE

SINADAB. Le ciel sait, Zobéïde, quelle est ma douleur. Mais qu'y pouvais-je faire? Béder voulait absolument la mort; le ciel la lui a accordée. Il faut se soumettre. Mais ta tristesse, chère épouse, double la mienne. Prends quelque nourriture, donne un autre cours à tes pensées.

ZOBÉÏDE, à part. Mon cœur, ne me trahis pas! Je sens que je faiblis. (Haut à Sinadab.) Tu as raison, cher époux, il faut écarter ce souvenir. Il n'est que trop vrai, mon père a voulu mourir. Ta présence si douce à mes yeux me donnera encore quelque joie. (A part.) Ah! comment puis-je prononcer ces mots?

SINADAB. Je veux, Zobéïde, que tu prennes des forces. (Ils s'asseyent.) Accepte cette légère nourriture qui te réconfortera; accepte-la pour l'amour de Sinadab qui t'adore. Goûte ceci par amitié. (Il lui donne deux des gâteaux préparés par lui.)

ZOBÉÏDE, à part, en prenant les gâteaux. Destin, accomplis ton œuvre! (Elle change les gâteaux pour y substituer ceux que lui a donnés le Calender; elle est vue du public et non pas de Sinadab.)

SINADAB, lui souriant. Allons, goûte, pour l'amour de moi.

ZOBÉÏDE. Tu me le demandes, je ne puis te le refuser. (Elle approche l'un des gâteaux de ses lèvres, puis elle s'arrête.)

SINADAB. Que fais-tu? tu ne manges pas?

ZOBÉÏDE, souriant. Sinadab, excuse-moi... Je voudrais te dire... mais ce sont des folies... Ce méchant Calender m'a mis en tête une idée insensée, mais qui m'a fait impression. Après m'avoir dit que tu transformais tes femmes en de vils animaux, il ajouta que cette transformation s'opérait par quelque aliment de vertu diabolique que tu leur présentais. Excuse-moi, ce sont des folies, n'est-ce pas?

SINADAB. Je ne veux pas que tu conserves le moindre doute à cet égard.

ZOBÉÏDE, souriant. Je ne t'ai pas offensé, au moins? (Elle approche de nouveau l'un des gâteaux de sa bouche et s'arrête encore). Quelle force pourtant a sur l'esprit humain une calomnie artificieusement préparée par un traître! Je t'avoue... Sinabad, pardonne-moi mes soupçons. Ne t'offense pas de cela. Tu vois, il s'agit de choses sérieuses. L'imagination débile d'une femme s'enflamme facilement. Aussi, Sinadab, par ton amour pour moi, excuse cette folie... Mange l'un de ces deux gâteaux, moi je mangerai l'autre. Aie pour moi cette complaisance. (Elle lui prend la main.) Tu t'irrites, Sinadab, je ne voudrais pas pourtant...

SINADAB. Non, chère épouse, je t'excuse. Goûtons ensemble ces gâteaux. (A part.) Tu tombes enfin dans le filet. Cet aliment ne peut me transformer. Calender ennemi, je triomphe de toi!

ZOBÉÏDE, A part. Dieu! voici ma vengeance arrivée au but. (Tous deux se regardent. Zobéïde, en souriant, rompt un gâteau et en met la moitié dans la bouche de Sinadab; elle mange l'autre moitié. Sinadab trempe l'une de ses mains dans la fontaine et jette des gouttes d'eau au visage de Zobéïde.)

SINADAB. Transforme-toi, femme ennuyeuse et détestée, va parmi tes compagnes, dans les prairies du palais!

ZOBÉÏDE, mettant aussi sa main dans la fontaine. Et toi, misérable, en haine au ciel et au monde, abandonne ta forme humaine et change-toi en un odieux animal! (Elle jette vivement l'eau sur le visage de Sinadab qui se transforme en un monstre horrible.)

SINADAB. Ah! je suis trahi!... qui m'a réduit en cet état? Maudite, tu ne jouiras pas longtemps de mon malheur. Tu vas mourir!

SCÈNE VIII

ABDALAC, SCHEMSÉDIN, MASOUD, ZOBÉIDE, SMÉRALDINE, PANTALON, TARTAGLIA, TRUFFALDIN ET BRIGHELLA, portant tous deux une lourde chaîne. SINADAB, sous la forme d'un monstre.

ABDALAC. Arrête, misérable ! Le temps est venu où ton pouvoir t'échappe, et la laideur de ton âme apparaît enfin sur ton visage. Chargez ce monstre de chaînes ! (Truffaldin et Brighella l'enchaînent.)

SMÉRALDINE. Zobéïde, ma fille, ô les belles choses ! (Sinadab cherche vainement à se débarrasser de Truffaldin et de Brighella qui le tiennent enchaîné.)

TARTAGLIA. Aidez-nous, Pantalon.

PANTALON. Bien volontiers.

SINADAB. O désespoir ! mon royaume ! Enfer, secours-moi ! Je me sens encore la force de les écraser tous.

MASOUD, tirant son épée. Je vengerai la mort de Béder par la sienne.

SCHEMSÉDIN. Arrête, Masoud, ne t'avilis pas. C'est une mort trop honorable pour lui. Plus que tout autre, je dois vouloir que mon père soit vengé. Que ce montre soit partout promené dans la ville ! Que la populace le couvre de boue et d'immondices, et qu'ensuite il soit brûlé sur la place publique !

SINADAB. Calender, tu triomphes, et Zobéïde avec toi ! Personne ne peut imaginer les tortures que j'éprouve. Viennent les flammes, vienne la mort la plus cruelle ; elle me sera douce, car elle me causera moins de souffrance que mes remords ! (Il sort avec les gardes.)

ABDALAC. Béder a payé sa dette, puisque Sinadab n'existe plus sous la forme humaine. Que cette grotte s'écroule. Que Salé et Dilara, rendues à leur forme, viennent tomber dans

les bras de leur époux et de leur frère. Les autres femmes seront délivrées. (Il frappera la terre de son bâton. La grotte tombera en ruines. On en verra sortir Dilara et Salé, jeunes et belles, et magnifiquement vêtues.)

SCÈNE VIII

SALÉ, DILARA ET LES PRÉCÉDENTS.

DILARA. Mon époux!... Zobéïde! A qui dois-je un tel bonheur?

SALÉ. Màsoud!... mon frère! (Ils s'embrassent.) Ma sœur, ah! qui m'a tirée de l'angoisse dans laquelle je vivais en mourant?

SCHEMSÉDIN. Nous devons tout, chère épouse, et vous, sœur bien-aimée, au prêtre qui est là devant vous.

ABDALAC. Non, à Dieu d'abord, qui ordonna l'œuvre, et ensuite à Zobéïde qui sut l'accomplir.

ZOBÉÏDE. Soyez tous heureux. Pour moi, je ne suis plus capable de joie, après avoir été la femme d'un tel homme, d'un tel monstre. J'ai honte de me montrer, et la seule chose qui puisse calmer mes peines, c'est, public indulgent, un signe de contentement et d'applaudissement de votre part.

L'OISELET VERT

FABLE PHILOSOPHIQUE EN CINQ ACTES

PERSONNAGES

TARTAGLIA, roi de Montérotondo.
TARTAGLIONA, reine douarière des Tarots, sa mère.
NINETTA, femme de Tartaglia, mère de
RENZO et BARBARINA, jumeaux.
POMPÉA, statue.
CALMON, statue antique, roi des Statues.
BRIGHELLA, poëte et devin.
TRUFFALDIN, marchand de saucisses.
SMÉRALDINE, sa femme.
PANTALON, ministre de Tartaglia.
L'OISELET VERT, roi de Terre-d'Ombre, amoureux de Barbarina.
POMMES qui chantent.
EAU D'OR, qui danse.
LA STATUE de la fontaine de Trévise.
RIOBA, et ses compagnons, statues du campo de 'Mori, à Venise.
LA VOIX de Serpentine, fée.
CAPELLO, CIGOLOTTI, statues de conteurs des places publiques.
VALETS. — GARDES. — BÊTES FÉROCES.

La scène est, partie dans la cité imaginaire de Montérotondo, partie dans les jardins de Serpentine, partie sur la colline de l'Ogre et autres lieux.

L'OISELET VERT

ACTE PREMIER

Une rue dans la ville de Montérotondo.

SCENE PREMIÈRE

BRIGHELLA, costumé en devin. PANTALON, marchant derrière lui et l'examinant.

BRIGHELLA, à lui-même, déclamant avec enthousiasme ;

O soleil, éclatant miroir
Des faits humains et de leurs causes,
Tu deviens vieux et laisses voir
Aux savants de terribles choses!

PANTALON, à part. La folie de ce poëte me gagne. Il prononce des paroles étonnantes; il improvise des vers qui ressemblent à un recueil pour les mariages.

BRIGHELLA, déclamant :

O reine des Tarots, oui ton malheur me touche!
O trop heureux Tartaglia!

Renzo, belle Barbarina,
Fruits venus de fatale souche!

PANTALON, à part. Eh bien? comme il arrange le sang royal de Montérotondo! La reine des Tarots malheureuse? Oui, monsieur, celle-là le mérite. Cette vieille antiquaille, depuis le départ du roi Tartaglia, son fils, ne commet que des actes de tyrannie, et lui il ne mérite pas d'être heureux pour avoir laissé le gouvernement dans les mains de cette sorcière pendant dix-huit années. Plût à Dieu qu'elle fût morte de cet ulcère qu'elle avait aux jambes, lors du mariage de son fils! Mais je ne comprends pas ces mots : *Renzo, belle Barbarina, — Fruits venus de fatale souche.*

BRIGHELLA, de même :

Gentil esprit passé dans l'autre monde
Et qu'on nommait jadis roi de carreau!
D'événements quel étrange faisceau
Illustrera bientôt Montérotonde!

PANTALON, comme ci-dessus. Qu'arrivera-t-il de plus étrange? N'avons nous pas vu des oranges devenir des femmes, des femmes se changer en colombes, et des colombes se changer en reines d'heureuse mémoire?

BRIGHELLA, déclamant :

Roi Tartaglia, je te vois
De ton palais franchir la porte.
O Ninetta, tu n'es pas morte,
Du moins fermement je le crois!
O ciel! il se peut que tu venges
Le sang royal des trois Oranges!

PANTALON, à part. Mais, je n'ai pas besoin de rester là à l'écouter, la bouche ouverte comme un imbécile. C'est un fameux devin. *Roi Tartaglia, je te vois?* Sûrement le roi Tartaglia, parti pour la guerre depuis dix-neuf ans, sera ici ce soir.

O Ninetta, tu n'es pas morte? Elle a été ensevelie vivante il y a dix-huit ans sous l'évier de la cuisine, par ordre de cette vieille décrépite de reine, et je l'ai vue de mes yeux. Figurez-vous si elle doit être décomposée et en poussière. *O ciel! il se peut que tu venges — le sang Troyal des rois Oranges?* Celle-là est bonne, mais je ne puis l'avaler. Il me semble être encore à ce jour fatal où la défunte reine Ninetta mit au monde deux jumeaux, garçon et fille, qui étaient une renoncule et une rose de beauté. La vieille me les livra pour les tuer sous peine de la vie, et elle les remplaça dans le berceau par deux petits chiens qu'avait mis au monde la carline du palais. Il est bien vrai que je n'ai pas eu le cœur de les tuer; mais, après les avoir entourés de vingt-quatre brasses de toile cirée de Venise pour les défendre de l'humidité, je les confiai au courant du fleuve, et je portai à leur grand'-mère deux petits cœurs de chevreaux. Depuis dix-huit ans, s'ils ne sont pas morts de faim ou noyés, ils seront morts du moins par défaut de croissance, car je les avais bien étroitement ficelés et cousus. Monsieur l'astrologue, vous êtes un heureux poëte, vous ne débitez pas des paroles vulgaires et vous n'affectez pas de parler toscan. Le ciel donne de grands talents aux hommes, mais il ne les empêche pas de débiter parfois des sottises et de se faire rire au museau. Il n'y a pas de raccommodage possible, la descendance des Oranges est éteinte.

BRIGHELLA, qui sera resté méditant, le front dans ses mains :

Si tu n'as pas vaincu le fruit qui chante,
L'eau d'or qui sonne et danse à tout propos,
L'oiseau qui parle et qu'une fée enchante,
Tartagliona, tremble et crains mille maux!
Puis, contre toi marcheront les statues,
La terre et l'onde. O mère de mon roi,
Pour te défendre en vain tu t'évertues,
Non, Brighella ne pourra rien pour toi!

(Sortant de son extase poétique.) Hélas! l'enthousiasme céleste m'abandonne ; me voilà un sot comme tous les autres hom-

mes. Mes poumons perdent le souffle, et je sens la défaillance venir. Heureusement j'aperçois la boutique d'un charcutier. Réparons avec deux sous de ratatouille la faiblesse que laisse d'habitude l'inspiration poétique. (Il sort.)

PANTALON. Sang de la Noffia! quel beau morceau de poésie est celui-là! Je n'y ai pas compris un traître mot, mais y a-t-il rien de plus divin? Des fruits qui chantent, de l'eau qui danse, des solides, des fluides, des alcalins. Que ça soit ce que ça voudra, il va arriver quelque grande chose dans cette cour. J'en ai vu tant d'impossibles, que je doute de tout, et que je suis devenu un philosophe pyrrhonien incorrigible. Peut-on voir rien de mieux que la série endiablée de métamorphoses dont j'ai été témoin? On brûle la négresse Sméraldine et Brighella, le serviteur du valet de carreau; Sméraldine renaît blanche comme une vieille pipe qu'on aurait jetée au feu, elle épouse Truffaldin, cuisinier de la cour, lequel ouvre une boutique de marchand de saucisses. Brighella brûle aussi et comme un sonnet pour le doctorat il renaît de ses cendres devin et poëte insigne. Je ne m'étonne de rien, tout est possible, tout est possible. (Il sort.)[1]

SCÈNE II

TRUFFALDIN en marchand de saucisses. SMÉRALDINE[2].

TRUFFALDIN entre en disant à Sméraldine qu'il ne peut plus la souffrir; que, lorsqu'elle fut brûlée, elle était une scélérate utile, et que si elle devait ressusciter en une imbécile, elle eût mieux fait de rester en charbons. Il maudit le jour où il l'épousa. — SMÉRALDINE répond que certes il eût mieux valu qu'elle restât cendre plutôt que d'épouser un coquin de

1. Les événements que rappelle Pantalon, forment le sujet de l'amour des trois Oranges, dont on peut lire l'analyse dans l'introduction placée en tête de ce volume. (2) Scène d'improvisation.

sa qualité, qui ne pense qu'à manger et à dilapider au profit de ses vices l'argent de la maison. TRUFFALDIN objecte que les capitaux sont à lui, qu'il les a gagnés à la sueur de son front, comme cuisinier de la cour et avec les rubriques accoutumées de son métier. Il aurait mieux fait de tout jeter à l'eau que d'ouvrir une boutique de charcutier pour voir sa femme régaler gratis toutes les pie-grièches de la ville de tripes et de saucissons, faire crédit aux portefaix, aux voituriers et même aux poëtes. SMÉRALDINE réplique que si elle a été un peu faible, au moins elle peut attester à la face du ciel que son cœur a profité à son négoce, et que lui, au contraire, outre qu'il mange à toute heure et qu'il met sous son traversin des provisions de foies frits pour se régaler la nuit, il a régalé au dehors des femmes de mauvaise réputation au grand détriment de la boutique et de lui-même, parce qu'il a fallu donner aussi aux médecins, aux chirurgiens et aux apothicaires des jambons et des saucisses. TRUFFALDIN enrage de ce que sa femme veuille avoir raison et parler la dernière. Pourtant c'est son luxe et sa folle générosité qui l'obligent à faire faillite. Le ciel ne lui avait donné qu'un fils qui est mort, et elle s'est empressée de recueillir deux enfants trouvés sur la rivière, enveloppés dans un morceau de toile cirée. Elle les a allaités pour se ruiner et maigrir, et elle les a élevés jusqu'à l'âge de dix-huit ans au détriment de la maison. SMÉRALDINE entre en fureur; s'il attaque Renzo et Barbarina, soit par des actes, soit en paroles, elle fera le diable à quatre. TRUFFALDIN affirme qu'il ne veut plus garder les jumeaux chez lui. — Désespoir de Sméraldine, son éloge de Renzo et de Barbarina. Ils mangent les restes, ils étudient toujours; bref ils sont utiles, car Renzo va à la chasse et rapporte des lièvres. Barbarina va au bois, elle lave, elle repasse, etc. TRUFFALDIN conclut qu'il ne veut plus les garder parce que Renzo sait par cœur plus de maximes philosophiques que lui, et parce que Barbarina est trop sage et qu'elle ne peut se rendre utile en rien.

SCÈNE III

RENZO, avec une arquebuse et un livre, BARBARINA, portant un fagot et un livre. LES PRÉCÉDENTS.

BARBARINA. Renzo, notre père et notre mère sont en dispute.

SMÉRALDINE, à Tartaglia. Si tu as le courage de dire une parole de travers à Renzo et à Barbarina, je me porterai à quelque excès.

RENZO. C'est vrai, écoutons ce qu'ils disent.

TRUFFALDIN. Je n'attends que leur retour pour les mettre à la porte.

SMÉRALDINE. Ses prières à Truffaldin pour le calmer. TRUFFALDIN répond qu'il n'a pas d'enfants et qu'il ne veut pas se ruiner pour des bâtards.

RENZO, à Barbarina. Nous sommes des bâtards.

BARBARINA, à Renzo. Je ne comprends pas. Comment?

SMÉRALDINE prie Truffaldin de ne jamais prononcer ce mot de bâtards. TRUFFALDIN. Il est presque étouffé de se retenir depuis si longtemps. A peine les apercevra-t-il, qu'il leur criera : Bâtards, mille fois bâtards ! afin de pouvoir respirer. SMÉRALDINE objecte que ce sont peut-être les enfants de quelque grand seigneur, leurs belles manières et leurs figures le disent assez. TRUFFALDIN répond que les fils de grands seigneurs ne se trouvent pas tout nus dans l'eau.

RENZO, à Barbarina. Ma sœur, nous savons tout maintenant; nous sommes des bâtards. (Ils s'avancent.) Est-ce donc vrai, mon père, que nous sommes des bâtards?

BARBARINA, à Sméraldine. Est-il donc vrai que nous ne sommes pas vos enfants? (Sméraldine se met à pleurer sans répondre.)

TRUFFALDIN dit gravement qu'il va être mis en faillite, et il établit en caricature le bilan de son commerce. Il proteste

qu'il n'est pas la cause de leur malheur. Le ciel sait qu'il a voulu qu'on les rejetât dans la rivière pour leur épargner les misères de ce monde, mais sa femme, toujours folle et indiscrète, a voulu absolument les garder vivants à leur grand détriment. Il les engage à profiter des vertus qu'il leur a enseignées pour partir immédiatement et il leur enjoint de n'avoir plus l'audace de mettre les pieds chez lui. — Puis il sort.

SCÈNE IV

RENZO, BARBARINA, SMÉRALDINE.

RENZO. Voilà, Barbarina, une curieuse nouveauté. Je bénis le ciel de m'avoir donné un esprit fort.

BARBARINA. Je ne le nie pas, cela aurait pu devenir pour nous une fâcheuse circonstance ; si nous n'avions pas lu nos livres philosophiques et fait ensemble d'opportunes réflexions sur la nature humaine, je serais dans de beaux draps.

SMÉRALDINE. Mes chers enfants, j'espère que vous ne prêterez pas l'oreille à mon âne de mari.

RENZO. Mais, sommes-nous vos enfants ou ne le sommes-nous pas ?

SMÉRALDINE. Non, vous ne l'êtes pas. Vous avez entendu votre histoire. Mais à quoi bon tout cela ? Je vous ai allaités, élevés comme mes enfants ; vous ne me quitterez pas.

BARBARINA. Si nous faisons fortune, vos bienfaits seront récompensés. Ceux qui ne sont pas nés de votre sang ne doivent pas rester à la charge de votre pauvre famille et encourir les reproches de votre mari. Je suppose bien, à part moi, que notre séparation va vous causer quelque chagrin. Ce déplaisir naît en vous seulement de l'habitude que vous avez de nous voir, et de la réflexion que vous faites, qu'il nous est pénible de vous quitter et d'errer par le monde ;

mais soyez assurée que la contrariété que vous ressentez est engendrée par l'égoïsme qui règne en vous.

SMÉRALDINE. Comment, de l'égoïsme? quelle est cette façon de parler?

BARBARINA. Oui, Sméraldine; vous avez du chagrin de nous voir partir, c'est pourquoi vous tentez de nous retenir pour vous soulager vous-même; donc c'est pour vous que vous cherchez une amélioration. Ne radotez pas, ce n'est point là une réponse. Sachez que mon frère Renzo et moi, quand nous allons au bois, nous passons notre temps à lire des livres modernes, que nous faisons des réflexions philosophiques sur l'homme, que nous connaissons à fond le mobile de toutes les actions humaines, et que nous ne nous étonnons de rien. Nous ne vous avons aucune obligation pour votre chagrin, parce qu'il naît de votre amour de vous-même. Modérez-le, s'il vous est possible, par la raison. Nous vous quittons avec la plus parfaite indifférence. Si nous arrivons à la fortune, ce que vous fîtes pour nous ne sera pas oublié, ayez-en la certitude. Nous vous récompenserons au nom de la loi sociale, mais non parce que nous y serons obligés. Retirez-vous. Adieu.

RENZO. Très-bien, sœur. Vous êtes une excellente philosophe, et vous séparez bien de la prétention humaine l'intrinsèque valeur des lois de la société. Ma chère Sméraldine, que le ciel vous tienne en santé! Allez chez vous retrouver le mari que vous ont donné les lois sociales, et tâchez de séparer la raison des sens et de réprimer par son moyen cet amour de vous-même qui vous procure tant de tourments. Retirez-vous. Adieu.

SMÉRALDINE. Ah! freluquets sans jugement! que me dites-vous là? amour de soi-même? raison humaine? société? lois? qui vous apprend à penser et à parler de cette sorte, enfants en démence?

BARBARINA, *riant*. Ah! frère, vois, elle se fâche! Quel malheur qu'elle ne soit pas philosophe! Allez-vous-en et ne

vous faites pas moquer de vous par les gens bien élevés qui pourraient passer dans cette rue.

SMÉRALDINE. Ah ! je jure par le ciel que si j'avais cru élever deux ingrats, vous seriez restés dans la rivière. Donc, c'est par amour de moi-même que je vous ai tirés de l'eau.

BARBARINA. Quelles questions ? Cela va sans dire. Vous avez senti en vous-même du plaisir à faire cette action, et pour cela vous l'avez faite.

SMÉRALDINE. Je me suis tuée à vous donner mon lait, je me suis dépouillée pour vous vêtir. Je me suis ôté le pain de la bouche pour vous nourrir jusqu'aujourd'hui, j'ai souffert pour vous mille chagrins, mille tourments, et j'aurai fait tout cela par amour de moi-même ?

RENZO. Vous me faites rire de tout cœur. Ah ! ah ! ah ! Oui, sans doute, par égoïsme. Vous vous êtes divertie à cette action héroïque. La satisfaction intérieure que vous procurait cette action, l'idée d'acquérir de l'empire sur nous, a dicté l'action de votre amour propre.

SMÉRALDINE O ciel ! Donc, vous ne me savez aucun gré de ce que j'ai fait pour vous ?

BARBARINA. Doucement, Sméraldine. Vous ne tirez aucun mérite de la valeur intrinsèque de l'action ; mais, si nous réussissons, vous serez récompensée du dommage que vous vous êtes causé par amour de vous-même.

SMÉRALDINE. Je maudis le jour où par trop d'amour pour moi-même j'ai pris tant de peine pour élever deux ingrats, deux insensés qu'il faudrait lier, qui m'abandonnent avec tant d'indifférence. Si jamais je porte secours à quelqu'un qui se noie, si jamais je donne un vêtement à quelqu'un qui crève de froid, si jamais je fais un sou d'aumône à qui meurt de fièvre, de faim ou de soif, que je sois tenaillée vive, étranglée, hachée par petits morceaux, et brûlée une seconde fois ! (Elle sort.)

SCÈNE V

RENZO ET BARBARINA.

RENZO. Elle est partie furieuse. Sœur, il faut excuser l'ignorance.

BARBARINA. C'est vrai. Mais, dis, frère, cela ne te procure-t-il aucune sensation de rester là abandonné, en haillons et sans savoir de qui tu es fils?

RENZO. Aucune sensation, sœur, et voilà nos supputations philosophiques. Nous n'avons ni père ni mère. Nous sommes donc affranchis de l'obéissance et de la sujétion; nous perdons tout désir de voir mourir nos parents pour hériter d'eux. Ceci est un bien en regard du mal. Abordons maintenant l'autre point. N'as-tu pas quelqu'amoureux?

BARBARINA. Non, en conscience, Renzo, je t'assure.

RENZO. Moi, non plus, je n'aime personne, et voilà coupé court ce mobile de la passion folle qui rend les amants ridicules et qui ruine les marchands qui font crédit. C'est encore un bien qui surpasse de beaucoup le malheur de porter ces guenillés. Il ne faut habituer la nature à rien de tout ce que notre siècle appelle commode et délicat. Il ne faut se laisser prendre par aucune affection, par aucune amitié dans ce monde. Rappelons-nous que tout homme, que toute femme agit toujours par amour de soi-même. Partons, ma sœur.

BARBARINA. Écoute, Renzo. Je te jure que je n'aimerai personne et que je serai toujours philosophe. Je dois te confesser pourtant que, bien que j'affirme n'aimer personne, je vois souvent tourner autour de moi un certain oiselet vert qui paraît m'affectionner beaucoup, et que je me sens quelque faible pour ce joli petit animal.

RENZO. Bien, sœur; je te guérirai vite de cette innocente affection. Les oiseaux sont aussi inconstants que les hommes. Fuyons cette cité périlleuse.

BARBARINA. O monde ! monde ! tu es bien triste, si l'on ne peut sur cette terre se flatter même de l'amitié d'un oiseau ! (Ils sortent.)

SCÈNE VI

Sépulcre souterrain de Ninetta.

NINETTA, couchée dans son cercueil.

Pourquoi suis-encore vivante, depuis si longtemps ensevelie dans cette horrible sépulture ? Malheureuse Ninetta ! Il valait mieux rester colombe ou enfermée dans l'écorce d'une orange[1] au pouvoir de Créonta la Géante, que d'habiter ce tombeau. J'aperçois l'oiselet vert, qui, touché de pitié pour moi, m'apporte, comme d'habitude, ma nourriture en descendant par le conduit de la cuisine. Oiselet ! oiselet ! combien il valait mieux me laisser mourir ! Ma longue peine aurait pris fin, et tu aurais satisfait l'inhumain Tartaglia, mon époux, et sa vieille mère, mon ennemie ! (Elle pleure.)

SCÈNE VII

L'OISELET VERT, apportant un petit panier contenant du pain et un flacon de vin. NINETTA.

L'OISELET VERT. Ninetta, ne pleure plus. La fin de tes malheurs n'est peut-être pas loin.

NINETTA. Qu'entends-je ! l'oiselet vert qui parle !

L'OISELET. Ne t'étonne point, Ninetta, si, après dix-huit années de silence, je te parle aujourd'hui pour dissiper ton

1. Voyez l'analyse des Trois Oranges dans l'introduction.

chagrin. Puisque tu es fille de roi et que tu as vécu dans une orange, tu sais que la métamorphose n'est pas impossible. Je suis aussi de sang royal, et, dans mon jeune âge, je fus changé en oiseau vert par un Ogre. Notre sort est dans les mains de Barbarina, ta fille, que j'aime. Mais que de difficiles entreprises! et quels inhumains décrets pèsent sur notre existence!

NINETTA. Cher oiseau, dis-moi quelle faute j'ai commise pour être ensevelie dans cette immonde caverne! Que sont devenus mon époux et mes chers enfants?

L'OISELET. La haine de Tartagliona, est ton seul crime. Elle t'a accusée d'adultère devant son fils Tartaglia. Elle a écrit au Roi, ton mari, que tu avais mis au monde deux petits carlins. Le Roi, te croyant coupable, remit sa vengeance dans les mains de sa mère plus dure qu'un rocher. La vieille te fit ensevelir et donna l'ordre de tuer tes deux enfants. Ils ne sont pas morts. Un charitable Vénitien en eut pitié, le vieux Pantalon. Ils sont errants par le monde, se croyant de pauvres bâtards; l'un se nomme Renzo, l'autre Barbarina. Espère, Ninetta, espère. Si tes deux jumeaux triomphent des dangers qui les attendent, tu sortiras de ce tombeau pour remonter sur le trône. Que Tartagliona périsse! Je reprendrai ma forme humaine, si Barbarina montre du courage, et je l'épouserai. Mais, hélas! je dois la combattre. Ninetta, je ne t'en dis pas davantage. Adieu. (Il s'envole.)

NINETTA. Prenons cette nourriture. Si, après avoir passé dix-huit ans dans le tombeau, je reviens sur la terre, il n'y aura pas d'histoire plus étonnante que la mienne.

SCÈNE VIII

Une rue dans la ville.

BRIGHELLA. Il a restauré la veine de la prévoyance avec une fressure de brebis en ragoût que mangeait le marchand

de saucisses. Il se sent gargouiller dans le ventre l'astrologie, l'art poétique et l'art de la divination. Leur sortie est imminente. Il assistera la reine Tartagliona autant qu'il lui sera possible. Il se sent une inclination amoureuse pour cette vieille ; des goûts on ne doit pas disputer. Elle est décrépite, toute ridée, mais elle est reine. Un poëte peut avoir des inclinations qui sortent du commun. Il espère lui attendrir le cœur avec ses attentions, ses expressions délicates et ses tendres vers.

Déclamant ;

Cheveux d'argent, natte drue et serrée,
Tournée autour d'une face dorée!

(Il sort.)

SCÈNE IX

Plage déserte.

BARBARINA ET RENZO.

BARBARINA. Renzo, la nuit vient ; je n'aperçois qu'une plage déserte. L'air est vif ; les pieds, les mains, les dents me tremblent par ce froid. Je te confesse que l'amour de moi-même commence à me dominer.

RENZO. Barbarina, sois forte et supprime tout cela. Moi aussi la faim me fait trembler sur mes jambes, mais cette plage nue, cet éloignement des hommes qui font tout par égoïsme fortifie mon esprit.

BARBARINA. Mais, frère, si, verbi grazia, quelqu'un t'invitait chez un restaurateur, allumait devant toi un bon feu, t'offrait un bon souper, un bon lit, dis-moi la verité, ce quelqu'un te déplairait-il ?

RENZO. J'aimerais le souper, le feu, le lit ; mais quand j'aurais songé à la personne qui ferait tout cela pour se procurer un plaisir à elle-même, je regretterais d'accepter son service.

BARBARINA. Renzo, je te dis la vérité, la faim, le froid, le sommeil me feraient paraître cette personne adorable et plus remplie d'amitié pour nous que pour elle.

RENZO. Allons, allons ! Si cette personne était une femme, elle agirait ainsi pour moi qui suis un homme ; si c'était un homme, il ferait la même chose pour toi parce que tu es une femme. Toujours une arrière-pensée. Ou bien cette personne agirait par gloriole et pour faire dire : âme généreuse, magnanime, hospitalière, adorable, bienfaisante ! Toujours, toujours l'égoïsme.

BARBARINA. C'est aussi l'égoïsme qui te fait parler, il est si fort chez toi qu'il t'empêche de comprendre que tu meurs de faim et de froid.

RENZO. Je crains que tu ne dises vrai. Cela me contrarierait fort. (Il reste pensif.)

SCÈNE X

Tonnerre, éclairs, obscurité subite.

CALMON, STATUE ANTIQUE. LES PRÉCÉDENTS.

CALMON. Barbarina a raison. Renzo, ouvre les yeux !

BARBARINA. O Dieu ! Renzo ! une statue qui marche !

RENZO. Une statue qui parle. Voilà un cas qu'un philosophe ne croirait jamais, et pourtant c'est la vérité. Statue, dis-moi, qui es-tu ?

CALMON. J'ai été comme toi, pauvre philosophe. J'ai prétendu découvrir l'intérieur de l'homme, et homme moi-même, j'ai vu l'égoïsme dominer les moindres actions. J'ai vu, ou j'ai cru, en songeant, voir la raison esclave des sens, et mon esprit méprisa l'espèce humaine, la plus belle création de Dieu. A quoi sert-il, Renzo, de mettre tous les autres en suspicion et d'épuiser son éloquence à persuader aux gens que tout homme est nécessairement méchant et que la raison est soumise aux sens ? Tu n'auras réussi qu'à semer le soupçon

et la discorde parmi les vivants. Tu n'es qu'un homme, Renzo. Si quelqu'un te dit que ton âme est semblable aux autres, la honte te saisira, et l'amour-propre te poussera à te justifier pour prouver que tu es loyal, libéral et humain, que la nature parle en toi et que tu hais le mal. Suppose donc que l'homme soit tel que tu prétends être et la raison qui n'est pas l'esclave des sens te laissera distinguer quel est le mal et quel est le bien. Aime-toi en aimant les autres, et en suivant la raison, fille du ciel et non esclave des sens fragiles; alors tu te retrouveras, en t'aimant toi-même, ce que tu voudrais être.

BARBARINA. Renzo, la statue me semble raisonner en assez bon philosophe.

RENZO. Sœur, c'est un philosophe de marbre, un moraliste arriéré. Il n'a pas encore prouvé que l'égoïsme ne dirige pas l'homme.

CALMON. Enfant, j'ai pensé comme tu penses, il y a quatre cents ans. J'ai méprisé les gens, guidé par tes mêmes idées. J'ai voulu user de la force et faire que mes œuvres ne dépendissent pas de l'égoïsme. Alors il advint que mon cœur se fit de pierre, que mes membres se changèrent en marbre et je tombai sur la terre. J'y restai longtemps enseveli dans l'herbe et dans la fange. Corps inutile, je fus foulé aux pieds boueux des voyageurs. Ainsi deviendrait tout mortel qui voudrait agir en dehors de l'amour de soi-même, principe de toute action.

RENZO. Statue ridicule, pourquoi venir me chanter d'ennuyeuses cantilènes, si tu voulais me démontrer que ma cause est perdue ?

CALMON. Insensé philosophe, tu raisonnes comme les impies qui cherchent une excuse à leurs vices en insultant l'œuvre de Dieu.

RENZO. Mais nous diras-tu enfin ce que tu es venu faire ici ?

CALMON. Je régnai autrefois sur les hommes, aujourd'hui je commande à toutes les statues. Mes sujets valent mieux que vous autres, mortels corrompus par des philosophes vicieux.

Je fus tiré de la fange par un de vos ancêtres et placé sur mes pieds dans un jardin voisin de la ville que vous venez de quitter. Chers orphelins, je suis venu pour reconnaître le service que vos aïeux m'ont rendu.

BARBARINA. O chère statue ! Ainsi tu connais nos parents ? Nomme-les-nous par grâce. De qui sommes-nous nés, tu dois le savoir ?

CALMON. Je le sais, mais je ne puis vous l'apprendre. Vous êtes menacés d'une horrible catastrophe. Votre salut et la reconnaissance de vos droits dépendent de l'Oiselet vert qui voltige autour de Barbarina et qui l'aime.

RENZO. Je commence à croire que je suis un sot et que je ne sais rien. Un oiseau vert de qui dépend notre sort... un homme de marbre qui raisonne... la tête me tourne. Je n'y comprends rien.

CALMON. Renzo, ne t'étonne pas. Beaucoup de vivants sont plus statues que moi. Tu éprouveras quelle force une statue peut avoir et comment un homme peut devenir une statue. Ramassez cette pierre qui est là devant vous. Allez à la ville, et quand vous serez devant le palais du roi, jetez votre pierre, et de pauvres vous deviendrez riches. Quand vous serez en péril, appelez Calmon ; votre ami sera là. (Tonnerres, éclairs. Calmon sort.)

RENZO. Ma sœur, ce Calmon nous a laisses orphelins, mourant de faim, tremblant de froid et de peur, et avec une pierre dans les mains.

BARBARINA, qui a ramassé la pierre. Allons et jetons cette pierre devant le palais du roi, ainsi qu'il l'a dit. Nous vérifierons les merveilles annoncées par Calmon. Peut-être sortirons nous des traverses dont il nous menace, et enfin si ceux qui nous écoutent compatissent à nos souffrances, nous sommes heureux et nous devons nous réjouir.

ACTE DEUXIÈME

Une salle dans le palais du Roi. Marche guerrière.

SCÈNE PREMIÈRE

LE ROI TARTAGLIA, GARDES, PANTALON.

TARTAGLIA, mélancolique et ennuyé, crie aux joueurs d'instruments qu'ils l'assomment et lui rompent les oreilles avec leur musique. Il dit aux gardes de se retirer.

PANTALON, à part. Sa Majesté a ses lunes. Pantalon voudrait bien complimenter le Roi sur son retour et sur la soumission des rebelles, mais il a peur, parce que le monarque est de mauvaise humeur et qu'il le sait rétif comme un cheval.

TARTAGLIA, à part. C'est là le parquet que foulait ma Ninetta! Ici près doit se trouver la cuisine où elle a été colombe, où elle a fait brûler le rôti et où elle s'est changée en femme [1]. Tartaglia se rémémore ses douceurs, ses grâces, etc., etc. Il veut pleurer en cachette, afin que les courtisans ne blâment pas sa faiblesse; il s'essuie bien vite les yeux et reprend sa majesté et son air d'austérité.

PANTALON remarque, à part lui, que Sa Majesté pleure, et

1. Voir l'analyse des Trois Oranges.

il jurerait qu'il pleure son épouse infortunée ensevelie depuis dix-huit ans sous l'évier de la cuisine. Il prend courage et s'avance. Il félicite le Roi et lui souhaite tous les bonheurs. TARTAGLIA murmure en soupirant qu'il ne sera plus heureux sans Ninetta; il sent revenir son hypocondrie. Il se cache pour pleurer, puis reprend son air majestueux comme ci-dessus. PANTALON fait observer à son maître qu'il paraît avoir du chagrin et qu'il a les yeux rouges. Il faut se calmer et ne pas attrister la cour qui l'attendait avec tant d'impatience. TARTAGLIA, furieux, demande qui donc pleure? Il ne veut pas que ses ministres prennent de telles libertés. Il ordonne à Pantalon de s'éloigner sur-le-champ, ou il va le faire mettre au pilori. PANTALON dit à part que ces grands monarques, on ne peut jamais les deviner. Il avait l'intention de toucher deux mots au Roi des prédictions du poëte, mais après ce qui s'est passé, il veut qu'on lui coupe la langue, s'il se permet de hasarder un mot. Celui qui tient le chien par la queue, doit se hâter de se dégager. Il fait une révérence et s'éloigne.

SCÈNE II

TARTAGLIA, seul.

Il se plaint des soucis du trône, de devoir refouler dans son sein ses angoisses pour ne pas montrer de faiblesse et garder le respect de ses sujets. O misérable condition! Il se plaint de n'avoir pas un ami dévoué pour pouvoir épancher sa douleur. Il croyait posséder un ami intime et plus qu'un frère dans Truffaldin son cuisinier, il s'est mépris. Le perfide, après tant de bienfaits et après avoir amassé un certain magot à la cour, s'est marié à Sméraldine, une ancienne négresse devenue blanche depuis qu'elle a éte brûlée. Il a ouvert une boutique de charcutier et il a eu le courage d'abandonner son Roi. Puisqu'il se voit seul, il peut bien lâcher la bride à sa douleur.

O esprit de Ninetta, où es-tu? Pour toi ces larmes tombent de mes paupières ; reçois en tribut les pleurs de ton époux couronné! Il lui semble apercevoir l'ombre de Ninetta, puis, voyant qu'il se trompe, il fait mille folies.

SCÈNE III

TRUFFALDIN, en costume de marchand de saucisses, TARTAGLIA.

TRUFFALDIN. Il a entendu de loin la voix royale. TARTAGLIA est stupéfait de voir Truffaldin. Il craint qu'il ne l'ait entendu dire qu'il ne le croit plus son ami. TRUFFALDIN, qui vient d'apprendre le retour du monarque et qui s'est rappelé la bonne amitié qui jadis les unissait, n'a pu résister au désir de venir le congratuler et de renouer ses relations. Souvenirs comiques du passé. TARTAGLIA est ravi de renouveler une amitié si cordiale, mais, à part lui, il n'a plus la même confiance en Truffaldin qui l'a abandonné pour s'aller marier et ouvrir boutique. Il veut tenter une épreuve sur son cœur. Il l'examine gravement et lui demande comment il se porte. TRUFFALDIN. — Bien, les eaux sont claires, je possède un appétit égal le jour et la nuit. Je suis régulier dans toutes mes fonctions, et à votre service. — Aimes-tu toujours ta femme? — Je l'ai aimée pendant quinze ans seulement. Ensuite je m'en suis dégoûté, je vous parle le cœur sur la main. Après les premiers transports, nos tempéraments n'ont plus su s'accorder, parce qu'elle n'est pas du tout philosophe, je parle le cœur sur la main. C'est une femme antique d'un caractère insoutenable, une femme qui a toujours compassion des maux d'autrui. Figurez-vous! il lui prend fantaisie d'élever des orphelins, de s'ôter le pain de la bouche pour le donner aux pauvres. Elle est pleine de simplicité, de préjugés, de faiblesses que ne peuvent accepter les gens à tête carrée et qui possèdent un peu de bonne philosophie moderne comme moi. Je parle le cœur sur la main. Ajoutez à cela que

ses beautés sont bien avariées, à preuve que je suis contraint d'aller souvent me récréer la vue ailleurs dans quelque maison à rez-de-chaussée. Je parle le cœur sur la main. Après dix-huit ans de mariage, ma femme n'est plus à mes yeux qu'une machine abhorrée. Elle me fait l'effet d'une médecine.

TARTAGLIA commence à découvrir que Truffaldin ne vient pas à lui uniquement poussé par la bonne amitié. Il lui demande des nouvelles de son commerce et de ses affaires. TRUFFALDIN répond qu'il est en faillite déclarée, mais que ce n'est pas sa faute. Sa sotte femme a fait des crédits, des charités et mille actions ruineuses. Il est vrai qu'il a hanté les cabarets, mais rarement, deux fois par jour seulement, pour cultiver ses amis et ses pratiques, et entendre quelques bonnes maximes philosophiques. Il est vrai aussi qu'il a joué maintes fois à la bassette et à la *zecchinetta*, mais il a agi ainsi pour tâcher de réparer le désordre des aumônes et autres faiblesses de sa folle de femme. Il est vrai qu'il a presque toujours perdu, mais c'est parce que pendant la partie il songeait à sa femme. TARTAGLIA remarque à part lui que Truffaldin est un coquin de première espèce et un philosophe moderne dont il faut se garer. Il n'est pas venu le voir par amitié mais par besoin. Ça toujours été un *briccone* plein d'un égoïsme illicite. Le Roi a souvenir des deux oranges qu'il a ouvertes par gloutonnerie. Il ordonne à Truffaldin de lui dire la vérité, autrement il lui fera tirer du corps les boyaux et le cœur. — Si tu n'avais pas faim, si tu aimais encore ta femme, si les affaires de ta boutique prospéraient, serais-tu venu me voir? TRUFFALDIN demande à réfléchir un peu.—Parle ou je te fais hacher en petits morceaux. Truffaldin avoue que sans le denûment où il se trouve, il n'aurait pensé ni à son roi ni à leur ancienne amitié. Fureur de Tartaglia qui le chasse à coups de pied. Truffaldin prend la fuite en criant que le Roi est devenu fou et qu'il manque tout à fait de philosophie. Tartaglia est plus désolé que jamais, mais il reprend son air grave en voyant venir à lui la reine des Tarots, sa mère.

SCÈNE IV

TARTAGLIONA, VIEILLE CARICATURE DE REINE.
TARTAGLIA.

TARTAGLIONA. Mon fils, est-ce ainsi que tu me traites? Où a-t-on vu, après dix-huit ans d'absence, un fils s'amuser aux bagatelles de cour, sans venir, avant le débotté, déposer un baiser sur la main royale de sa mère?

TARTAGLIA. Ma chère mère, je vous conjure de regagner votre appartement et de laisser en repos un désespéré.

TARTAGLIONA. O fils téméraire, je lis déjà au fond de ton cœur. Tu ne sembles plus être le fils de Tartagliona. Je sais que tu regrettes la mort de ta Ninetta, et que tu chérissais plus tes cornes que ta mère. Dis-moi, que devais-je faire de cette indigne si elle trahissait ton honneur, si elle ne savait donner pour héritiers à la race royale que d'affreux petits carlins? Tu m'écrivais que tu me laissais libre d'agir pour te venger, et tu viens me chasser ainsi? Rappelle-toi qui je suis, de qui je descends, que je suis enfin la reine des Tarots.

TARTAGLIA. Madame ma mère, une vieille décrépite comme vous devait user de prudence. Je suis un jeune homme peu expert et le sang me bout. J'écrivis alors dans un transport de fureur provoqué par vos lettres... Peut-être... il suffit... Je sais que vous haïssiez ma pauvre Ninetta. Je n'en dis pas davantage. Madame ma mère, je vous prie de vous retirer; ne sciez pas la patience filiale d'un roi indigné.

TARTAGLIONA. Qu'entends-je? O Dieu! tu n'es plus mon fils! Me traiter de vieille? quelle injure! Donc j'ai eu tort d'agir comme je l'ai fait? Donc ton déshonneur ne devait pas être enseveli?

TARTAGLIA. Mon père souffrit bien le sien avec vous, et il ne vous fit pas ensevelir avec vos erreurs. C'est peut-être à vous que je dois ma honte.

TARTAGLIONA. La honte, c'est d'avoir mis au monde un fils de ton espèce.

TARTAGLIA. Vous pouviez vous en dispenser.

TARTAGLIONA. Ingrat, tu parles ainsi à celle qui t'a porté dans son ventre pendant le cours de neuf lunes?

TARTAGLIA. Je paierais volontiers un petit âne pour vous porter pendant tout autant de lunes, et il ne vous mènerait pas au ciel.

TARTAGLIONA. Fils dénaturé! souviens-toi que je t'ai nourri de mon lait! Et c'est ainsi que tu me paies!

TARTAGLIA. Quand il passera des laitières, je vous en paierai, moi, vingt terrines. Ainsi je puis m'acquitter, mais vous ne pouvez rendre la vie à Ninetta. Un pauvre monarque, éreinté par dix-huit ans de guerre, remonte sur le trône; il croit qu'il va se reposer dans les bras de sa femme, et il la retrouve morte et enterrée sous l'évier d'une cuisine! Je n'ai plus ni femme ni amis; il n'y a plus de repos pour moi dans ce monde. (Il pleure.)

TARTAGLIONA. Mon fils, je voudrais t'excuser, mais c'est trop de pusillanimité. Secoue ton chagrin, nous jouerons à Colin-Maillard, aux barres, au pot-cassé, et tu te divertiras. Nous ferons venir l'Esclavonne ou la Saltarei[1], qui te trouveront une épouse digne de toi.

TARTAGLIA. Madame ma mère, ça été une forte plaisanterie que d'ensevelir vivante ma Ninetta. Quand vous manderiez au palais toutes les nymphes de la *Bragola*, toutes les déesses de la rue des Dévidoirs[2], je demeurerais insensible. Vous me mettez en colère, je vous en conjure, allez-vous-en.

TARTAGLIONA. Ta mère t'irrite! O ciel, foudroyez-le!

TARTAGLIA. Vous ne voulez pas partir? je n'ai pas la patience de rester où vous êtes. Je vois que votre catarrhe va vous suffoquer. Le respect veut que je vous laisse et que j'aille me coucher. (Il sort.)

1. Noms de deux matrones très-connues alors à Venise.

2. La Bragola et la Calle de'Corli sont à Venise deux rues mal famées.

SCÈNE V

TARTAGLIONA.

Oh! la fureur... (Elle tousse.) Hélas! un accès de catarrhe! J'ai des oppressions... Je vais crever... Voilà le châtiment que m'envoie le ciel. Qu'on ne puisse faire mourir un innocent quand sa mort vous profite! Voici le moment. Un coup de peigne débrouille tous les écheveaux. O astrologue, ô poëte, tu arrives au bon moment!

SCÈNE VI

BRIGHELLA, TARTAGLIONA.

BRIGHELLA, déclamant :

Vorace flamme
Qui réchauffas
Longtemps mon âme
Oh! ne me brûle pas!
Oui l'ignorance,
Tartigliona,
Ne me donna
Jamais tant de souffrance.

TARTAGLIONA. Que veux-tu dire, poëte? je ne te comprends pas.

BRIGHELLA :

Les jumeaux viennent, et déjà
Un somptueux palais s'élève
Otez vos jupes car voilà
La nuit qui descend sur la grève.

Dormez ; mon esprit veillera.
Pour vous je tirerai les cartes,
Je lirai grimoires et chartes,
Je lutterai jusqu'à la fin
Contre les arrêts du destin.

TARTAGLIONA. Maudit astrologue. Je n'y comprends pas un diable. Pourtant les reins me tremblent, et je ne sais que penser.

BRIGHELLA.

J'en ai trop dit, mes aimables pupilles!
Majesté, pardonnez si j'ai la larme à l'œil,
Pour préserver ma reine de ce deuil,
Je vais tenter des choses difficiles.

(A part.) L'inspiration m'a bien servi. J'espère avoir produit quelque effet. Si je pouvais l'amener à faire un testament en ma faveur, je ne serais pas mécontent de mes prévenances amoureuses et du fruit de mes sueurs poétiques. (Il sort.)

SCÈNE VII

TARTAGLIONA.

Les obscures énigmes de ce diable d'homme me causent une grave agitation. La tendresse qu'il me montre me laisse pourtant de l'espoir. Agissons d'après son conseil, allons livrer au repos ces membres idolâtrés par le plus insigne poëte qu'ait enfanté notre siècle. J'ai assez d'agréments pour le fixer auprès de moi. Je ne voudrais pas pourtant que mes bontés pour lui excitassent la jalousie de mes autres amants. Malheureuse destinée ! Mes qualités mêmes me nuisent.

SCÈNE VIII

Une place, et d'un côté de la place le profil du palais du roi.

RENZO ET BARBARINA.

BARBARINA. Renzo, voici le palais du roi, et j'ai dans ma main la pierre que Calmon, la statue, m'a donnée. Que penses-tu qu'il arrive si je la jette à terre?

RENZO. Il nous a promis que le jet de cette pierre nous rendrait riches, jette la pierre sans tarder.

BARBARINA. Fourbe, tu veux donc devenir riche? Peu à peu tu perds ta philosophie.

RENZO. Écoute, sœur, ne me parle pas ainsi. Ce reproche bannit presque de mon souvenir la faim et le froid, et m'affermit plus que jamais dans cette pensée que la passion qui le domine fait oublier facilement à l'homme les besoins de la nature. J'aime la philosophie, et je ne rougis pas de cette noble passion que j'ai dans le cœur.

BARBARINA. Eh bien, nourrissons-nous de philosophie et ne jetons pas cette pierre. Cette soudaine richesse viendra nous mettre dans la tête certaines idées extravagantes qui nous rendront les plus sots et les plus ridicules de tous les ignorants. Tu convoiteras toutes les femmes, toutes les délices que tu auras rêvées pendant la nuit. Moi je serai vaine, je voudrai une cour, des amants, du luxe, des toilettes; je serai folle, inquiète. Tous deux, nous mépriserons la pauvreté dans les malheureux, oubliant que nous avons été misérables. Non, Renzo, je ne jetterai pas la pierre.

RENZO. Jette et ne crains rien. Quoique riches, nous serons encore philosophes. Cette soif, cette faim que je sens font que je pense, font que j'espère que nous saurons nous défendre

contre les sottes idées, et que nous serons toujours forts, même dans la richesse, guidés par nos savants.

BARBARINA. La faim et la soif te poussent au raisonnement ? Ah ! Renzo, je crains fort que la soif et la faim ne soient, en effet, les mobiles naturels qui font agir tout philosophe. C'est une belle chose de régner sur les faibles cervelles du vulgaire et au moyen de beaux systèmes de se faire les monarques des pauvres fous qui adorent les imposteurs. Je vais jeter la pierre, et Dieu veuille que je n'oublie pas que cette vile matière a été la source de ma richesse.

(Elle jette la pierre ; un magnifique palais s'élève aussitôt en face de la demeure royale. Les haillons de Renzo et de Barbarina disparaissent et ils sont tout à coup vêtus de riches habits. Deux pages noirs sortent du palais portant des torches allumées et viennent saluer les jumeaux.

RENZO. Ah ! sœur, qu'ai-je vu ? Je reste confondu.

BARBARINA. Ayons foi maintenant en Calmon. Rappelons-nous, s'il est possible, que ce palais ne nous annonce pas seulement la félicité, mais que Calmon nous a prédit aussi des larmes et des malheurs. (Ils sortent.)

ACTE TROISIÈME

Une salle dans le palais du Roi.

SCÈNE PREMIÈRE

BRIGHELLA ET TARTAGLIONA.

BRIGHELLA :

Front royal où mon œil découvre mille attraits,
Où l'amour et la mort émoussent tous leurs traits.

TARTAGLIONA. Dis-moi, poëte, comment ce palais magnifique a-t-il pu s'élever en une seule nuit?

BRIGHELLA :

O reine, je sais tout, mais sur ce grand mystère
La volonté du ciel m'ordonne de me taire.

TARTAGLIONA. S'il est vrai que mes yeux aient quelque pouvoir sur toi, dis-moi au moins quels sont ses habitants.

BRIGHELLA :

O beaux yeux égarés, je ne réponds qu'un mot,
Les gens de ce palais ont reçu de là-haut
L'ordre de ruiner cette lèvre si pure
Ces ex-beaux seins, l'argent de votre chevelure.

18.

TARTAGLIONA. Laisse-là les obscurités de langage. Espère tout de moi ; mais comment peut-on me ruiner ? qui doit me ruiner ? parle, je n'ai de confiance qu'en toi.

BRIGHELLA. Majesté, délices de mon génie poétique, avant tout et en toute prévision, je vous conseille de faire votre testament et de ne pas oublier ceux qui vous veulent du bien et qui peuvent immortaliser votre nom dans un poëme sur lequel ne mordra pas la dent rouillée du temps ou la critique, fille de la ténébreuse envie.

TARTAGLIONA. Par pitié, ne me fais pas de peine; je suis encore fraîche. Songe à me sauver et à me célébrer en vers.

BRIGHELLA, à part. Cette fée est dure à l'article du testament. (Haut.) Il est difficile de vous sauver de la ruine ; vous y êtes plongée jusque par-dessus la tête. Pourtant, écoutez-moi bien. Ceux qui habitent ce palais sont un jeune homme et une jeune fille, frère et sœur, qui étaient des gueux et des philosophes, avant qu'ils devinssent riches. Aujourd'hui qu'ils sont gorgés d'argent, ils ont oublié la philosophie, et ils ont dans la cervelle toute la vanité et toute la faiblesse que peut avoir, par exemple, une blanchisseuse qui aurait épousé un comte, un gabelou enrichi et enfin tout individu ayant amassé un magot sans fatigue. Ces gens ne peuvent souffrir qu'on leur reproche rien, qu'il leur manque rien et de ne pas l'emporter en tout sur les autres. C'est par cet endroit faible qu'il faut les attaquer.

TARTAGLIONA. Explique-toi ; je saurai bien suivre tes avis.

BRIGHELLA. Majesté fatale à mon cœur, vous savez combien est périlleuse la conquête de la pomme qui chante, de l'eau d'or qui sonne et qui danse, objets situés non loin de la ville et possédés par la fée Serpentine.

TARTAGLIONA. Je sais que le lieu est funeste. Pourquoi dis-tu cela ?

BRIGHELLA. Il faut donc que je vous fasse voir la jeune fille qui habite ce palais, laquelle a perdu tout vestige de philosophie et est devenue le type de la vanité, et il suffira de lui jeter à la tête ces quatre paroles. Écoutez-les bien. « Vous

êtes belle, mais vous le seriez davantage si vous aviez dans l'une de vos mains l'une des pommes qui chantent. » Vous ajouteriez ensuite cette autre bagatelle. « Vous êtes belle, ma fille, mais vous seriez plus belle encore si vous aviez dans l'autre main l'eau qui sonne et qui danse. » (Tartagliona répète ces paroles.) On ne peut mieux ! De ces paroles vous verrez sortir un admirable effet. Avec ces paroles vous consommez la perte des habitants de ce palais, et si cela ne suffisait pas, j'ai un dernier coup dont je garantis le succès.

TARTAGLIONA. Tentons l'entreprise. Je me livre à tes conseils. (Elle sort en redisant les paroles de Brighella).

BRIGHELLA. Je ferai tout ce que je pourrai pour prolonger l'existence de cette gracieuse antiquaille. Mais si je ne l'amène pas à écrire son testament avec un *item* en ma faveur, à quoi me sert le laurier d'Apollon, la profondeur de mes pensées et la flamme qui m'inonde ?

Je vois fuir de ma main l'espérance qui passe
Au lieu d'un diamant c'est un verre qui casse.

SCÈNE II

Dans le palais de Renzo et de Barbarina.

BARBARINA, se pavanant devant une glace, puis SMÉRALDINE.

BARBARINA. J'espère demain produire plus d'effet encore avec ma veste ponceau brodée d'or.

SMÉRALDINE, dehors. Laissez-moi donc entrer ! quelle impertinence !

BARBARINA. Qui est là ?

SMÉRALDINE, entrant. Que le diable t'emporte !

BARBARINA. Téméraire ! effrontée ! Holà ! mes laquais, qui vous apprit à servir ? Comment laisse-t-on pénétrer des mendiants chez moi ?

SMÉRALDINE. Eh! tête folle, péronnelle, freluquette! Est-ce ainsi que tu reçois celle qui t'a élevée et qui t'a donné son lait? Depuis quand toi-même n'es-tu plus mendiante?

BARBARINA. Insolente! tais-toi, respecte-moi, n'avance pas davantage. Je te reconnais, malheureuse, je veux te faire un présent pour que tu t'éloignes de ce palais et de cette ville. Ta vue éveille en moi des idées qui m'attristent. Holà! mes serviteurs!

SMÉRALDINE. Ah! évaporée, pie-grièche, précieuse! que penses-tu donc? me donner des ordres? Je t'ai gifflée mille fois et tu crois que tu vas me faire peur? Je ne suis pas venue pour ton argent, mais poussée par ma tendresse. Malgré le sans-gêne avec lequel tu m'as plantée là, je n'ai pu retenir ma joie, et à peine ai-je su que tu avais fait fortune, je suis accourue non par égoïsme (le ciel m'écrase plutôt), mais parce que je t'aime... ce qui signifie... maudit soit l'égoïsme! En somme, je suis venue pour t'embrasser, et je ne te demande rien. Comme te voilà belle! le ciel te bénisse! Il faut que je t'embrasse, que je te mange. (Elle veut l'embrasser.)

BARBARINA, la repoussant. Quelle privauté! vive le ciel! Hé bien! mes valets! (Entre un domestique.) Apportez bien vite une bourse d'or, donnez-la à cette femme, et congédiez-la. (Le valet salue et sort.)

SMÉRALDINE. Barbarina, tu plaisantes, n'est-ce pas? Tu ne me feras pas l'affront de me chasser de ta maison. Depuis si longtemps que tu me connais, tu ne doutes pas de moi, tu sais mon but, quel instinct me pousse ; tu comprends que je ne viens ici que pour voir mes nourrissons que j'aime comme si j'étais leur mère. (Le valet revient avec la bourse.)

BARBARINA. Prends cet or. Il éteindra cette grande amitié.

SMÉRALDINE. Tu te trompes, Barbarina. J'espère que tu ne mettras pas à la porte de chez toi la femme qui t'a nourrie chez elle pendant dix-huit ans et qui pleure depuis que tu es partie. (Elle pleure.)

BARBARINA, à part. Elle m'attendrit et me rend le cœur tout triste (Haut.) Prends cet or, Sméraldine, et va-t'en. Ta pré-

sence, tes paroles trop libres me déplaisent. Qu'on l'emmène d'ici et qu'on la reconduise chez elle. (Le valet veut prendre Sméraldine par le bras.)

SMÉRALDINE. Non, par pitié ! Ma fille, si j'ai montré trop de liberté avec vous, je vous en demande humblement pardon. Je changerai de manières. Je ne vous parlerai plus comme à mon égale. Je vous respecterai comme ma maîtresse. Je n'ai pas le courage de m'éloigner de vous. Je resterai parmi vos dernières servantes, pourvu que je puisse rester. Je me contenterai de manger les restes. Je suis trop accoutumée à vivre auprès de vous ; j'ai trop d'amitié pour vous et votre frère. Je vous aimerai mieux que toutes vos autres servantes. Et si vous êtes résolue à me chasser, accordez-moi au moins de partir misérable comme je suis venue.

BARBARINA, à part. Quelle force a la vraie affection sur le cœur humain ! Ses paroles me font hésiter. (Haut.) Reste, Sméraldine, mais ne me rappelle point le passé. Le souvenir me semble un reproche et je te prendrais en haine. Si tu veux que je te supporte, vois-moi telle que je suis et non telle que j'ai été. Viens et tais-toi ! (Elle sort.)

SMÉRALDINE. Voilà cette philosophe qui allait hier ramasser du bois. Aujourd'hui... Il suffit ! Je voulais rester et je reste. Je ne la reconnais plus. Quel orgueil ! Mais comment diable est-elle devenue riche ? je saurai tout. (Elle sort.)

SCÈNE III

RENZO, hors de lui.

Non, aucune femme n'égale en beauté cette statue de mon jardin qui a le pouvoir d'attirer et de fixer mes regards. Quelle passion folle ! qui aurait dit que celui qui dédaignait toutes les femmes éprouverait un si ardent amour pour un bloc de pierre taillé par un industrieux ciseau ! Ah ! tu l'as

bien dit, Calmon, que la faiblesse de notre cœur est grande et que j'éprouverais bientôt quelle est la force d'une statue ! Employons ces trésors, je ferai venir des confins du monde des nécromants qui animeront ma statue adorée. L'or peut tout ; je ne dois pas désespérer.

SCÈNE IV

TRUFFALDIN ET RENZO.

TRUFFALDIN. (Il appelle du dehors.) — Hé ! de la maison ! Renzo ! où es-tu, animal ?

RENZO. Il me semble entendre la voix de Truffaldin. Je ne crois pas pourtant qu'il ait le front de se présenter devant moi après m'avoir chassé.

TRUFFALDIN entre brusquement, le salue sans façons et lui reproche de ne pas lui avoir répondu quand il l'a appelé ! Il ôte son tablier de charcutier, rajuste son vêtement et demande à Renzo s'il ne va pas se mettre à table. RENZO. Quelle audace ? Qu'êtes-vous venu faire ici ? TRUFFALDIN. Manger, boire, dormir, etc. RENZO. Avez-vous oublié que vous m'avez chassé hier ? TRUFFALDIN. Je m'en souviens très-bien. Sotte question dans la bouche d'un philosophe. RENZO s'étonne de cette franchise. Il lui demande pourquoi il l'a chassé. TRUFFALDIN. La chose est simple, parce que tu étais un pauvre diable n'ayant rien sous le soleil. RENZO. Et comment avez-vous le front de vous présenter chez moi ? TRUFFALDIN. Parce que j'ai su que tu étais devenu riche. Consulte tout le monde, on te répondra que l'on met les mendiants dehors et qu'on adore les riches jusqu'au moment où ils deviennent pauvres. C'est la rotation de la machine mondaine. RENZO se met à rire et lui dit qu'il n'a jamais vu un philosophe plus franc. Il a des velléités de le garder près de lui, car sa sincérité lui plaît, mais il le chasse à cause de son mauvais cœur. Il con-

clut en le menaçant de le faire bâtonner s'il ne part pas. TRUFFALDIN se rappelle que la sincérité ne lui a pas réussi davantage auprès du roi Tartaglia. Il se corrigera. Il donne raison à Renzo et le prie de lui accorder quelques moments pour se remettre dans la bonne voie. RENZO ne sait ce qu'il veut dire. TRUFFALDIN va de l'autre côté de la porte, et de là, d'une voix douce et craintive, le chapeau à la main, le corps incliné, il demande la permission d'entrer. Puis il s'excuse d'avoir chassé de sa maison un jeune homme qui, à tous égards, honorait son toit et méritait tous ses respects et sa tendresse. Il ajoute qu'à ce moment il était probablement ivre, qu'il se repent de sa faute, qu'il est venu se jeter à ses pieds, encouragé par la réputation que possède Renzo d'avoir l'âme généreuse et ouverte à la pitié. Il s'agenouille et joue une scène de flatterie très-chargée. Puis il se relève et demande si c'est bien comme cela. RENZO qui ne sait si Truffaldin agit par bêtise ou par ruse, se décide à le garder parce qu'il le divertit. TRUFFALDIN le prie de l'excuser; dorénavant il l'attrapera avec tout l'art, toute la finesse et toute la fourberie moderne. RENZO lui dit de le suivre; il convient à un homme de son rang d'avoir un bouffon. — Ils sortent après que Truffaldin a fait à Renzo mille révérences risibles.

SCÈNE V

D'un côté de la scène le palais du Roi avec un balcon; de l'autre le palais de Renzo et de Barbarina, également avec un balcon.

Pantalon et Tartaglia, en bonnets de nuit sur le balcon, avec une longue-vue.

TARTAGLIA. Je ne sais comment diable s'est élevé ce palais. Pantalon, je crois dormir, rêver ou assister à une comédie de transformations. Je n'aurais jamais cru qu'un palais pût pousser en une seule nuit comme un champignon.

PANTALON. Oui, le voilà bien poussé, mais quelle poudre l'a produit? Et moi, pauvre diable, venant hier soir dans l'obscurité, je cheminais très-vite croyant la place libre, je suis venu me cogner la tête contre ces murailles, et si je n'avais pas eu un peu de ventre pour amortir le coup, j'aurais été dévisagé. Il m'a fallu une demi-heure pour trouver la porte de votre palais.

TARTAGLIA, *regardant avec une lunette.* Grandes et belles galeries! grandes et belles colonnades! grande et belle architecture! C'est plus beau que le Colysée de Rome!

PANTALON. Il faut voir les maîtres de la maison, Majesté, pour être émerveillé!

TARTAGLIA. Les as-tu vus? Sont-ce des dieux ou des diables, Pantalon?

PANTALON. Un garçon qui est une hermine, une fille qui est un beurre, Majesté. Je suis sûr que si vous la voyiez, vous ne songeriez plus à la mélancolie.

TARTAGLIA. Ne touches pas cette corde qui réveille ma douleur. Jamais je ne cesserai de pleurer ma chère Ninetta!

PANTALON. Silence, le danger s'approche. Voilà justement le bijou. Faites-moi la grâce de regarder ce morceau.

SCÈNE VI

BARBARINA ET SMÉRALDINE, *sur leur balcon.* LES PRÉCÉDENTS.

SMÉRALDINE, *à Barbarina.* Le Roi est sur son balcon. Retirons-nous, Barbarina.

BARBARINA. C'est là le Monarque? que m'importe? Je feins de ne pas l'apercevoir. Et puis je me soucie peu des monarques.

TARTAGLIA, *regardant avec sa lunette.* Pantalon, quel joli

visage! quelles jolies petites menottes! je sens mon cœur qui petille, la mélancolie s'en va.

PANTALON. Pourvu qu'il n'y ait pas de rechute, Majesté! En voyant de ces museaux-là, un homme noyé de dettes serait tout en joie.

SMÉRALDINE. Barbarina, allons-nous-en. Le Roi vous lorgne. Il faut être prudent avec les rois.

BARBARINA. Oh! tu commences à être impertinente. Eh bien, est-ce que j'ai quelque chose de déplaisant? Laisse-le regarder. Tu verras comme, en me retirant dans le moment opportun, je l'enflammerai de façon à ce qu'il ne sache plus que faire.

TARTAGLIA. Pantalon! Pantalon! quelle petite bouche mignonne! quelle belle poitrine! Je sens que je vais oublier celle qui fut *quondàm* ma Ninetta.

PANTALON, à part. Comme il a été vite embroché! Et si les paroles du poëte allaient se vérifier? Eh bien, laissons-le s'égayer. Les ministres ne doivent pas contrarier les passions des souverains, au contraire, ils les doivent cultiver. (Haut.) Majesté, que vous semble de cette coiffure, du bon goût de ces vêtements?

SMÉRALDINE. Barbarina, éloignez-vous, il vous crible de coups de lunette. S'il s'enflamme, les rois ont les mains longues. Un peu de pudeur, allons!

BARBARINA. Oh! tu m'ennuies. Laisse-le s'enflammer, c'est ce que je cherche. Dis-moi, n'est-il pas veuf?

SMÉRALDINE. Permettez, c'est trop de présomption.

BARBARINA. Comment? Silence, audacieuse! Il n'est pas digne de me posséder.

TARTAGLIA. Cette coiffure est de Carletto; l'habit est de la riche invention de Canziani. Pantalon, je suis amoureux comme un âne, je n'en puis plus. Regarde mes yeux, je crois qu'ils jettent du feu. Quelle belle créature! J'ai envie de la saluer, de lui dire quelques paroles, et je n'ose. J'ai peur qu'elle ne me réponde pas. Je suis devenu tout à coup un petit garçon, j'ai perdu toute la gravité monarchique.

PANTALON. Comment, Majesté? N'allez pas vous avilir. Elle tiendra à grand honneur d'être regardée par vous avec clémence. Un baiser, envoyé par un monarque, doit faire sauter trois mille filles par-dessus leurs balcons.

TARTAGLIA. Je vais essayer, Pantalon, je vais essayer.

PANTALON. Sire, je vous recommande la gravité. (Tartaglia envoie gravement un baiser.)

SMÉRALDINE. Cela va se gâter. Il vous salue.

BARBARINA. Vois, et moi je ne daigne pas même le regarder (Elle lui tourne le dos.)

TARTAGLIA. Un coup d'épée dans l'eau. Pantalon, je suis désespéré.

PANTALON. Mais elle est bien fière, cette chipie!

TARTAGLIA. Je perds la tête. Enseigne-moi deux gracieuses paroles vénitiennes pour les lui adresser. Fais-moi le rufian, par charité.

PANTALON. Mille grâces pour la charge, Majesté.

TARTAGLIA. Attends, je vais m'introduire avec esprit et gaillardement. (S'adressant à Barbarina.) Belle demoiselle, sentez-vous l'influence du vent du midi? (Bas.) Hein! Pantalon.

PANTALON. Cette introduction, je l'ai entendue souvent, et souvent elle a eu un bon résultat.

BARBARINA. Vous sentez l'influence du scirocco, et il me semble pourtant, seigneur, que ces paroles sont bien froides.

SMÉRALDINE. Oh! quelle insolence! une pareille réponse à un roi!

TARTAGLIA. Pantalon, elle m'a répondu avec une impertinence on ne peut plus gracieuse. Bravo! je veux poursuivre avec un spirituel argument qui fera allusion à sa beauté. (A Barbarina.) Le soleil s'est levé ce matin bien resplendissant.

PANTALON. C'est mieux! Votre Majesté n'a pas besoin de souffleur. Vous savez faire l'amour; vous le faites en miniature.

BARBARINA. Le soleil qui se lève resplendissant, Sire, ne luit pas toujours pour tout le monde.

PANTALON. Elle nous pousse gaillardement une botte. Où a-t-elle navigué, cette folle?

TARTAGLIA. Oh quel esprit ! quelle petite diablesse! Je suis tout en feu, je n'y tiens plus ; il faut que je me remarie. Je suis heureux qu'il n'y ait pas d'empêchement, et que la *quondàm* Ninetta ne soit plus de ce monde. Je pardonne tout à ma mère. La voilà ! Madame ma mère, la puissance de l'amour m'a fait changer d'opinion. Je vous veux du bien. Venez voir cette merveille de beauté.

PANTALON, riant sous cape. Hi ! hi ! hi ! Le feu est à la cheminée ! Le feu est à la cheminée !

BARBARINA. Que t'en semble, Sméraldine ? Est-il impossible à une femme comme moi de subjuguer les monarques ?

SMÉRALDINE. Vous êtes belle, gracieuse et très-riche, mais que voulez-vous enfin ? Ayez moins d'orgueil ; il vous manquera toujours quelque chose.

BARBARINA. Rien ne peut me manquer. Tais-toi, effrontée.

SCÈNE VII

BRIGHELLA, TARTAGLIONA ET LES PRÉCÉDENTS.

BRIGHELLA, bas à Tartagliona :

O douces lèvres, clés d'un si profond esprit,
N'allez pas oublier ce que l'on vous apprit.

TARTAGLIONA, de même à Brighella. Laisse-moi faire. (Haut à Tartaglia.) Mon fils, où donc est cet objet divin ?

TARTAGLIA.

C'est l'aurore, voyez son visage arrondi ;
Les horloges pourtant sonnent partout midi.

PANTALON, à part. Peut-on être plus subjugué ? Il va jusqu'à parler en rimes !

TARTAGLIONA. Elle est belle, je ne puis le nier. Ma fille, j'admire la beauté de votre physionomie. (Bas à Brighella.) A présent je vais lui lancer tes paroles terribles. (Haut.) Vous êtes

belle, mais vous seriez plus belle encore, si vous aviez dans l'une de vos mains l'une des pommes qui chantent.

TARTAGLIA, à part. Oh ! que diable allez-vous trouver là, mon antique mère ?

PANTALON. C'est bien chercher un cheveu dans un œuf.

BARBARINA, à Sméraldine. Est-il possible, Sméraldine ? Hélas ! donc je ne possède pas la pomme qui chante ?

SMÉRALDINE. Ne vous ai-je pas dit qu'il vous manquait quelque chose ?

TARTAGLIONA, bas à Brighella. Poëte, attention ! je continue. (A Barbarina.) Ma fille, vous êtes belle, mais vous seriez plus belle encore, si vous aviez dans l'autre main l'eau qui sonne et qui danse.

TARTAGLIA. *Oimè !* mère fantasque, qu'avez-vous trouvé là ?

PANTALON. Elle n'a pas la pomme qui chante ni l'eau qui sonne et qui danse ?

BARBARINA. De tels reproches, à moi ! Que le monde périsse, mais qu'on ne puisse pas dire que je ne possède pas l'eau qui danse et la pomme qui chante ! (Elle sort vivement.)

SMÉRALDINE, haussant les épaules et sortant derrière elle. Et les étoiles en ragoût, et le soleil en friture !

BRIGHELLA, à part. La vanité est toute-puissante sur le cœur humain, et la poésie a une grande influence sur les âmes. (Il sort.)

PANTALON, à part. Le gars est devenu pâle, la vieille jubile ; je m'en vais, car pour un peu d'eau et une pomme, je ne veux pas voir une tragédie sanglante entre le fils et la mère. (Il sort.)

TARTAGLIA. Mère tyrannique, vous ne serez pas contente, avant d'avoir fait crever votre enfant.

TARTAGLIONA. De quoi suis-je coupable, fils audacieux ?

TARTAGLIA. Si vous n'étiez ma mère, vive le ciel !

TARTAGLIONA. Contiens-toi, scélérat, que t'ai-je fait ?

TARTAGLIA. Par envie contre la beauté que vous n'avez pas, vous envoyez au devant du danger ma douce consolation, pour qu'elle y laisse sa vie. Ne savez-vous pas qu'on expose ses jours en voulant conquérir cette eau qui danse et cette pomme

qui chante? Vous oubliez que Berthe ne file plus, et, les yeux à demi fermés et la bouche privée de dents, vous poursuivez par vanité votre fils jusqu'à la mort. Que prétendez-vous? que je ne me marie pas? Pourquoi ne m'enfoncez-vous pas la broche du rôti dans le cœur, et ne vous repaissez-vous pas de mes chairs infortunées que vous avez mises au monde? Je maudis le jour où je naquis pour le trône. (Il sort.)

TARTAGLIONA. Pourvu que j'évite le destin dont le poëte m'a menacée, frémis, fils audacieux, le reste m'est égal!

SCÈNE VIII

Dans le palais des jumeaux.

RENZO, portant à la main un poignard dans sa gaîne.
TRUFFALDIN.

RENZO, avec enthousiasme. Ah! dis-moi, Truffaldin, as-tu jamais vu une plus belle créature que la statue de mon jardin? Parle vrai, ne me flatte pas.

TRUFFALDIN. C'est la plus belle créature du monde. (A part.) Vit-on jamais un fou semblable? Il est amoureux d'une statue.

RENZO. Quiconque verra cette beauté n'excusera-t-il pas mon amour?

TRUFFALDIN. Tout le monde l'approuvera, car c'est le véritable amour platonique. Moi aussi j'ai aimé des statues, mais elles n'avaient pas les chairs aussi dures que la vôtre.

RENZO. Dis-moi, pendant que je pleurais, agenouillé aux pieds de ma statue, as-tu entendu ce que m'a dit ce petit oiseau vert qui a paru tout à coup et qui m'a si clairement parlé?

TRUFFALDIN. Je n'ai rien entendu. Qu'est-ce que c'est que cet oiseau vert?

RENZO. Tu ne connais pas l'oiselet vert, l'amoureux de Barbarina. Tu ne l'as pas vu, imbécile ?

TRUFFALDIN. J'ignore absolument ces belles merveilles.

RENZO. Ah ! tu ne sais rien ? Et tu n'as pas vu ce poignard qui est tombé à mes pieds pendant que je pleurais ?

TRUFFALDIN. Je ne sais rien ni de l'oiseau ni du poignard. (A part.) Ah çà ! il est fou, mais fou à lier !

RENZO, à part Que dois-je penser des paroles de cet oiseau vert qui m'est apparu, qui a refusé de me nommer mon père et qui m'emplit la tête de mystères ? Quels sont les périls que je dois refuser ? quels sont ceux que je dois braver, pour que ma statue vive ? Et quel usage dois-je faire de ce poignard magique ? Je suis hors de moi.

TRUFFALDIN, à part, le contrefait et rit de sa folie.

SCÈNE IX

BARBARINA, SMÉRALDINE, LES PRÉCÉDENTS.

BARBARINA. Laisse-moi, Sméraldine. Je croyais que rien ne me manquait, et une femme comme moi ne peut et ne doit pas être privée de la pomme qui chante et de l'eau qui danse.

SMÉRALDINE. Mais, chère fille, s'il n'y a pas de remède à cela ? Tous ceux qui ont voulu les posséder sont morts misérablement ; il n'y faut pas songer.

BARBARINA. Mort ou non, facile ou difficile, je veux posséder ces objets ou que le monde périsse !

RENZO. Ma sœur est hors d'elle-même. Qu'a-t-elle donc ? (A Truffaldin.) Tu la vois, ne sais-tu rien ?

TRUFFALDIN. Elle sera amoureuse de l'oiselet vert.

BARBARINA. Ah ! Renzo, mon frère, je suis la plus malheureuse des femmes, la risée de tous ceux qui me regardent.

RENZO Que t'est-il arrivé, sœur ? que dis-tu là ? Cela n'est pas possible.

BARBARINA. Il n'est que trop vrai. Ce magnifique palais, tout cet or, ces joyaux et la beauté que je possède, rien n'y fait. On m'a reproché de ne pas posséder l'eau qui danse et la pomme qui chante. Cher Renzo, si tu tiens à la vie de ta sœur, ne la laisse pas privée de ces deux trésors.

TRUFFALDIN. Sans doute, ils sont plus nécessaires que le pain.

RENZO. Mais, Barbarina, ne savez-vous pas qu'il est impossible de se les procurer ? que celui qui veut se les approprier court à une mort certaine ? O femme vaniteuse, ouvre les yeux et aie plus à cœur la vie de ton frère qu'une pomme et un peu d'eau !

BARBARINA. Frère barbare, je savais bien que que tu ne m'aimais pas ! Soutiens-moi, Sméraldine, le cœur me bat, la tête me tourne, je vais tomber en pamoison. Souviens-toi que tu pouvais me sauver, et que tu ne l'as pas voulu ! (Elle tombe en pamoison, Sméraldine la soutient.)

SMÉRALDINE. Maudites richesses qui font tourner la cervelle ! Ma chère Barbarina, courage. Ne mourez pas. On rirait de vous voir trépasser pour de l'eau et pour une pomme.

TRUFFALDIN rit démésurément, puis il feint de se désespérer.

RENZO, à lui-même. Je comprends tout. Voici le danger que je ne dois pas éviter au dire de l'oiselet vert, et voilà le mystère du poignard qui s'éclaircit. Je dois affronter ces épreuves terribles qui animeront ma statue bien-aimée. Ma sœur est faible et je ne dois pas m'étonner de sa faiblesse, puisque moi je verse des larmes pour une froide statue. (A Barbarina.) Sœur, reviens à toi. La pomme et l'eau miraculeuse seront dans peu en ton pouvoir, ou ton frère aura perdu la vie.

BARBARINA. Mon frère, je te remercie. Ne meurs pas et conquiers l'eau et la pomme.

RENZO. Je comprends ; voilà le péril que je ne puis refuser, selon le dire de l'oiselet vert, et le secret du poignard m'est révélé. Il faut aborder les périlleuses entreprises qui doivent

donner la vie à ma chère statue. Reprends courage, ma sœur. (Il lui donne le poignard.) Prends cette arme et garde-la, je vais te contenter. Tant que ce fer resplendira, ton frère sera vivant ; si tu le vois se rougir de sang, c'est que ton frère sera mort. Truffaldin ! suis-moi dans mon entreprise. (Hésitation de Truffaldin) Suis-moi ou sors à l'instant de ce palais ! (Il sort.)

TRUFFALDIN dit qu'il se règlera prudemment sur les événements. Il ne veut pas quitter la maison de ces fous s riches jusqu'à ce qu'ils aient vu leur ruine. Il chanterait bien un air d'allégresse, mais il est enrhumé, et d'ailleurs il n'en a pas le temps. (Il sort.)

BARBARINA, joyeuse. J'ai triomphé, Sméraldine. Adressons nos prières au ciel.

SMÉRALDINE. Voilà cette philosophe qui riait si bien de l'égoïsme ; maintenant qu'elle est riche, elle sacrifie la vie de son frère, et elle veut contraindre le ciel lui-même à obéir à ses caprices. Quel bel exemple ! Que chacun se regarde dans ce miroir ! (Elles sortent.)

SCÈNE X

Le tombeau souterrain.

NINETTA, L'OISELET VERT.

L'OISELET VERT. O Ninetta, ne te laisse pas aller au chagrin ! Celui que l'espérance fait vivre ne meurt pas toujours en espérant. Bientôt vont commencer les fatales aventures d'où dépend notre destinée.

NINETTA. Cher oiselet, dis-moi de grâce quelles sont ces aventures !

L'OISELET. Chère Ninetta, je te dirai seulement que je t'aime, toi et tes enfants, et que cependant je suis votre en-

nemi et l'ennemi de moi-même. Ainsi l'a voulu le destin. Sache que je puis parler sans péril avec qui je veux et partout, hors de la colline qu'habite l'ogre, auteur de ma transformation. Sur cette colline où j'habite moi-même, mes paroles sont d'un sens terrible, et loin de ce lieu, je ne puis donner de bons conseils ni dire à tes enfants quel est leur père. Il y a des dangers imminents, d'exécrables fiançailles. J'en ai trop dit. Je m'envole bien vite vers ma colline. Toi, reste encore dans ce tombeau, espère et attends. (Il s'envole.)

NINETTA. Qu'ai-je entendu? mais je n'ai pu comprendre. Dieu du ciel! dix-huit ans passés dans cette tombe, loin de mes enfants et de mon époux, ne suffisent-ils pas encore? Combien de temps resterai-je ici ensevelie dans le deuil et dans les pleurs?

SCÈNE XI

Le jardin de la fée Serpentine. Au fond, d'un côté, un arbre chargé de pommes, de l'autre côté, une grotte close par une porte qui se ferme en criant et s'ouvre avec violence et grand bruit. Par terre, à l'entrée de la grotte, quelques squelettes humains. On entend une voix de femme qui prononce les paroles suivantes.

LA VOIX, puis RENZO ET TRUFFALDIN.

LA VOIX. Bêtes féroces qui gardez l'arbre de mes pommes, portes qui gardez mon eau, de nouvelles embûches vous environnent, ayez les yeux ouverts! Qu'aucun mortel ne touche à mon eau et à mes fruits. Laissez passer celui qui ne s'approchera pas de vous, mais préservez mon jardin contre les voleurs!

RENZO. Voici le jardin de la fée Serpentine, voici la grotte où coule l'eau d'or, voici le pommier magique. Truffaldin,

entends-tu de la musique et des chants? vois-tu venir quelque danger?

TRUFFALDIN. Je n'entends ni musique ni chant; je ne vois poindre aucun danger. Je crois que ce sont des fables pour faire peur aux enfants et les empêcher de venir dérober les pommes du verger.

RENZO. Avance donc vers la grotte et rapportes-en une cruche d'eau.

(Truffaldin fait quelques pas vers la grotte. Une douce musique se fait entendre. Truffaldin revient sur ses pas, et, plaçant ses doigts sur sa bouche, il fait signe à Renzo de se taire. La musique s'achève et les pommes chantent sur l'arbre.)

CHOEUR DES POMMES.

O convoitise humaine
Quand t'arrêteras-tu?
Ne prends pas tant de peine,
Pauvreté, c'est vertu.

UNE POMME.

La raison perd son empire
Sur le cœur des amoureux;
Étoiles, veillez sur eux
Et gardez-les du martyre.

CHOEUR DES POMMES.

O convoitise humaine, etc.,

Stupeur de Renzo et de Truffaldin. RENZO dit à Truffaldin d'aller cueillir une de ces pommes. Truffaldin tâchera de cueillir celle qui compâtit aux souffrances des amoureux. Il croit que c'est une pomme femelle. Il s'approche de l'arbre. Un lion et un tigre s'élancent vers lui avec fureur et tournent autour de l'arbre. Truffaldin épouvanté se réfugie auprès de

Renzo qui lui ordonne d'aller remplir sa cruche. Truffaldin retourne sur ses pas, mais il recule en apercevant des squelettes. Renzo furieux met l'épée à la main et lui enjoint d'aller vers la source pendant que lui il combattra le lion et le tigre et s'emparera de l'une des pommes. Au moment où Truffaldin va entrer dans la grotte, la porte se referme avec fracas au milieu d'un bruit de tonnerre et envoie Truffaldin rouler par terre. Dans sa chute, la cruche se casse. Renzo qui a assailli les bêtes revient à son tour désarmé. Les bêtes entourent l'arbre. La porte se rouvre.

RENZO. Malheureux que je suis! Calmon m'a dit de l'appeler dans le péril. Calmon! viens donc et secours un désespéré!

(Tonnerre, éclairs, nuit soudaine. Calmon paraît.)

SCÈNE XII

CALMON STATUE, RENZO ET TRUFFALDIN.

CALMON. Où est ta philosophie? Renzo, que fais-tu? L'or a donc tant de pouvoir sur deux philosophes que l'un envoie son frère à la mort pour satisfaire un vain caprice, et que l'autre, fou d'amour pour une femme de pierre, n'a plus de soin de sa vie et doute de l'ami à qui il doit sa richesse!

RENZO. Statue, pardonne-moi et prête-moi ton secours! Je vois que tu peux tout. Rends la vie à ce malheureux serviteur. Fais qu'il m'apporte la pomme et l'eau, et dis-moi le nom de mon père. Mais, avant tout, je te supplie d'animer la statue du jardin que je dois à tes bienfaits.

CALMON. Renzo, ton serviteur n'est pas mort, il n'était qu'étourdi, il se relève déjà.

TRUFFALDIN revient à lui peu à peu. Sa stupeur de se trouver en face de la statue.

CALMON. Tu auras ta pomme. Ces deux bêtes sont depuis

longtemps exténuées par la soif. Moi qui suis le Roi des statues, j'ai mandé ici la fontaine de Trévise qui verse incessamment de ses mamelles une eau limpide et abondante. Statue de Trévise, paraissez et faites couler vos flots.

LA STATUE DE TRÉVISE. Mon souverain, me voici ! (La statue verse son eau et emplit une vasque où les bêtes féroces viennent boire avec avidité.) Stupéfaction de Truffaldin.

CALMON. Ne perdez pas de temps; Renzo approche-toi de l'arbre magique et cueille un fruit ! (Renzo exécute cet ordre.) Maintenant il faut prendre l'eau d'or. Quand un homme veut franchir ce seuil, la porte se referme et l'écrase. J'ai fait venir de l'Adriatique cinq statues de métal qui ornent le *Camp des Maures*. Elles s'appuieront à la file contre la porte. Elles sont si pesantes et si dures, que les efforts de la porte se briseront contre elles. Viens, Rioba, avec tes compagnons, et appuyez-vous contre cette porte ! (Les Maures de bronze paraissent et s'approchent de la porte qui crie et veut se refermer, mais Rioba la retient. Les autres Maures s'appuient épaule contre épaule et à la file ; la porte demeure ouverte par force.) Entre dans la grotte et ne t'épouvante pas ! Tu y trouveras des vases, prends-en un, emplis-le et reviens bien vite. (Truffaldin fait des difficultés ; il se décide enfin après s'être recommandé à Rioba et à ses compagnons, et il entre.)

CALMON. Jeune homme infortuné, tu possèdes maintenant ce que tu convoitais, et tu ne possèdes rien encore. La vanité de ta sœur et ton amour n'auront pas de limites. Tes passions te seront funestes. Tu m'as demandé de te révéler les noms de tes parents, je ne le puis. Je ne puis davantage donner la vie à ta statue. Ces deux arcanes dépendent de l'Oiseau vert amoureux de Barbarina, et qui t'apparut récemment dans le jardin. Je puis seulement donner la parole au marbre que tu aimes, mais peut-être ton chagrin sera-t-il plus grand.

RENZO. Ma statue me parlera ? Ami, je n'en demande pas davantage. Quelle douceur de lui parler et d'entendre sa bouche m exprimer les sentiments de son cœur, de savoir comment elle reçoit l'hommage de mon amour et si elle y répond !

CALMON. Insensé ! après ce désir satisfait, tu désireras da-

vantage. Tu seras comme les autres amants. Une parole aimable tombée d'une belle bouche accroît l'ardeur, et l'homme ne sait pas se contenter.

TRUFFALDIN revient avec une cruche pleine. Il raconte son expédition, les efforts qu'il a faits pour s'emparer de l'eau qui danse, la musique délicieuse qu'il a entendue, etc.

CALMON. Renzo, te voilà satisfait pour aujourd'hui. Mais je lis dans ton cœur que tu ne seras pas content, et que l'ingratitude te fera tomber dans de grands malheurs. Appelle-moi quand tu seras en danger. Je ne te demande en échange qu'un petit service. Autrefois d'insolents enfants m'ont brisé le nez en me jetant des pierres. Un statuaire m'en sculpta un autre, mais qui ne ressemble pas au nez aquilin que j'avais jadis. Fais en sorte qu'on me le rétablisse dans son état primitif. C'est tout ce que je réclame pour prix de mes bienfaits, c'est peu, ce me semble.

(Calmon disparaît au milieu des éclairs. Les bêtes féroces reviennent au pied de l'arbre.)

LA STATUE DE TRÉVISE. Le temps a rongé mon sein droit. Renzo, n'oublie pas de me le faire raccommoder. (Elle sort.)

UN MAURE. J'ai un bras cassé.

UN AUTRE MAURE. J'ai le menton brisé.

UN TROISIÈME. Et moi, les oreilles rompues.

UN QUATRIÈME. Moi, les jambes endommagées. Nous attendons de ta reconnaissance une restauration. (Ils sortent.)

TRUFFALDIN. Je ne crois pas que vous songiez à réparer ces débris.

RENZO. Pour le moment je ne pense qu'à entendre la voix de ma statue bien-aimée. Le reste m'importe peu.

TRUFFALDIN. La mémoire des bienfaits est importune; la reconnaissance est un rêve. Qu'ils gardent leurs nez, leurs poitrines et leurs jambes rompues. Rien pour personne ! (Ils sortent.)

ACTE QUATRIÈME

Dans le palais des jumeaux.

Au milieu de la salle on voit une statue de femme richement vêtue, dont les jambes, les mains, la moitié des bras, la tête et le sein sont de marbre; la statue est placée sur un piédestal.

SCÈNE PREMIÈRE

RENZO ET POMPÉA, STATUE, puis TRUFFALDIN.

RENZO. Ici tu seras à l'abri des nuages, de la brume, de la neige et du soleil, charmante image. Ces riches vêtements dont je t'ai recouverte empêcheront les indiscrets de t'admirer tout entière et de me donner de la jalousie par leur bonheur. Écoute mes soupirs. Si tes yeux et tes lèvres, ainsi que me le promit naguère Calmon, peuvent parler à mon âme, dis-moi, mon idole, es-tu sensible à mon amour?

POMPÉA. Enfant, change de langage. Tes paroles réveillent en moi le souvenir des flatteurs, vases dorés de délices et de parfums au dehors, et au dedans sépulcres de tous les vices, causes du malheureux état où tu me vois.

RENZO. O chère voix! quel bien tu me fais! Réponds, tu n'es donc pas l'ouvrage d'un ciseau mercenaire? Tu as été femme? Quelle force magique a pu te changer ainsi? Qui a

pu ôter la vie à un objet si charmant, priver de sentiment ces chairs flexibles, éteindre le divin rayon de ces beaux yeux, flétrir les roses de ces joues fleuries?

POMPÉA. Enfant, change de langage. O mon Dieu! ce sont les propos des misérables flatteurs que ma vanité n'écouta que trop, car je me fis une idole de moi-même. Plût à Dieu que je n'eusse pas oublié le ciel et méprisé les conseils! je n'aurais pas senti couler dans mes veines ce froid vengeur qui m'enleva tout à coup le mouvement, le sentiment, la douleur, le souffle et la vue! Plût au ciel, au moins, que ma douleur pût percer cette dure prison qui m'enveloppe! Hélas! ces yeux n'ont pas même le douloureux plaisir de pouvoir pleurer!

RENZO. Infortunée, tu me fais mourir! Sois sûre pourtant que ma douleur est égale à la tienne ou qu'elle la surpasse. Moi, je puis verser des larmes, tu le vois. Ne me prends pas pour un flatteur, je ne suis pas flatteur, statue adorée! Par pitié, raconte-moi qui te donna la vie, dis-moi quelle est ta patrie et quel est ton nom!

POMPÉA. On me nomme Pompéa. Je naquis d'un sang illustre. L'Italie est mon pays. Une ville où règne l'amour immodéré des plaisirs, où chacun se moque de la sagesse et recherche la corruption, me donna la vie, cette vie que tu vois, et que l'on peut appeler à la fois vie, mort, sépulcre et enfer.

RENZO. Calmon m'a dit vrai : « Cette belle statue, si elle parle, ne fera qu'augmenter tes tourments! » Dis-moi, Pompéa, si tu reprenais la forme humaine et que nous pussions être unis, m'aimerais-tu?

POMPÉA, *avec un soupir*. O Dieu! si je t'aimerais! Ingrat, ne fais pas naître en moi un vain désir qui accroît mes souffrances!

RENZO. Tu m'aimes! Ah! parole qui ravit mon cœur et qui le déchire dans le même instant. Et je devrai souffrir que la femme qui m'aime soit un marbre? Non, je vais me mettre à la recherche de cet oiseau de qui dépend le mystère de ta transformation.

POMPÉA. Tu as promis aussi, je le sais, que tu te contenterais d'entendre le son de ma voix, et pourtant tu n'es pas encore satisfait. Ame généreuse, laisse-moi seule souffrir le châtiment que j'ai mérité, et ne risque pas ta vie dans cette périlleuse entreprise.

RENZO. Je serais sans pitié si je t'obéissais. (Il fait mine de partir.)

TRUFFALDIN. (Il entre en costume de voyage, tenant à la main un fouet de poste.) Allons! allons! tout est prêt. Nous n'avons pas de temps à perdre à faire l'amour avec des statues.

RENZO. Qu'y a-t-il? où vas-tu? que fais-tu?

TRUFFALDIN. Vous ne savez pas les grands événements. Le roi Tartaglia a fait venir Pantalon, ce rufian royal, pour conclure son mariage avec votre sœur Barbarina, demandant pour dot la pomme qui chante et l'eau qui danse. Barbarina voyait son cœur partagé entre son amour pour l'Oiselet vert et l'ambition de devenir reine. Elle a joué une superbe scène de désespoir; elle semblait un navire au milieu d'une bourrasque. Le royal entremetteur a déprécié avec éloquence l'Oiselet vert au profit de son Roi, et finalement Barbarina paraissait pencher pour la monarchie, lorsque, ô cas imprévu! est apparue la vieille reine Tartagliona avec son poëte, cavalier-servant, laquelle, se campant les mains sur les hanches, a prononcé ces mots : « Perdez tout espoir de devenir ma bru, si vous n'apportez en dot à mon fils le joli petit oiselet vert! » Puis elle est partie avec son poëte-écuyer qui récitait une églogue à la louange de l'appétit. Barbarina est entrée en fureur et a chassé Pantalon en le jetant en bas de l'escalier. Puis elle s'est mise à crier dans la maison comme une folle qu'il lui fallait à tout prix l'Oiselet vert. Quatre de ses femmes la retiennent; elle l'ont délacée, après lui avoir brûlé sous le nez deux recueils de poésie. Je me suis retiré par compassion et par modestie. On a vu revenir le diable à soufflet qui servait autrefois le roi Tartaglia. La colline de l'Ogre, résidence de l'Oiselet, n'est pas éloignée. Il faut partir, aller conquérir cet animal et consoler ainsi la pauvre Barbarina.

RENZO. Oui, Truffaldin, j'étais déjà résolu à tenter cette entreprise. Mais voici ta femme qui accourt.

SCÈNE II

SMÉRALDINE, LES PRÉCÉDENTS.

SMÉRALDINE. A l'aide ! à l'aide !

RENZO. Tais-toi, Sméraldine. Je cours à la conquête de l'Oiselet vert. Je veux savoir de qui je suis fils, délivrer celle que j'aime de sa dure prison et en même temps rendre le bonheur à ma sœur. Dis-lui de regarder souvent le poignard que je lui ai donné. Tant qu'il sera luisant, je vivrai ; je serai mort s'il prend une teinte sanglante. Adieu ! (Il sort.)

TRUFFALDIN. Nous serons morts s'il prend une teinte sanglante ! Adieu ! (Il sort en faisant claquer son fouet.)

SMÉRALDINE. Que de fous dans ce monde ! Combien peu est cette vie à laquelle nous tenons tant !

SCÈNE III

SMÉRALDINE, BARBARINA ET POMPÉA.

BARBARINA. Où est mon frère ?

SMÉRALDINE. Soyez calme. Il est aller piper l'Oiselet vert, et il a dit qu'il serait frit si le poignard prenait une teinte sanglante.

BARBARINA. Grâces soient rendues au ciel !

POMPÉA. Folle ! retiens ton frère ou c'est fait de lui !

SMÉRALDINE. Bah ! la statue a parlé ?

BARBARINA. Quoi d'étonnant? n'ai-je pas déjà vu cela? Mon frère, en danger de mort? (Elle tire le poignard de sa gaîne.) Que nous contes-tu? Folle toi-même! Le poignard est brillant, mon frère est en sûreté.

POMPÉA. Imprudente, orgueilleuse! dans l'aveuglement de ta vanité, tu attendras que cette lame soit ensanglantée pour pleurer sur les malheurs que tu causes?

SMÉRALDINE, frémissant. La statue a raison. Vous êtes folle.

BARBARINA. Ainsi je dois ignorer le nom de mes parents et souffrir les reproches? Faute d'un oiselet vert, je n'épouserai pas le roi? Ah! c'est trop fort!

POMPÉA. Barbarina, personne plus que moi ne doit souhaiter la conquête de cet oiseau, mais cette conquête est trop fatale. J'aime ton frère. Toi, sa sœur, tu devrais l'aimer plus que moi. Que je te serve d'exemple. C'est la vanité qui m'a réduite où tu me vois. Crains la colère du ciel. Ne songe plus à ta couronne, et même prends ce mariage en horreur. Arrête ton frère, ou tu le pleureras trop tard!

BARBARINA. Sa voix me transperce le cœur et me donne un frissonnement. O désir insensé de ce présent fatal!... Je suis désespérée. Que mon frère soit sauvé, peut-être me calmerai-je! Viens, suis-moi; je cours à la colline de l'Ogre. (Elle sort.)

SMÉRALDINE. C'est pourtant la vérité; quand on aime une personne, on ne peut se détacher d'elle, et fût-elle folle à lier, on la suit tout de même à la colline de l'Ogre. Après tout, c'est peut-être par égoïsme.

SCÈNE IV

Le palais du roi.

PANTALON.

Ne m'a-t-elle pas fait dégringoler les degrés de sa maison, cette diablesse de fille? C'est la première fois, je pense, que l'on voit un ambassadeur allant traiter du mariage de son souverain avec une va-nu-pieds et qui se contente pour dot d'une pomme et d'une carafe d'eau, être ainsi jeté en bas de l'escalier comme une vieille savate. Et pourtant cette extravagante m'a dit d'importantes choses. Je me sens, au contraire, un certain remords de conscience à prêter les mains à cet amour. Ces deux enfants que j'ai mis à flot avec tant de précaution sur la rivière... je ne sais rien. Ces deux jumeaux... les paroles du célèbre poëte... je ne sais rien... Cette jeune fille est tout le portrait de la famille des Oranges. En somme, je ne puis parler, par crainte de ma peau, puis j'ai des remords. On les fait passer pour enfants de Truffaldin, figurez-vous ; le père et la mère seraient-ils domestiques de la maison? Et puis, ces palais, ces trésors ne s'acquièrent pas si vite dans le commerce des saucisses. Sang de donna Catarina! il faut que je pose quatre questions polies à Truffaldin et à Sméraldine, et si je leur tire les vers du nez et si mes soupçons se confirment comme je le crois, tant pis je lâche tout, car s'il sortait de là un mariage entre le père et la fille, ce serait une tragédie à se crever les yeux comme Œdipe, à se pendre au croc du garde-manger comme un dindon gras. (Il sort.)

SCÈNE V

TARTAGLIA ET TARTAGLIONA.

TARTAGLIONA. Mon fils, ne me fuis pas!

TARTAGLIA. Madame ma mère, je vous ai chassée de mon cœur; je ne puis plus vous souffrir. Allez vous faire enterrer, il n'est que temps!

TARTAGLIONA. Enfant de sorcière, bandit, bélier cornu, je suis lasse enfin. Je ne veux pas que tu épouses une bâtarde inconnue. Je ne veux pas de bru bâtarde, et devenir la grand'-mère de quelque descendance honteuse.

TARTAGLIA. Sang de Malacoda! je suis roi, je veux épouser celle qui me plaît; vous, épousez le diable, et qu'il vous emporte!

TARTAGLIONA. Ah! malheureux! j'ai tout compris! Je prétends te payer ta dot, te régler un compte à six pour cent et te laisser nu comme la main.

TARTAGLIA. Je comprends aussi; ce sont là les conseils de votre canaille de poëte qui cherche à vous faire écrire votre testament. Et vous croyez qu'il soupire pour vous, femme sans jugement? Je vous ferai interdire, j'aurai d'habiles avocats qui vous mettront sur la paille, et, votre mendiant de poëte, je le chasserai à coups de pied et je l'enverrai écrire des chansons pour les régates.

TARTAGLIONA. Bien, bien, nous lutterons. D'ici à une petite demi-heure, je t'enverrai une assignation. Je ferai saisir le royaume comme caution. Nous verrons si alors tu me manqueras de respect. Je n'aurais jamais dû me marier. Voilà ce qu'on gagne à procréer des enfants. (Elle feint de pleurer.)

TARTAGLIA. Mettez le séquestre sur Montérotondo; faites de moi un roi en faillite; je ne m'attendris pas aux pleurs des crocodiles.

SCÈNE VI

PANTALON, LES PRÉCÉDENTS.

PANTALON, accourant avec empressement. Majesté, Majesté! de grandes choses, mais de grandes! Réconciliez-vous avec madame votre mère; plus de dissensions domestiques; ce n'est plus le moment. Je viens de ce pas du palais des inconnus; ils n'y sont plus. Les serviteurs de la maison ont pris le deuil; leurs pleurs seuls vous répondent. Tout respire horreur, mort, catafalque, sépulture. Les jumeaux sont allés rendre leur dépouille à la terre. Il faut s'en consoler, c'est un tribut que nous avons tous à payer.

TARTAGLIA. Maintenant vous serez contente. O Jupiter, ô Mercure, ô Saturne, ô ciel ennemi! Je cours me passer une broche à travers le ventre! (Il sort.)

PANTALON. Une broche à travers le ventre! Si Pantalon ne devient pas manchot, un tel spectacle ne se verra jamais. (Il suit Tartaglia en courant.)

TARTAGLIONA. Cela va bien, ô grand poëte! Je dois avoir échappé à tes prédictions.

SCÈNE VII

BRIGHELLA ET TARTAGLIONA.

BRIGHELLA. Ils sont tous partis pour la colline de l'Ogre et ils ne doivent pas en revenir, ô majestueuse passion!

TARTAGLIONA. Il en sera ainsi, sans doute. Le Roi, mon fils, menace de se passer une broche à travers le corps. Il

faut que je t'avoue, illustre poëte, que j'ai décidément de l'amour pour toi.

BRIGHELLA. C'est une faveur bien rare. Mais, permettez-moi de vous dire, Majesté... La chose ne peut vous faire aucun tort, c'est simplement un acte de prudence. Faites donc votre testament.

TARTAGLIONA. Ne me parle jamais de testament. Tu me troubles avec tes tristes présages. Aime-moi et écris, voilà tes devoirs. (Elle sort.)

BRIGHELLA. Il n'y a pas moyen. Elle ne veut pas entendre parler de testament. Ces jumeaux devraient bien rester à la colline de l'Ogre où ils sont arrivés maintenant, car le diablotin les pousse avec son soufflet. Toutefois la cabale me répond un peu obscurément, et je prévois que, même les choses allant bien, le pauvre poëte obtiendra toujours cette même réponse : « Aime-moi et écris ; voilà tes devoirs. » Le ciel me garde d'une patente *ad honorem*. (Il sort.)

SCÈNE VIII

La colline de l'Ogre. L'Oiselet vert sur un bâton, avec une petite chaîne à la patte. Quelques statues, çà et là sur la colline. A terre un papier plié.

RENZO, TRUFFALDIN, L'OISELET VERT, sur son perchoir.

RENZO. On ne pouvait arriver plus vite.

TRUFFALDIN. Je connaissais déjà la vertu de ce diablotin et de son soufflet.

RENZO. Voici sans doute la colline de l'Ogre. J'aperçois l'Oiselet vert sur son perchoir et je ne vois aucun danger. Truffaldin, fais diligence, regarde tout autour de nous, s'il

ne s'y trouve pas de bêtes féroces, de dragons, d'ogres et de serpents.

TRUFFALDIN. Je ne découvre pas même une fourmi. Du reste on n'apercevait rien non plus dans le jardin contenant les pommes et l'eau, ce qui ne nous a pas empêchés ensuite d'avoir fort à faire. Je vous conseille d'appeler la statue à notre secours.

RENZO. Je ne compte pas recourir à Calmon. Je ne veux plus appeler à mon aide comme un enfant timide ou un vieillard sans courage. Je ne prétends pas contracter de nouvelles obligations. Je n'ai pas fait restaurer Calmon, comme il me l'avait demandé, je n'y songe même plus. Si je l'appelle, il arrivera avec une longue cantilène, avec une prosopopée de marbre, et il me fera des reproches et me donnera des avis. Allons, saisis l'Oiselet vert et passe-le-moi. Il a une chaîne au pied ; c'est facile.

TRUFFALDIN. Les exigences de Calmon n'étaient pas grandes pourtant : la restauration de son nez. Je ne suis pas sûr de pouvoir m'emparer de l'oiseau, si vous n'appelez Calmon à notre aide. Vos objections sont insensées. Dans le danger vous avez toujours été secouru et à peine étiez-vous hors de péril, vous n'avez pas plus pensé à votre bienfaiteur que s'il n'avait jamais existé. Vous vous croyez en vain très-savant dans la philosophie moderne.

RENZO. Allons, va prendre l'oiselet !

TRUFFALDIN. J'ai une âme forte, nourrie aussi de la doctrine. Je suis même capable de recevoir des coups de pied philosophiquement dans un moment de danger. Si vous n'appelez Calmon, je ne bouge pas.

RENZO. Mais qu'ai-je besoin de lui ? Mon impatience n'admet pas de retards. Qui m'arrête ? (Il marche vers l'oiselet.)

TRUFFALDIN. Allez-y. Vous verrez entrer l'Ogre et survenir de terribles choses.

L'OISELET VERT. Ou vas-tu ? Fou, ingrat, que fais-tu ? Tu paieras ton audace !

RENZO. O Dieu ! qu'entends-je ? Calmon, viens à mon aide et pardonne-moi !... Ah ! je ne mérite pas de pardon ! (Il se change en statue.)

Terreur de Truffaldin. Il court sur la scène. Il observe Renzo dans sa transformation. S'il pouvait s'emparer de l'oiseau à son profit, il se soucierait peu du malheur de son maître. Il irait à Venise pour le faire voir. — Il s'avance doucement vers l'oiseau.

L'OISELET VERT. Scélérat, te voici ! Ton remords ne te sauvera pas. Le ciel punit les cœurs pervers.

TRUFFALDIN. O Dieu ! qu'est-ce que j'éprouve ? Je me repens du fond du cœur. (Il se change en statue.)

SCÈNE IX

BARBARINA ET SMÉRALDINE.

BARBARINA. Je crois, amie, que ce vent qui nous a poussées jusqu'ici est un prodige opéré en faveur de mon frère.

SMÉRALDINE. Oh ! sans doute ! Et ce fut un prodige aussi de ne pas tomber et de ne pas se casser le cou.

BARBARINA. Mais pourtant je n'aperçois pas ici mon frère. C'est bien la colline, et voici l'Oiselet vert. Ah ! je serais bien malheureuse, si Renzo était mort par ma faute ! Le cœur me bat.

SMÉRALDINE. Ne vous effrayez point. Nous sommes venues d'une terrible vitesse. Votre frère n'aura pas eu peut-être un aussi bon vent en poupe.

BARBARINA. Non, Sméraldine, je sens dans mon cœur de cruelles agitations, un repentir, un remords cuisant. J'ai envie de tirer ce poignard pour voir s'il n'est pas taché de sang, mais la main me tremble.

SMÉRALDINE. Prenez courage.

BARBARINA. Tu as raison. Puisque je fus la cause du mal, je dois aller au devant de la douleur qui me tuera. (Elle tire de son fourreau le poignard dont la lame est rouge.) O ciel! mon frère est mort, et c'est moi qui l'ai tué! (Le poignard tombe de sa main et elle s'évanouit.)

SMÉRALDINE, la soutenant. Pauvre enfant, pauvre Renzo!

BARBARINA. Laisse-moi, je ne mérite le secours de personne. Pauvre Sméraldine, tu m'as arrachée à la mort, tu m'as élevée, je t'ai maltraitée. Trompée que j'étais par une folle science, j'ai fait fi de la raison que le ciel a placée en nous. Je reconnais mon erreur un peu tard. La raison n'est pas éteinte en moi, elle me découvre la vérité.

SMÉRALDINE. Ma chère Barbarina, je sens mon cœur qui se fend. Je regrette de n'être qu'une ignorante et de ne pouvoir vous consoler avec un beau discours. Tout est égoïsme, ma fille. C'est par égoïsme que vous pleurez la mort de votre frère.

BARBARINA. Combien me serait chère en ce moment cette chétive existence que je menais près de toi, et que je regrette! Que j'envie ces haillons, ces pieds nus, cette chevelure inculte! Je voudrais comme autrefois boire l'eau de la source et me nourrir d'un peu d'herbe, et ne pas éprouver au milieu des richesses le remords d'avoir fait périr mon frère! (Tonnerre, éclairs, nuit subite.)

SCÈNE X

CALMON, LES PRÉCÉDENTS.

CALMON. Tous ceux qui choisissent pour guide l'esprit du mal qui, sous prétexte de fortifier le cœur, lui ôte toute espérance, desespéreront comme toi dans le péril.

SMÉRALDINE. Encore une statue!

BARBARINA. Calmon, si je suis digne de pitié, aide-moi à sauver mon frère !

CALMON. Ton frère est perdu, je te l'avais prédit. Tu peux essayer de le secourir, mais au péril de ta vie. Je t'engage à sécher tes pleurs et à te retirer. Tu n'es pas la seule cause de son malheur. Lui aussi il s'est montré orgueilleux et ingrat. Calmon ne peut plus te donner que ses conseils. Mais tu ne les suivras pas et tu mourras.

BARBARINA. Non, Calmon ! Laisse-toi fléchir par mes larmes ! Que je périsse, si je ne puis rendre la vie à mon frère !

SMÉRALDINE. Ainsi qu'à mon mari, quoique ce fût un coquin !

CALMON. Écoute. Tu vois sur la colline l'Oiselet vert ? De lui dépend la vie de ton frère, celle du mari de Sméraldine et de beaucoup d'autres infortunés. Il sait le secret de ta naissance. Il peut être heureux par toi. Si tu t'empares de lui, il peut rendre le repos à toi et au royaume, détourner de funestes événements et punir les méchants. C'est le fils d'un roi qui fut ainsi transformé. Pour le prendre, il faut s'approcher doucement et s'arrêter à la mesure exacte de sept pas, un pied, un pouce et une ligne. Arrivée à ce point difficile à calculer, tu dois la première lui adresser la parole et réciter les vers écrits sur la feuille que tu vois à terre, là, devant toi. (Il lui donne le papier.) Si l'oiseau te parle le premier, c'est fait de toi, de même que si tu outrepasses la mesure indiquée. Tu vois combien l'entreprise est difficile. Si tu péris, je ne puis te sauver. Tu es libre de poursuivre ou de renoncer. Si, par hasard, tu triomphes, souviens-toi de moi ; n'imite pas l'ingratitude de ton frère. Le ciel seul peut maintenant t'inspirer. Je t'abandonne. (La statue disparaît au milieu des éclairs.)

SCÈNE XI

SMÉRALDINE, BARBARINA, RENZO, TRUFFALDIN, CAPELLO, CIGOLOTTI[1], L'OISELET VERT.

SMÉRALDINE. Il n'y a qu'un fou qui puisse se risquer ainsi. Barbarina, restons veuves toutes deux, et allons-nous-en.

BARBARINA. Non. Je veux tenter l'épreuve. Laisse-moi, je l'ai résolu. Que le ciel me dirige! (Elle marche vers l'Oiselet vert et semble calculer la distance.)

SMÉRALDINE. Pauvre fille! certes elle y périra. Doucement, il manque un pas; et le pouce... et la ligne. Dépêchez-vous de parler; il est temps.

BARBARINA, lisant le papier :

Bel oiseau vert aux ailes d'or
Vers toi Barbarina s'avance,
Te posséder est ma seule espérance,
Je viens de loin pour te voir, cher trésor.

L'OISELET VERT. O mon épouse, mon bien, je suis ton esclave. Prends-moi et partons! Un bon vent nous attend et notre espoir est exaucé. (Barbarina le prend vivement.) Oiselet vert, que mon frère soit délivré par toi!

L'OISELET VERT. Tire une plume de mon aile gauche; avec cette plume touche les statues et tu reverras ton frère. (Barbarina touche une statue qui se transforme en Cigolotti.)

CIGOLOTTI tire sa tabatière et prend du tabac. Il dit qu'il a voulu conquérir l'oiseau pour le montrer, et, par son moyen, devenir riche, mais

1. Capello et Cigolotti étaient des conteurs de places publiques à Venise au temps de Gozzi.

que cela ne lui a pas réussi. Après la sortie de Cigolotti, Barbarina touche avec la plume une autre statue qui se transforme en Capello, lequel fait quelques lazzi et sort. Ensuite Barbarina touche Truffaldin qui reprend sa forme. Il proteste qu'il oubliera les maximes de la philosophie moderne et qu'il sera dorénavant un galant homme. Il embrasse sa femme. Barbarina touche Renzo.

RENZO, transformé. Chère sœur ! est-ce bien toi qui me rends à la vie ?

BARBARINA. Oui, ta sœur, qui, à l'avenir, sera moins folle et moins vaine.

L'OISELET VERT. Partons vite, car si l'Ogre vient, nous sommes tous perdus !

ACTE CINQUIÈME

Un jardin délicieux. D'un côté la vasque d'une fontaine ; de l'autre un piédestal supportant un plateau ; au milieu du théâtre, une table. En face, des siéges de verdure rangés en cercle.

SCÈNE PREMIÈRE

TARTAGLIA, BARBARINA, RENZO, POMPÉA, TARTAGLIONA, PANTALON, BRIGHELLA, assis sur les siéges de verdure. TRUFFALDIN et SMÉRALDINE, debout.

TARTAGLIONA, bas à Brighella. Poëte ! je me suis apaisée, parce que tu l'as voulu.

BRIGHELLA, de même à Tartagliona. Vous avez bien fait. Voici la réponse de ma cabale numérique : « Si le roi épouse Barbarina, toutes les misères tomberont sur lui. S'il ne l'épouse pas, l'astrologue Brighella et ses petits boyaux sont dans la poële.

RENZO, à Pompéa. Mon bien, nous aussi soyons heureux ! Qui aurait dit que la plume d'un oiseau eût tant de vertu ?

POMPÉA. Je dois tout à votre amour, je suis pour la vie votre épouse fidèle.

SMÉRALDINE, à Truffaldin. M'aimeras-tu comme autrefois ?

TRUFFALDIN. Ah ! ma divine, je suis plein de tendres pen-

sées comme si c'était le premier jour où tu m'as mis la corde au cou. (Il lui baise la main.)

TARTAGLIA. Mais, *Cospetto di Bacco*, Barbarina, m'avez-vous fait venir ici pour me donner au diable au milieu de ces douceurs amoureuses? Chacun se réjouit, et le monarque reste là la bouche sèche. Ma mère se résigne à devenir grand'-maman. Si vous retirez toujours votre main et que vous refusiez les hommages de votre Roi, je romprai la corde des égards.

BARBARINA. Mon Roi, ne vous fâchez pas. De terribles mystères que j'entrevois menacent une telle union. C'est le moment de couper le fil des mille secrets que je n'ai pu comprendre. Je suis aussi curieuse que vous de savoir comment va finir cette tragédie grecque. Qu'on m'apporte le vase merveilleux qui contient l'eau d'or qui sonne et qui danse, qu'on m'apporte l'Oiselet qui parle et la pomme musicienne. Je suis prête à obéir aux arrêts du destin.

TARTAGLIA. Donc notre mariage dépend d'une pomme, d'un peu d'eau et d'un oiseau! Foi d'honorable Roi, c'est là une chose ridicule!

PANTALON, à part. J'étrangle de ne pouvoir parler. (Sméraldine et Truffaldin apportent l'eau, la pomme et l'oiseau.)

BARBARINA. Placez-là cet oiseau; ici la pomme, et, dans cette conque, versez l'eau! (Sméraldine placera l'oiselet sur la table, la pomme dans le plateau du piédestal; Truffaldin versera l'eau dans la vasque, et aussitôt on entendra le son des instruments, et l'on verra l'eau s'agiter peu à peu, puis s'élever et former enfin une fontaine pendant que le son de la symphonie s'accroîtra.)

TOUS. Bravissimi, très-bien!

BARBARINA, faisant taire l'eau d'un geste. Eau d'or, ralentis le son et accompagne la pomme qui va chanter.

LA POMME, accompagnée par les instruments et sur un ton récité: « Que celui qui s'obstine dans l'erreur et qui ne veut pas se repentir, tremble! Voici le moment où la colère céleste va se déchaîner contre l'obstination des impies. »

A Barbarina :

Va donc briser la tombe
Où gémit la colombe
Qui souffrit si longtemps
Leurs mépris insultants.
Quand la foudre s'apprête
Va, que ta main l'arrête
Et console le roi,
Qu'il soit heureux par toi!

TOUS. Bravissimi, très-bien !

TARTAGLIA. Un instant, ne criez pas si fort! Je veux faire mes interprétations. « *Que celui qui s'obstine dans l'erreur et ne veut pas se repentir, tremble !* » C'est vous, Barbarina, qui vous montrez obstinée en ne m'acceptant pas pour époux. La pomme a parlé clairement.

TARTAGLIONA, bas à Brighella. Poëte, j'ai bon espoir.

BRIGHELLA, de même à Tartagliona. Mais s'il ne l'épouse pas, le pauvre Brighella et ses petits boyaux sont dans la poële.

TARTAGLIA. Et cette *foudre qui s'apprête*, ne l'attendons pas, donnez-moi votre main. Vous devez me consoler, la pomme l'a dit.

BARBARINA. Avant tout, écoutons parler l'oiseau.

TARTAGLIA, avec colère. Je ne veux pas des conseils d'un oiseau. Donnez-moi votre main ou je la prends.

L'OISELET VERT. Arrête, écoute-moi et fronce le sourcil. En épousant Barbarina, tu épouserais ta fille !

TARTAGLIA. Comment, ma fille ? Cet oiseau est fou.

L'OISELET VERT. Je ne suis pas fou, écoute-moi et tu comprendras. Renzo et Barbarina sont tes enfants jumeaux que Pantalon jeta jadis dans la rivière. Grâce à moi, Ninetta, qui fut ensevelie vivante, vit encore. La voici, sortie toute joyeuse de son tombeau.

TARTAGLIONA. *Oimè !* nous sommes perdus, astrologue Brighella !

BRIGHELLA. Mes petits boyaux sont dans la poële.

SCÈNE II

NINETTA ET LES PRÉCÉDENTS.

NINETTA. Qui me ramène à la clarté du jour?

TARTAGLIA. Qu'ai-je vu? mon épouse? Il me semble qu'elle a un peu vieilli; mais n'importe, je suis un bon mari, et je ferai ce qu'il convient de faire. Mes enfants!... Ninetta! Donc vous n'êtes pas deux petits carlins? Il est nécessaire que je m'évanouisse. (Il feint de s'évanouir.)

PANTALON. Ah! j'espère que je les avais bien emballés dans cette toile cirée.

L'OISELET VERT. Que personne ne bouge, il faut finir les transformations. Va-t'en, Tartagliona, rejoindre les crapauds dans la mare! Que le poëte soit couronné comme il mérite de l'être!

TARTAGLIONA. Poëte, ô Dieu! je me change en tortue! (La métamorphose indiquée a lieu.)

BRIGHELLA. Ma chère idole, je deviens un âne! (Il se change en âne.)

TARTAGLIONA. Tu es vengé, mon fils, reprend ta Ninetta. (Elle s'éloigne lentement.)

TARTAGLIA. Par le diable! la Reine, ma mère, qui s'en va changée en tortue!

BRIGHELLA. Et moi, nouveau rossignol, je vais chanter au moulin sous une pluie de coups de bâton. (Il sort en lançant des ruades.)

L'OISELET VERT. Attention, messieurs, au dernier prodige. Je suis, comme vous le savez, le roi de Terredombre, changé en oiseau par l'Ogre. Les destins sont accomplis, mon épreuve est finie. Je prends Barbarina pour femme. (Il se change en roi. Réciproques embrassements de Tartaglia et de Ninetta, de Renzo et de Pompéa, du roi de Terredombre et de Barbarina, etc.

BARBARINA, au public :

Nous promettons de restaurer le nez
Du bon Calmon, lorsque par votre grâce
Les vrais moyens nous en seront donnés.
C'est bien le moins que pour Calmon l'on fasse.
Mais nous craignons beaucoup, en vérité
Pour notre fable une chute complète.
Pourtant, messieurs, puisque nous l'avons faite,
Applaudissez au moins par charité!

FIN

TABLE

INTRODUCTION 1
LE CORBEAU (*Il Corvo*), fable théâtrale tragi-comique en cinq actes. 45
LE ROI CERF (*Il Re Cervo*), fable théâtrale tragi-comique en trois actes. 99
TURANDOT, fable théâtrale tragi-comique en cinq actes. . . 155
LA ZOBÉIDE, tragédie fiabesque en cinq actes. 231
L'OISELET VERT (*L'augellino Belverde*), fable philosophique en cinq actes. 289

FIN DE LA TABLE

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE A. BOURET.


3 2044 044 496 727